

BIBLIOTHECA VALLESIANA

13

Correspondance
relative à l'adolescence
de Maurice Troillet

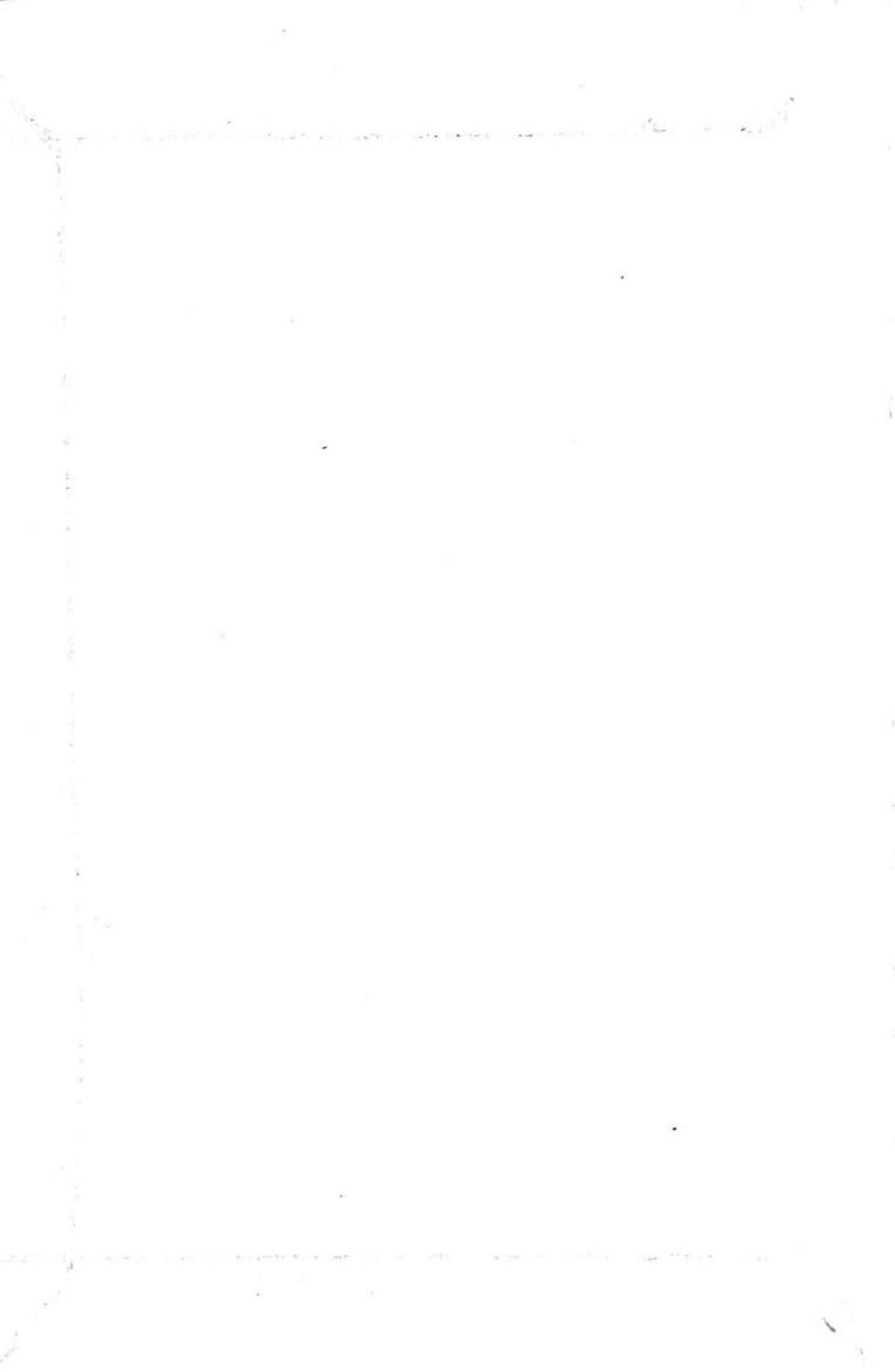
Cent cinquante-trois lettres (1889-1904)
choisies, annotées et présentées

par

ANDRÉ DONNET

1973

Imprimerie Pillet Martigny
Diffusion : Payot, Lausanne



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010005016

N 696/13

BIBLIOTHECA VALLESIANA

13

Dans la même collection, tome 8-10 :
André GUEx
Le Demi-siècle de Maurice Troillet, 1971, 3 vol.

BIBLIOTHECA VALLESIANA

13

Correspondance relative à l'adolescence de Maurice Troillet

Cent cinquante-trois lettres (1889-1904)
choisies, annotées et présentées

par

ANDRÉ DONNET

1973

Imprimerie Pillet Martigny
Diffusion : Payot, Lausanne

N 696/13



73/3251

INTRODUCTION

Quand je vins au monde, Maurice Troillet venait d'être élu conseiller d'Etat par le Grand Conseil valaisan, et avait pris en main les destinées du département de l'Intérieur. Vingt ans plus tard, quand les hommes de ma génération atteignirent l'âge civique, Maurice Troillet assumait encore cette même charge et, bien que combattu avec violence par ses adversaires politiques, il restait en fait le véritable chef du gouvernement. Quand enfin, vingt ans plus tard encore, en 1953, âgé de soixante-treize ans, il se retira du Conseil d'Etat, Maurice Troillet avait conservé intacte sa vigueur intellectuelle et physique : il le montrait à ses ennemis en imposant son successeur, en poursuivant durant trois ans son activité au Conseil des Etats et en entreprenant de percer, envers et contre tous, le tunnel routier du Grand Saint-Bernard.

Sa mort, survenue en 1961 après quelques jours seulement d'hospitalisation, constitua une réelle surprise, tant on était accoutumé dans le pays, qu'on la contestât ou qu'on la soutînt, à cette omnipotente présence, pour les uns tutélaire, pour les autres encombrante, qui semblait ne jamais devoir prendre fin.

Au service de l'Etat, je n'ai jamais eu affaire à Maurice Troillet ; je sais seulement qu'à mes débuts, en 1941, Pierre Courthion, déjà établi à Paris, lui avait parlé de moi amicalement. Nos relations se bornèrent à quelques rencontres, en compagnie de Pierre Grellet par exemple, ou d'autres amis communs. Mais je dois signaler que c'est l'unique conseiller d'Etat valaisan qui, autrement

que par devoir de fonction ou par politesse, ait jamais manifesté quelque intérêt pour mes activités officielles et mes travaux, à telle enseigne que, souvent, dans les dernières années de sa vie, il m'arrêtait dans la rue pour me remettre des coupures de journaux qui concernaient de près ou de loin les problèmes avec lesquels j'avais à me débattre et qu'il avait recueillies à mon intention.

Cet homme politique, j'en avais entendu parler toute ma vie, sans avoir eu la fortune de l'approcher, sinon par occurrence ; j'avais suivi avec curiosité le déroulement de sa carrière étonnamment efficace, bien plus longue que celle d'aucun de ses prédécesseurs, ou de ses collègues qui entraient en scène et en sortaient après vingt ans au maximum de figuration. Ce conseiller d'Etat, qui m'apparaissait comme un bloc monolithique, n'a cessé de m'intriguer.

Je me suis fréquemment demandé : « Quelle a été son enfance ? quelle a été son adolescence ? a-t-il été un étudiant comme tant d'autres ? quel est l'homme que dissimulait le personnage ? »

Quand André Guex élaborait son monumental ouvrage sur « Le demi-siècle de Maurice Troillet », nous avons discuté ensemble, plus d'une fois, l'opportunité de consacrer, en guise de prologue, quelques pages aux années de jeunesse de Maurice Troillet qu'on ne connaissait absolument pas, d'ailleurs. Longtemps, nous avons ajourné la décision. La question fut résolue par la négative au moment où, au printemps de 1968, Maurice Chappaz m'annonça qu'il avait recueilli, en nombre considérable, des vieux papiers épars dans les galetas de l'Abbaye, au Châble ; on allait trouver, dans cette accumulation de lettres, de cartes, de comptes, de photos, d'images pieuses, de coupures de journaux, plus de quatre cents lettres et cartes écrites par Maurice Troillet ou à lui adressées avant 1904.

Mais c'est seulement durant l'été de 1971 que j'ai pu entreprendre de lire, de trier et de classer cet ensemble de près de mille pièces. Rapidement s'est formé alors le projet de publier, en complément de l'ouvrage d'André Guex, un choix de lettres tiré de ces papiers. Non point en raison de leur intérêt littéraire qui, on le constatera, est médiocre, mais en raison de la lumière qu'elles projettent sur l'adolescence du futur homme d'Etat, sur le cours de

ses études, sur son caractère, sur son éducation religieuse, sur ses goûts, sur ses relations avec ses camarades, sur son milieu familial. Ces lettres sont d'autant plus précieuses qu'à partir de 1904, l'homme d'action que fut Maurice Troillet n'écrira pratiquement plus que des cartes ou de brefs billets. C'est donc l'intérêt documentaire avant tout qui a dicté mon choix, fondé sur le désir de faire apparaître, dans leurs premiers linéaments, les traits qui dessineront la physionomie de l'homme d'Etat, tel que l'ont connu partisans et adversaires politiques. C'est pour cette raison que, au dossier constitué par des lettres que lui-même a envoyées à son père et à sa mère, à ses sœurs, à sa grand-mère, à ses cousins, à quelques amis, et par des lettres à lui adressées par ses correspondants, en particulier par ses camarades de collège, j'ai joint d'autres lettres écrites à ses parents par ses sœurs, par ses professeurs ou par d'autres personnes.

Les historiens auront toujours la possibilité de recourir aux sources elles-mêmes, s'il leur semble nécessaire d'atténuer ou d'accroître les traits que j'ai mis en évidence en reproduisant un document plutôt qu'un autre, puisque la totalité des pièces sont réunies dans quatre cartons du fonds Troillet, déposé aux Archives cantonales, à Sion, fonds qui sera accessible aux chercheurs après un certain délai.

*

Quelques indications sur le milieu familial ne seront pas inutiles ; je m'efforcerai ensuite d'évoquer les diverses étapes des études secondaires qui ont mené le jeune garçon successivement à Martigny, à Saint-Maurice, à Fribourg, de nouveau à Saint-Maurice, à Brigue et à Einsiedeln ; enfin, ses études universitaires à Fribourg, et je rappellerai, plus brièvement, les débuts de sa carrière politique. Ces étapes constitueront autant de parties de l'Introduction qui excèdera donc le temps de ses études pour conduire mon esquisse biographique jusqu'en 1913, date de l'entrée au Conseil d'Etat et point de départ du « Demi-siècle de Maurice Troillet ».

Maurice Troillet est né au Châble (Bagnes) le 17 juin 1880 ; il est décédé à Lausanne le 20 août 1961.

Il est le fils aîné de François-Narcisse Troillet, né à Lourtier le 5 avril 1850 et décédé au Châble le 7 avril 1898, dans sa quarante-huitième année. De profession procureur, c'est-à-dire avoué ou agent d'affaires, et banquier — ses ennemis diront même usurier —, François-Narcisse fut juge de la commune de Bagnes depuis 1890 et député conservateur au Grand Conseil de 1889 à sa mort.

La mère de Maurice Troillet, Célestine Filliez, est née le 28 décembre 1846 à Bex où Maurice Filliez, son père, vit en exil à la suite des événements de 1844 ; elle mourra le 15 septembre 1936 ; son mariage avec François-Narcisse Troillet a eu lieu en date du 6 juillet 1879. Dans le ménage vit aussi la grand-mère maternelle, Louise Nicollier (1822-1910), veuve de Maurice Filliez (1811-1856), remariée en 1862 à François-Maurice Charvoz qui l'a bientôt abandonnée pour émigrer en Amérique. Louise Nicollier est la marraine de l'évêque régnant de Sion, Jules-Maurice Abbet (1845-1918).

Maurice a trois sœurs puînées : M^{lle} Julia, née en 1881, qui vit encore aujourd'hui, en parfaite santé de corps et d'esprit, et jouissant d'une mémoire étonnante ; Marie(-Louise), née en 1883, qui épousera en 1915 le Dr Héribert Veuthey (1886-1944), médecin à Martigny, et qui vit à l'Abbaye, au Châble, auprès de sa sœur Julia ; Amélie (1885-1952), qui épousera en 1915 l'avocat Henri Chappaz (1888-1960), député, à Martigny, et qui sera la mère du poète Maurice Chappaz.

La famille de François-Narcisse Troillet habite au premier étage de la maison dite l'Abbaye, au Châble, qui est l'ancienne résidence d'été des abbés de Saint-Maurice, sous l'ancien régime seigneurs temporels de la vallée de Bagnes. Dans la même maison, au rez-de-chaussée, est installé le ménage du frère de François-Narcisse, Sigéric Troillet (1838-1909), qui a épousé Esther Gard, la fille de Louis, le fameux chansonnier de l'époque du libéralisme ; ils ont six enfants dont il sera question dans la correspondance.

*

C'est à l'âge de neuf ans que Maurice Troillet a, pour la première fois, quitté la maison familiale : il va commencer ses études.

1. Trois ans au collège Sainte-Marie, à Martigny (1889-1892)

En septembre 1889 paraît dans la presse valaisanne, notamment dans la *Gazette du Valais* (n° 74, du 14 septembre, p. 2), l'annonce suivante :

« La Société de Marie, cédant aux pressantes sollicitations qui lui ont été adressées, ouvre à Martigny-Ville un cours d'enseignement primaire et moyen.

» Elle a l'honneur d'avertir les familles que les classes commenceront le 7 octobre prochain, dans l'ancien hôtel de la Tour.

» Les inscriptions seront reçues par le directeur de l'établissement dès le 16 septembre.

» Le programme de l'enseignement donné dans les classes comprend la langue française, l'arithmétique, la géométrie avec des applications pratiques, des notions de sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'horticulture, l'histoire et la géographie, l'écriture, le dessin et la gymnastique.

» Des cours spéciaux sont donnés aux élèves qui veulent apprendre l'allemand.»

C'est la nouvelle de la fondation du Pensionnat Sainte-Marie, le collège Sainte-Marie actuel.

Le même jour, le journal *L'Ami du peuple valaisan* (n° 37, du 14 septembre 1889, p. 2) commente sous le titre « Une bonne nouvelle aux familles » et la signature d'« Un ami de la jeunesse », cette annonce, écrivant : « Les familles désireuses de faire donner à leurs enfants une éducation chrétienne solide et une instruction conforme aux besoins de notre époque, apprendront avec plaisir qu'une nouvelle institution va s'ouvrir incessamment à Martigny sous le nom de *Pensionnat Sainte-Marie*. Etabli dans l'ancien hôtel de la Tour qui a été spécialement aménagé à cet effet, cet établissement offrira son concours dévoué aux parents qui désirent affermir dans leurs enfants les habitudes morales et religieuses, et les préparer, par de bonnes études primaires, à remplir dignement leur carrière dans la vie.

» Voilà pour l'éducation proprement dite.

» Quant à l'enseignement, il comprendra toutes les matières embrassant le programme des écoles primaires et moyennes. En

tête, figure naturellement l'instruction morale et religieuse qui sera donnée à tous les élèves. Ceux qui sont en âge de faire leur première communion recevront des leçons et des soins plus multipliés.»

Le correspondant anonyme reproduit ensuite le programme d'enseignement paru dans le communiqué officiel. Il continue :

« Des bulletins renseigneront les parents sur les notes méritées par les élèves et sur les places qu'ils ont obtenues dans les compositions hebdomadaires. Les familles pourront ainsi suivre de près la conduite et le travail de leurs enfants et apporter à l'action des maîtres un concours précieux et efficace. »

L'établissement recevra trois sortes d'élèves : des pensionnaires, des demi-pensionnaires et des externes.

Suivent les obligations imposées à chaque catégorie et parmi lesquelles il est stipulé que même les externes « font leurs devoirs et apprennent leurs leçons, autant que possible, sous les yeux de leurs maîtres », les conditions d'admission, le prix de la pension (quarante francs par mois), le détail du trousseau. « Tous les effets de l'élève doivent être marqués du numéro sous lequel l'élève est inscrit. »

Et il conclut : « En formant des vœux pour la prospérité du nouveau *Pensionnat Sainte-Marie*, frère de celui de Sion, qui rend de si précieux services, nous n'hésiterons pas à déclarer qu'il va combler une lacune depuis longtemps sentie par les pères de famille vraiment dignes de ce nom. Les nouveaux maîtres, qui appartiennent à la Société de Marie, vont former ainsi une communauté cadette de celles de Sion et de Brigue qui ont toujours rendu et rendent encore de si précieux services dans le domaine de l'instruction primaire et pour la formation de nos élèves instituteurs... »

C'est probablement à la lecture de cet avis que François Troillet renonça à faire fréquenter à son fils Maurice le collège de Bagnes, alors dirigé par le chanoine Louis Revaz, de l'Abbaye de Saint-Maurice, et décida de le placer à Martigny, où il est entré le 7 octobre 1889.

En 1958, lors de l'inauguration de nouvelles constructions au collège Sainte-Marie, Maurice Troillet, ancien conseiller d'Etat et conseiller aux Etats, âgé alors de soixante-dix-huit ans, a évoqué

lui-même avec humour sa venue à Sainte-Marie où son père le conduisit en char, du Châble à Martigny. « Et, comme le veut la tradition, lui, le plus éloigné, arriva bon premier, à huit heures précises. Il se promena un long moment sans rencontrer personne... Ce n'est qu'à dix heures que les Martignerains commencèrent à se montrer ! » (*Nouvelliste du Rhône*, n° 261, du 13 novembre 1958, p. 5).

Le jeune garçon va demeurer trois ans au pensionnat Sainte-Marie, de 1889 à 1892, c'est-à-dire de neuf à douze ans. Il y achèvera sa préparation pour accéder au degré secondaire.

De cette période sont conservés près de quarante documents scolaires (bulletins de notes, inscriptions au tableau d'honneur, témoignages de satisfaction, notes de dépenses, etc. (Cart. 43/1/1 à 39). La plupart des bulletins montrent que Maurice Troillet tient un rang honorable dans sa classe, puisqu'il figure constamment au deuxième rang, sinon au premier ou au troisième, au tableau d'honneur, sur un nombre très variable d'élèves (de 16 à 43). Un seul porte une remarque du directeur Charles Hammerschmitt ; elle est du mois d'avril 1890 : « Maurice fait mieux depuis la rentrée de Pâques. Espérons qu'il se maintiendra. » (Cart. 43/1/13).

M. l'abbé Bernard Pugin m'a aimablement communiqué la photocopie du « Registre des inscriptions » pour les trois premières années du collège Sainte-Marie. On y constate que cet établissement répondait à un réel besoin, car il consigne 102 élèves pour l'année scolaire 1889-1890 ; 143 pour 1890-1891 et 139 pour 1891-1892.

De la première volée d'élèves ne survit, à ma connaissance, que M. Alphonse Orsat, négociant en vins, à Martigny. C'est là aussi que Maurice Troillet rencontrera des jeunes gens qui deviendront ses amis, notamment Jules Tissières et Oswald Mathey, et d'autres camarades dont il sera question dans la correspondance : Jules-Bernard Bertrand, Emile Pouget, Henri Dénéréaz.

Treize lettres de cette période sont publiées. Elles ne manquent pas d'intérêt. Comme toutes les autres, elles contiennent, certes, une multitude d'éléments ordinaires et communs à ce genre de documents : requêtes relatives à des objets oubliés, à des gâteries, à de l'argent, à des habits, à des visites, à des nouvelles, etc. Mais

on y décèle aussi, en filigrane, le déchirement qu'a été pour l'enfant d'être arraché brusquement de son milieu familial, essentiellement féminin, dans l'accent avec lequel il s'adresse à sa mère, passant sans transition du vousoiement habituel au tutoiement, comme s'il en attendait, dans cet instant de désarroi, un supplément de tendresse.

Maurice Troillet fait sa première communion le 8 mai 1892. En ce même mois, il fait part de l'ennui qu'il éprouve ; les études et la réclusion lui pèsent, et surtout il ressent l'appel des mayens : des élèves quittent le pensionnat, il voudrait bien les suivre, avant la fin de l'année scolaire. Il ne se plaît guère à l'internat : « Je suis toujours enfermé dans ce vieux coin » ; il s'impatiente à tel point qu'il presse ses parents, par deux fois, à la dérobée, de le rappeler ; mais il est surpris, et le voilà, plein de componction, rédigeant sous la dictée du directeur Ch. Hammerschmitt, une humble lettre d'excuses à ses parents, accompagnée d'une apostille du directeur lui-même qui les invite instamment à stimuler le zèle défaillant de leur fils.

En définitive, tout rentre dans l'ordre. Maurice Troillet achève ses classes au collège Sainte-Marie. Et durant l'été de 1892, le directeur, dans une réponse où il lui prêche encore son devoir, peut lui écrire : « Votre lettre me montre que vous commencez à devenir un peu plus raisonnable. »

Muni de son dernier bulletin scolaire de Martigny, Maurice Troillet va, l'automne suivant, se présenter au collège de l'Abbaye, à Saint-Maurice.

2. Quatre ans au collège de l'Abbaye, à Saint-Maurice (1892-1896)

A Saint-Maurice, au collège de l'Abbaye, le 26 septembre 1892, Maurice Troillet entre en classe de Principes, qui est confiée au chanoine Louis Revaz. Il achève cette première année d'internat le 16 juillet 1893 avec un résultat bien modeste : pour le progrès annuel, il termine au onzième rang, autrement dit le dernier de sa classe ; il obtient la note moyenne de 3, qui signifie « médiocre ». Dans la quinzaine de lettres reproduites pour 1892-1893, on pourra observer les péripéties qui ont marqué le cours de cette

année scolaire : d'abord, il semble avoir de la difficulté à s'accorder avec son professeur principal, Louis Revaz, qui enseigne le français et le latin ; ensuite, il a de la peine à suivre, notamment en latin ; il s'ennuie dans « ce triste réduit », « cette cage de Saint-Maurice », il en perd l'appétit, à tel point qu'il en arrive à menacer de quitter le collège : « Je partirais à pied depuis ici à Bagnes sans m'arrêter, sans rien manger ni boire. On est toujours surveillé, on ne peut faire quelque chose sans être puni. » — Menace que Maurice Troillet a très probablement mise à exécution à la fin de mai 1893. — Mais c'est aussi, selon le témoignage réitéré du directeur du pensionnat, le chanoine Jérémie Galley, qu'« il se néglige toujours pour le travail et se met bien en retard » ; en outre, il se plaint que ses camarades le querellent.

Maurice Troillet a pourtant retrouvé à Saint-Maurice des condisciples du collège Sainte-Marie, à Martigny, entre autres Oswald Mathey et Jules-Bernard Bertrand qui sont dans la même classe que lui ; et il fera connaissance de nouveaux, Julien Fumeaux, futur chanoine de l'Abbaye, et Maurice Chassot, futur médecin fribourgeois.

On notera également les fréquentes demandes de toutes sortes qu'il adresse à ses parents, réclamant des pièces d'habillement ou des provisions de bouche, surtout du fromage : « La nourriture est assez bonne, écrit-il ; nous n'avons qu'un verre de vin à midi, rien à souper », remarque qui provoquera un post-scriptum du directeur à sa lettre.

Les distractions sont rares. Si les élèves du collège se rendent à Monthey pour assister à une représentation de la « Ménagerie continentale », on leur offre aussi de prendre part à l'assemblée générale annuelle de la Société helvétique de Saint-Maurice, séance qui n'est pas de nature à divertir des garçons de douze ans.

Toutefois, au cours de cette année, il commence à s'initier à la pratique du piano, dont il prétend qu'elle ne dérangera pas ses études ; il fait même partie du chœur qui accompagne un drame représenté lors de la séance de clôture du collège.

La deuxième année à Saint-Maurice, en classe de Rudiments, confiée elle aussi au chanoine Louis Revaz en qualité de profes-

seur principal, s'annonce sous de meilleurs auspices. En effet, les cours ont recommencé le 25 septembre 1893, et le 8 octobre suivant Maurice Troillet écrit à ses parents qu'il « travaille assez maintenant » ; « je tâcherai de faire mon possible » ; il ajoute même : « Je vous promets que je ne vous écrirai plus des lettres comme l'année passée » ; il s'efforcera de ne plus leur faire de chagrin.

Quoique deux lettres seulement soient reproduites, datant de cette classe de Rudiments, nous savons que le jeune garçon a tenu ses promesses, en partie du moins : il achève l'année scolaire au huitième rang sur douze élèves, avec la note 2, c'est-à-dire « bien », pour le progrès général.

Parmi ses condisciples, s'il a perdu Jules-Bernard Bertrand, qui redouble Principes, il a retrouvé Jules Tissières passé à Saint-Maurice ; il rencontre un nouveau camarade : Charles Haegler, futur fondateur et rédacteur en chef du *Nouvelliste valaisan*.

Petit à petit, mais non sans peine ni résistance, le jeune étudiant s'accoutume au régime du pensionnat et aux servitudes du collège. C'est ce que l'on constate dans les lettres écrites durant l'année scolaire 1894-1895, en classe de Grammaire.

Le professeur principal en est le chanoine Eugène Gross, qui jouit aujourd'hui d'une certaine réputation d'historien, parce qu'il a laissé, à sa mort, de nombreux manuscrits inédits, pour l'instant inaccessibles aux chercheurs, et inutilisés.

Si Maurice Troillet commence par affirmer que ses maîtres et ses camarades sont gentils avec lui, cela ne l'empêche pas de grogner contre le directeur du pensionnat qu'il accuse de partialité, et même, en mai 1895, d'écrire : « Comme on est cette année ici, si ça ne change pas, je ne reviendrai bien pas l'année prochaine. »

Certes, il est encore souvent en proie à l'ennui ; il essaie pourtant de réagir : « Je m'ennuie beaucoup, mais j'espère que cela passera. » Vers la fin de l'année scolaire, bien que « caserné », il assure alors qu'il ne s'ennuie plus.

Tout au long des neuf mois, il réclame sans cesse à ses parents des vivres pour améliorer l'ordinaire du pensionnat : raisins, pommes, pain de seigle, fromage. Ses parents lui ont accordé en outre, exceptionnellement, de faire « usage de lait ».



François-Narcisse Troillet et sa famille en 1895.
Photo prise le 26 mai, jour de la première communion de Julia.

(Photo Z. Denier, Martigny)

Il reprend des leçons de piano, qu'il semble avoir abandonné en Rudiments, mais cette fois sous la direction d'un professeur qui est Armin Sidler, « excellent maître » comme le qualifiera le chanoine Louis Broquet, expert en la matière. Il entre dans la fanfare du collège, où il tient un troisième pupitre d'alto *mi b*.

L'année s'achève avec des résultats sensiblement analogues à ceux de Rudiments : Maurice Troillet obtient, pour le progrès général, le huitième rang, avec la note « bien », sur onze élèves, où l'on retrouve les condisciples déjà rencontrés l'année précédente, auxquels est venu se joindre Charles Matt, futur professeur de musique au collège.

Une quinzaine de lettres ont été retenues, datant de la classe de Syntaxe (1895-1896), accomplie sous la férule du chanoine Xavier de Cocatrix, professeur principal, futur curé de Bagnes et membre puis préfet du Conseil cantonal de l'Instruction publique.

Elles deviennent de plus en plus significatives, car le garçon, qui a maintenant quinze ans, a mûri ; c'est un jeune homme qui commence à songer sérieusement à son avenir. L'ennui ne constitue plus le leitmotiv de ses lettres, comme les années antérieures ; il écrit, en novembre 1895, à sa sœur Marie, qui est au pensionnat à Riddes : « Je sais très bien que l'on ne quitte pas sa famille sans éprouver quelques chagrins, mais au bout de quelques jours, on se fait à la vie du pensionnat, et elle a aussi ses charmes. » Et plus tard, à la même, il avoue : « Pour dire la vérité, je ne me suis jamais ennuyé au collège, quoique bien souvent j'aurais préféré avoir un peu plus de liberté. »

Quant à la pension, il assure ses parents qu'« on n'a jamais été aussi bien que cette année, de quatre ans que je suis ici », à Saint-Maurice.

Pour la classe, il a commencé l'année scolaire en promettant de bien travailler, et il apparaît qu'il s'efforce de tenir sa promesse. Il confesse d'abord que « cela va tout doucement ; pour les thèmes latins, je suis faible ». Il sait cependant que ses parents attendent, pour Noël, un « beau bulletin » de préférence à une belle lettre. Ensuite, il a fait « beaucoup de progrès, surtout pour

le latin », mais si son bulletin du deuxième trimestre n'est pas meilleur que celui du premier, il se dit bien décidé à ne pas poursuivre plus loin ses études : « Je ne tiens pas à être continuellement grondé et à la maison et au collège. » Déjà auparavant, il avait écrit à ses parents : « J'espère pouvoir bientôt vous aider, car dans deux ans j'aurai fini ma Rhétorique, et si vous voulez que je ne fasse pas plus loin, je pourrai remplacer papa au bureau, » c'est-à-dire à la banque familiale. C'est dans une lettre de mai 1896 qu'il fait à ses parents un bilan quelque peu entortillé de la situation : « La classe va assez bien, je ne veux pas dire très bien, car ce ne serait pas vrai, car il arrive bien quelquefois des jours où je ne suis pas très content, mais ils ne sont pas très nombreux. »

La velléité d'abandonner les études n'empêche pas Maurice Troillet de réfléchir à sa vocation : prêtre ? avocat ? médecin ? se demande-t-il. Il n'en sait rien encore : « Plus j'y pense, moins je sais quel état choisir. » La seule chose dont il est sûr, c'est qu'il sera « toujours un bon catholique et un conservateur comme papa ».

D'ailleurs, c'est à ce moment qu'il s'engage sur le chemin qui le conduira à la politique, en sollicitant son admission dans la Société des étudiants suisses.

Un autre témoignage de l'évolution qui s'opère chez le jeune collégien, passé de l'enfance à l'adolescence et amené peu à peu à une plus claire conscience de ses devoirs, on le trouve dans les conseils qu'il prodigue maintenant à ses sœurs pensionnaires, Julia à Martigny, et Marie à Riddes. Il le fait avec tout le sérieux qu'on y met à son âge : « Tu peux croire à l'expérience de ton frère aîné », mais non sans sourire en même temps de ses propos : « Tu pourrais me dire : « Mon frère ferait bien de mettre en pratique ce qu'il « me dit. »

L'impression générale qui se dégage de cette correspondance, au terme des quatre ans qu'il vient de passer, interne, au collège de l'Abbaye, c'est que le jeune Maurice Troillet est en train d'atteindre l'âge d'homme. En marge de la vie familiale, une circonstance porte au surplus témoignage de cette mutation : Maurice Luisier, domestique dans le ménage de François Troillet, l'a choisi, en décembre 1895, en qualité de parrain pour son fils nouveau-né Emile.

3. « Humanités » au collège Saint-Michel, à Fribourg (1896-1897)

En avril 1896, Maurice Troillet avait écrit à ses parents : « Je veux tâcher de bien travailler afin de réussir mon examen [de promotion]. Si je ne le réussis pas, je vais dans un autre collège, en France, si vous voulez me mettre. Si je réussis, on verra. »

Il a donc réussi son examen, on l'a vu. Mais il n'a pas abandonné son idée de poursuivre ailleurs ses études. Pour quelle raison a-t-il choisi Fribourg ? C'est sur le conseil d'Achille Chap-paz, ami de son père.

Quoi qu'il en soit, en automne 1896, trois enfants de François Troillet partent pour Fribourg, sous la conduite de Maurice Guigoz, alors âgé de vingt-huit ans, ancien secrétaire de la banque familiale : Maurice, l'aîné, entre au collège Saint-Michel ; Julia et Marie, ses sœurs, au pensionnat des Ursulines.

Pour les trois enfants, c'est un dépaysement complet. L'éloignement de leur famille va les rendre plus conscients de l'attachement qu'ils lui portent, en tout cas pour Maurice. Celui-ci explique à ses parents les particularités qu'il remarque dans le lieu de son établissement ; il donne des nouvelles du temps qu'il fait, de sa santé, de l'état moral de ses sœurs mais, constamment, il s'inquiète de savoir ce qui se passe à la maison, au pays pour lequel il éprouve un attachement quasi viscéral ; en décembre même, il pense déjà aux vacances de Pâques, pendant lesquelles il pourra « aspirer à pleins poumons l'air frais et pur de nos montagnes valaisannes ».

Cette année à Saint-Michel constitue une étape importante dans le cours des études de Maurice Troillet. Il bénéficie sans doute de circonstances favorables. D'abord, il est reçu sans examen, sur présentation du palmarès de Saint-Maurice ; ensuite, il accomplit ses Humanités sous la direction d'un maître exigeant, l'abbé Ambroise Perriard, qui enseigne la religion, le français, le latin et le grec. Maurice Troillet est en retard pour le grec : il en a fait une année de moins que ses nouveaux condisciples. Mais dès le début de l'année scolaire, il a pris la résolution de travailler pour combler son handicap ; au milieu de l'année, après la déconvenue qu'il éprouve lors d'une composition et dont il se dit « déses-

péré », il assure à ses parents qu'il ne veut pas se décourager pour autant, ajoutant : « Je prends la résolution de travailler avec d'autant plus de courage que je réussirai moins. »

Il lui arrive d'avouer pourtant qu'il travaille « un peu en amateur, par exemple beaucoup pour le français », mais qu'il a aussi « beaucoup appris cette année, surtout pour la littérature ». A tel point qu'au début de juillet 1897, il attribue une relâche dans sa correspondance à deux causes, dont la première est la littérature : « Je suis si épris ces temps-ci de la littérature que j'en fais pendant tous mes moments libres. » Il ne cite toutefois, en ces années-là, aucun nom d'auteur dont il nourrit son esprit.

Il est enfin parvenu à l'âge où l'on prend ses responsabilités : « Je suis ici pour travailler, m'instruire et devenir *quelqu'un*. » C'est lui-même qui souligne.

S'il a retrouvé à Saint-Michel des anciennes connaissances du collège de Saint-Maurice ; s'il demeure en relations épistolaires avec quelques amis, comme Jules Tissières et Emile Putallaz, Maurice Troillet est entré dans une classe dont quelques élèves se feront un nom et une situation en vue, notamment Ernest Perrier, le futur conseiller d'Etat fribourgeois, qui achèvera sa carrière comme bénédictin de la Pierre-qui-vire ; Maurice Trottet, le futur président de Monthey, avocat et notaire, et premier président de la Société d'histoire du Valais romand ; Gonzague de Reynold, l'écrivain et historien ; le futur abbé Joseph Bovet, compositeur de musique. Toutefois nous ignorons quelles relations il a alors entretenues avec ses condisciples, car il est très rare que Maurice Troillet, dans ses lettres à sa famille, fasse mention de ses camarades de collège.

Il achève la classe d'Humanités au douzième rang sur dix-neuf élèves, avec une moyenne honorable. Il n'y a que le grec, la botanique et la comptabilité qui sont des branches taxées de la note 4, c'est-à-dire « médiocre ».

A Saint-Michel, Maurice Troillet a demandé son admission dans la *Nuithonia*, section de la Société des étudiants suisses. Il a mordu à la politique. Son père prêche déjà un converti quand il lui écrit, en mars 1897 : « J'espère... que tu travailles avec ardeur afin que tu deviennes un jour capable de défendre avec succès les

principes conservateurs catholiques.» On verra combien, dès ce moment, il porte d'attention et d'intérêt à la politique : élections au Conseil national, élections au Grand Conseil valaisan, élections communales de décembre 1896 surtout qui suscitent, outre des commentaires ironiques, un sonnet de Maurice Troillet !

4. « *Rhétorique* » au collège de l'Abbaye, à Saint-Maurice (1897-1898). - Mort de son père (7 avril 1898)

Cette année scolaire où Maurice Troillet accomplit, avec le statut d'externe, sa Rhétorique au collège de l'Abbaye est marquée par deux circonstances principales : la maladie et la mort de son père, le 7 avril 1898, et ses propres démêlés avec son hôte, le chanoine Louis Revaz, curé de Saint-Sigismond, chez qui il est pensionnaire.

En classe, il a pour professeur principal le chanoine Joseph Abbet, qui sera élu abbé de Saint-Maurice et évêque de Bethléem en 1909. Sans doute, le souci que lui cause l'état de santé de son père n'est pas de nature à faciliter les études du jeune homme de dix-sept ans ; mais, d'un autre côté, il semble bien que la liberté dont il jouit en sa qualité d'externe ne leur est guère favorable non plus : elle offre au collégien l'occasion de s'émanciper quelque peu, en manquant des cours et des examens. Je n'ai pas les éléments nécessaires pour porter un jugement sur ses différends avec le chanoine Louis Revaz ; déjà en classe de Principes, on s'en souvient, Maurice Troillet avait éprouvé certaines difficultés à s'entendre avec ce maître, alors son professeur principal ; disons qu'il y avait probablement entre eux incompatibilité d'humeur ou de tempérament.

A la fin du premier trimestre, son bulletin de notes n'est pas fameux ; son père est averti que Maurice « ne travaille nullement » ; il le « prie quand même encore une fois de faire » son possible, de se corriger, de travailler ; « si tu ne veux pas, conclut-il, il vaut mieux que tu rentres à la maison ». Le chanoine Louis Revaz avise François Troillet que les professeurs se plaignent du manque d'application et d'assiduité de Maurice et, en mars 1898,

il lui suggère de le replacer à l'internat : « Il serait forcé moralement de travailler davantage. » L'abbé régnant, Mgr Joseph Paccolat, tente un accommodement, sans grand succès, semble-t-il, car en avril 1898, Maurice Troillet entreprend, pour changer de pension, des démarches qui n'auront pas de suite.

Là-dessus viennent se greffer des ennuis de santé. Le Dr Alphonse Beck, consulté à Monthey, diagnostique, entre autres causes de maladie, un excès de travail ! C'est du moins ce qu'affirme le jeune homme.

En dépit de ces soucis, Maurice Troillet est résolu à persévérer : « Papa croit peut-être que je n'ai pas le goût de l'étude. C'est tout le contraire et je ne voudrais absolument pas cesser », écrit-il en mars 1898.

A supposer qu'il échoue à l'examen de la première maturité, à la fin de Rhétorique, il est prêt à se présenter encore une fois l'année suivante.

Si, en cours de route, il lui arrivera d'hésiter à continuer ses classes, il n'a jamais perdu courage ; en février 1898, par exemple, il avait écrit à ses parents : « C'est ce qui fait les hommes courageux, les misères... Ne craignez rien pour moi, je vous promets de devenir un homme dans le sens du mot et, plus, un chrétien. »

Finalement, l'année scolaire s'achève avec un succès relatif, puisque Maurice Troillet obtient le sixième rang sur neuf élèves, avec une note 2 de moyenne pour le progrès général, c'est-à-dire « bien », en dépit d'une note 4 (= « mal ») pour la versification latine.

A Saint-Maurice, il avait retrouvé ses condisciples d'avant son année à Saint-Michel et même l'un d'entre eux revenu de Fribourg : Oswald Mathey, Julien Fumeaux, Maurice Trottet, Charles Matt, tandis que Jules-Bernard Bertrand et Jules Tissières étaient en Humanités, que le futur chanoine Paul Fleury était en Grammaire et que Charles-Albert Cingria accomplissait sa deuxième et dernière année au collège de l'Abbaye, en classe de Rudiments.

Pendant la maladie de son père, le jeune homme prend son rôle et ses responsabilités d'aîné avec sérieux : il s'occupe plus activement de ses sœurs — Amélie, la dernière, est maintenant au

pensionnat Sainte-Clotilde, à Aigle — il leur écrit souvent ; il ne leur ménage pas ses conseils, il leur recommande en particulier de ne pas rougir d'être des villageoises, de parler avec moins d'aisance « que les petites citadines, dont tout le mérite consiste à dire des bêtises en bon français ».

Après la mort de son père, il s'efforce de consoler sa mère, de lui offrir son appui ; il s'inquiète du monument à élever au cimetière du Châble ; il va peu à peu aider sa mère dans la conduite des affaires : il lui demande par exemple de lui donner la signature pour le registre du commerce.

Sur François Troillet, les lettres que je publie fournissent assez peu de renseignements. Elles font apparaître un homme d'affaires, dur comme le sont les hommes d'argent.

On sait cependant, par ailleurs, que c'est lui qui a constitué un patrimoine assez considérable pour que son fils Maurice pût bénéficier, plus tard, dans sa carrière politique, d'une totale indépendance économique : à Fully, il avait construit une maison avec épicerie-boulangerie ; il avait acquis des vignes, aux Claives. Au Châble, il était devenu seul propriétaire du premier étage de l'Abbaye, où il avait fondé une banque ; il avait bâti la « maison neuve » avec une autre épicerie ; il tenait un train de campagne de dix à douze têtes de bétail. Enfin, il avait acheté le mayen des Planards, sur Verbier. |

François Troillet est allé en pèlerinage à Lourdes pour demander sa guérison, puis, à son retour en Suisse, il a subi une opération de la gorge (cancer ?) à Genève. Il est revenu mourir au Châble, dans sa quarante-huitième année.

Les lettres de condoléances affluent alors, adressées à sa veuve, à Maurice, aux jeunes sœurs. Il y en a de toute provenance : parents, amis, condisciples, maîtres et maîtresses, hommes politiques ; celles retenues ici proviennent toutes d'ecclésiastiques : aumônier du collège Sainte-Marie, à Martigny, abbé et chanoines de l'Abbaye de Saint-Maurice. On rencontre certes tous les lieux communs auxquels on s'attend, mais elles jettent en même temps un jour singulier sur les opinions de ces ecclésiastiques qui embarquent sur le même bateau le parti conservateur et la religion catholique. Ils déplorent la perte de ce « chrétien sans peur et sans repro-

che », de « ce cœur d'or » et de « cette âme d'élite », de ce « chrétien fervent, qui a si noblement et si courageusement combattu pour la bonne cause », de ce « chaleureux défenseur de la bonne cause et de la religion ».

Toutes ces déclarations sont à rapprocher d'un passage significatif d'une lettre écrite à François Troillet, après les élections au Grand Conseil en mars 1897, par le chanoine Camille Carron, procureur du Saint-Bernard, à Martigny : « ... Je vous engage à témoigner votre reconnaissance au bon Dieu pour la belle victoire qu'il nous a procurée. Il me semble que la protection de la Providence est visible ; le cas me paraissait désespéré et tout a bien abouti.

» Sans doute, nous avons fait de notre côté tout le possible ; mais n'oublions pas que, si nous pouvons planter et arroser, c'est Dieu qui donne l'accroissement.

» Le meilleur moyen de prouver votre reconnaissance à Dieu est de donner quelques messes pour les âmes du purgatoire ; vous allez le faire ; ce dernier argent sera bien placé et sanctifiera l'autre... » (Cart. 45/1/30, du 12 mars 1897, orig. autogr.)

5. Une année (« Philosophie ») au collège de Brigue (1898-1899)

Voici venir le moment où les lettres conservées de Maurice Troillet à sa mère et à ses sœurs commencent à devenir rares : on en compte seulement six d'octobre 1898 à 1904, qui, dans notre choix, vont pourtant du n° 105 au n° 153. La correspondance ne comprend désormais pour ainsi dire que des réponses à ses propres lettres, ou des lettres de condisciples.

Il se rend donc au collège de Brigue pour y accomplir sa classe de Philosophie, suivant l'avis que lui en a donné un ami de feu son père, Achille Chappaz, alors conseiller d'Etat chef du département de l'Instruction publique. C'est déjà sur le conseil de ce dernier, on l'a relevé, que Maurice Troillet avait été envoyé durant une année au collège Saint-Michel, à Fribourg.

Les six lettres publiées ne livrent presque aucun renseignement sur ce séjour de Brigue.

Si l'on consulte le palmarès du collège pour 1898-1899, on constate que le jeune homme a fréquenté une classe comprenant trois élèves seulement ; qu'il l'a achevée au deuxième rang, avec la note 2 pour le progrès général. Au troisième rang figure Joseph Schaller, de Törbel, qu'on va sous peu retrouver parmi ses fidèles correspondants.

A Brigue, Maurice Troillet a eu l'occasion de faire peut-être la connaissance de condisciples plus jeunes que lui, qui seront plus tard des personnages auxquels il aura affaire ; parmi ceux-ci, il faut citer Victor Bieler, futur évêque de Sion, alors en classe de Grammaire ; de futurs collègues au Conseil d'Etat : Joseph Burgener (en II^e Rhétorique), Raymond Lorétan (en I^{ers} Rudiments), Oscar Walpen (en Grammaire), et surtout Leo Mengis, qui sera juge-instructeur de Loèche, et qui, comme Joseph Schaller, comptera au nombre de ses amis.

Les lettres qui datent de cette année scolaire montrent que Maurice Troillet assume résolument les responsabilités qui incombent au fils aîné, le seul homme de la famille après le décès du père : « Tout ce que je pourrai faire pour votre bonheur, écrit-il à sa mère et à ses sœurs au début de l'année 1899, je le ferai, voilà mes vœux et ils sont sérieux. »

Heureusement, il n'est pas seul pour conduire la barque familiale : il a trouvé un mentor en la personne d'Achille Chappaz, qui avait été conseiller juridique de son père ; il promet de l'écouter et de mettre en pratique ses avis : « Ce sera d'abord ma propre utilité. »

Notons qu'une des raisons qui ont décidé Maurice Troillet à ne demeurer qu'une année au collège de Brigue, est qu'il n'a éprouvé aucun attrait pour le patois haut-valaisan.

6. Deux ans de Lycée et maturité au collège d'Einsiedeln (1899-1901)

Parmi les vingt-quatre lettres publiées, datant de ces deux années, on en trouvera une seule de Maurice Troillet à sa mère — une lettre d'affaires ; toutes les autres sont des lettres qui lui sont

adressées, et c'est à travers ces pages qu'il faut tenter de suivre désormais le jeune homme, jusqu'au moment où il achèvera ses études secondaires en obtenant le diplôme de maturité en 1901.

C'est à la fin du mois de septembre 1899 que, de Martigny, Jules Tissières invite Maurice Troillet à se joindre à lui-même et à Jules-Bernard Bertrand, pour faire ensemble le déplacement jusqu'à Einsiedeln. L'année scolaire débute le 5 octobre suivant, sous la direction du P. Benno Kühne, recteur du collège.

Seul le bulletin de cette première année à Einsiedeln, où Maurice Troillet redouble la classe de Philosophie — c'est pour cette raison qu'il se retrouve en compagnie de Tissières et de Bertrand — a été conservé dans ses papiers (Cart. 43/1/60) ; il montre que, pour le progrès, l'étudiant a obtenu dans toutes les branches la note 2 (= « bien »), sauf en mathématiques (2-3), en histoire naturelle (4), en latin (2-3), en grec (3), mais la note 1 (= « très bien ») en littérature. Le palmarès signale en outre que Jules Tissières a quitté le collège avant la fin de l'année scolaire : il est retourné au collège de l'Abbaye, à Saint-Maurice, pour y achever ses études secondaires.

La seconde année — l'année de la maturité — il est le seul des trois Valaisans à persévérer : Bertrand est rentré à son tour au pays pour accomplir sa Physique à Saint-Maurice, et c'est avec son diplôme de maturité en poche que Maurice Troillet quittera Einsiedeln, lors de la clôture, le 29 juillet 1901.

En automne 1899, le jeune homme n'est pas parti pour la Suisse centrale, muni des seules recommandations de sa mère et des vœux de ses jeunes sœurs : il sera en effet externe, en pension *Zum grossen Kreuz*, hôtel tenu par M^{me} Marie-Elisabeth Gyr, veuve d'un médecin, et par sa fille qui porte le même prénom. En novembre, il reçoit du chanoine Camille Carron, procureur du Saint-Bernard, à Martigny, une lettre paternelle dans laquelle l'auteur le met en garde de s'adonner à la boisson et l'engage à veiller soigneusement au choix de ses amis : « Pour le reste, ajoute-t-il, j'ai confiance en votre avenir ; je crois que vous êtes animé des meilleurs sentiments ; vous voulez porter haut le drapeau dont s'honorait votre père et vous entendez combler le vide

qu'il a laissé [...]. N'oubliez pas que, pour travailler avec fruit et pour se rendre utile à la cause conservatrice, il faut être animé soi-même des sentiments religieux... »

Il ne paraît pas que sa mère lui ait écrit de nombreuses lettres, ou du moins elles n'ont pas été conservées ; en revanche, j'ai pu en reproduire cinq de ses sœurs Julia, Marie et Amélie.

Julie et Amélie sont au Châble : elles donnent des nouvelles de la famille, de la maison, du village (notamment de l'Ecole libre) ; Marie, pensionnaire à Rorschach, rend compte à son frère aîné de son travail, de ses peines et de ses joies, comme la directrice de *Stella Maris*, à Rorschach, informe Maurice Troillet, qui intervient de plus en plus dans les affaires de famille, de la situation scolaire de Marie.

Il est aussi en correspondance épistolaire avec son cousin Emile, fils de Sigéric Troillet, qui, de Paris, lui fait part de ses projets et lui parle des nombreux déplacements auxquels l'entraîne sa carrière dans l'hôtellerie.

Son ancien condisciple de Martigny et de Saint-Maurice, Oswald Mathey, alors novice à l'Abbaye, continue à lui écrire ; il est question entre eux de littérature surtout. « Les Lettres... tiennent-elles toujours une aussi grande place en ton cœur que par le passé ? » lui demande Mathey. Et « quand tu auras assez lu, ajoute-t-il, ne commenceras-tu pas à écrire ? » De plus, le jeune novice s'inquiète de la vie spirituelle de son ami et lui adresse le « vœu d'un sincère ami » : « Puisses-tu pendant l'année prochaine te rapprocher de Dieu ! »

Hélas ! Maurice Troillet ne manifeste pas d'inclination particulière pour l'écriture, au contraire, on le verra encore par la suite. Mais déjà maintenant, ses correspondants se plaignent tous, ou de son silence, ou de son peu de zèle à prendre la plume. Et ce pli ne fera que s'accroître au cours des années.

Signalons ici une lettre qu'il reçoit d'un instituteur de Savièse, Jérôme Varone, qui est un camarade de service militaire. On trouvera plus loin un paragraphe consacré à la « carrière » militaire de Maurice Troillet.

Ce qui frappe surtout, en abordant la correspondance conservée de ces deux ans (n'est-ce qu'un effet dû au hasard ?), c'est de

constater les amitiés que le jeune homme a suscitées à Brigue d'abord, puis à Einsiedeln.

Au collège de Brigue, il s'est lié plus étroitement avec deux condisciples : Leo Mengis et Joseph Schaller. Mengis est un contemporain de Maurice Troillet et fera une carrière dans la magistrature judiciaire ; Schaller, son contemporain aussi, embrassera la carrière ecclésiastique : séminariste à Sion, puis à Innsbruck, prêtre en 1903, il exercera son ministère dans diverses paroisses du Haut-Valais, non sans jouer un rôle politique en qualité de rédacteur du *Walliser Bote*. Cinq lettres émanent de Leo Mengis ; deux, de Joseph Schaller. Elles apportent au Valaisan étudiant à Einsiedeln des nouvelles détaillées de la vie quotidienne au collège de Sion, au collège de Brigue, au Séminaire de Sion, au Convikt d'Innsbruck ; elles montrent les difficultés auxquelles sont aux prises ces jeunes gens, notamment pour Leo Mengis le choix d'une profession ; elles témoignent toutes d'une vive amitié, pleine de la confiance que Maurice Troillet a su inspirer à ses camarades : « Je te promets que je m'efforcerai toujours de devenir plus semblable à toi, lui écrit Leo Mengis, afin de devenir, pour toi, un ami toujours meilleur. »

Mais les lettres les plus pittoresques sont bien celles de deux condisciples d'Einsiedeln qui, durant l'été de 1901, font un séjour en Valais pour affermir leur santé : Xavier Frankl, un Bavarois qui est en pension à Evolène, et Joseph Scheuber, un jeune homme d'une exceptionnelle qualité d'âme sur lequel je reviendrai plus loin, en pension à Mase. Tous deux sont descendus chez le curé du lieu, et ils racontent avec humour à la suite de quelles aventures ils sont arrivés à destination, leurs découvertes, leurs occupations et leurs distractions, tout en souhaitant vivement une visite de leur ami Maurice Troillet.

7. A l'Université de Fribourg (1901-1903)

Dans les lettres conservées de Maurice Troillet, celui-ci ne parle plus du choix d'une profession depuis la lettre, ici publiée, du 5 novembre 1895, où il se demandait s'il deviendrait prêtre, avocat ou médecin. On ignore donc si ce débat intérieur a duré

longtemps et sous l'influence de quel facteur ou de quelle personne il en est venu finalement à opter pour le droit.

En effet, en possession de son diplôme de maturité, il s'inscrit à la Faculté de Droit de l'Université de Fribourg en Suisse, dont il a été élève régulier « depuis le semestre d'hiver 1901 jusqu'au semestre d'été 1903 inclus », comme a bien voulu me le communiquer la Chancellerie de l'Université, mais il n'y a « obtenu aucun grade académique ».

Parmi les seize lettres reproduites ici, datant de ces deux années à Fribourg, il n'y en a aucune de Maurice Troillet ; on en trouve une de sa sœur Julia et une de sa mère, concernant des affaires de famille.

On y trouvera encore deux lettres de Leo Mengis, dont l'amitié fidèle ne se dément jamais, une de Xavier Frankl, le Bavaïois de Feldmoching, qui sait apprécier le vin valaisan que lui envoie son condisciple, et deux d'August Flammer, de Lauterach, dans le Vorarlberg, qui tous donnent à Maurice Troillet des nouvelles de leurs propres études et des péripéties de leur vie d'étudiants. Il faut noter aussi que Frankl, tout en précisant les besognes scolaires auxquelles il s'adonne alors à Munich, évoque l'amour que son ami portait au grec : « Le grec, écrit-il, qui a toujours été pour toi une joie... » ; en outre, que Leo Mengis ne manque pas de lui faire amicalement remarquer que, bien qu'il soit « collectionneur de cartes de vue », il « ne renonce absolument pas pour autant aux lettres » de ses amis les plus chers. C'est observer, une fois de plus, que Maurice Troillet a quasi abandonné la pratique d'écrire des lettres, pour se contenter de l'usage des cartes postales... Mais le lecteur ne peut pas ne pas être frappé par la qualité exceptionnelle de l'amitié qui se dégage des lettres que lui adresse son ancien condisciple d'Einsiedeln, Joseph Scheuber, alors séminariste à Coire, une amitié indéfectible puisqu'elle durera jusqu'à la mort des deux hommes, survenue la même année, en 1961. C'est à Scheuber, devenu prêtre, puis professeur et recteur à Schwyz que Maurice Troillet confiera, trente ans plus tard, son neveu Maurice Chappaz, pour que celui-ci puisse se perfectionner dans la pratique de la langue allemande.

Il faut lire les sept lettres reproduites. Il n'y est pas question seulement des propres études de Scheuber ou de sa vie person-

nelle au Séminaire, rendues difficiles par une santé déficiente — « malade et invalide » ; Scheuber exprime avec une infinie délicatesse les sentiments d'amitié qu'il voue à son ami — *dimidium animae meae* ; bien que l'étudiant juriste ait été, à Einsiedeln, au dire de Scheuber, son « ange gardien », le séminariste lui donne affectueusement des conseils pour la conduite de sa vie ; il l'invite notamment à réduire le temps qu'il consacre à la vie de société : on sait, en effet, par ailleurs, que, pensionnaire à l'hôtel de l'Etoile, à la rue de Romont, à Fribourg, Maurice Troillet est un membre actif de la *Sarinia*, section de la Société des étudiants suisses ; qu'il fait partie de la société de chant *La Cécilienne* ; qu'il prend un cours de danse et que, par conséquent, il fréquente des bals ; enfin, qu'il suit un cours d'équitation, au manège de la ville (cart. 43, pièces relatives à Fribourg 1901-1903, non numérotées). En somme, le jeune homme mène une vie assez mondaine, qui lui laisse peu de temps pour s'initier aux arcanes du droit. Il s'agit, lui écrit Scheuber, « de gagner du temps pour l'étude » ; il ajoute, preuve qu'il a bien assimilé l'enseignement qu'il reçoit lui-même, « la vie extérieure ne doit être que l'émanation, la réalisation de la vie intérieure », et plus encore, « si cette vie intérieure fait défaut, la vie extérieure n'a aucune consistance et aucun profit ». Scheuber s'offre à lui venir en aide, il lui propose de choisir un directeur de conscience, « qui te conduise et te soutienne, un homme à larges vues et hautes pensées, comme par exemple le P. Gregor Koch », leur ancien professeur à Einsiedeln. Maurice Troillet suivra le conseil de son ami, et deux réponses du P. Gregor montrent que le jeune homme a commencé de correspondre avec lui.

Le jeune juriste ne va pas tarder à s'engager dans l'action. Il se préoccupe déjà, à vingt-deux ans, de créer dans la vallée de Bagnes une société de consommation. Joseph Scheuber lui écrit une longue lettre pour lui transmettre les renseignements qu'il a pu recueillir auprès du curé de Flüelen. A l'instigation du P. Koch, Maurice Troillet s'adresse aussi au Dr Hättenschwiller, avocat à Bâle, qui deviendra bientôt secrétaire général de l'Association populaire catholique suisse, à Lucerne ; on conserve encore la minute, non datée, de sa lettre, où il écrit, entre autres : « Les conservateurs de mon district ont décidé d'établir une société de

consommation pour enlever la clientèle à une grosse nuque radicale et lui ôter ainsi tout moyen de nous nuire.» (Cart. 44/1/156).

Le jeune homme a la tête pleine de projets : Munich, Paris, etc. Nous verrons tout à l'heure quelle suite il leur donnera. Pour le moment, il nous faut revenir en arrière, et consacrer un paragraphe à la « carrière » militaire de Maurice Troillet.

8. La « carrière » militaire de Maurice Troillet

Maurice Troillet est recruté en 1899 et affecté à l'infanterie ; son livret de service, qui est conservé (cart. 43/1/57), permet de retracer sommairement une « carrière » qui ne fut ni longue ni brillante.

Son école de recrues, il l'a accomplie, à Lausanne, du 17 juillet au 1^{er} septembre 1900 (48 jours), date que l'on peut déterminer grâce à un communiqué publié dans la *Gazette du Valais* (n° 7, du 24 janvier 1900, p. 2). Il l'a donc faite pendant les vacances qui ont suivi sa première année scolaire à Einsiedeln. Il avait hésité un moment à s'en acquitter alors, pour l'ajourner à l'année suivante, après ses examens de maturité. Achille Chappaz, conseiller d'Etat, à qui il s'était adressé pour demander conseil, hésitait également ; il lui répond : « D'un côté, je voudrais vous voir faire beaucoup de militaire, et, d'autre part, je ne voudrais pas nuire à la bonne marche de vos études. Consultez à ce sujet votre supérieur. Dites-lui qu'il nous importe d'avoir des officiers conservateurs et que nous y tenons beaucoup. » C'est Achille Chappaz qui souligne.

Quoi qu'il en soit, en 1900 encore, Maurice Troillet, incorporé au bataillon valaisan n° 12, fait son école de sous-officier, dite alors « école de tir pour sous-officiers », 30 jours à Lausanne, sous le commandement d'un de Cocatrix, si je lis correctement la signature du livret de service.

En 1902, il « paie » ses galons de caporal, grade auquel il a été promu le 29 janvier 1901 par le supérieur compétent qui est le capitaine Zénon Schoch (1865-1946), né à Vouvry, mais ingénieur chez Sulzer, à Winterthur, qui demeura toujours très attaché à son

pays natal. Ce service, il le fait à Dailly, du 23 juin au 16 août 1902, selon le communiqué paru dans la *Gazette du Valais* (n° 6, du 18 janvier 1902).

En 1903, il accomplit un cours de répétition de 18 jours à Saint-Maurice, sous les ordres du capitaine Schoch ; en 1904, un cours de retardataires, 18 jours également, mais à Savatan : c'est qu'en janvier 1904, il a demandé et obtenu un congé de six mois, qui correspondent au séjour qu'il a effectué à Paris en compagnie de Jules Tissières.

Mais voici que, le 27 septembre 1905, il obtient son exemption définitive du service militaire. Le motif retenu, sinon allégué, est digne de Courteline. Et les nombreux colonels que Maurice Troillet a fréquentés durant sa longue carrière politique, du colonel des pompiers valaisans aux chefs du département militaire fédéral, ne l'ont sans aucun doute jamais soupçonné : il a été exempté pour neurasthénie ! Livrons aux cogitations des psychologues la « neurasthénie » de Maurice Troillet.

Dès lors et jusqu'en 1916, il acquitte sa taxe militaire. En 1905, il avait été passé dans le landsturm ; on relève encore, dans son livret de service, qu'en 1913, il a été versé dans les services complémentaires, « service de place » et « désigné pour le commandement ».

9. De l'Université au Conseil d'Etat (1903-1913)

En insérant cette partie dans mon Introduction, j'excède délibérément les limites que j'avais assignées à mon propos, qui était de présenter ce choix de cent cinquante-trois lettres relatives à l'adolescence de Maurice Troillet. Il convient pourtant de ménager une transition, c'est-à-dire de fixer au moins sommairement les étapes qui, depuis 1903, ont conduit le jeune Troillet au Conseil d'Etat en 1913. Ce seront donc de brèves notes destinées à fixer une chronologie, et non un exposé qui exigerait, à lui seul, la matière d'un autre volume. Car, à cet effet, il faudrait entreprendre de longues et délicates recherches dans les archives communales de Bagnes (en particulier dans les procès-verbaux du Conseil municipal, dans les comptes et dans la correspondance),

dans les archives du parti conservateur (mais celles-ci ont-elles été constituées et conservées ?), dans les protocoles et dans le *Bulletin des séances du Grand Conseil*, dans les journaux valaisans contemporains ; il faudrait aussi disposer de correspondances particulières, pour montrer enfin à la faveur de quelles circonstances et à l'instigation de quels personnages Maurice Troillet s'est rapidement imposé dans les cercles politiques de sa commune de Bagnes, du district d'Entremont, du Bas-Valais, du canton tout entier.

*

La première étape est son entrée dans la vie professionnelle. S'il a entrepris des études juridiques, c'est en vue d'exercer le notariat et de pratiquer le barreau.

Conformément à la loi du 4 mars 1896, alors en vigueur, l'aspirant au notariat doit, pour être admis à l'examen, remplir un certain nombre de conditions, qui sont les suivantes : être citoyen suisse, être âgé de vingt ans, « produire un certificat de maturité constatant qu'il a fait avec succès toutes ses études classiques » (art. 3, litt. c), « avoir fréquenté pendant deux années scolaires le cours de droit établi par le canton [*c'est-à-dire l'Ecole valaisanne de Droit, à Sion*], ou prouver, par une déclaration d'immatriculation, avoir suivi un cours de droit équivalent dans une université » (art. 3, litt. d).

Grâce aux deux ans pendant lesquels il a fréquenté la Faculté de Droit de l'Université de Fribourg, Maurice Troillet satisfait aux conditions de la loi ; il peut donc affronter les épreuves de l'examen qui ont lieu devant la commission cantonale de trois membres qui est également chargée d'examiner les aspirants au barreau (art. 6). Il subit avec succès ces épreuves le 5 janvier 1904, et le 8 janvier suivant, le Conseil d'Etat lui délivre le diplôme de notaire (cart. 43/1/61).

*

C'est alors qu'il demande et obtient, le 15 janvier 1904, un congé militaire de six mois, en vue de se rendre à Paris, avec son ami Jules Tissières. Les deux jeunes gens semblent y avoir fait un séjour de six mois environ. Ont-ils suivi des cours et lesquels ? A

quoi ont-ils consacré ces six mois ? Il semble qu'ils ont éprouvé la nécessité de participer à la vie d'une ville de culture pour compléter leur formation ; on n'a conservé que deux lettres datées de juin 1904 où, de Paris, Maurice Troillet écrit à sa mère pour lui demander de l'argent destiné à payer le voyage de retour au pays des deux compagnons. Renseignements pris à Paris, le chef des services du centre Assas m'a répondu que ni Maurice Troillet ni Jules Tissières n'ont été inscrits à la Faculté de Droit de Paris, comme élèves réguliers ou comme auditeurs libres.

D'autre part, on a cru et prétendu que Maurice Troillet avait poursuivi des études de droit à Munich. C'est une erreur. Le directeur des Archives de l'Université Ludwig-Maximilian, à Munich, que j'ai consulté à cet effet, n'a trouvé aucune indication dans le registre des élèves qui confirme cette assertion. Cependant, Maurice Troillet a réellement fait un séjour à Munich, dans le même esprit que celui de Paris.

*

L'année suivante, lors des élections au Grand Conseil de mars 1905, Maurice Troillet, alors avocat stagiaire, est présenté par le parti conservateur parmi les candidats pour le district d'Entremont. Il est élu député, le 5 mars 1905, et figure au 3^e rang des élus. Il est âgé de vingt-cinq ans. Son ami Jules Tissières, candidat conservateur pour le district de Martigny, est mis en échec, en même temps que Paul de Cocatrix, le futur conseiller d'Etat.

*

L'aspirant au barreau est soumis au règlement du 4 février 1898. Il doit justifier des mêmes conditions que celles qui sont stipulées « pour l'admission au notariat ; il produira de plus une déclaration délivrée par un avocat patenté, constatant qu'il a fait avec succès un stage régulier et constant de deux ans chez son patron. Une année de stage pourra, toutefois, être remplacée par une année d'université. » (art. 3.)

Il semble que Maurice Troillet a fait un stage d'un peu plus d'une année — accompli à Sion chez M^e Raymond Evéquoz — avant de se présenter à l'examen d'avocat.

Il en a subi les épreuves les 6 et 7 avril 1906, et son diplôme délivré par le Conseil d'Etat est daté du 10 avril suivant (cart. 43/1/63).

*

Lors des élections communales, fixées au 6 décembre 1908, Maurice Troillet, avocat, député, est élu président du Conseil municipal de Bagnes, par 754 voix sur 1137 électeurs inscrits ; le vote a eu lieu au scrutin proportionnel.

*

Enfin, lors des nominations périodiques, le Conseil d'Etat nomme, le 1^{er} juillet 1909, Maurice Troillet, préfet du district d'Entremont.

10. Etablissement du texte et édition

Tous les documents reproduits dans cette édition sont des originaux autographes, à moins d'indication contraire, qui est alors portée à la suite de la mention de la cote.

Il m'a paru inutile et ridicule, en les transcrivant, de reproduire les fautes d'orthographe ; celles-ci sont pour la plupart des fautes d'inattention que connaissent trop bien ceux qui ont enseigné dans les premières classes de collège. Une seule exception, et curieuse, les lettres de François Troillet qui sont écrites avec une orthographe partiellement phonétique. J'ai donc modernisé l'orthographe et la ponctuation, aussi bien dans les textes allemands que dans les textes français. J'ai souvent restitué, sans le signaler, les mots omis, et corrigé les négligences et les bévues évidentes, que l'auteur aurait redressées s'il avait pris la peine de se relire. Les dates complètes restituées entre crochets carrés le sont d'après le timbre postal.

En ce qui concerne les vingt-quatre lettres écrites en allemand, et en gothique, M. le Dr Anton Gattlen, directeur de la Bibliothèque cantonale, a eu l'amabilité de m'aider à collationner les textes et d'en moderniser l'orthographe. En appendice, j'ai donné

la traduction française de ces lettres, pour qu'elles soient accessibles aux lecteurs de la vallée de Bagnes, selon le vœu instant exprimé par Maurice Chappaz. Mes traductions ont été revues très soigneusement par M. Louis Gonin, ancien secrétaire de l'Office international des Transports, à Berne, aujourd'hui retiré à Burier.

Dans les notes, je me suis efforcé d'élucider les faits et les allusions, d'identifier les ouvrages mentionnés et les citations d'auteurs — avec assez peu de succès, on le verra — et les personnages dont il est question. Pour les personnages de Bagnes, M^{lle} Julia Troillet et M^{me} Marie Veuthey m'ont fourni de très utiles indications, servies l'une et l'autre par leur excellente mémoire ; mais si je suis parvenu ensuite à identifier la quasi totalité des individus, je le dois surtout au concours de M^{me} Marthe Carron-Pache, officier d'état civil de Bagnes, qui m'a aidé dans mes recherches avec une obligeance inépuisable.

Pour le reste, j'ai mentionné, dans les notes, la plupart de mes sources. Mais je ne saurais passer sous silence le précieux concours que m'ont apporté M. le Dr Willy Keller, archiviste d'Etat, à Schwyz, M. le Dr Bruno Hübscher, archiviste diocésain, à Coire, M. l'abbé Bernard Pugin, l'historien des *Marianistes en Suisse*, au collège Sainte-Marie, à Martigny. Que M^{lle} Julia Troillet, M^{mes} Veuthey et Carron-Pache, MM. A. Gattlen, L. Gonin, W. Keller, B. Hübscher et B. Pugin veuillent bien trouver ici, en même temps que mes nombreux correspondants occasionnels, l'assurance de ma vive gratitude.

Cependant, s'il y a une source à laquelle j'ai eu recours sans cesse en préparant cette édition, aussi bien pour les notes que pour l'introduction, c'est celle que constituent les palmarès, ou rapports annuels, des collèges que Maurice Troillet a fréquentés durant ses études secondaires. J'ai renoncé à citer chaque fois ces palmarès qui auraient dû l'être à peu près à chaque ligne.

Enfin, mes remerciements vont à Maurice Chappaz qui a eu la prévoyance de recueillir et d'assurer la sauvegarde et la conservation des papiers dans lesquels j'ai pu puiser pour en tirer le choix que je présente ici.

Sion, août 1972.

A. D.

ABRÉVIATIONS

- Ann. val.* *Annales valaisannes*, bulletin de la Société d'histoire du Valais romand.
- Armorial* *Armorial valaisan / Walliser Wappenbuch*, Zurich, 1946, 303 p., 40 pl.
- DGS* *Dictionnaire géographique de la Suisse*, Neuchâtel, 1902-1910, 6 vol.
- DHBS* *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel, 1921-1934, 7 vol. et 1 supplém.
- ESM* *Echos de Saint-Maurice*, revue éditée par l'Abbaye et le Collège de Saint-Maurice.
- Glossaire* *Glossaire des patois de la Suisse romande*, en cours de publication depuis 1924.

Saint-Maurice, le 4 janvier 1889. - Louis et Raphaël Troillet¹ à leur cousin Maurice Troillet, à Bagnes.

Cher cousin Maurice, Tu as été bien charmant de nous écrire une lettre si aimable. Nous ne savions pas que tu pouvais déjà si bien écrire. Nous te remercions beaucoup des souhaits que tu fais pour nous, pour notre avancement dans les études. Sois assuré que nous faisons pour ton bonheur des vœux non moins ardents, non moins sincères. Nous prions le bon Dieu afin que tu sois bien sage, bien soumis à ton cher papa et à ta bonne maman, que tu travailles bien, que tu apprennes bien, que tu sois le premier de ta classe.

Nous avons vu ton cousin Edouard² mercredi. Il a dîné à l'Abbaye, nous nous sommes promenés une heure avec lui. Puis nous, nous sommes rentrés en étude et lui est bientôt reparti pour

¹ Tous deux fils de Sigéric Troillet, frère de François, Louis Troillet est à ce moment-là, au collège de Saint-Maurice, élève de Philosophie, et Raphaël, de Syntaxe. - Louis Troillet (1869-1943) sera avocat et notaire, puis président du tribunal de Martigny et Saint-Maurice de 1909 à 1939. - Raphaël Troillet (1872-1952) deviendra droguiste, député au Grand Conseil de 1913 à 1921 et de 1925 à 1933, préfet d'Entremont de 1929 à 1952, président de Bagnes.

² Edouard Nicollier (1876-1943), fils de Louis et de Marie-Louise Filliez, épousera en 1896 Anna Hubli (1872-1946), fille de François et de Cécile Kälin, de Schwyz. Ils tiendront par la suite l'Hôtel du Giétroz, à Villette, vendu plus tard à Maurice Troillet, fils de François. Edouard Nicollier avait étudié le piano et l'orgue.

Aigle. Il est le premier de sa classe, je ne sais si toi, tu es le premier de la tienne aussi. Si tu ne l'es pas, tâche de le devenir.

Nous t'embrassons, cher cousin. Adieu ! au revoir !

Tes cousins qui t'aiment,

Louis et Raphaël [Troillet].

(Cart. 44/2/1.)

2

Martigny, le 10 novembre [1889]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Mes chers parents, Je vous remercie mille fois de m'avoir placé dans un si bon pensionnat¹ ; j'y suis vraiment heureux. Je ne pouvais penser à notre séparation sans me désoler, parce qu'il me semblait que je ne pouvais vivre sans vous ; je me disais : « Lorsque je serai malade, que je souffrirai, maman ne sera plus là pour me soigner ; mes bonnes sœurs ne pourront plus me prodiguer leurs services. » Je n'oublie pas mon cher papa ; il me semble encore le voir sourire à mes yeux et à mes jeux ; mais je ne veux pas vous attendrir, je vous connais si sensibles. Je me trouve beaucoup mieux en pension que je ne m'y attendais : mes professeurs sont bons ; ils m'aiment bien et sont contents de moi ; et pour votre consolation, je vous dirai que j'ai obtenu de bonnes places dans mes dernières compositions². Vous verrez, par mon bulletin, que votre petit Maurice veut répondre à vos bontés. J'espère que vous viendrez bientôt me voir ; songez qu'il y a deux mois que je suis séparé de vous et de la famille.

¹ Le pensionnat Sainte-Marie qui vient d'être ouvert, à Martigny, le lundi 7 octobre 1889, comme on l'a vu dans l'Introduction. - Voir aussi la notice de Jules Damay dans le livret : *Souvenir du 75^e anniversaire du collège Sainte-Marie, à Martigny, 1889-1964*, Martigny, 1964, pp. 3-15.

² Dans le bulletin de novembre 1889 (Cart. 43/1/5), Maurice Troillet se place au 2^e rang (sur trente élèves) du tableau d'honneur.

Je donne bien le bonjour à mes cousins et à mes sœurs et que
je porterai un bébé à toutes.

Votre très affectionné fils

Troillet Maurice.

(Cart. 44/1/1.)

3

*Martigny, le 22 octobre 1890. - Maurice Troillet à sa mère, à
Bagnes.*

Chère mère, Voilà déjà trois semaines que je suis éloigné de
la maison paternelle. Je profite de ce moment pour vous dire de
mes nouvelles. Je commence par te dire que je m'ennuie et pour
le moment j'ai eu d'assez bonnes notes¹. Je voudrais bien savoir
si tu viens promener un jour à Martigny. J'ai vu le domestique²
mardi.

Tu m'enverras un chapeau et les souliers.

Ton fils qui t'aime

Maurice.

(Cart. 44/1/6.)

¹ Le bulletin d'octobre 1890 (Cart. 43/1/17) montre que Maurice Troillet
a obtenu le 3^e rang (sur 26 élèves) au tableau d'honneur.

² C'est Maurice Luisier (1856-1931), fils de Jean-Maurice et de Marie-
Rose Vaudan, domestique à l'Abbaye. Il épousera en 1892 Stéphanie Morand,
fille de François et de Joséphine Nicollier. Maurice Troillet sera parrain de
leur fils Emile (voir lettres nos 52 et 110). Il conservera une lettre affectueuse
que Maurice Luisier lui a adressée, de Champéry, le 18 août 1889 (Cart. 44/1/
1 bis).

4

*Martigny, le 14 décembre 1890. - Maurice Troillet à ses parents,
à Bagnes.*

Chers parents, Je n'ai pas trop eu de bonnes notes jusqu'à
présent, mais je tâcherai d'en avoir de meilleures depuis à présent.

Monsieur le directeur¹ m'a dit qu'il fallait que vous m'envoyiez des coupons pour les raccommoder. C'est dans deux ou trois jours Noël ; vous donnerez de beaux cadeaux à mes sœurs et je vous souhaite bonne fête.

Vous donnerez le bonjour à tous. On m'a dit dans une lettre que j'avais un nouveau cousin de tante Amélie².

Ton fils qui t'aime et qui prie pour toi

Troillet Mce.

(Cart. 44/1/9.)

¹ Charles Hammerschmitt (1853-1926), de Monswiller (Alsace), frère de Marie, fondateur du collège Sainte-Marie, à Martigny, et de l'école de Monthey (1894). - Voir B. Pugin, *Les Marianistes en Suisse*, Martigny, 1971, p. 176.

² C'est sa tante Amélie Filliez (1856-1948), fille de Maurice, qui a épousé en 1886 Charles Filliez (1860-1937), fils de Etienne-Justin et d'Anne-Marie Miret. Elle a accouché, le 8 décembre 1890, d'un fils prénommé Maurice (1890-1967).

5

Martigny, le 1^{er} janvier 1891. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Le renouvellement de l'année m'impose le devoir de vous témoigner la tendresse que de bons parents doivent attendre de leur fils. Jamais je ne pourrai compenser entièrement les peines que vous avez endurées et les sacrifices nombreux que vous avez faits pour moi ; pour vous prouver ma reconnaissance, recevez du moins l'expression des vœux que je fais pour votre santé et pour votre bonheur. Ces vœux que je fais tous les jours et j'espère que le ciel les exaucera. Mes vœux les plus ardents que je fais pour vous sont que Dieu vous accorde une bonne santé, qu'il écarte de vous les chagrins, qu'il vous accorde de nombreuses années de bonheur. Quant à moi, je tâcherai de vous satisfaire en travaillant avec zèle et application en contentant mes professeurs et en me rendant ainsi plus digne de vos bontés.

Recevez, chers parents, les sentiments de reconnaissance de votre fils qui vous embrasse de tout son cœur.

Troillet Maurice.

(Cart. 44/1/10.)

6

Martigny, le 30 octobre 1891. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Voilà déjà une quinzaine de jours que je vous ai écrit ; je n'ai encore point reçu de vos nouvelles. Je désirerais que vous demandiez la permission au directeur [Hammerschmitt] pour aller à Fully¹ promener le 1^{er} jeudi du mois prochain, et je crois que nous aurons vacances le jour de la fête du directeur². Il y en a aussi deux autres qui ont écrit pour aller trouver leurs parents. J'ai reçu la lettre d'Edouard [Nicollier], il me dit qu'il ne s'ennuie pas ; il est en bonne santé.

J'ai été premier pour la géographie ; j'ai eu 285 notes et j'ai été 12^e pour la récitation³. Vous donnerez le bonjour à toute ma parenté. Julia se porte bien⁴ ; elle vous salue tous ainsi que moi. J'ai reçu le tricot, mais je n'ai pas reçu le reste. J'attends bientôt de vos nouvelles.

Votre fils qui vous aime

Mce Troillet.

(Cart. 44/1/17.)

¹ Où la famille possède et cultive des vignes, au lieu dit « Les Claives », acquises ou créées par François Troillet.

² Le premier jeudi de novembre 1891 tombe le 5 du mois ; la fête du directeur, la Saint-Charles, la veille (mercredi 4).

³ C'est bien le total des points obtenus pour le 3^e bulletin d'octobre 1891.

⁴ Sa sœur Julia est alors à Martigny, chez Mlle Esther Vouilloz (1838-1908), institutrice, qui tient une école privée.

*Bagnes, le 1^{er} janvier 1892. - Maurice Troillet à sa grand-mère¹,
à Bagnes.*

Chère grand-mère, Que puis-je avoir plus à cœur au début de cette nouvelle année que de vous présenter mes sentiments d'amour et de reconnaissance et de vous exprimer les vœux qu'ils m'inspirent ?

Soyez heureuse, chère grand-mère, soyez-le toujours ; c'est là tout mon désir et aussi tout mon bonheur. Puisse l'année qui commence ne vous apporter que des sujets de joie ! Je le demande à Dieu de toute l'ardeur de mon cœur et, pour y contribuer plus directement, je veux par ma bonne conduite être votre consolation. Oui, chère grand-mère, je vous en donne l'assurance en attendant de vous en donner bientôt la preuve.

Veuillez agréer mes vœux et ma promesse.

Votre petit-fils

Mce Troillet.

(Cart. 44/1/21.)

¹ Il s'agit de Louise Nicollier (1822-1910), veuve de Maurice Filliez (1811-1856), grand-mère maternelle de Maurice Troillet et marraine du futur évêque de Sion Jules-Maurice Abbet (Voir lettre n° 40, note 1).

Martigny, le 10 janvier 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Voilà que je suis séparé de la maison paternelle depuis quinze jours. Je veux vous faire savoir de mes nouvelles. Je suis en bonne santé, mais j'aurais besoin d'une brosse à souliers. Que le temps me semble long pendant les heures de récréation !

M. le directeur nous a marqué un zéro pour la semaine parce que nous sommes venus en retard après les vacances de nouvel an.

Vous m'enverrez un cahier que j'ai oublié ; il avait une couverture verte.

Votre fils

Mce Troillet.

(Cart. 44/1/22.)

9

Martigny, le 29 avril 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je profite d'un moment de loisir pour vous donner quelques-unes de mes nouvelles. Si vous saviez comment je suis content de pouvoir faire ma première communion dans deux ou trois jours¹, je crois que vous partagerez ce contentement comme vous partagez mes peines. Marie et Amélie seront bien contentes de venir ce jour-là ; vous feriez bien de les amener. Chaque fois que je pense à la maison, le mal du pays vient mais je le chasse en me récréant et en pensant que je ne suis pas tout seul et que tous les pensionnaires en sont là.

Vous m'achèterez un beau livre de messe pour le jour que je ferai ma première communion avec un beau chapelet. Vous viendrez passer la veille pour venir me les porter. Je termine ma lettre en vous embrassant de tout mon cœur.

Votre fils tout dévoué et qui attend avec impatience de vos nouvelles

Mce Troillet.

(Cart. 44/1/25.)

¹ Maurice Troillet fera sa première communion, à Martigny, le 8 mai 1892.
- Le directeur Ch. Hammerschmitt avait, par lettre du 10 avril, informé les parents que la première communion se ferait à la chapelle du collège, dimanche 8 mai. « Les parents sont invités à accompagner les enfants et à communier à la chapelle... » (Cart. 44/1/24.)

Martigny, le 30 mai 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je viens aujourd'hui pour vous donner de mes nouvelles. D'abord je m'ennuie beaucoup ; j'ai presque tous les jours malade, le plus souvent j'ai mal à la tête. Je voudrais bien quitter, car maintenant je n'apprends plus beaucoup, les autres quittent tous ; Pouget¹ et les autres de l'Entremont quittent aussi, beaucoup ont déjà écrit à leurs parents pour quitter. Moi, je veux aller au mayen² ; s'il te plaît, maman, tu viendras en bas sans manquer, la semaine prochaine. Vous viendrez passer au collège car je veux m'entretenir un moment avec vous. Si j'étais bien nourri comme Julia ; elle est libre tandis que, moi, je suis toujours enfermé dans ce vieux coin. Quand je serai à la maison, je travaillerai au bureau³ ou j'irai avec les ouvriers.

Je termine ma lettre en espérant que mes espérances seront réalisées.

Votre fils

Mce.

(Cart. 44/1/28.)

¹ Il s'agit d'Emile Pouget (1875-1927), fils de Maurice et de Césarine Sarrasin. Il sera négociant à Orsières et vice-président de la commune. - Voir sa nécrologie dans le journal *Le Valais*, n° 38, du 5 avril 1927, p. 3.

² Au mayen des Planards, acquis par François Troillet, au-dessus de Verbier. On observe là l'impatience générale des jeunes Bagnards, au mois de mai, de monter aux mayens, qui se vérifie encore soixante ans plus tard.

³ Le bureau, c'est-à-dire la banque que tient son père, au 1^{er} étage de l'Abbaye.

Martigny, le 1^{er} juin 1892. - Charles Hammerschmitt, directeur du collège Sainte-Marie, à François Troillet, juge, à Bagnes.

Monsieur le juge, La promenade du collège est fixée au mardi 7 courant. Départ de Martigny à 5 h. 1/2 du matin. Déjeuner au

Châble, visite à l'église, ensuite départ pour Fionnay où nous espérons arriver pour 12 heures et y dîner.

Retour au Châble vers 4 h. ou 4 h. $\frac{1}{2}$: goûter et départ pour Martigny.

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien prévenir M. Nicollier¹ de se munir de limonade et de bière pour la circonstance.

Je vous serais aussi reconnaissant de nous trouver un endroit ombragé pour le déjeuner, car si le temps est aussi chaud qu'à présent, l'ombre ne fera pas tache dans l'ensemble du tableau. Peut-être vous verrai-je avant notre excursion.

En attendant, daignez agréer, Monsieur le juge, avec mes remerciements, l'hommage de mon profond respect.

Le directeur : Ch. Hammerschmitt.

(Cart. 43/2/1.)

¹ Il s'agit de Louis Nicollier (1835-1922), fils de Pierre-Joseph-Justin et de Marie-Angélique Corthay. Il avait épousé en 1870 Marie-Louise Filliez (1842-1926), fille de Maurice. Ensemble ils tiennent l'Hôtel du Giétroz, à Villette, que Louis Nicollier a construit.

12

Martigny, le 3 juin 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Mes chers parents, Je vous ai écrit une première fois en cachette et cela contre le règlement qui défend formellement pareille correspondance. Je me suis ainsi exposé à être renvoyé du collège. Ayant été averti par le directeur [Ch. Hammerschmitt] je n'ai tenu aucun compte de son avertissement et aujourd'hui je me suis mis dans le même cas. Ma lettre a été saisie par M. le directeur car je l'avais confiée à un externe, exposant ainsi cet externe à la même peine disciplinaire que moi-même.

M. le directeur m'ayant fait remarquer une première fois et très doucement ma mauvaise conduite m'a parlé aujourd'hui très sévèrement, me disant de me remettre sérieusement au travail et de ne pas continuer cette façon d'agir.

Si d'ici à la semaine prochaine ma conduite et mon travail ne seront pas exemplaires, vous ne me verrez pas à Bagnes car je serai privé de la grande promenade¹.

Il est vrai, après la sottise que je viens de faire, je ne sais comment j'oserais me présenter devant vous, bons parents, que j'offense volontairement, que je peine et dont je ne semble pas apprécier l'amour, les bontés et les sacrifices.

Je vous prie, chers parents, d'agir avec sévérité à mon égard, car je le mérite bien afin que plus tard je n'aie pas à me repentir de ma mauvaise tête et de votre faiblesse. M. le directeur attribuant ma conduite à la légèreté de mon âge, au manque de réflexion, veut bien encore me pardonner, mais il me prévient que, si je me trouve encore dans le même cas, je serai renvoyé du collège et ainsi volontairement je ferai honte à mes parents, à ma famille.

Voilà, chers parents, ce que je vous écris sous la dictée de M. le directeur. Or, quand il dit quelque chose, il n'a pas l'habitude de revenir sur sa parole.

A moi de voir si j'aime encore mes parents et alors je ferai tout ce qui dépendra de moi pour réparer un moment d'oubli et de faiblesse, et dans ce cas je vous prierai de croire encore à l'affection de votre indigne fils

Maurice Troillet.

[Post-scriptum du directeur] : Je crois qu'il est temps de vous montrer sévère et ferme à l'égard de Maurice, si vous ne voulez pas vous en repentir plus tard. C'est un moment d'ennui qui passera, je l'espère. Etant naturellement un peu porté à la paresse, l'étude lui pèse, raison de plus de ne pas vous montrer faibles et de lui faire connaître vos intentions à son sujet, de façon à ce qu'il ne puisse pas voir de faiblesse, mais une volonté bien arrêtée de votre part.

Le directeur : Ch. Hammerschmitt.

(Cart. 44/1/29.)

¹ Fixée, on l'a vu dans la lettre précédente, à Bagnes et à Fionnay, pour le 7 juin 1892.

Martigny, le 21 août 1892. - Charles Hammerschmitt, directeur du collège Sainte-Marie, à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mon cher Maurice, Votre lettre me montre que vous commencez à devenir un peu plus raisonnable. Vous comprenez, maintenant que vous avez le temps de réfléchir, combien vos maîtres ont été dévoués pour vous, combien ils cherchaient à vous faire du bien. Le terrain a été souvent bien ingrat. Enfin, oublions le passé et ne nous occupons que du présent et de l'avenir. Rappelez-vous toujours les conseils qui vous ont été donnés, et surtout mettez-les en pratique. Plus on avance en âge, plus on devient raisonnable et plus on comprend ce que c'est que la vie. S'instruire, uniquement pour s'instruire est déraisonnable, mais s'instruire dans le but d'arriver à un plus grand bien, dans le but de mieux connaître ses devoirs et partant de mieux les pratiquer, est très louable et, par ce moyen, on se rend utile à soi-même, à sa famille, à sa patrie.

Vos parents qui font des sacrifices pour vous sont en droit d'attendre un bon résultat. Ne les frustrez pas dans cette attente, et faites tout votre possible pour leur faire plaisir et leur être utile un jour.

Je ne veux pas vous prêcher plus longtemps, car il me semble déjà vous voir fatigué, surtout si au Châble il fait aussi chaud qu'à Martigny.

Du courage et de la persévérance. Je vous charge de présenter mes respects à vos bons parents.

Je joins à ma lettre les notes que vous me demandez¹.

Bonnes vacances.

Le directeur : Ch. Hammerschmitt.

(Cart. 44/2/4.)

¹ Il s'agit sans doute du bulletin de juin-juillet 1892 (Cart. 43/1/58) qui montre Maurice Troillet au 2^e rang (sur 16 élèves) du tableau d'honneur.

Saint-Maurice, le 7 octobre 1892. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Chère mère, Les pommes et les poires, vous me les enverrez lundi prochain ou bien mardi, cela m'est égal. Donnez-moi des nouvelles de Bagnes, si les vaches sont en bas des Planards, enfin tout ce qui se passe dans la maison. Mardi le 27 septembre, j'ai gardé mal aux dents ; M. le directeur¹ m'a mis quelque chose sur la dent et cela m'a passé.

Le matin, nous nous levons à cinq heures moins [un] quart tant en été qu'en hiver ; après cela, il y a étude jusqu'à sept heures et déjeuner jusqu'à 7 heures et demie ; depuis sept et demie il y a cirer les souliers, puis la grand-messe tous les jours ainsi que le chapelet et la bénédiction et prière à l'église. Après la messe, il y a classe jusqu'à onze heures et demie, et à onze heures et demie dîner jusqu'à douze heures, récréation jusqu'à une heure, depuis une heure jusqu'à quatre et quart classe, quatre heures et quart goûter, cinq heures étude, souper, chapelet, bénédiction, coucher : huit et trente minutes. Pour déjeuner on a de la soupe qui est bonne et le dimanche, du café tant qu'on en veut. Pour goûter, le jeudi et le dimanche, on a du café et les autres jours du pain ; à midi, on a de la viande, des choux, des bonnes pommes de terre ; à souper comme à dîner, pour commencer on a une soupe, de la viande, du pain et de l'eau. Du vin, on a un verre et demi à midi, rien à goûter ni à souper, que de l'eau tant qu'on en veut. Vous m'enverrez des timbres et du fromage en même temps que les pommes et les bas. J'ai écrit à tante Patience², à grand-maman,

¹ Le chanoine Jérémie Galley (1845-1904), de Massongex, père-maître de l'Abbaye dès 1879, et en outre directeur du pensionnat depuis 1891, prieur de 1895 à sa mort. - « C'est à l'époque où M. Galley était directeur que remonte le développement du pensionnat, et c'est à son ardeur persévérante qu'est due en grande partie l'expansion du collège. » J[oseph] M[ariétan], *M. le chanoine Jérémie Galley*, dans *ESM*, 1904, pp. 97-101. Voir aussi Louis Revaz, *M. le prieur Jérémie Gallay (1845-1904)*, dans *ESM*, 1923, pp. 193-197.

² Patience Filliez (1852-1932), fille de Maurice Filliez et de Louise Nicollier, avait épousé en 1879 Jean Baillifard (1857-1943), agriculteur, fils de Jean-François.

à Edouard [Nicollier] et à vous. Le jour que nous descendions nous avons rencontré les Collombin qui pleuraient. Est-ce que le petit est mort³ ? On m'a dit qu'Amélie et Marie avaient la coqueluche ; il faudra qu'elles fassent attention. Jusqu'à Pâques je ne crois pas de remonter à Bagnes. J'apprends bien, quoique je ne m'ennuie pas, est-ce que tu as vu la lettre que j'ai écrite à grand-maman ? Hier, jeudi 6 octobre, nous sommes allés écouter les travaux faits par les membres de la Société Helvétique de St-Maurice⁴ dont M. [Achille] Chappaz faisait partie ainsi que plusieurs autres messieurs ; il y avait le directeur du collège de Fribourg (ou de l'université), c'était un dominicain. J'aurai bien aimé que papa y ait assisté. C'est M. Chappaz qui a le mieux parlé ; il a raconté l'histoire du couvent des Trappistes de Sembrancher, en 31 pages, mais c'était des pages comme les feuilles timbrées de 0,40 centimes. Pendant qu'il parlait un silence parfait s'était fait autour de lui. Il y avait un Genevois qui a parlé de Monseigneur Fabri et en terminant il dit ces paroles : « Laissons les grenouilles dans l'eau se moquer du soleil », et se retira lestement. Il y en a un autre qui a parlé de Notre-Dame-du-Sex, et il y en avait un autre qui

³ En effet, Maurice Collombin et son épouse, née Louise Perraudin, ont perdu, à Fully, le 25 septembre 1892, leur fils Edouard, né le 12 avril 1888.

⁴ Maurice Troillet va donner un compte rendu confus de l'assemblée générale, du 6 octobre 1892, de la Société helvétique de Saint-Maurice, fondée par le chanoine Eugène Gard, vers 1874, et dont le but était « de rallier autour de Saint-Maurice les forces intellectuelles et morales de notre pays, les réunir en faisceaux, les mettre en ligne de bataille pour protéger la civilisation chrétienne contre les assauts de la libre pensée et du socialisme. » (J.-B. Bertrand, *La Société helvétique de Saint-Maurice*, dans *Ann. val.*, 2^e série, 1936, pp. 3-8.) - La séance est présidée par le P. Joachim-Joseph Berthier, vice-recteur de l'Université de Fribourg. Les travaux présentés sont les suivants : par Achille Chappaz, *Les Trappistes en Valais* (publiés dans la *Revue de la Suisse catholique*, 1893, pp. 1-9, 91-106, 286-296, 339-346) ; par l'abbé Jean-Marie Meirier, curé de Vésenaz, sur *Adhémar Fabri* ; par le chanoine Pierre Burnier, *Le Pèlerinage à Notre-Dame du Scex* ; par l'abbé Joseph Berset, curé-doyen de Neuchâtel, *La Crémation*. - « Vu l'heure avancée », le chanoine Pierre Bourban n'a pu que lire un court résumé de son travail : *Les rapports entre saint Louis et l'Abbaye de Saint-Maurice*. - Voir *Gazette du Valais*, n° 82, du 12 octobre 1892, supplément. - Un certain nombre de travaux présentés à la Société et publiés d'abord par la *Revue de la Suisse catholique*, à Fribourg, ont été réunis, en tirage à part, en deux volumes sous le titre de : *Société helvétique de Saint-Maurice. Mélanges d'histoire et d'archéologie* (Fribourg, 1897 et 1901, pagination diverses.)

a parlé, mais je n'ai rien compris parce que l'on faisait trop de tapage.

Vous donnerez bonjour à tous ceux de la maison. Qui est-ce qui tient le magasin ? est-ce que l'on a pris une servante ? Je termine ma lettre parce que je crois que cela vous embêtera si je la fais trop longue.

Adieu maman, papa, Marie, Julia, Amélie.

Vous direz à papa qu'il vienne passer dans le courant du mois d'octobre. Votre fils

Mce Troillet.

(Cart. 44/1/32.)

15

Saint-Maurice, le 13 octobre 1892. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Bagnes.

Chère sœur, On me dit que tu as été fâchée parce que je ne t'ai pas écrit ; tu dois savoir que sur la lettre adressée à Marie il y avait aussi quelque chose pour toi, mais, sur l'adresse, si ton nom n'était pas, ce n'est pas une raison pour te faire colère. Tu me répondras bientôt à ma lettre et tu me donneras de tes nouvelles. Quand est-ce que tu descends à Martigny ? donne-moi des nouvelles d'Emile¹ et dis-lui que je lui écrirai bientôt. Dimanche², j'ai vu des singes, un éléphant, six lions, deux loups accouplés à une chienne, un tigre, un ours blanc, un ours noir, un ours fourmilier³, un jaguar, un chacal, un renard, un chamois ; l'éléphant jouait de l'orgue, se faisait servir à manger, à boire, et après il a donné une pièce de cinq francs en or ; il prenait des pièces d'un

¹ Emile Troillet (1880-1943), fils de Sigéric et d'Esther Gard. Il épousera en 1912 Marie Mudry, fille de François et de Marie Filliez. Il fera carrière dans l'hôtellerie.

² Un avis, paru dans la *Gazette du Valais* (n° 81, du 8 octobre 1892, p. 4), annonce les représentations qui seront données, du samedi 8 au mercredi 12 octobre 1892, sur la place d'armes de Monthey, par la « Ménagerie continentale », « des plus riches en animaux féroces de toutes sortes de pays ». - Voir aussi le compte rendu de la représentation donnée ensuite à Sion (*Gazette du Valais*, n° 84, du 19 octobre 1892).

³ Ou tamanoir, appelé grand fourmilier.

sou avec son nez ; il a joué une valse et dansé avec une musique à bouche. Tu montreras cette lettre à Marie, à maman et tu donneras bonjour au berger et à Antoine⁴ pour moi. Tu salueras Guigoz⁵ et tu lui diras que je lui écrirai ainsi qu'à [Maurice] Luisier. Adieu, chère sœur.

Je te donne cette image pour Amélie.

Ton frère

Maurice.

(Cart. 44/1/33.)

⁴ Antoine Luisier (1855-1922), fils de Jean-Maurice et de Julie May, de Sarrayer, domestique chez François Troillet.

⁵ Maurice Guigoz (1868-1943), de Champsec, qui fut successivement instituteur dans un village du district d'Echallens ; à Fribourg, secrétaire de l'avocat Ernest Girod ; à Martigny, secrétaire de l'avocat Achille Chappaz ; vers 1895, comptable-caissier à la Fabrique de conserves alimentaires, à Saxon, « fonctions qu'il occupa pendant une trentaine d'années ». - Voir sa nécrologie par J.-B. Bertrand, dans *Ann. val.*, 1943, pp. 30-31. - Maurice Guigoz est le père d'Edouard († 1970), industriel à Chiasso, qui a légué sa collection de verres antiques au Musée de Sion (Voir *Vallesia*, t. XXVI, 1971, p. XXI).

16

Bagnes, le 15 octobre 1892. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Saint-Maurice.

Mon cher Maurice, J'ai reçu ta gentille lettre, elle m'a fait bien plaisir. Tu me dis que tu as vu des singes, des lions et beaucoup d'autres bêtes curieuses à voir. En te lisant, j'avais bien envie d'être avec toi, quand même je ne puis pas t'assurer que je n'aurais pas eu peur.

Les vaches sont descendues du mayen. [Maurice] Guigoz est parti, il y a quinze jours, maintenant Raphaël [Troillet] l'a remplacé pour toute l'année.

Tout le monde te salue bien, papa, maman, Marie, Amélie et moi t'embrassons bien tendrement.

Ta sœur

Julia.

[P.-S.] J'ai oublié de te dire que lundi je descendrai à Martigny.

(Cart. 44/1/33, minute.)

Saint-Maurice, s. d. [octobre 1892]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Ne recevant point de vos réponses ni recevant point les pommes, je vais vous donner de mes nouvelles. D'abord ma santé est bonne et j'espère que vous jouirez tous du même avantage. J'ai servi la messe à M. le curé¹ mardi et je l'ai retourné voir ce matin. Il m'a dit qu'il était descendu avec vous lundi jusqu'à Martigny. Pour la classe, cela va assez bien, mais M. Revaz² n'est pas gentil avec moi. Vous m'enverrez les pantoufles, car il commence à faire froid, ainsi que mes bas et les souliers que vous avez donnés à arranger à Maret³. Vous viendrez me voir au commencement du mois de novembre ou à la fin de celui-ci.

Lorsque vous aurez mené les vaches au concours, vous me direz si elles ont été primées. Vous m'enverrez du fromage gras de cette année. Pour les pantoufles, vous les doublerez bonnes chaudes. Vous regarderez s'il y a mes patins à la maison et, s'ils y sont, vous me les enverrez. Si vous trouvez chez tante⁴ un tricot pour mettre dessus le gilet, vous en achèterez et vous me l'enverrez, car à Saint-Maurice il fait aussi froid qu'à Bagnes en hiver. Le costume, je l'ai fait faire à Saint-Maurice. Je voulais le faire faire à Bagnes et puis papa m'a dit : « Tu le feras faire ici. » La nour-

¹ Le curé de Saint-Maurice (paroisse de Saint-Sigismond) est alors le chanoine Joseph de Rivaz (1816-1894).

² Le chanoine Louis Revaz (1862-1926) était alors, selon le *Directorium romano-sedunense*, vicaire de l'église paroissiale de Saint-Maurice, et en même temps professeur de français et de latin aux cours de Principes et de Rudiments, au collège ; il est encore inspecteur des externes. - Voir sa nécrologie dans *ESM*, 1926, pp. 95-96.

³ Maurice-Joachim Maret (1859-1945), fils de Pierre-Joachim et de Marie Filliez, cordonnier au Châble.

⁴ Sa tante Patience Baillifard-Filliez, épouse de Jean, qui tenait un magasin de mercerie, sur la place du Châble, au rez-de-chaussée de la maison construite par Maurice Filliez.

riture est assez bonne ; nous n'avons qu'un verre de vin à midi, rien à souper.

Si cette année j'ai les engelures comme l'année passée et les autres précédentes, je demande la permission pour aller à Bagnes.

Vous m'enverrez des timbres. Julia est maintenant à Martigny. Qui est-ce qui remplace [Maurice] Guigoz et le magasin⁵ qui est-ce qui le tient ? Je vous enverrai les livres dont je n'ai pas besoin, car cela m'embarrasse. J'espère recevoir de vos nouvelles. J'ai fait arracher une dent parce qu'il venait l'autre dessous et j'en ai fait plomber deux. Vous m'enverrez de l'argent.

Je termine ma lettre en espérant que bientôt je recevrai de vos nouvelles.

Votre fils

Maurice Troillet.

[P.-S.] Vous saluerez l'oncle⁶ et Louis et Raphaël, Emile, de ma part, vous direz à Emile qu'il m'écrive.

[*Post-scriptum du directeur Galley :*] Les élèves ont, les jours ordinaires, un verre et demi de vin à dîner. La nourriture est saine et abondante ; l'un ou l'autre difficile, comme il y en a partout, voudrait s'en plaindre ; tandis que tous les autres s'en félicitent. - Notre cher Maurice a une certaine tendance à se négliger pour le travail. Veuillez, à l'occasion, lui renouveler vos encouragements. Du reste, il va bien.

Avec respectueuse considération.

Le Directeur.

(Cart. 44/1/125.)

⁵ La boutique d'épicerie-mercerie que tenait également près du pont du Châble François Troillet, dans l'édifice dit la « Maison neuve » qu'il avait construit. C'était une succursale du magasin de Fully. Voir lettre n° 105, note 2.

⁶ L'oncle Sigéric Troillet (1838-1909), frère de François, président de Bagnes, député au Grand Conseil de 1869 à 1909, préfet d'Entremont de 1869 à 1887, président du tribunal d'Entremont de 1889 à 1909. C'est le père de Louis, de Raphaël, de Louise, de Ferdinand, d'Emile, de Théophile, déjà rencontrés ou que nous allons rencontrer par la suite. Il avait épousé en 1865 Esther Gard, fille de Louis (1799-1855), le fameux chansonnier.

Saint-Maurice, le 26 octobre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je vous ai dit que M. [Louis] Revaz n'était pas très gentil avec moi, cela n'a pas duré longtemps, maintenant il est très gentil et même plus qu'avec les autres ; tous les autres professeurs¹ sont gentils avec moi, surtout M. le directeur [Galley] et l'inspecteur [Revaz]. Raphaël [Troillet] m'a écrit. Je vous remercie beaucoup pour toutes les peines que je vous ai données et que je vous donne. S'il vous plaît, chers parents, vous m'enverrez ce que j'ai dit sur l'autre lettre en ajoutant une cravate longue et bonne chaude² afin que je n'aie pas froid.

Je vous remercie pour le duvet ; le soir, pour coucher je n'ai pas froid. Hier, j'ai gardé toute la nuit mal aux dents et aujourd'hui jusqu'à midi. Ici, nous avons un temps pluvieux ; je crois que c'est la même chose à Bagnes.

Au collège tout va bien grâce à Dieu. Je suis allé communier deux fois depuis que je suis arrivé ; pendant que je communiais je n'oubliais pas mes bons parents qui font tout ce qu'ils peuvent pour leur fils. Vous embrasserez pour moi Marie et Amélie, et Julia qui est maintenant à Martigny.

Si j'étais auprès de vous, je vous dirais mes nouvelles de vive voix mais, ne pouvant pas, la plume remplacera ma voix.

Je suis en bonne santé, j'apprends bien.

Votre fils

Maurice.

(Cart. 44/1/34.)

¹ Les autres professeurs qui enseignent en classe de Principes sont : les chanoines Jérôme (Meinrad) Wolf (1863-1934) pour l'allemand ; Eugène Coquoz (1866-1914) pour l'arithmétique ; François Fellay (1861-1925) pour la religion, l'histoire, la géographie et la calligraphie.

² « Cravate », une écharpe tricotée, cache-nez. - Voir *Glossaire*, t. 4, 1961-1967, pp. 514-515, n° 2.

Saint-Maurice, le 31 octobre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu ce que vous m'avez envoyé. Vous me dites que papa descendra la semaine prochaine, mais il est seulement descendu. Eh bien, quand il descendra, il n'aura que de bonnes nouvelles de moi, car maintenant je me suis mis sérieusement au travail. Lorsque je n'aurai plus de pommes, je vous enverrai la caisse avec les livres que je n'emploie pas. Me permettez-vous d'apprendre le piano ? et si cela pouvait me déranger dans mes études, je le quitterais ; mais cela ne me dérange pas¹. Je vous remercie pour tous les sacrifices que vous faites pour moi. J'ai écrit à Julia et j'écirai bientôt à Marie. Saluez-la bien ainsi qu'Amélie. Jeudi, nous sommes allés à Monthey voir la verrerie et la fabrique de sucre². Je suis en bonne santé. Dites à Raphaël [Troillet] que je lui écrirai bientôt.

Votre fils

Maurice.

[P.-S.] Pour la cravate, vous l'enverrez en même temps que le reste. Embrassez Marie et Amélie.

Adieu, maman.

Maurice.

(Cart. 44/1/35.)

¹ L'enseignement de la musique, au collège de Saint-Maurice, fut assumé, de 1891 à 1894, par Ulrich Parvex, de Collombey. Dans son article *Cinquante ans d'activité musicale au collège de Saint-Maurice* (dans *ESM*, 1917, pp. 139-146 et pp. 166-169 ; 1918, pp. 11-15), Charles Husson ne donne pas d'autres renseignements sur l'activité d'Ulrich Parvex (né en 1853, et qui aurait été s'établir en Amérique du Sud, peu avant 1900. - Renseignement communiqué par la Municipalité de Collombey-Muraz).

² La verrerie de Monthey a été fondée en 1820 (voir *Pages montheysannes*, n° 1, 1948, p. 41) et fut exploitée jusqu'en 1943 (voir Louis Borgeaud, *La verrerie de Monthey*, *ibid.*, n° 5, 1959, pp. 311-314, et du même, *L'industrie du verre à Monthey*, *ibid.*, n° 6, 1960, pp. 349-381). - Quant à la fabrique de sucre, fondée en 1892 (*En compulsant les anciens protocoles des Conseil bourgeois [et] Conseil communal*, *ibid.*, n° 6, 1960, p. 395), elle est seulement mentionnée en une ligne dans Louis Borgeaud, *Notre industrie*, *ibid.*, n° 1, 1948, p. 46.

Saint-Maurice, le 5 novembre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je viens de recevoir les bas, la cravate et une brosse ainsi qu'un mouchoir de poche et une petite cravate. Le tricot, je ne l'achète pas ici. Pour le fromage, vous me l'enverrez dans quelques jours lorsque je vous aurai renvoyé la caisse. Pour le piano, je prendrai des leçons et, si cela dérange mes études, je le laisserai en plan. Je n'ai pas froid pour coucher. Pour les chemises de flanelle, vous ferez comme vous voudrez, j'aimerais cependant en avoir quelques-unes. Je n'ai plus mal aux dents.

L'huile de foie de morue, vous me l'enverrez depuis la maison avec une cuillère et quelque chose pour faire passer le goût après.

Perrodin¹ de Lourtier est descendu le jour de la Toussaint. Je suis en très bonne santé.

Dans la grammaire latine, nous avons déjà vu le verbe être.

M. Revaz m'a fait réciter depuis le commencement jusqu'au pronom et j'ai su.

Vous saluerez pour moi Raphaël [Troillet]. [Maurice] Guigoz est venu me trouver le 2 novembre. Il m'a semblé qu'il s'ennuyait de quitter Bagnes.

Il m'a encouragé de bien travailler et je lui ai dit que oui.

J'ai aussi vu Charles Luisier², le frère de Maurice ; il est venu me voir, il m'a dit que vous étiez tous en bonne santé, il m'a aussi dit qu'il allait à Cannes.

Je termine ma lettre en espérant bientôt recevoir de vos nouvelles. Vous m'enverrez des timbres et quelques pommes, car je n'en ai plus.

Votre fils qui vous laisse le bonjour.

¹ Alphonse Perraudin (1883-1959), de Lourtier, fils de Pierre et de Josette Besse. Deviendra technicien à l'Etat du Valais.

² Charles Luisier (1864-1917), fils de Jean-Maurice et de Marie-Rose Vaudan, célibataire ; employé d'hôtel.

[P.-S.] Pour la classe cela va mieux et j'espère que lorsque papa descendra il aura de meilleures nouvelles.

Maurice.

(Cart. 44/1/36.)

21

Saint-Maurice, le 2 décembre 1892. - Le chanoine Jérémie Galley, directeur du pensionnat, à François Troillet, juge, à Bagnes.

Monsieur le juge, Malgré toutes les recommandations faites jusqu'ici, Maurice se néglige toujours pour le travail et se met bien en retard. De nouveau, votre enfant a besoin que vous veniez le réveiller un peu.

Lui-même, prenant prétexte de sa petite infirmité de la nuit, voudrait rentrer à la maison pour quelque temps, mais ça ne paraît pas être le vrai motif.

Daignez agréer, Monsieur le juge, avec l'hommage de mon profond respect, l'assurance de mon religieux dévouement.

Chne J. Galley, directeur.

(Cart. 43/2/2.)

22

Saint-Maurice, le 29 décembre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je viens aujourd'hui vous donner quelques mots sur mes nouvelles. Depuis que papa est descendu, j'ai tout le temps bien employé mon temps pendant les études, et si vous avez reçu de mauvaises nouvelles de moi, que je ne travaillais pas, je ne reste plus. Je vous dis tout franchement et je vous dis comme je pense. Je ne veux point me déguiser ; avant que papa soit descendu j'étais un paresseux, je n'ai pas peur de vous le dire, mais maintenant il me semble que je travaille bien. Pendant la classe, je ne

suis pas toujours très attentif en classe, mais cela arrive à presque tous les élèves. Je le sais, M. Revaz n'est pas content de moi avec M. Coquoz, car je ne sais pas toujours les leçons, si quelques fois mais pour l'allemand¹ j'ai une mauvaise note, car depuis que papa est descendu j'ai toujours su mes leçons.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/38.)

¹ On a vu (lettre n° 18, note 1) que le chanoine Eugène Coquoz enseigne, en classe de Principes, l'arithmétique, tandis que l'allemand est donné par le chanoine Jérôme Wolf. - A la fin de l'année, Maurice Troillet sera 8^e sur 11 élèves en arithmétique (note II = bien), mais dernier pour l'allemand (note III = médiocre). - Voir *Collège de Saint-Maurice. Tableau des notes de mérite... pour... 1892-1893*, Sion, 1893, p. 16.

23

Le Châble, le 29 décembre 1892. - Jean et Patience Baillifard¹ à leur neveu Maurice Troillet, à Bagnes.

Cher neveu, Merci pour les bons vœux que tu nous adresses, nous venons aussi t'offrir mille bons souhaits.

Avec la santé, nous te souhaitons, cher neveu, beaucoup de succès dans tes études, afin que tu puisses mériter par ton application toutes les premières notes de ta classe.

Dieu t'accorde de bien grandes faveurs, tâche de t'en rendre digne, cher neveu, en devenant un jeune homme plein de mérite et de respect.

Tu acquerras ainsi l'affection de tes supérieurs et l'estime de tous tes condisciples.

Tous tes cousins et cousines t'envoient aussi mille bons souhaits.

Reçois, cher neveu, avec nos meilleurs vœux, l'assurance de notre sincère et affectueux attachement.

Tes tout dévoués oncle et tante

Jean et Patience Baillifard.

(Cart. 44/2/5.)

¹ Voir lettre n° 14, note 2.

Saint-Maurice, le 31 décembre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je vous écris aujourd'hui pour vous donner quelques-unes de mes nouvelles. La santé est bonne, je suis toujours le même. Je vous enverrai la photographie du collège ces jours prochains, vous la ferez encadrer. Maintenant j'emploie bien mon temps en étude. Je m'ennuie ici, je vous dirai les causes.

Cet élève dont je vous avais parlé l'autre jour, avec deux ou trois autres, ne font que quereller.

Lorsque je m'amuse, ils ne font que me faire colère, et ils cherchent toujours à me chicaner. Ce n'est pas étonnant si je m'ennuie.

Le soir de Noël, nous nous sommes bien amusés. On s'est levé à onze heures, on est allé prendre une légère collation, puis nous sommes allés à la messe ; après la messe, nous sommes allés au réfectoire où il y avait l'arbre de Noël. Nous avons eu du vin chaud et un cornet de bonbons.

Le lendemain, la fête s'est aussi bien passée.

Je ne sais pas si vous avez reçu ma lettre de bonne année ainsi que l'oncle Jean [Baillifard], tante Louise¹ et l'oncle Sigéric [Troillet]. J'ai aussi écrit à grand-maman.

Je termine ma lettre en vous souhaitant une bonne et heureuse année.

Votre fils reconnaissant

Maurice T.

(Cart. 44/1/39.)

¹ Il s'agit de Marie-Louise Filliez, épouse de Louis Nicollier.

[Saint-Maurice], le 1^{er} janvier 1893. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Vous m'avez comblé de tant de biens que c'est avec grand bonheur que je vois arriver le jour qui me permet de

vous en témoigner ma reconnaissance, en vous priant d'agréer mes vœux et mes souhaits de bonne année. Chaque jour je demande à Dieu, mes bien chers parents, qu'il vous accorde de nombreuses et heureuses années, et vous rende au centuple les bienfaits que vous vous êtes plu à me donner et que vous renouvez tous les jours.

Persuadé que mes études vous font plaisir, je ferai tout ce que je puis pour réussir dans mes études et je vous promets que d'ici à la fin de l'année j'obtiendrai d'excellentes notes.

Veuillez, mes bien chers parents, accepter pour étrenne cette expression du respectueux attachement de celui qui se dira toujours avec bonheur

Votre tout reconnaissant fils

Maurice.

(Cart. 44/1/40.)

26

Saint-Maurice, le 3 janvier 1893. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chère mère et cher père, J'ai reçu la visite de [Maurice] Luisier lundi ; il m'a donné dix francs que vous aviez commandé de me donner ; je vous remercie pour le foulard et la boîte de bonbons ; j'ai aussi reçu une pièce de dix francs en or ; maintenant j'ai tout ce qu'il me faut, j'ai maintenant 23 francs, mais je n'ai pas encore payé la méthode de piano ; elle doit arriver demain. Luisier m'a porté un paquet de bonbons. Je n'ai qu'à vous remercier de tout ce que vous faites pour moi.

Luisier est arrivé à l'Abbaye c'était onze heures et demie ; il est resté avec moi jusqu'à une heure ; nous sommes allés voir Louise¹, puis après je suis rentré en classe, puis à trois heures et demie je suis allé à la gare pour lui dire bonjour et pour lui faire porter la photographie. Pendant que j'étais avec lui, il m'a deman-

¹ Louise Troillet (1874-1954), fille de Sigéric et d'Esther Gard, célibataire. Elle était alors pensionnaire au Sacré-Cœur, à Saint-Maurice.

dé si les domestiques étaient gentils, j'ai dit que oui; il m'a demandé si j'avais froid pour coucher, je lui ai répondu que non, et d'ailleurs il saura bien vous dire ce que je lui ai dit. Cependant je ne lui ai rien dit pour ce que je pensais pour la classe, car j'ai dit : « Il n'est pas nécessaire qu'il le sache. » Je suis en retard pour le latin ; me permettez-vous de faire du français pour cette année ? car je ne puis pas suivre, puis l'année prochaine je commencerai mon latin et à dix-neuf ans je finirai mes classes. Je vous demande un sacrifice de plus et l'année prochaine, vous verrez, vous n'aurez plus rien à me reprocher.

Vous m'enverrez mon bulletin pour voir les notes que j'ai, puis je vous le renverrai avec une petite lettre dessus. Au revoir, adieu, chers parents.

Je termine ma lettre en priant le bon Dieu qu'il vous accorde un bon jour, un bon an et le paradis à la fin de vos jours.

Votre fils

Maurice.

[P.-S.] J'ai écrit pour nouvel an à grand-maman, l'oncle Sigé-ric [Troillet], à tante Louise [Nicollier], les autres m'ont tous répondu ; demandez-leur s'ils ont reçu et vous si vous l'avez reçue.

(Cart. 44/1/41.)

27

Saint-Maurice, le 8 avril 1893. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu la viande, le fromage et le vin et l'argent. Je vous remercie beaucoup. Perraudin¹ est arrivé ; il m'a dit que vous aviez dit que vous ne vouliez pas me laisser partir, que j'avais bien envie d'aller au mayen, mais que vous ne m'auriez pas permis.

¹ Maurice Perraudin (1875-1955), du Cotterg, fils de Pierre-Louis et de Marie-Louise Luy, journalier chez François Troillet.

Moi, si, pour le 1^{er} juin, je ne suis pas à la maison, je pars en cachette, si vous ne me permettez pas d'y aller, parce que, moi, je ne reste plus, car je m'ennuie trop, surtout maintenant il fait chaud, on ne peut plus se tenir droit. Sur l'autre lettre je vous ai dit que je ne restais pas plus longtemps, je consens à rester jusqu'au 29.

Car je sais bien ce que vous voulez faire lorsque je suis resté jusqu'au 15 juin ; alors vous me dites qu'il ne vaut plus la peine et moi, pour en être sûr, je veux partir au plus vite. D'ailleurs, si vous ne voulez pas me permettre, j'ai votre parole d'honneur et avec cela je pars. Je sais, cela vous fera de la peine, mais elle me fait encore bien plus de la peine à moi, dix fois plus qu'à vous ; quand même ici je n'apprends rien, quoique je travaille assez et il fait chaud, la paresse vous prend, je travaille assez. M. Fellay² est content de moi. Perraudin m'a dit que papa descendrait la semaine prochaine, cela fait que nous règlerons. Vous aurez beau faire beau dire, je vais à la maison. Il ne vous faut pas croire que l'on est comme en paradis, enfermé dans cette cage à Saint-Maurice. Les oiseaux qui sont enfermés cherchent à sortir ; moi aussi, je cherche à sortir et je ne suis pas le seul. Je ne sais pas ce que je ne donnerais pas pour quitter ce triste réduit. Je partirais à pied depuis ici à Bagnes sans m'arrêter, sans rien manger ni boire. On est toujours surveillé, on ne peut faire quelque chose sans être puni.

Mais voilà, à Martigny, je voyais mes parents toutes les semaines ; mais quand même je ne m'y plaisais pas, encore moins ici. Qu'est-ce que vous voulez, enfermé, je ne peux pas vivre. Moi, la première année, j'étais content d'aller au collège et tous sont contents. Mais lorsqu'on y a goûté, ce n'est plus la même chose. Quelques-uns, oui.

Eh bien, je vous laisse le bonjour en espérant que ma demande sera accordée.

Votre fils reconnaissant

Troillet Mce.

(Cart. 44/1/42.)

² On a vu (lettre n° 18, note 1) que le chanoine François Fellay enseigne, en Principes, la religion, l'histoire, la géographie et la calligraphie.

S. l. n. d. [Saint-Maurice, avril 1893]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je suis toujours ennuyé, le mal du pays me prend et avec cela je n'ai point d'appétit. Je n'ai rien mangé lundi, et mardi j'ai mangé une pomme de terre et un morceau de pain. Je désire ardemment aller à la maison ; lorsque j'y serai, j'aiderai au bureau et au magasin. Tandis qu'ici étant trop en retard, je ne peux rien faire et je vous fais perdre de l'argent. Je vous dis que je veux continuer, mais pas cette année, les chaleurs commencent. D'ailleurs, Fellay¹ ne veut pas continuer rien qu'à cause de M. Revaz, et Perraudin² a dit qu'il voulait aussi quitter. Ce ne sont point eux qui m'ont entraîné à quitter, au contraire ils m'ont découragé. Tout ce qui m'engage à quitter, c'est premièrement que je ne peux plus suivre ma classe et, en second lieu, que je m'ennuie trop. Des moments pendant la classe je me mets à pleurer, n'importe quand, lorsque je pense à la maison paternelle.

Voulez-vous me laisser ennuyer trois mois ici et perdre 120 francs ?

Perraudin quitte jeudi 13 [avril] courant et Fellay a dit qu'il ne continuait pas avec M. Revaz, et moi je suis trop en retard, dans l'impossibilité de suivre dans ma classe, et pour aller en [section] technique je ne peux pas suivre, et en moyenne je perds mon temps. Tandis qu'à la maison je travaillerais au bureau ou en campagne. Je ne sais pas quel plaisir vous avez de me faire rester ici. Dimanche, j'irai à Fully et lundi, si vous me permettez, je monterai à Bagnes. Fellay a dit que, si on ne lui permettait pas d'aller à la maison, il partait gagner sa vie ailleurs, qu'il aimait mieux partir que de souffrir le martyre avec M. Revaz.

¹ Louis Fellay (1875-1969), alors élève de Rudiments au collège de Saint-Maurice. Agriculteur.

² Maurice Perraudin (1873-1916), fils de Pierre-Joseph et de Josette Besse, alors élève du cours supérieur de l'Ecole moyenne, au collège de Saint-Maurice.

D'abord, j'espère que vous me permettrez d'aller à la maison plutôt que de perdre 120 francs et trois mois de temps.

Je sais, cela vous chagrinerait un peu, mais je suis bien plus chagriné, moi que lui.

Je continuerai mon latin, mais pas avec M. Revaz ni cette année.

A Monthey, il y a la petite vérole et bientôt elle viendra ici.
Votre fils reconnaissant

Mce Troillet.

(Cart. 44/1/135.)

29

Saint-Maurice, le 21 mai [1893]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Voici la dernière lettre que je vous écris. Si vous ne voulez pas me répondre au plus vite, je pars en cachette. Mercredi je pars, faites comme vous voulez ; si pour mercredi je ne suis pas loin, jeudi j'y serai ; car ici je ne reste plus. Demandez à n'importe qui si ce n'est pas vrai ce que je dis.

Vous savez que jeudi vous m'attendrez à Martigny pour prendre ma malle. Edouard [Nicollier] monte à Bagnes, [Louis] Fellay aussi ; moi, je suis tout seul ici.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

[P.-S.] Je pars en cachette et je ne vais pas à la maison. Voilà ma dernière lettre. Vous verrez, si vous ne me laissez pas partir pour jeudi.

[*En tête de la lettre :*] Jésus, Marie, Joseph m'aideront.

(Cart. 44/1/43.)

[Saint-Maurice, le 13 juin 1893.] - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Avez-vous reçu mes nouvelles ? Je vous ai écrit une lettre. J'espère que papa descendra bientôt, et toi maman aussi. Je m'ennuie et je me repens d'être descendu. J'espère que vous descendrez le 16 juillet¹, [Maurice] Luisier et papa et encore maman si elle peut. Je suis pris pour chanter dans le théâtre². Vous laisserez descendre Luisier. Si ce n'était pas pour vous faire plaisir, je ne descendais pas. Si jeudi je n'ai pas une réponse, je trouverai moyen de faire parvenir les lettres à leur but. Répondez-moi au plus vite.

Je suis en bonne santé pour le moment et j'espère que vous le serez de même. Portez quelque chose à Marie et Amélie, et vous direz que c'est moi qui leur donne pour qu'elles soient contentes. Je tâcherai pour cette année de chasser l'ennui. Maintenant, je travaille bien. Ici, il fait extrêmement chaud à midi, à peine on peut se tenir droit. J'espère que pour le 30 juin ou papa ou maman sera descendu. Maman, je voudrais aussi qu'elle descende le 26 juin.

Je termine ma lettre en vous laissant le bonjour à vous et à tous. Saluez Emile [Troillet] et Maurice Baillifard³, Edouard

¹ C'est la date de la clôture.

² Les représentations théâtrales données les 9 et 16 juillet 1893 à la clôture du collège, à Saint-Maurice, comprenaient trois pièces : *Joseph retrouvé par ses frères*, drame biblique en trois actes avec chant [en réalité en cinq actes, par le P. F. Chauffour, 1889] ; *L'Anglais qui parle français*, pochade en un acte, et *Salsifis ou les inconvénients de la grandeur*, farce en deux actes [par Alfred Deberle, 1861]. - J.-B. Bertrand, *Liste des pièces de théâtre jouées par les élèves du collège de Saint-Maurice*, dans *ESM*, 1935, p. 233 ; Bertrand ne s'est pas soucié d'identifier les auteurs. - *Gazette du Valais*, n° 54, du 8 juillet 1893, p. 3, et n° 57, du 19 juillet 1893, p. 2.

³ Maurice Baillifard (1881-1941), fils de Jean et de Patience Filliez ; il épousera, à Londres, en 1907, Marie-Hélène Thompson, fille de William et d'Hélène Edwards.

[Nicollier], toutes les tantes et grand-maman, mes sœurs et les serviteurs.

Votre fils reconnaissant

Mce.

[P.-S.] Je te remercie, chère maman, de m'avoir encouragé à descendre⁴.

(Cart. 44/1/44.)

⁴ De ce post-scriptum, comme de la phrase, dans le premier paragraphe de la lettre : « Si ce n'était pas pour vous faire plaisir, je ne descendais pas », on peut conclure que la fugue dont il menaçait ses parents dans la lettre du 21 mai a très probablement eu lieu.

31

Saint-Maurice, le 8 octobre [1893]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Bien chers parents, J'ai reçu la montre et la lettre que vous m'avez écrite. Maintenant je vais vous donner de mes nouvelles. Je vous remercie beaucoup pour la montre. Est-ce que Julia va bientôt à Martigny¹ et est-ce que les petites ont reçu ma lettre ? Moi, je suis en bonne santé, j'espère que vous posséderez le même avantage. Carron² s'ennuie beaucoup ; moi, je ne m'ennuie pas, sauf quand il fait mauvais temps. Je travaille assez maintenant ; si cela continue comme maintenant, j'espère avoir de bonnes notes ; pour faire continuer, je le tâcherai bien. La pension, elle est bonne, je ne peux pas me plaindre, quand même on n'est pas comme à la maison. Vous m'enverrez dans la malle du fromage, pas besoin du vin, et un petit morceau de jambon ; pour le reste, vous savez ce que je vous ai écrit ; les souliers, jusqu'en novembre, ce n'est pas nécessaire.

¹ En pension chez Mlle Esther Vouilloz.

² Louis Carron, élève en classe de Rudiments. Louis Carron (1878-1918), fils de Louis et d'Adélaïde Troillet, négociant.

Donnez-moi beaucoup de nouvelles de Bagnes. Dites-moi qui vous prenez secrétaire³, écrivez-moi souvent, cela passe le temps. Me permettez-vous de prendre des leçons pour la fanfare⁴? J'espère aussi que vous m'enverrez la malle au plus vite. Vous ne vous mettrez pas en peine de moi, je tâcherai de faire mon possible. J'espère que le bulletin que vous recevrez sera bon.

Louis [Troillet] est venu me trouver mardi soir. J'espère que papa viendra me trouver dans quelques jours quand il ira à Sion⁵.

Vous saluerez pour moi toute la famille, oncles, tantes.

Embrassez mes trois sœurs pour moi.

Lorsque je m'ennuie, j'ai toujours peur qu'il arrive quelque chose à la maison. Je vous dis donc de faire les lettres aussi longues que je les fais, moi, et de mettre beaucoup de nouvelles, car je veux savoir ce qui se passe à la maison.

Je vous promets que je ne vous écrirai plus des lettres comme l'année passée, et que je ne vous fasse plus de chagrin, et que je sois votre consolation désormais et que vous pouvez me donner votre confiance sans crainte.

Cette année, je promets, je donne ma parole, et non seulement un oui à demi prononcé, et je colle une feuille de papier à mon cahier pour m'en faire rappeler et j'écris dessus les promesses faites à mes parents.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/45.)

³ Pour la banque familiale.

⁴ C'est seulement au cours de l'année scolaire suivante que Maurice Troillet figurera parmi les membres de la fanfare, en qualité d'alto mi b III. - *Tableau des notes... pour... 1894-95*, p. 29.

⁵ Au Grand Conseil, où François Troillet siège en qualité de député conservateur d'Entremont de 1889 à 1898.

Saint-Maurice, le 11 juin 1894. - Le chanoine Jérémie Galley, directeur du pensionnat, à François Troillet, juge, à Bagnes.

Monsieur le juge, Soyez, avec votre famille, parfaitement tranquille au sujet de Maurice. Il a eu un peu d'influenza, puis, aujourd'hui, la rougeole, dont il a pris le germe à Bagnes, s'est déclarée. Vous voyez que ce n'est pas grave. L'enfant est au chaud et bien soigné.

Agréez, Monsieur le juge, avec mes respectueux hommages, l'assurance de mon entier dévouement.

Chne J. Galley, directeur.

(Cart. 43/2/3.)

Saint-Maurice, le 28 septembre 1894. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je suis arrivé mercredi à six heures, je vais vous raconter mon voyage. Je suis parti de Martigny à quatre heures cinquante, je me suis beaucoup ennuyé et je me suis toujours plus ennuyé en approchant de Saint-Maurice. Sitôt que je suis arrivé, je suis allé chez M. le directeur [Galley] et je lui ai remis 200 francs pour la pension, ensuite je suis allé chez M. le préfet¹; puis j'ai bu et mangé un morceau; ensuite je me suis promené un instant et à sept heures et demie j'ai soupé, puis après le souper nous sommes revenus à la chapelle faire la prière, puis nous sommes allés nous coucher. J'ai débarrassé ma malle, mais je n'ai point de miroir, envoyez-en moi un.

Ce matin, lorsque je me suis réveillé, je me croyais être à Bagnes, la cloche m'a rappelé mes sens. Aujourd'hui, c'est la pre-

¹ Le préfet des études est le chanoine Pierre Besse (1837-1907), qui demeurera en fonction de 1890 à 1900. - Voir Pierre Gard, *Clergé de la paroisse de Bagnes, Saint-Maurice*, 1932, pp. 14-15.

mière étude que j'assiste. J'ai pour professeur M. Gross², ancien curé de Vernayaz, et pour inspecteur M. Chervaz³.

Envoyez, s'il vous plaît, la montre que j'ai oubliée, montez-la, un miroir, des raisins au plus vite, car vous savez que je ne suis pas allé vendanger.

Hier, c'était vacances.

Aujourd'hui, on fera la classe.

Je termine ma lettre et je vous dis que je m'ennuie beaucoup. Acceptez les sincères salutations de votre fils qui vous aime

Maurice.

Adresse : Maurice Troillet, Grammaire, étudiant, Saint-Maurice.

[P.-S.] : Voici le reçu des deux cents francs. M. le directeur m'a chargé de vous présenter ses salutations.

(Cart. 44/1/47.)

² Le chanoine Eugène Gross (1852-1929) avait été recteur (et non curé) de Vernayaz de 1884 à 1894, et en 1894 Mgr Paccolat lui confie la classe de Grammaire « qu'il ne garda que deux ans ». Historien de l'Abbaye, il a laissé de nombreux manuscrits inédits. - Voir L. Dupont Lachenal, *M. le chanoine Eugène Gross*, dans *ESM*, 1929, pp. 81-95.

³ L'auteur écrit : « M. Gambetta ». L'inspecteur des externes est depuis l'année scolaire 1893-1894 le chanoine Xavier Chervaz (1849-1910), qui avait été directeur du collège de Bagnes de 1881 à 1886, et qui termina sa carrière en qualité de curé de Vérossaz depuis 1900. Ecrivain apprécié. - *Armorial*, p. 60. Voir aussi sa nécrologie dans la *Gazette du Valais*, n° 147, du 20 décembre 1910.

Saint-Maurice, le 17 octobre 1894. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Chère mère, J'ai reçu votre lettre et j'ai été très content ; je m'impatiençais déjà de ne point recevoir de nouvelles, lorsque aujourd'hui on m'a apporté votre missive. Je vais très bien depuis que j'ai fait arracher cette dent ; je n'ai plus mal. J'aurais besoin

de la méthode¹ au plus vite. Je ne m'ennuie pas, envoyez-moi aussi les raisins et les pommes, beaucoup. Pour la classe, cela va bien. Vous m'enverrez le gilet et le paletot neuf. Les pantalons, je les ai. Si vous me faites faire des souliers, je ne veux plus des bottines ; je voudrais un bonnet, je le voudrais en peau, de ceux qui ont de gros poils ; mesurez pour Emile [Troillet], cela me va, et puis un pain de seigle avec du fromage. Pour tout ce que j'aurai besoin désormais, je vous écrirai. Pour le pain et le fromage, c'est assez temps à la fin du mois.

Pour un tricot, vous pouvez le faire même ; j'ai 75 centimètres d'épais autour du corps.

Comme ce sera probablement à midi que vous la recevrez, je vous souhaite bon appétit et bonjour.

Votre fils qui vous aime

Maurice.

(Cart. 44/1/48.)

¹ Il s'agit sans doute de sa méthode de piano. Maurice Troillet avait commencé l'étude de cet instrument en Principes (lettre n° 19) : il figure au *Tableau des notes... pour...* 1892-93 (Sion, 1893, p. 26). Il semble l'avoir abandonnée l'année suivante (Rudiments 1893-1894), car il n'est pas mentionné dans le *Tableau des notes...* Il en reprend l'étude en Grammaire (1894-1895), mais avec un nouveau professeur, Armin Sidler (1853-1917). Originaire de Küsnacht (Schwyz), Armin Sidler avait déjà donné des leçons de musique au collège de 1871 à 1878 ; il revint à Saint-Maurice en 1894 et y enseigna jusqu'à sa mort. Excellent maître, « organiste d'un très grand talent », « grand travailleur ». - Voir Louis Broquet, † M. Armin Sidler, dans *ESM*, 1917, pp. 169-174, qui témoigne de son rayonnement et de sa compétence. - Et la facture du pensionnat pour l'année 1894-1895 (Cart. 43/1/46) porte une somme de Fr. 27,50 pour « leçons de musique. Location de piano ».

Saint-Maurice, le 26 octobre 1894. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu votre paquet du 24 octobre. Je voudrais que vous m'envoyiez la note de tout ce que j'ai, chemise, paletot et tout, et dites-moi s'il y a des chemises pas marquées.

J'ai reçu la méthode d'Edouard [Nicollier], je lui écrirai bientôt. Pour les raisins, cela me ferait bien plaisir. J'espère que vous m'enverrez bientôt quelques pommes. Pour le piano, cela ne dérange pas la classe. Envoyez-moi aussi le paletot et le gilet neuf d'uniforme, j'ai le pantalon.

J'ai écrit à Julia, mais je n'ai pas encore reçu de réponse.

Je n'ai plus gardé mal aux dents. On ne pouvait pas la plomber, je l'ai fait arracher¹. Mes camarades et mes professeurs sont gentils avec moi. La pension est bonne.

Hier, 25 octobre, il a plu tout le jour ainsi que le 24. Nous n'avons pas pu aller aux raisins à Saint-Maurice². Il y a eu une magnifique vendange. Hier, on nous a donné trois verres chacun de moût pour souper.

J'espère que papa viendra me trouver à la fin de septembre.

Hier, il a fait mauvais, nous ne sommes pas allés en promenade. Vous m'aviez dit qu'Edouard [Nicollier] viendrait me trouver jeudi ou vendredi. Hier, il n'est pas venu ; aujourd'hui, je ne sais pas s'il viendra.

J'ai commencé à boire le lait le matin, le 1^{er} octobre³.

J'espère recevoir au plus vite des réponses. Comme vous recevrez la lettre samedi, écrivez-moi dimanche. Si pour jeudi prochain je n'ai pas de réponse, je ferai bien arriver les lettres. Avez-vous reçu deux autres précédentes ? Je crois que vous n'avez pas reçu, vous n'avez pas répondu.

Envoyez le paquet tout de suite, s'il vous plaît.

Je vais bien et vous salue tous, papa, maman, Marie, Amélie. Je leur écrirai bientôt.

Votre fils

Maurice.

(Cart. 44/1/49.)

¹ La facture du pensionnat pour l'année scolaire 1894-1895 (Cart. 43/1/46) porte un franc et cinquante centimes de frais de dentiste.

² La promenade dite « aux raisins », promenade traditionnelle qui conduisait les internes en Cries (commune de Lavey-Morcles) où l'Abbaye leur offrait des raisins.

³ La facture du pensionnat pour l'année scolaire 1894-1895 (Cart. 43/1/46) porte une somme de Fr. 18,50 pour « usage de lait ».

Saint-Maurice, le 3 novembre 1894. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Bagnes.

Chère sœur, J'ai reçu ta lettre, elle m'a bien fait plaisir. Tu m'as demandé si j'avais mis dans une loterie à Chamoson ; oui, j'ai mis et mon numéro est sorti, je crois que c'est le n° 780-781. Suivant ce que c'est, envoyez-le moi.

Est-ce que vous m'avez envoyé quelque chose ? je n'ai rien reçu. Si M. le directeur [Galley] ne veut pas laisser envoyer de la maison, qu'il nous donne suffisamment ici et nous aurons pas besoin d'écrire à la maison pour nous faire envoyer quelque chose. Si vous avez la bonté de m'envoyer quelque chose, je serais bien content. Je crois que M. Fellay¹ vous aura apporté de bonnes nouvelles de ma part, et que vous êtes contents de moi pour la place.

J'espère aussi que papa viendra bientôt me trouver. Je n'ai pas encore vu Edouard [Nicollier].

Je termine ma lettre dans l'espérance de recevoir bientôt les pommes ou des raisins, si vous en avez encore.

Au revoir, chères sœurs Marie, Amélie.

Votre frère qui vous aime

Maurice.

[P.-S.] Embrassez bien papa et maman pour moi.

(Cart. 44/1/50.)

¹ Le chanoine Louis Fellay (1833-1900) était à cette date chapelain de Bagnes, avant d'en devenir le curé (1894-1898). - Voir Pierre Gard, *op. cit.*, p. 42.

Saint-Maurice, le 10 janvier 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu votre lettre, elle m'a bien fait plaisir. Je viens pour vous dire que je ne suis pas content, car M. le direc-

teur [Galley] a permis à Carron¹ d'aller à la maison avant nouvel an, il a eu trois jours de vacances * et il n'est pas rentré à l'heure ; à lui, on ne lui a rien dit² *, tandis qu'à moi, on ne me permet rien. Il y en a d'autres qui ont demandé pour aller à la maison ; ils ne travaillaient pas et étaient gamins ; il leur a permis. Moi, je vous dis que s'il ne me permet pas d'aller à la maison, je ne reviens plus, dans ce collège. Est-ce que cela, c'est de la justice ? Je termine ma lettre en vous disant que je suis [content] du personnel enseignant. Puisqu'on ne me permet pas, je vous verrai à Pâques et j'espère n'avoir rien à demander depuis là.

Votre fils dévoué

Maurice.

[P.-S.] Envoyez-moi, s'il vous plaît, le bulletin. Pardonnez-moi si ce n'est pas propre, je n'ai pas eu le temps de faire de brouillon.

(Cart. 44/1/52.)

¹ François Carron (1877-1930), fils du Dr Benjamin Carron, alors élève de la classe de Syntaxe. Il sera également médecin à Bagnes, et député au Grand Conseil de 1909 à 1913 et de 1921 à 1925.

² Le passage placé entre deux astérisques a été biffé au crayon, sans doute par le directeur, le chanoine Galley.

Saint-Maurice, le 6 février 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Me voilà arrivé ; hier, je me suis beaucoup ennuyé, je m'ennuie encore, mais pas tellement. Je ne m'ennuierai bientôt plus. Quand vous m'enverrez les souliers, vous mettrez dedans des timbres et des plumes fédérales n° 1. Vous direz à Marie et Amélie de ramasser des timbres qui ont déjà servi et de me les envoyer ; il faut les couper comme celui que je mettrai dans cette enveloppe. Ecrivez-moi bientôt et dites-moi tout ce qui se passe à la maison. J'espère aussi que vous viendrez bientôt me

trouver, ou papa ou un autre. Je vous écrirai après l'examen du 13 février et je vous dirai si je l'ai bien fait.

Si vous trouvez mes patins, vous n'avez pas besoin de me les envoyer.

J'écirai bientôt à Marie et à Amélie. Aujourd'hui, je n'ai pas d'autres nouvelles à vous dire. Je termine en vous souhaitant bonne santé et le reste.

Votre dévoué fils

Maurice.

[P.-S.] Envoyez-moi quelque chose de Fully¹.

(Cart. 44/1/54.)

¹ Où la famille, on l'a vu, possède des vignes.

39

Saint-Maurice, le 5 mars 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Bagnes.

Chère sœur, J'ai reçu ta lettre ; elle m'a bien fait plaisir, surtout de voir que tu sais déjà écrire. Je t'écirai encore une fois jusqu'à Pâques, car dans 36 jours je serai à la maison. Travaille toujours bien, fais comme Marie et tu apprendras bien. Il y a bientôt deux semaines que je n'ai pas revu Edouard [Nicollier], est-ce qu'il est à Bagnes ? Pour moi, je suis toujours en bonne santé ; j'espère que vous jouirez du même avantage.

Je termine ma lettre, car je n'ai pas beaucoup de nouvelles à vous dire.

Ton frère Maurice.

[P.-S.] Embrasse bien papa et maman et Marie pour moi. Si vous voulez des livres comme celui que j'ai envoyé à Marie, j'écirai à la librairie pour qu'ils vous en envoient.

(Cart. 44/1/55.)

Saint-Maurice, le 25 mars 1895. - Maurice Troillet à ses sœurs Marie et Amélie, à Bagnes.

Chères sœurs Marie et Amélie, J'ai reçu votre lettre ; j'ai bien tardé de vous répondre, mais puisque j'ai un moment de libre j'en profite. Dans quinze jours j'irai à la maison, je pars d'ici le 10 avril, je crois du moins. Je vous écrirai encore une fois avant ce jour. Je ne m'ennuie pas. Ici, le printemps est commencé, on trouve déjà des violettes. J'ai reçu une lettre d'Emile [Troillet] et de Julia.

J'espère vous trouver tous en bonne santé.

Vous saluerez bien pour moi grand-maman et vous la complimenterez d'être la marraine de l'évêque¹.

Je termine ma lettre en vous disant bon appétit si vous êtes à dîner.

Recevez les salutations de votre frère qui vous aime

Maurice.

(Cart. 44/1/56.)

¹ Sa grand-mère Louise Nicollier (1822-1910), épouse de Maurice Filliez, avait en effet été marraine — avec Maurice Barman (1808-1878) en qualité de parrain — du fils né à Bex, le 12 septembre 1845, de Joseph Abbet (1814-1853) et d'Emérentienne Mermoud, et baptisé par le chanoine François Boccard, curé de Saint-Sigismond, à Saint-Maurice, sous les prénoms de Maurice, Jules, Albert. Celui-ci sera coadjuteur puis évêque de Sion de 1895 à 1918. - Voir *Lettres d'exil de Maurice-Eugène Filliez à son frère Benjamin (1844-1847)*, publiées par A. Donnet, dans *Vallesia*, t. XXI, 1966, pp. 284-285.

Saint-Maurice, le 22 avril 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Me voici de nouveau enfermé pour trois mois ; je m'ennuie beaucoup, mais j'espère que cela passera.

Je vous enverrai la petite chemise et le reste. J'ai fait la commission à Julia. Je n'ai pas acheté un chapeau de paille, si vous

voulez m'en envoyer un, ou bien j'en prendrai un à la communion de Julia¹, mais je préfère que vous me l'envoyiez.

J'espère que vous recevrez toutes mes lettres, car je n'écris rien de mal.

Je suis arrivé en bon état hier au soir.

Je termine en vous laissant le bonjour.

Votre fils

Maurice.

[P.-S.] Quand vous m'écrirez, vous me donnerez beaucoup de nouvelles.

(Cart. 44/1/57.)

¹ La première communion de Julia aura lieu à Martigny, le 26 mai 1895.

42

Saint-Maurice, le 3 mai 1895. - Maurice Troillet à ses sœurs, à Bagnes.

Chères sœurs, J'ai reçu votre lettre ; elle m'a bien fait plaisir, surtout de voir que Marie a fait des progrès, et elle mettra une jolie écriture. Depuis que je suis arrivé à Saint-Maurice, il a seulement fait deux ou trois jours beau temps. Aujourd'hui, il recommence de nouveau à pleuvoir. Comme on est cette année ici, si ça ne change pas, je ne reviendrai bien pas l'année prochaine. Enfin, pour cette année, je tâcherai de bien travailler et d'être sage. J'espère que M. le directeur [Galley] me permettra de sortir lorsque papa viendra, et que je puisse aller à la communion de Julia¹. Si vous voulez, télégraphiez le soir de me laisser venir, mais il faut signer « Troillet juge ». Vous direz à papa de ne pas venir avant une semaine, car M. le directeur a dit qu'il ne permettrait pas de sortir aux petits ni d'aller à la maison parce qu'il y en a un qui a fait du tapage.

Votre frère Maurice.

(Cart. 44/1/58.)

¹ Voir lettre n° 41, note 1.

Saint-Maurice, le 28 mai 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Me voici rentré et caserné pour un mois et demi, je ne m'ennuie plus. Vous m'avez dit de vous écrire, je viens maintenant que j'ai un moment de libre pour remplir ma promesse. Vous m'enverrez une des photographies¹. J'espère aussi que vous viendrez me trouver pendant le mois de juin. Je ne m'ennuie pas pour le moment. Dimanche, j'aurai bien mieux aimé reprendre la route de Bagnes que celle-ci, mais enfin encore un mois et demi et ce sera fini. J'écirai bientôt à Julia. Je termine en vous laissant bien le bonjour.

Saluez bien grand-maman pour moi.

Votre fils

Maurice.

[P.-S.] Envoyez-moi les habits et un chapeau de paille pour les jours, au plus vite.

(Cart. 44/1/59.)

¹ Prises lors de la première communion de Julia, le 26 mai. - L'une d'entre elles est reproduite en hors-texte.

Saint-Maurice, le 15 juin 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je vous ai déjà écrit et je n'ai reçu aucune réponse. Je ne sais si vous avez reçu ma lettre. Je viens aujourd'hui pour vous donner quelques nouvelles. Je suis en bonne santé. Aujourd'hui, il y a trois élèves qui sont partis à la maison et il y en aura deux qui partiront le 24. J'aimerais bien partir, mais il faut se résigner encore un mois. Pendant les vacances, j'espère

que vous me permettez d'aller à Chermontane¹ pendant un mois. Je ne prends plus le lait depuis aujourd'hui, car les vaches sont montées hier à la montagne. J'espère que vous m'enverrez bientôt cette photographie et que vous m'écrirez. Nous finissons le collège le 21 juillet. J'ai vu MM. Stockalper, Fellay et Métroz² vendredi à l'enterrement de M. Revaz³, ancien curé de Bagnes.

Pour aujourd'hui, je n'ai pas beaucoup de nouvelles à vous dire.

Je termine ma lettre en vous laissant bien le bonjour.

Saluez grand-maman et toute la parenté et Marie et Amélie.

Maurice.

(Cart. 44/1/60.)

¹ L'auteur orthographie *Chermontanaz* : alpage de la commune de Bagnes, dont François Troillet était procureur et où la famille alpaît le bétail.

² Les chanoines Henri de Stockalper (1863-1935), professeur au collège ou « Grande Ecole », François Fellay déjà mentionné, vicaire, et Alphone Métroz (1854-1925), chapelain, tous trois à Bagnes. - Sur la « Grande Ecole », voir M. Charvoz, *Notes et documents sur l'histoire du collège de Bagnes*, dans *Ann. val.*, 1947, pp. 169-258.

³ Le chanoine Maurice Revaz (1821-1895), curé de Bagnes de 1868 à 1869, prieur de l'Abbaye depuis 1890, enseveli à Saint-Maurice le 14 juin 1895. - Voir *Gazette du Valais*, n° 48, du 16 juin 1895, p. 3.

Saint-Maurice, le 3 octobre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Me voilà rentré au collège. Je m'ennuyais avant que je sois parti de la maison, maintenant je ne m'ennuie plus. Demain jeudi, nous avons vacances toute la journée. Vous dépêcherez de m'expédier les souliers, je n'en ai qu'une paire. [François] Carron et [Maurice] Troillet¹ ne sont pas encore

¹ Sur François Carron, voir lettre n° 37, note 1. - Maurice Troillet (1873-1953), du Perey, fils de François-Maurice et de Marguerite Pache, est alors, au collège de Saint-Maurice, élève au cours supérieur de l'Ecole moyenne. Il épousera à Sion, en 1901, Hélène Albrecht (1879-1963), de Blitzingen, fille d'Emile, contrôleur fédéral, et d'Isabelle Debons. Leur fils Edmond sera avocat et notaire, député au Grand Conseil et président du tribunal d'Entremont.

arrivés au collège. Il n'y en a que très peu qui sont arrivés. Hier, par le même train que moi, nous étions cinq. Je crois qu'il pleuvra à Bagnes. J'espère aussi que vous viendrez me trouver. J'espère que vous m'enverrez les raisins et les souliers, le tout au plus vite ; le « quarteux² », vous me l'enverrez après, au plus tard pour la fin octobre, car il fait froid le soir.

Je vous écrirai aussitôt que j'aurai reçu les raisins. M. [Achille] Chappaz doit venir aujourd'hui car il a la réunion de la Société helvétique³. Je vous promets de bien travailler.

Je termine ma lettre en vous laissant le bonjour et en vous assurant que je ne m'ennuie pas.

Votre fils

Maurice.

Adresse : étudiant en syntaxe.

[P.-S.] J'ai oublié l'histoire ancienne, livre à carton jaune. Je vous envoie ci-joint le reçu des deux cents francs. Des raisins, envoyez-moi une caisse maintenant et une caisse dans deux ou trois jours, au lieu de les mettre sécher ; après on ne les mange pas.

Saluez de ma part oncle et tante⁴ que je n'ai pas vus.

[*En annexe sur un billet :*] Il me manque plusieurs livres. Envoyez-moi en bas la grammaire allemande et livre de lectures allemandes, ma grammaire latine, ma grammaire française⁵, enfin tous mes livres, car cette année il y a l'examen et nous devons tous les repasser. Vous ne vendrez pas *Violetta* mais si vous voulez la vasive *Teile*⁶, celle de Martigny.

(Cart. 44/1/61.)

² Le « quarteux », couverture faite de l'assemblage de plusieurs peaux de mouton. - Voir lettre suivante.

³ La *Gazette du Valais* (n° 80, du 5 octobre 1895) donne un compte rendu de l'assemblée générale, du 3 octobre, de la Société helvétique de Saint-Maurice, mais ne mentionne pas la présence d'Achille Chappaz (1854-1902), avocat et notaire à Martigny, professeur à l'Ecole de Droit de Sion, et futur conseiller d'Etat.

⁴ C'est-à-dire Jean et Patience Baillifard.

⁵ On trouvera le signalement sommaire des manuels mentionnés dans le programme des études qui figure à la fin du palmarès.

⁶ Une vache est dite « vasive » quand elle n'a pas de veau dans la période normale. *Violetta* et *Teile* sont des noms de vaches.

Saint-Maurice, le 22 octobre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu la lettre de Julia. Elle m'a fait plaisir dans un sens, en ce que vous la mettez à Martigny, mais il faudrait que cette année elle ne s'occupe que de l'école. Quant à Marie, je vous conseille plutôt de la laisser à Bagnes cette année pour y faire la première communion¹, d'ailleurs elle-même préfère rester à Bagnes pour cette année. Maintenant pour ce qui regarde la couverture en peau de mouton², je désirerais que vous me l'envoyiez bientôt, car il fait déjà froid.

Je termine, car je n'ai pas beaucoup de temps aujourd'hui.
 Acceptez mes sincères salutations.

Votre fils respectueux

Maurice.

P.-S. Vous saluerez et embrasserez bien de ma part Marie et Amélie et vous direz à Marie de m'écrire, qu'elle m'écrive même sans se faire enseigner, afin que je voie ce qu'elle sait. J'écirai une fois à Amélie.

(Cart. 44/1/63.)

¹ La première communion de Marie aura lieu le 30 mai 1896, au Châble.

² Le « quarteux » de la lettre précédente.

Saint-Maurice, le 24 octobre 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Martigny.

Ma chère sœur, Te voilà rentrée au pensionnat¹. Je crois qu'il ne serait pas inutile au début de cette année scolaire que je te vienne donner quelques conseils. Tu peux croire à l'expérience de ton frère aîné.

¹ Chez M^{lle} Esther Vouilloz, à Martigny.

Comme tu as bientôt quinze ans, tu devrais avoir fini ton école, c'est-à-dire que tu devrais connaître ta grammaire à fond ainsi que toutes les autres branches comprises dans le programme. Mets-toi donc avec courage au travail dès le commencement. Et pour cette année ne t'occupe pas d'autres choses que de ce qui regarde la classe. Si tu as des livres bien écrits, il faut les lire ; si tu en as pas, tâche de t'en procurer. Etudie beaucoup, fais en sorte qu'il n'arrive pas un jour que tu puisses dire en entrant en classe : « Aujourd'hui, je ne sais pas ma leçon », ou « Je n'ai pas fait mon devoir ». Ne crois pas que ton frère fait tout ce qu'il te dit, mais enfin, toi, tâche de mieux faire que ton frère. Je te dis que la première et l'essentielle des qualités que tu dois avoir, c'est la piété ; puis tâche d'avoir de l'ordre, afin que tu en aies plus tard dans n'importe quelle vocation que tu entreras, l'ordre sera toujours nécessaire ; puis travaille toujours sans jamais te relâcher. J'irai une fois pendant cet hiver te voir à Martigny ; fais en sorte que M^{lle} Esther [Vouilloz] n'ait que des louanges à me dire de toi.

Je termine en espérant que tu voudras bien écouter mes avis. Reçois mes sincères salutations.

Ton frère

Maurice.

[P.-S.] Salutations de ma part à toutes tes supérieures.

(Cart. 44/1/64.)

Saint-Maurice, le 3 novembre 1895. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Chère mère, Voilà que la retraite commencée jeudi est terminée ; elle a été prêchée par un missionnaire de Saint-François-de-Sales, l'abbé Messelod¹. J'ai fait grâce à lui une très bonne retraite.

¹ Le P. Joseph-Anthelme-César Messelod (1845-1921), missionnaire de Saint-François-de-Sales, supérieur du Séminaire d'Aoste en 1902, puis directeur du collège de Florimont, à Genève, de 1913 à 1918. - Voir Ch.-M. Rebord et

J'ai communiqué aujourd'hui et je ne vous ai pas oubliée à cette heure. Nous avons en même temps terminé le mois d'octobre, pendant lequel nous sommes allés tous les soirs à l'église où avait lieu la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, ainsi que la récitation du chapelet. Je vous prie de m'envoyer en même temps que la couverture deux bouteilles de vin ; je crois qu'on permet aussi cette année, car l'année passée on [ne] m'a pas permis.

Voilà un mois que je vous ai quittés. J'espère que pendant ce mois je verrai papa.

Je ne sais si Marie est bien contente d'aller à Ecône. Il vous faudra bien aller la voir plusieurs fois pour commencer, afin qu'elle ne s'ennuie pas trop.

Lorsque vous changerez de domestique à Fully ou à Bagnes, vous m'écrirez et vous me direz en même temps comment tout va à la maison.

Quant à l'affaire de ma vocation, je ne sais encore si je viendrai prêtre, avocat ou médecin, ou si je prendrai un autre chemin. J'y pense bien ; mais plus j'y pense, moins je sais quel état choisir², mais ce dont je peux vous assurer, c'est que je serai toujours un bon catholique et un conservateur comme papa. Je tâcherai pendant cette année scolaire de bien travailler, afin de remplir mon devoir et de faire plaisir à Dieu et à vous.

Je termine en vous laissant mille salutations pour vous, papa et Amélie.

Votre fils Maurice.

[P.-S.] Saluez pour moi Antoine [Luisier], [Maurice] Luisier et Amélie Collombin³.

(Cart. 44/1/65 bis.)

A. Gavard, *Dictionnaire du clergé séculier et régulier du diocèse de Genève-Annecy*, 2 vol., Bourg et Annecy, 1920-1921, t. II, p. 529, et communication du R. P. Claude Morel, directeur de l'Institut Florimont.

² C'est la seule lettre où, à notre connaissance, Maurice Troillet parle de son futur état.

³ Amélie Collombin (1867-1903), fille de Maurice-Fabien et de Marie-Marthe Michellod, de Verbier, servante dans la famille de François Troillet ; elle épousera en 1899 François-Louis Morend (né en 1865), cordonnier.

Saint-Maurice, le 8 novembre 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Marie, à Riddes¹.

Chère sœur Marie, J'ai reçu ta lettre, elle m'a bien fait plaisir. Je suis content de savoir que tu ne t'ennuies pas. C'est maintenant ma sixième année de collège, je sais très bien que l'on ne quitte pas sa famille sans éprouver quelques chagrins, mais au bout de quelques jours, on se fait à la vie de pensionnat, et elle a aussi ses charmes. Tu me permettras en qualité d'aîné de te donner quelques petits conseils.

Je n'ai pas besoin de te dire d'être pieuse, car je sais que tu as toujours été pieuse. C'est comme pour le travail, les progrès que tu faisais à la maison prouvaient assez ton application.

Je voudrais te donner des conseils sur un autre sujet, c'est sur tes rapports avec tes camarades, d'être toujours charitable, gaie, de n'être jamais brusque ni taquine. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'entrer dans des détails, car tu pourrais me dire : « Mon frère ferait bien de mettre en pratique ce qu'il me dit ».

Je crois que dans quelque temps je pourrai aller te trouver. J'ai vu M. Métroz² aujourd'hui et mercredi j'ai vu Louis [Troillet].

Reçois les sincères salutations de ton frère

Maurice.

[P.-S.] As-tu écrit à Julia ? Je lui ai écrit, mais elle ne m'a pas répondu.

(Cart. 44/1/66.)

¹ Au pensionnat Saint-Joseph, tenu par des religieuses de la congrégation de Champagnole (Jura) fondée en 1851.

² On a déjà vu que le chanoine Alphonse Métroz était alors chapelain à Bagnes. Il le fut de 1894-1898. - Voir sa nécrologie dans *ESM*, 1925, p. 46.

Saint-Maurice, le 17 novembre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Fully.

Chers parents, J'ai reçu votre lettre hier ; je m'empresse d'y répondre et je viens en même temps vous demander conseil pour savoir si je dois entrer dans la Société des étudiants suisses. Répondez-moi pour jeudi prochain. Comme j'espère que vous viendrez bientôt me trouver, si vous venez, je vous en parlerai alors ; si vous ne venez pas, répondez-moi pour jeudi. Si vous venez cette semaine, il ne vous faudra pas venir mercredi, car nous avons promenade et je pourrais être loin lorsque vous viendrez ; si cela ne vous fait rien, je préférerais que vous veniez la semaine suivante. Pour la classe, cela va assez bien pour le moment, pour le pensionnat aussi. Maintenant vous aurez beaucoup à faire. Je voudrais bien être à la maison pour vous aider un peu, mais comme maintenant il m'est plus utile d'être au collège qu'à la maison, j'espère pouvoir bientôt vous aider, car dans deux ans j'aurai fini ma Rhétorique, et si vous voulez que je ne fasse pas plus loin, je pourrai remplacer papa au bureau.

Je termine en vous laissant le bonjour à vous, à Amélie et aux domestiques.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

P.-S. J'ai reçu une lettre de Marie ; elle me dit qu'elle ne s'ennuie pas et qu'elle est contente d'être à Riddes. Pour ce qui concerne mon entrée dans la Société des étudiants suisses, vous pouvez en parler à Louis¹ qui en a été président pendant qu'il était élève à l'Abbaye.

(Cart. 44/1/68.)

¹ Son cousin Louis Troillet a été président de l'*Agaunia*, section de la Société des étudiants suisses du collège de Saint-Maurice, en 1889-1890. - Voir Henri Michelet, 1859-1959, *Agaunia. Souvenir d'un siècle*, [Saint-Maurice, Imprimerie rhodanique], 1959, p. 22.

Saint-Maurice, le 30 novembre 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Marie, à Riddes.

Chère sœur, J'ai reçu ta lettre, et je suis très content de voir que tu fais des progrès rapides ; tu as une jolie écriture et tu ne fais presque pas de fautes ; je suis aussi content de savoir que tu ne t'ennuies pas. Pour dire la vérité, je ne me suis jamais ennuyé au collège, quoique bien souvent j'aurais préféré avoir un peu plus de liberté. J'ai vu papa mercredi dernier ; il m'a dit que tu étais bien contente d'être à Riddes et que tu travaillais bien. Je crois que vous aurez tous les jours la messe ; je serais bien content si tu priais pour que je réussisse dans mes études.

Ecris-moi souvent, cela te développera et ne fais jamais de lettre sans écrire un brouillon, car tu ne sais pas encore assez pour écrire de suite. J'espère, comme je te l'ai déjà dit, pouvoir aller un jour jusqu'à Riddes.

Je termine ma lettre en te laissant mille salutations.

Ton frère

Maurice.

[P.-S. I] Si vous avez quelques jours de vacances à nouvel an, tu me le diras. Ecris à Amélie, cela lui fera plaisir ; tu sais qu'elle est contente lorsque nous lui écrivons ; je lui ai déjà écrit une fois. Pour mon adresse tu peux mettre simplement : « Troillet Maurice, étud. Synt. »

[P.-S. II] Si Julia t'écrit, envoie-moi sa lettre. Elle m'a écrit. La prochaine fois qu'elle m'écrit, je te l'enverrai.

(Cart. 44/1/69.)

Saint-Maurice, le 8 décembre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je viens de nouveau vous entretenir un instant. Je vous assure d'abord que pour le moment je suis en très bonne santé. J'espère que vous jouirez tous de cet avantage. J'ai appris par Louis Luisier¹ que notre domestique voudrait que j'aie parrain à un de ses enfants². Je suis content et si vous êtes contents et que M. le directeur³ me permet, si vous êtes contents, dites-le à [Maurice] Luisier et il m'écrira. C'est en même temps une promenade pour moi et je serais très joyeux de pouvoir aller à la maison bientôt, car il y a presque trois mois que je suis entré au collège.

Pour la classe, cela va tout doucement ; pour les thèmes latins, je suis faible. Pour le pensionnat, pour le moment, cela ne va pas trop mal ; le directeur est très gentil avec moi. Papa m'a dit qu'il repasserait bientôt me trouver, je lui parlerai alors. Je voudrais aussi bien avoir une chambre en bas, mais je ne sais pas s'ils pourront m'en donner une⁴. Je vous demande si vous avez bien la bonté de m'envoyer deux ou trois bouteilles de vin.

J'espère bientôt recevoir une réponse.

Comme ce soir je n'ai pas beaucoup de temps à ma disposition, je termine. Saluez bien Amélie pour moi.

Agréez, chers parents, mes sincères salutations.

Votre fils reconnaissant

Mce.

(Cart. 44/1/70.)

¹ Louis Luisier (1858-1931), fils de Jean-Maurice et de Marie-Rose Vaudan, et frère de Maurice Luisier (voir lettre n° 3, note 2).

² Maurice Troillet sera parrain du fils de Maurice Luisier et de Stéphanie Morand, Emile Luisier (1895-1969), né le 24 décembre 1895 (E. C.) et baptisé au Châble le 29 décembre par le curé Louis Fellay, ayant pour parrain Maurice Troillet, fils de François, et pour marraine Marie-Joséphine Morand (Reg. par.).

³ Le nouveau directeur du pensionnat est le chanoine Eugène Coquoz (1866-1914), qui occupa cette charge de 1895 jusqu'à sa mort.

⁴ Maurice Troillet a demandé de pouvoir bénéficier d'une chambre pour ne plus être au dortoir.

Saint-Maurice, le 29 décembre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, C'est l'usage qu'en ce jour on écrit des lettres à ceux que l'on aime pour leur souhaiter une bonne et heureuse année. Soyez assurés que ce n'est point pour me conformer à cet usage que je vous écris, mais c'est mon cœur qui me prescrit ce devoir bien doux, qui consiste à vous exprimer les vœux que je forme aujourd'hui pour votre bonheur. Je dis exprimer, car sur une lettre que veut-on faire autre chose que de les exprimer ?

Je vous souhaite une bonne et heureuse année, de longs jours et tout ce qu'un bon fils peut désirer pour le bonheur de ses parents. Mais ce dont je suis certain, c'est que vous préféreriez voir un beau bulletin qu'une belle lettre ; si vous n'avez pas lieu d'être satisfaits, soyez assurés que je ferai mon possible pour que vous le soyez la prochaine fois.

Agréez, chers parents, l'hommage de ma reconnaissance.

Votre fils

Maurice.

(Cart. 44/1/71.)

Saint-Maurice, le 9 janvier 1896. — Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu votre lettre il y a quelques jours. Je n'ai pas pensé d'y répondre plus vite. Pour cette 4^e note de catéchisme¹, j'en suis très mécontent, car je ne conçois pas comment on a pu me mettre cette note. Si j'ai des mauvaises notes à la fin de

¹ Le bulletin des notes du premier trimestre de l'année scolaire 1895-1896, qui est conservé (Cart. 43/1/48), porte en effet une note 4 (= mal) pour l'instruction religieuse, mais aussi un 4 pour le thème latin et le chant.

cette année, je ne sais si je continuerai mes classes. Je veux faire mon possible ; pendant le premier trimestre, j'ai bien travaillé et je ne suis pas content des notes.

Vous m'aviez dit que vous m'envoyez une bouteille d'huile de foie de morue, je l'attends.

J'ai vu M. le vicaire [François] Fellay hier mercredi.

J'ai parlé à M. le directeur [Coquoz] pour savoir si je voulais me présenter chez les Etudiants suisses. Je me présenterai dimanche, je crois².

Pour le moment, je suis en bonne santé.

Je tâcherai de bien travailler afin que le bulletin de Pâques soit meilleur.

Votre fils

Maurice.

(Cart. 44/1/72.)

² Le nom de Maurice Troillet figure en effet sur la liste des candidats de l'*Agaunia*, communiquée le 1^{er} mars 1896 par le président de la section. - Voir *Monat-Rosen*, 40^e année, 1895-96, p. 372.

Saint-Maurice, le 28 février 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu votre lettre il y a quelques jours, et comme toujours elle m'a fait bien plaisir. Je suis heureux de vous savoir tous en bonne santé. Je viens de recevoir une lettre de Julia et de Marie; elles ne s'ennuient pas. Pour la classe, je n'ai pas beaucoup de nouvelles à vous donner ; vous verrez le bulletin dans un mois. Quant à la nourriture, je ne puis pas me plaindre ; on m'a dit que je n'étais pas un grand mangeur, vous devez bien savoir qu'ici je ne puis pas moins manger qu'à la maison, car j'ai meilleur appétit et le travail et le jeu me le donnent assez. Je crois que cette année les vacances commencent seulement le samedi saint [4 avril]. Nous avons eu la grande promenade le mardi gras [18 février]. Je me suis bien amusé ; le temps était magnifique, nous sommes allés à

Villeneuve, Montreux et au château de Chillon. Cette année nous avons beaucoup de travail, d'autant plus que nous en avons moins eu les années précédentes. J'ai fait beaucoup de progrès, surtout pour le latin, et si le bulletin n'est pas meilleur que l'autre, je sais si je ne continuerai pas¹. Je ne tiens pas à être continuellement grondé et à la maison et au collège.

J'écirai bientôt à Julia et à Marie. Comme l'heure du dîner approche, je termine. Je suis toujours en bonne santé.

Je termine en vous laissant mes meilleures salutations.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

[P.-S.] Bien le bonjour à Amélie qui doit s'ennuyer seule, ainsi qu'à tous les membres de la famille et domestiques.

(Cart. 44/1/73.)

¹ Dans ce membre de phrase, qui a été maladroitement corrigé, il faut sans doute entendre : « Je ne sais si je continuerai », ou mieux : « Je sais que je ne continuerai pas ».

56

Saint-Maurice, le 16 avril 1896. - Maurice Troillet à sa sœur Marie, à Riddes.

Chère sœur, J'ose à peine t'écrire, car j'avais promis d'aller te trouver. Le dimanche, il faisait un temps affreux ; je dis à maman que je voulais aller te trouver, elle m'a dit que cela ne valait pas la peine, car on allait te chercher à la fin du mois ; d'ailleurs, il faisait mauvais, c'est alors que je t'ai écrit la carte ; le lendemain, il faisait trop mauvais pour aller quoique je l'eusse voulu. Cela ne fait rien, et j'espère que tu n'en auras pas trop été chagrinée. Si on me permet, je monterai pour ta communion au mois de mai¹. Je ne sais quel conseil te donner, car dans le milieu où tu es les conseils ne doivent pas te manquer. Tu disais quand

¹ La première communion de sa sœur Marie aura lieu, on l'a déjà relevé, le 30 mai 1896, au Châble.

tu étais seulement à Riddes, « je m'ennuie d'être au collège quand mon frère et ma sœur sont à la maison ». Ce sera bientôt mon tour à le dire. Prie bien pour moi, pour mon examen de maturité².

Ecris-moi quand tu seras à Bagnes ; jusque-là je n'attends point de réponse. Le jour que je suis descendu, je suis allé jusqu'à Fully avec Julia. Il faisait un temps horrible, la neige tombait à gros flocons, je suis parti de Martigny à quatre heures et demie.

Avant de quitter, tâche d'être bien sage afin qu'on ne te voie pas partir en murmurant : « Celle-là, elle peut bien s'en aller, je lui souhaite un bon voyage et qu'elle ne revienne pas. »

Je termine, car je m'aperçois que j'ai envie de badiner.

Adieu.

Ton frère

Maurice.

(Cart. 44/1/74.)

² C'est en l'année scolaire 1894-1895 que le programme des études de Saint-Maurice mentionne pour la première fois, à l'art. 2 : « Le collège délivre, par l'entremise de l'Etat, un premier certificat de maturité à la suite d'un examen qui a lieu après la Rhétorique », c'est-à-dire à la fin du gymnase. - Voir *Tableau des notes de mérite... pour... 1893-1894*, Sion, 1894, p. I (à la fin du palmarès). Mais ici il ne s'agit pas de ce premier examen de maturité, comme on serait tenté de l'imaginer tout d'abord, puisqu'il n'interviendra, pour Maurice Troillet, que dans un délai de deux ans. Il s'agit de l'examen de promotion, ou « petite maturité », qui vient d'être imposé aux collèves à la fin de la classe de Syntaxe, dont Maurice Troillet décrira les épreuves dans la lettre n° 60. A propos de cette « petite maturité », on lit en effet dans le *Rapport de gestion du Conseil d'Etat pour 1896*, département de l'Instruction publique (pp. 47-48) : « Nous avons introduit un examen de promotion pour les syntaxistes. Les notes de cet examen sont combinées avec celles de l'année pour la fixation des places au catalogue [= palmarès], et tout élève qui n'obtient pas la II^e note est condamné à répéter la Syntaxe. Cet examen impose une lourde besogne, car il comprend une foule d'épreuves tant orales qu'écrites. Mais c'est un excellent stimulant, et le moyen le plus propre à relever les examens de fin d'année. »

[Saint-Maurice, le 26 avril 1896]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu votre lettre il y a quelques jours. Je crois que je vous ai déjà répondu, mais je veux vous écrire aujourd'hui.

d'hui pour vous dire de m'envoyer un carnet où j'ai fait le résumé de l'histoire grecque, car je l'emploie pour étudier mon examen à la fin de l'année ; envoyez-le moi au plus vite.

Marie viendra bientôt à la maison, je le crois du moins, puisque vous le lui avez promis. Je ne m'ennuie pas, d'ailleurs le temps passe assez vite.

J'ai reçu les souliers un de ces soirs passés avec la lettre d'Edouard [Nicollier] ; il m'a dit que vous m'écrieriez bientôt. J'attends la lettre en même temps que le carnet.

Ici, depuis que nous sommes rentrés à Pâques, il n'a fait que deux ou trois jours beau temps. Je veux tâcher de bien travailler afin de réussir mon examen. Si je ne le réussis pas, je vais dans un autre collège, en France, si vous voulez me mettre. Si je réussis, on verra. Quant à la pension, on n'a jamais été aussi bien que cette année, de quatre ans que je suis ici.

L'étude touche à sa fin ; c'est pourquoi je termine, en vous laissant mille bonjours. Acceptez-les, ils sont sincères.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/75.)

Saint-Maurice, le 27 mai 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu la lettre de Marie qui me dit de vous écrire si je vais ou non à la maison. M. le directeur [Coquoz] me permet d'y aller, mais ne me conseille pas car, dit-il, je perdrais du temps, et puisqu'il le veut, je ferai le sacrifice de cette fête et je prierai ici pour quelle fasse une bonne première communion¹ ; qu'elle aussi prie pour moi afin que je réussisse mon examen. Si vous désirez que j'y aille, écrivez-moi, mais si je ne vais pas, que du moins Julia monte depuis Martigny.

¹ Qui aura lieu au Châble le samedi 30 mai 1896, veille de la Trinité.

Ma santé est bonne, la classe va assez bien, je ne veux pas dire très bien, car ce ne serait pas vrai, car il arrive bien quelquefois des jours où je ne suis pas très content, mais ils ne sont pas nombreux.

J'espère qu'à la maison tout va bien. Je crois que vous aurez loué Fully et que cette affaire est terminée.

Répondez-moi pour vendredi soir.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

[P.-S.] Saluez bien Marie, Amélie la petite et la grande², Antoine [Luisier] et [Maurice] Luisier. Quant à ce qui concerne ma montée à Bagnes dimanche, je vous assure bien que l'envie que j'avais et que j'ai est bien grande, et que si ce n'était pas pour obéir à mes supérieurs, j'y serais bien monté.

Je finis, car l'heure de l'étude est finie.

Que Marie ne soit pas fâchée si je ne monte pas ; je le regrette autant qu'elle, même plus.

Je tâcherai de lui écrire pour dimanche.

(Cart. 44/1/76.)

² « Amélie la petite », c'est sa sœur ; et « la grande », sa tante Amélie Filliez, qui était marraine de « la petite ».

Saint-Maurice, le 29 mai 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu la lettre de Marie qui me dit de monter à la maison, mais je regrette beaucoup de ne pouvoir y aller. J'ai parlé à M. le directeur [Coquoz], il m'a conseillé de rester puisque nous avons l'examen dans une vingtaine de jours, et j'ai décidé de faire ce sacrifice afin de mieux faire mon examen. Je tâcherai de bien prier ici afin que Marie fasse une bonne première communion. J'espère qu'elle priera aussi afin que je réussisse mon examen.

Qu'elle soit assurée que si je pouvais aller sans trop nuire à mes études, je le ferais. Qu'elle ne soit pas non plus triste si je n'y vais pas.

Je n'ai pas beaucoup de temps, c'est pourquoi je termine.
Je suis en bonne santé, j'espère qu'à la maison tout va bien.
Votre fils reconnaissant

Maurice.

[P.-S.] Saluez bien Marie, Amélie et Julia.

(Cart. 44/1/78.)

60

Saint-Maurice, le 26 juin 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu deux lettres, l'une le 20 juin, l'autre le 23. Vous m'excuserez si j'ai tardé un peu à vous écrire, c'est la faute de l'examen qui me tourmentait.

C'était hier le grand jour. L'examen a commencé à sept heures du matin : d'abord, nous avons eu le thème latin qui était assez difficile ; à neuf heures, après le thème latin, nous avons eu un quart d'heure de récréation, puis jusqu'à douze heures, nous avons fait notre composition française ; elle était intitulée « Jules César » ; nous devions parler de lui comme guerrier, comme politique et comme écrivain. Après avoir fait cela, c'était l'heure du dîner. Pendant que je dînais, j'ai reçu une lettre de Perraudin ; il m'annonçait qu'il se mariait¹. Après le dîner nous avons eu récréation jusqu'à 2 heures moins un quart.

Le soir, l'examen a duré de deux heures à sept heures. Nous avons eu successivement le grec, puis une demi-heure de récréation, puis les mathématiques et un quart d'heure de récréation, puis l'allemand.

¹ Louis Perraudin (1870-1919), de Fontenelle, instituteur, alors secrétaire à la Banque Troillet, fils de Maurice-Auguste et de Marie Philomène Besse ; il épousera à Fully, le 19 juillet 1896, Marie-Louise Lovay (1874-1948), fille de Joseph-Marie et de Marie-Catherine Caillet.

Je ne veux pas vous dire que j'ai réussi, car si après vous appreniez que j'ai raté, cela vous ferait trop de la peine, ni vous dire que j'ai raté, car je n'en sais rien.

Je termine en vous laissant mes meilleures salutations à tous papa, maman, Marie et Amélie.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/79.)

61

Fribourg, le 28 septembre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Nous voilà à Fribourg. Je suis allé me présenter au collège et l'on m'a admis, quoique je n'aie pas eu de certificat de Saint-Maurice. M. le directeur¹ avait le catalogue de Saint-Maurice et l'on m'a admis sans examen en Humanités². J'ai demandé après cela à sortir et l'on m'a permis de rester jusqu'à six heures et demie. Louis [Perraudin] est maintenant aux ursulines avec Julia et Marie. Hier, nous sommes arrivés à onze heures du soir, nous n'avons pas vu [Maurice] Guigoz à la gare ; on nous a dit qu'il était venu au train de quatre heures. Je m'ennuyais hier et ce matin ainsi que Julia, Marie pas autant que nous deux. J'attends que Louis arrive des ursulines pour finir ma lettre.

¹ Le recteur du collège Saint-Michel, à Fribourg, était alors l'abbé J.-B. Jaccoud (1847-1927), qui le fut de 1888 à 1924. Voir sa nécrologie par Jules Bondallaz, dans *Monat-Rosen*, 72^e année, 1927-28, chronique de la Société, pp. 64-70. - Quant au directeur du pensionnat, c'était à ce moment l'abbé Albert Charpine (1864-1922), qui deviendra un professeur de Rhétorique réputé dont le chanoine F.-M. Bussard nous a fait maintes fois l'éloge dans ses entretiens au collège de Saint-Maurice. Voir sa nécrologie par Antonin Crausaz, dans *Monat-Rosen*, 67^e année, 1922-23, pp. 116-118.

² Ce qui était une faveur, car le règlement stipule à l'art. 7 : « Tous les élèves nouveaux, à quelque époque de l'année qu'ils se présentent, doivent subir en entrant un examen destiné à prouver qu'ils ont les connaissances nécessaires pour suivre avec fruit les cours de la classe pour laquelle ils se présentent. » (*Collège Saint-Michel, Fribourg. Programme des études pour l'année scolaire 1896-97, Fribourg, 1896, p. 4.*)

Pour le moment, je ne sais pas comment cela ira au collège. Si cela ne va pas, je vous l'écrirai. Je n'ai pas encore vu Maurice Guigoz, mais je le verrai assurément aujourd'hui, car la maison Léon Girod est ici à côté³.

Agréez, chers parents, mes sincères salutations.

Votre fils

Maurice.

P.-S. J'ai été voir Marie et Julia ce soir ; je suis resté deux heures avec elles. Elles sont très bien. Les sœurs sont très aimables. Quand nous sommes allés, elles jouaient au ballon, elles n'avaient pas l'air de s'ennuyer. Julia cependant n'était pas si gaie que Marie. Elles ont fait un examen, mais je crois que Marie est avant Julia, il y a déjà deux sœurs qui sont ainsi.

J'attends papa dans quelque temps.

Adieu.

Maurice.

(Cart. 44/1/81.)

³ Léon Girod (1842-1903) est le frère du célèbre avocat Ernest Girod (1846-1924). Entrepreneur en génie civil, il était un correspondant d'affaires de François Troillet (voir cart. 45/1/78) ; il prit notamment part aux travaux de corrections du Rhône en Valais. - Renseignements communiqués par M. Nicolas Morard, archiviste d'Etat, à Fribourg.

62

Fribourg, le 1^{er} octobre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je vous ai déjà écrit lundi avant de rentrer définitivement au collège. Je suis rentré ce jour-là à six heures et demie. En entrant, j'ai trouvé deux camarades de Saint-Maurice¹,

¹ Ces deux camarades sont Adolphe Blanchet, de Lausanne, et Adolphe Creux, de Chandon. - Adolphe Blanchet (1877-1951) était entré à Saint-Michel en 1896 en 1^{re} Philosophie, après avoir fréquenté le collège de Saint-Maurice de 1889 à 1896 ; il sera professeur et mourra en Angleterre. - Adolphe Creux (1876-1933) était en 2^e Philosophie à Saint-Michel en 1896-1897, ayant fréquenté le collège de Saint-Maurice de 1889 à 1895 ; il sera curé de Rue de 1921 à 1933.

ce qui m'a enlevé l'appréhension que j'avais d'entrer au collège. Je vous ai déjà dit qu'aux ursulines Marie et Julia étaient très bien et que vous n'aviez pas à vous en inquiéter. Maintenant, quant à moi, je suis très bien pour le moment. Ici, les élèves sont beaucoup plus forts qu'à Saint-Maurice, surtout pour le grec. Cependant, je tâcherai de bien travailler, afin de les rattraper.

Je ne m'ennuie pas maintenant, mais j'attends papa dans une semaine ou deux, et je lui dirai alors, lorsque j'aurai vu si je peux suivre, comment cela va en classe.

Emile [Troillet] sera descendu aujourd'hui à Martigny puisqu'ils ont dit qu'on le mettait là. Ces jours ici, vous n'aurez pas eu bien beau temps, car depuis que je suis rentré il n'a pas fait un jour beau. Si cela ne change pas, vous ne pourrez avoir les vendanges pour maintenant.

Vous m'aviez dit avant de partir que si je voulais du vin je pouvais en prendre, mais je préfère ne point en prendre car il coûte 50 francs pour l'année. Il est défendu d'envoyer du vin aux élèves, mais on permet d'envoyer des fruits. Je termine ma lettre en saluant bien toute la famille et les oncles, tantes.

Agréez, chers parents, mes sincères salutations et soyez assurés que je ferai mon possible pour la classe.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/82.)

Bagnes, le 4 octobre 1896. - François Troillet à son fils Maurice, à Fribourg.

Mon cher Maurice, Je m'empresse de répondre à la lettre du 1^{er} octobre qui nous a fait un sensible plaisir, à moi et maman. Nous sommes contents de voir que tu te disposes cette année à faire tout ton possible pour bien profiter de tes classes. En prenant d'aussi bonnes résolutions, tu ne peux comprendre combien tu fais plaisir à tes parents et c'est du reste ton premier avantage.

Tu me parles du vin, je te laisse faire comme tu veux. Si tu y tiens, j'en enverrai au collègue pour qu'on t'en donne, puisque tu as bon courage.

Je descends à Fully demain pour commencer les vendanges. Je tâcherai de t'envoyer une petite cassette de raisins ; on dit que le vin n'est pas bien mûr, mais qu'il pourrit beaucoup.

Emile de l'oncle¹ ne descend que demain à Martigny et Julia ira à Riddes².

Antoine [Luisier] est encore au mayen. Les vaches sont restées huit jours dans la neige.

Aussitôt que les vendanges seront terminées, je crois pouvoir aller te trouver.

Dans l'attente d'avoir encore de tes nouvelles avant ma visite, nous te saluons affectueusement maman, Amélie et moi.

Ton père

François Troillet.

(Cart. 44/2/8.)

¹ Emile Troillet, fils de l'oncle Sigéric.

² Au pensionnat Saint-Joseph.

Fribourg, le 6 octobre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu votre lettre aujourd'hui à midi. Comme ce soir j'ai un peu de temps, je tâcherai de vous donner les plus nombreuses nouvelles que je pourrai. Je vous remercie d'abord pour la caisse de raisins que vous m'enverrez. Pour le moment, je ne m'ennuie pas à Fribourg. Depuis ma fenêtre de l'étude et du dortoir, je vois les montagnes du Valais, la chaîne des Alpes de Sion à Saint-Maurice. Je me dis : « Là-bas, derrière ces montagnes, se trouvent mon père, ma mère et ma sœur [Amélie] qui prient Dieu pour moi. » C'est quand on est loin de son village, de ses parents, que l'on sait combien est grand l'amour que l'on porte à

ceux qui sont éloignés de soi, à ses parents et à tous les membres de la famille ; on connaît les douleurs de la séparation. Puis je me dis, ici près de moi sont mes deux sœurs, s'ennuient-elles ? sont-elles sages ? Non, elles ne s'ennuient pas, elles sont si bien dans ce couvent, et moi qui ne suis qu'à quelques pas, je ne puis les voir que quelques fois, une fois par mois. Comme cela m'est pénible ! mais, enfin, trêve à ces tristes paroles, je suis ici pour travailler, m'instruire et devenir *quelqu'un*¹. C'est pourquoi je chasse ces tristes pensées. Dans cinq mois, je reverrai mes parents. Ces cinq mois passeront comme ont passé mes quinze ans.

Dans votre dernière lettre, vous ne m'avez pas parlé de Julia et de Marie. Est-ce qu'elles vous ont écrit ? que vous ont-elles dit ? Quant à moi je leur écrirai, ou ce soir, ou dans la journée de demain, et j'irai demander au directeur [A. Charpine] la permission d'aller les voir jeudi.

Maintenant, je peux vous dire quelques mots de Fribourg. Depuis le collège où nous sommes, nous avons une vue sur une grande étendue du canton. Il n'y a pas de hautes montagnes dans la partie que nous voyons. Les plus hautes sont comme Mont-brun² et la pente pour y aller n'est pas plus rapide que d'aller à Verbier, et souvent beaucoup moins. La plus grande partie du terrain est sur des plateaux peu élevés. Maintenant, quant aux alentours de Fribourg, ils sont assez jolis. La ville est la moitié dans une dépression de terrain, une *combe*³ si vous voulez ; cette partie n'est pas jolie, elle est partagée en deux par la Sarine, qui dans la plus grande partie de son cours coule au fond d'un lit profond qu'elle s'est creusé. La haute ville qui comprend trois rues principales, la rue de Romont, de Lausanne, la Grand-Rue et d'autres rues, la rue de Morat, de la Préfecture, etc., la ville, vous dis-je, est assez jolie. Le collège de Saint-Michel est placé sur une petite éminence, au milieu de la haute ville ; il y a une centaine d'escaliers pour monter depuis l'hôtel du Chasseur où nous sommes descendus Marie, Julia, Louis [Perraudin] et moi. Il y a aussi de remarquable : la cathé-

¹ Souligné dans l'original.

² Montagne de la commune de Bagnes.

³ Souligné dans l'original.

drale de Saint-Nicolas, les deux ponts suspendus qui sont d'une hauteur vertigineuse et un autre pont tout en fer, qu'on nomme le Grandfey et qui aura une centaine de mètres de haut et qui est d'une si grande longueur qu'il faut plus de cinq minutes pour le traverser.

Antoine [Luisier] descendra bientôt des Planards⁴, m'avez-vous dit ; je crois que cette année il n'a pas eu un bon automne, mais il est assez robuste pour supporter cette température des Planards.

Je veux vous raconter ce qui m'est arrivé l'autre soir. Je me couchai comme d'habitude et, avant de m'endormir, tournai plusieurs fois dans mon lit, cherchant la position la plus commode pour bien dormir, puis je recommandai une dernière fois mon âme à Dieu, et je m'endormis. Voilà qu'au bout de plusieurs heures après, je m'aperçois qu'on me touchait, mais je n'étais pas bien réveillé et n'avais pas ouvert les yeux. Un moment après, je me réveille et vois partir quelqu'un de mon lit et se diriger vers le fond du dortoir. Je me lève, assis sur mon lit et je dis sans crier : « Quel diable va là ! » Personne ne me répond et celui que j'avais vu d'abord se perd dans l'obscurité. Alors jugez de ce qui se passa dans mon âme, j'étais inquiet et je me demandais : « Qui donc a pu venir droit devant mon lit à une heure si avancée de la nuit ? » Je pensais que c'était un somnambule ou quelqu'un d'autre, mais avec cela la question n'était pas encore claire. C'est pourquoi je cache ma montre et mon porte-monnaie, pensant qu'on voulait me voler ou me faire une farce, et je les mets sous mon oreiller, puis je ne pouvais venir à bout de me rendormir. De temps en temps, je me levais assis sur mon lit et je regardais si je voyais la vision que j'avais déjà vue, j'épiais, dirai-je, et j'étais tout oreille, afin de discerner le moindre bruit ; mais je n'entendais que les ronflements de mes voisins et les cris des rêveurs ; tantôt un Allemand criait : *Was ist das ?* (qu'est-ce que cela ?), tantôt un autre parlait dans un jargon que je ne comprenais pas. Enfin bref, je me dis, que ce soit le diable ou un revenant, tant pis, arrive de moi ce que pourra. Je n'y pensais plus et me rendormis. Le lendemain matin, je me

⁴ Voir lettre n° 10, note 2.

réveillai et me levai comme les autres jours, mais cependant un peu plus intrigué à cause de l'histoire qui m'était arrivée pendant la nuit. Cependant le lendemain je pus éclaircir le mystère⁵...

(Cart. 44/1/83, incomplète.)

⁵ Apparemment, nous ne connaissons jamais la clef du mystère : la dernière feuille de cette lettre a disparu.

65

[Fribourg], Saint-Michel, le 18 octobre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai parlé à M. le directeur du pensionnat [A. Charpine] au sujet des 100 francs qui manquent. Il m'a dit qu'il avait vérifié la caisse et qu'elle était juste. Louis [Perraudin] a pu les perdre, ou encore les sœurs ursulines se seront trompées. J'aurai besoin d'une paire d'habillement pour l'hiver ; vous pouvez les faire à la maison. Je n'en ai que deux paires, les gris et ceux que vous m'avez achetés à Martigny qui n'ont bientôt plus de boutons ; je voudrais les avoir bientôt. Quant aux autres habits, je ne crois pas qu'il m'en manque. Je vous remercie beaucoup pour les raisins ; ils étaient très bons, surtout mangés à Fribourg où les raisins sont assez rares. Pour le moment, je ne m'ennuie pas. Ici, nous n'avons pas le beau temps. La neige est tombée jusque dans la ville et elle y est restée deux jours. Je crois qu'en Valais, et surtout à Bagnes, il en sera tombé une assez grande quantité pour faire d'Antoine [Luisier], qui est au mayen, un Robinson des neiges. Vous aurez déjà fini de vendanger et c'est le moment, car il y a déjà bientôt un mois que je suis loin de la maison. Je n'ai pas encore vu Julia et Marie, mais j'ai reçu une lettre. Si [Maurice] Guigoz ne vient pas me trouver aujourd'hui dimanche, j'irai les voir jeudi, le 22 octobre. Je voudrais que vous coupiez dans la *Gazette* les articles ayant rapport aux votations ou ceux qui parlent de Bagnes et que vous me les envoyiez¹. Je suis curieux de savoir ce qui se passe en Valais. Je désirerais aussi que vous fassiez

¹ Les articles de la *Gazette du Valais* relatifs notamment aux élections au Conseil national qui se déroulent à ce moment-là.

écrire à [Louis] Perraudin quelques lettres pour moi, en lui disant de me donner beaucoup de nouvelles. J'ai écrit à Emile [Troillet], je lui ai adressé la lettre au collège de Martigny.

Je termine, en vous adressant mes meilleures salutations à tous, surtout à Amélie.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/84.)

66

Fribourg, le 21 octobre 1896. - Henri Brasey¹ et Adolphe Creux², président et secrétaire de la Nuithonia, à Maurice Troillet, à Fribourg.

Cher ami, Nous avons le plaisir de vous annoncer par la présente que dans notre séance extraordinaire du 20 courant, vous avez été reçu membre de la *Nuithonia* et candidat de la Société³.

Nous espérons que vous ferez tout votre possible pour devenir un bon Etudiant suisse, c'est-à-dire que vous serez toujours fidèle à notre noble devise, que vous vous montrerez constamment le vaillant défenseur de nos principes conservateurs catholiques et que vous serez soumis aux statuts de la Société.

Vous pourrez assister à notre prochaine séance du 1^{er} novembre dans la salle de Philosophie au Lycée.

Agréez, cher ami, nos cordiales salutations avec l'assurance de notre sincère amitié.

Au nom de la Section :

Le président :

H. Brasey.

Le secrétaire :

A. Creux.

(Cart. 44/2/10.)

¹ Henri Brasey (1877-1925), prêtre en 1901, sera d'abord suppléant du peintre Joseph Reichlen au collège Saint-Michel ; il exercera ensuite divers ministères à La Chaux-de-Fonds, au Cerneux-Péquignot. - Voir sa nécrologie par Antonin Crausaz, dans *Monat-Rosen*, 69^e année, 1924/25, pp. 534-536.

² Sur Adolphe Creux, voir lettre n° 62, note 1.

³ Maurice Troillet figure en effet dans la liste des candidats de la *Nuithonia*, publiée en novembre 1896. - Voir *Monat-Rosen*, 41^e année, 1896/97, pp. 209-210.

Fribourg, le 3 décembre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Bien cher papa, bien chère maman, J'ai reçu votre lettre aujourd'hui à midi. Je m'empresse d'y répondre. Je suis toujours très content lorsque je reçois de vos lettres, je crois que vous serez aussi contents lorsque vous recevrez désormais des lettres plus nombreuses de Saint-Michel. J'ai été à l'infirmerie, l'autre jour ; j'étais indisposé, j'y suis allé dimanche, à midi. Je me suis couché jusqu'à 4 heures ; alors, on m'a apporté une tasse de thé qui m'a fait beaucoup de bien, puis pour souper une tasse de lait, et me voilà guéri avec cela, et le lendemain j'ai dormi jusqu'à sept heures et je suis allé en classe ; voilà toute la maladie que j'ai gardée. J'ai commandé une bouteille d'huile de foie de morue. Je commencerai à en prendre demain, 4 décembre. On m'a porté les habits que papa avait commandés, mais pas de gilet ; cela fait 60 au lieu de 70 francs qu'on avait convenu. Je pense qu'ils ont oublié.

Pour la classe, cela va très bien. Je suis cependant très faible pour le grec¹, car en Valais on n'est pas fort pour cette branche. Tissières qui était le premier à Saint-Maurice² ne peut pas suivre à Engelberg ; il m'a écrit aujourd'hui. Lui ne prend par conséquent pas cette branche cette année. Je ne sais pas comme je dois faire, dites-le moi. Pour le latin, le français, la géométrie, j'en sais autant qu'eux, c'est ce qui m'ennuie.

J'ai presque envie de prendre des leçons. Quant au reste, cela va très bien ; je ne m'ennuie plus à Fribourg, le mal du pays a disparu.

¹ C'est l'abbé Ambroise Perriard (1841-1902) qui enseigne alors en Humanités (5^e classe de gymnase) la religion, le français, le latin et le grec. « Ses élèves se plaignaient parfois du travail intense qu'il exigeait d'eux, mais ils reconnaissaient que jamais professeur ne fut plus affectueux. » Voir sa nécrologie par Jean Quartenoud, dans *Monat-Rosen*, 47^e année, 1902/03, pp. 79-80.

² Jules Tissières (1881-1918), de Martigny, qui sera plus tard avocat et notaire, député au Grand Conseil de 1905 à 1909 et de 1917 à 1918, conseiller national de 1917 à 1918, avait achevé l'année scolaire précédente 1895-1896, en classe de Syntaxe, au collège de Saint-Maurice, avec un deuxième prix. - *Tableau des notes de mérite... pour... 1895-1896*, Sion, 1896, p. 11.

Julia et Marie vont très bien ; j'irai les voir dimanche 6, ou le 14, suivant si M. le directeur [A. Charpine] me permet. Elles devraient aussi prendre de l'huile de foie de morue, comme moi : je leur enverrai votre lettre ce soir. J'ai reçu une lettre d'Emile [Troillet], ces jours passés ; une de Tissières, aujourd'hui. Vous n'avez pas besoin d'être inquiets, je vous écrirai aussitôt qu'il y aura quelque chose de nouveau. Demandez à grand-maman si elle a reçu ma lettre. Nous avons dimanche la Saint-Nicolas, grande fête ici ; lundi, fête de notre professeur³ ; mardi, l'Immaculée Conception. Trois jours fête, c'est sans doute l'âge d'or qui renaît pour les écoliers, l'âge de la joie. Je suis content aussi lorsque vous me donnez des nouvelles de la maison de Bagnes. Maintenant que je vous ai parlé un peu de tout, il faut encore laisser un peu de place pour Amélie. J'espère qu'elle ne s'ennuie pas trop et que le joli lapin vit encore, il sera sans doute en pension cet hiver chez tante Ursule⁴, car Amélie me parlait de le mettre à l'école là-haut ; j'ai peur qu'à la fin de l'année, il soit plus fort que moi pour le grec. S'il est mort, il faudra qu'Amélie se résigne et qu'elle en rachète un autre, car un lapin, c'est une petite perte. J'ai encore quelques questions à poser à Amélie et je vais finir. Je lui demande encore combien elle paie pour la pension et de bien faire attention s'il prend le vin qu'il ne devienne pas ivrogne. Assez ! Les habits que vous m'avez envoyés me vont bien, ainsi que ceux que papa a fait faire à Fribourg.

Je serai bien content, si cela ne vous ennue pas trop, de m'envoyer un morceau de fromage gras, pas trop gros avec vingt pommes, une tranche de fromage épaisse d'environ trois centimètres et longue de vingt-cinq centimètres ; alors je voudrais de celui de Chermotane⁵ cette année. Je n'ose pas demander pour goûter trois décis de vin de cette année, car on défend le vin, je n'en suis pas sûr ; vous pouvez bien le mettre et si M. le directeur le défend, il n'aura qu'à le prendre lorsqu'il ouvrira le paquet.

³ Le 7 décembre, la Saint-Ambroise.

⁴ Tante Ursule, c'est (Marie-) Ursuline Filliez (1854-1948), fille de Maurice et de Louise Nicollier. Célibataire.

⁵ L'auteur orthographie, ici encore, *Chermontanaz*, alpage de la commune de Bagnes.

Ma lettre est assez longue, c'est pourquoi ayant déjà fait un quart d'heure pour vous promettre que je serai bref, je termine.

Mes meilleures salutations à papa, maman, Amélie, grand-maman.

Maurice.

N. B. Buvez à la santé des trois Fribourgeois si les conservateurs gagnent aux élections. Je désire vivement que vous m'informiez de la manière dont les pantins de radicaux ont été dégommés et si le *Metzguégué*⁶ ne chante pas sur des ruines toutes fumantes encore, devant une épée de capitaine brisée et une barque ensevelie sous les flots, car il n'est plus le petit roi de son village.

Toute la famille commencera une neuvaine à saint Antoine de Padoue, pour la famille entière, nous réciterons tous neuf Pater et neuf Ave Maria ; commençons mardi, Immaculée Conception, par une communion.

(Cart. 44/1/86.)

⁶ Surnom appliqué au notaire Maurice Carron et qui, selon Mme Anne Troillet-Boven, signifie homme volage. - Il s'agit des élections communales. Voir ci-après lettre n° 69.

68

S. l. n. d. [Fribourg, décembre 1896]. - Maurice Troillet à Jules Tissières, à Engelberg.

Cher Jules, J'ai été très content de savoir que tu conservais toujours bon souvenir de moi. Tu me pardonneras si je t'écris peut-être un peu trop souvent, car cela pourrait t'ennuyer de me répondre. Nous avons passé la fête de Saint-Nicolas le plus agréablement possible. Nous avons eu soirée, nous nous sommes bien amusés. Je ne sais pas s'il y a des *Cornéli*¹ pour toi à Engelberg ;

¹ Allusion probable à un condisciple de langue allemande, Léon Cornéli, de Munich, qui, au collège de Saint-Maurice, fréquentait, en 1895-1896, l'Ecole moyenne des Allemands et qui avait dû aider ses camarades dans leurs devoirs de langue allemande.

quant à moi, ici, pour le moment il n'y en a point. Je ne sais si on m'en fera cadeau d'un pour le nouvel an. Il en faut bien, car le vieil Horace disait : *Sumite materiam vestris qui scribitis* ² (*vivitis*). Enfin laissons ce chapitre en repos.

(Cart. 44/1/127, minute inachevée.)

² Le vers exact est : *Sumite materiam vestris qui scribitis aequam*, « Vous qui écrivez, prenez une matière proportionnée à vos forces ». (*Art poétique*, vers 38.)

69

[Fribourg], le 20 décembre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai été très ennuyé de recevoir de si mauvaises nouvelles¹, et l'idée m'est venue de composer un sonnet sur le

¹ On ne possède pas de procès-verbaux des élections communales de décembre 1896. Cependant *L'Ami du peuple valaisan* publie plusieurs articles, anonymes, relatifs aux élections de Bagnes (n° 99, du 9 décembre 1896, pp. 1-2 ; n° 100, du 12 décembre 1896, pp. 2-3). Dans le n° 101 (du 16 décembre 1896, p. 2), un correspondant écrit qu'à Bagnes, « le parti conservateur a été malheureusement battu. A force de mensonges et de calomnies, on est venu à bout d'opérer une certaine division, puis par un travail acharné on a fait le reste. Sur quinze conseillers à élire, dix sont sortis : trois conservateurs, portés sur les deux listes, deux autres portés par les conservateurs et cinq portés par la liste radicale... Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons, quant à nous, croire que la population si religieuse de Bagnes ait passé subitement au radicalisme. Divers facteurs ont dû concourir à cet échec partiel de la liste conservatrice. » - Voir aussi *ibidem*, n° 103, du 23 décembre 1896, p. 3.

On trouve, dans un billet non daté, la liste des « membres du nouveau Conseil », élus aux élections de décembre 1896 et répartis par sections, liste élaborée par un anonyme. « *Châble* : Troillet, juge, confirmé ; Carron, Maurice, notaire. *Bruson* : Vaudan, Antoine, confirmé, et Filliez, Louis fils. *Versegères* : Deslarzes, Maurice, meunier ; Gard, Eugène, et Bruchez, Joseph, ancien conseiller. *Champsec* : Vaudan, Maurice, instituteur, confirmé. *Lourtier* : Maret, lieutenant, confirmé. *Sarreyer* : Mex, Maurice-Fabien d'Emmanuel. *Montagnier* : Gard, Théophile. *Villette* : Maurice Troillet, confirmé. *Cotterg* : Luy, Emilien, confirmé. *Médières* : Morend, Jean, confirmé. *Verbier* : Gaillard, Louis, confirmé. (Cart. 44/1/151.)

Parmi tous ces conseillers de Bagnes, il faut signaler ceux qui ont joué un certain rôle ; ce sont, par ordre alphabétique : outre François Troillet, juge, Maurice Carron (1846-1913), notaire, député d'Entremont au Grand Conseil

chef de cette bande illustre², élevé au pouvoir par les anarchistes, sur cet Amadis truffé, cet oiseau-bœuf :

*Le conseiller Caron aime fort à flâner,
Cependant de Thémis la balance perdue
Secoua la torpeur de l'indolent nocher.
Sur les bords de la Drance, on vit une tortue,*

*Et pour un peu de lard deux canards enlever,
Sur un léger bâton la bête saugrenue.
L'anarchiste, dit-on, sa créature élue
En de lointains pays la menait voyager.*

*Du notaire en question voici tout le portrait :
Trapu et fort de corps, mais de cervelle peu ;
Il n'est point de ces gens qui portent chapelet ;*

*De son siècle il connaît les progrès glorieux.
De sa chaise curule, allons, amis bagnards,
Faites dégringoler cet impudent grognard.*

Voici quelques explications sur ce que je vous ai dit. Thémis était dans l'ancien temps la déesse de la justice, on la représentait une balance à la main. Nocher, c'est parce que le nom de Caron est aussi celui du nocher des enfers. Les vers suivants se rapportent à une fable de La Fontaine³ où l'on voit une tortue partir en voyage avec deux canards. La chaise curule était la chaise sur laquelle s'asseyaient les édiles romains, qui avaient à peu près les mêmes fonctions que les conseillers actuels.

de 1885 à 1889 et de 1898 à 1905 ; Louis Gaillard (1884-1950), instituteur, sous-préfet d'Entremont de 1913 à 1929, député au Grand Conseil de 1925 à 1933 ; Eugène Gard (1825-1909), capitaine, industriel, sous-préfet d'Entremont de 1896 à 1909, député au Grand Conseil de 1881 à 1885 et de 1889 à 1905 ; Théophile Gard (1867-1938), hôtelier, député au Grand Conseil de 1921 à 1937 ; Maurice Vaudan (1857-1944), instituteur.

² C'est donc Maurice Carron, notaire, qui a été élu président de la commune.

³ La fable de *La tortue et les deux Canards* (X, 2).

Quant au conseiller Vaudan, de Champsec :

*Voyez comme maigrit le conseiller Vaudan.
Le vin des élections l'a mis à court d'argent.*

J'ai vu Maurice Guigoz ; il m'a dit que vous demandiez si les uniformes étaient faits ; oui, il y a déjà deux dimanches qu'on me les a apportés. Le directeur [A. Charpine] les paiera. Je lui ai commandé de m'acheter une pèlerine ; envoyez-moi de l'argent pour lui payer, ou plutôt envoyez-le à lui. Il m'a dit qu'on voulait mettre M. Benjamin Besse conseiller de Champsec ; j'ai été étonné de voir que [Maurice] Vaudan l'ait emporté. Enfin, je ne sais pas encore qui est président ; je n'ai rien vu ; j'espère bien que ce ne sera pas le nocher du Styx, car il pourrait faire chavirer sa barque et noyer tous les Bagnards. Mais voilà que je m'y retrouve et que je vois, sur la lettre de [Louis] Perraudin, que Carron est élu président. Et voilà que nous avons comme président une nullité en un tome ; d'après cela on peut juger de ce que valent les autres conseillers radicaux, soutenus par la jeunesse dorée de Bagnes.

Quant au lieutenant Maret⁴, nul ne possède mieux la dignité du silence. Dans les circonstances d'apparat, lorsqu'une question grave est agitée, on reconnaît en lui à son habit brodé le chef politique d'un vaste territoire. A l'ordinaire comme à ce moment n'étant distingué que par les galons de lieutenant d'infanterie, il passerait pour un sot.

Le jeune homme à droite qui caresse quelque peu de moustache, dont sa lèvre est charbonnée, c'est le nouveau conseiller de Montagnier⁵, naguère encore célèbre au bal de Martigny. Pour arriver conseiller, il s'est adressé à son ami M. Charvoz⁶, ex-candidat en

⁴ Jean-Maurice Maret (1842-1921), dit le « lieutenant » parce qu'il l'avait effectivement été. - Voir sa nécrologie par Maurice Gabbud, dans *Le Confédéré*, n° 146, du 21 décembre 1921, p. 2.

⁵ Le conseiller de Montagnier est donc, on l'a vu, Théophile Gard.

⁶ Maurice Charvoz (1865-1954) est un curieux personnage dont il convient de retracer sommairement la carrière. Après de brèves tentatives à l'Abbaye de Saint-Maurice et au Séminaire à Sion, il entreprend à Genève des études de médecine qu'il ne peut poursuivre : il ne possède pas de diplôme de maturité. Il se marie en 1888 et s'établit négociant au Châble, non sans commettre l'impru-

médecine anarchique et candidat en médecine électorale ; cet insigne ami a une renommée crépusculaire et il fatigue le gouvernement d'une certaine opposition grisâtre. Outre sa place, son ami lui a donné un bon conseil, il lui a dit : « Mon ami, apprends à te taire et tu ne diras pas de sottises ». Nous espérons qu'il saura mettre en pratique ce conseil qui lui sera d'une grande utilité. D'ailleurs, là se borne tout son savoir en fait d'administration.

Vous me direz que je tape dru ; quant à moi, je trouve qu'ils méritent bien ce que je viens de dire. Croyez-vous que je puisse rester impassible à la défaite des conservateurs ? Le conseil nommé, je suis curieux de le voir à l'œuvre. Je vais vous donner une décision que j'ai imaginée, décision que prendra la docte et prudente assemblée. Pour entrer sous une nouvelle ère de gloire et de réparation, le président décrète que « ayant passé par quelques sentiers pour se rendre dans les villages faire de la propagande, il a vu que ces sentiers n'étaient plus praticables pour ânes et mulets (il y avait pourtant passé), c'est pourquoi il vote un crédit de cinq cents francs », afin qu'une autre fois il puisse faire de la propagande sans danger de se rompre le cou.

Mais assez sur ce sujet et laissons les radicaux en paix, pour parler de ce que je fais à Fribourg. Pour le moment, tout va bien pour la santé ; pour la classe, le premier trimestre, je n'aurai pas des notes très bonnes, parce que je ne suis pas encore assez au courant et que je suis plus faible pour le grec, car j'en ai fait une année de moins qu'eux. Mais je les aurai meilleures au deuxième trimestre. J'ai vu Julia et Marie, dimanche ; elles vont bien, je les irai voir encore le 27 décembre. Elles ne s'ennuient pas ; elles désireraient un cadeau de nouvel an. Quant à moi, si vous m'en-

dence de pratiquer, au début, clandestinement, la médecine. De 1909 à 1916, il est conseiller communal de Bagnes, et encore de 1929 à 1931. Il est député radical au Grand Conseil pour l'Entremont de 1921 à 1929, puis député socialiste pour le district de Martigny de 1929 à 1933. Après la mort de sa femme (1930), il se remarie avec une Vaudoise en 1933 et en divorce en 1950. Il exerce une intense activité de journaliste, de traducteur et de conférencier : il a même commencé par publier des vers. Il fut l'un des fondateurs de l'Ecole libre du Châble. Agé de soixante et un ans, il soutient en Sorbonne, le 22 mars 1926, une thèse élaborée sous la direction du professeur Etienne Rabaud, qui lui vaut le titre de docteur ès sciences de l'Université de Paris. - Voir encore lettre n° 108, note 3.

voyez quelque chose, je désirerais que vous mettiez ce que les journaux disent sur Bagnes et ce qu'on dit maintenant de notre échec. Je remercie [Louis] Perraudin de la lettre qu'il m'a faite et je lui demande s'il veut bien m'en écrire encore une.

Saluez bien de ma part Maurice Luisier et Antoine [Luisier], [Louis] Perraudin et les autres de la maison. Vous demanderez à grand-maman si elle a reçu ma lettre.

Enfin, je termine, car vous pourriez vous ennuyer à lire cette longue lettre.

Je n'oublie pas Amélie et, comme je suis trop loin pour lui offrir quelque chose pour Noël, je prierai le bon petit Jésus de lui apporter deux parts, la sienne et la mienne. Voilà déjà trois mois de passés, encore trois et ce sera Pâques, et son frère et ses sœurs rentreront à la maison pour quelques jours, aspirer à pleins poumons l'air frais et pur de nos montagnes valaisannes. Donc, elle n'a pas besoin de s'ennuyer. Je lui souhaite une bonne et heureuse année, ainsi qu'à vous mes chers parents.

Maurice.

(Cart. 44/1/87.)

Bagnes, le 5 janvier 1897. - M^{me} François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Michel, à Fribourg.

Mon cher Maurice, Je viens un peu en retard te remercier des bons souhaits que tu nous as adressés et te faire part en même temps de nos meilleurs vœux.

J'ai bien prié le bon Dieu pour mes chers enfants, et à ce renouvellement d'année, je vous recommande encore, comme toujours, à ce que vous soyez sages et courageux dans vos études, afin que Dieu bénisse votre avenir.

Etant toujours très occupée, je ne vous fais pas bien long ; il suffit que vous connaissiez les désirs de vos bons parents qui ne souhaitent que votre bonheur. Nous attendons ton bulletin ainsi que celui de tes sœurs.

Emile [Troillet] est venu promener, il se porte bien et il paraît content.

Toute la famille va bien, j'espère que tu en sois de même.
Je t'embrasse de cœur, ta

Maman.

(Cart. 44/2/15.)

71

*Fribourg, le 11 février 1896 [erreur pour 1897]. - Maurice Troillet
à ses parents, à Bagnes.*

Chers parents, Je suis très content que vous m'écriviez souvent. Mes yeux vont très bien ; ce que m'a donné le docteur m'a fait partir le dernier orgelet qui me restait et depuis lors il ne m'en est plus revenu. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de ma santé car, à la moindre chose qui m'arrivera, je vous écrirai. Donc, pendant que vous ne recevrez pas de lettres, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Julia et Marie se portent très bien, et il me semble qu'elles ont remis des couleurs. Vous me demandez si j'ai pris de l'huile de foie de morue. J'en avais commandé une bouteille. On l'a placée dans le corridor des sœurs où on la met d'habitude ; on y a mis un petit verre à côté pour que je puisse le prendre. Pendant une semaine, je l'ai pris régulièrement, mais comme on ne me lavait jamais mon verre, il fut bientôt plein de poussière et j'ai été dans l'impossibilité d'y retourner. C'est pourquoi je vous prie de m'envoyer une bouteille d'huile très fine, avec une cuillère et quelques pastilles, car je ne puis plus aller en prendre dans ce verre qu'on ne lave jamais. Ainsi avec la cuillère que je pourrai au moins essuyer chaque jour, je pourrai continuer de prendre de l'huile de foie de morue.

Quant à ma santé, elle est très bonne. On me dit que je grandis encore passablement.

Inutile de dire que je me réjouis toujours de plus en plus de l'approche des vacances.

Vous me dites aussi qu'il y a de grandes luttes pour les élections¹. Sans doute, les radicaux ranimés par leur dernier succès travailleront avec beaucoup de courage. Mais plus je considère, et plus je pense à la nonchalance des conservateurs, plus je m'en étonne.

Pour aujourd'hui je ne vous ferai pas une longue dissertation sur MM. les radicaux, *Car on*² pourrait en être fâché, et comme il est nocher des enfers, il ne voudra peut-être pas me recevoir dans sa barque. Assez.

Je puis vous assurer que je travaille beaucoup, mais un peu en amateur, par exemple beaucoup pour le français. Si vous préférez que j'astreigne plutôt mon travail à des choses de la classe, dites-le moi dans votre prochaine lettre. Cependant, malgré que je travaille un peu en amateur, je fais toujours mes devoirs et j'ai d'assez bonnes notes.

Je termine, chers parents, en vous assurant toujours de mon entière obéissance et de ma reconnaissance.

Votre fils

Maurice.

N.-B. Je salue bien Amélie, grand-maman, les tantes et les cousines.

J'ai vu Maurice Guigoz qui m'a dit, que lorsqu'il est allé à Bagnes, il n'avait plus reconnu Amélie tant elle avait grandi. Qu'elle grandisse aussi en sagesse, afin que quand je rentrerai à la maison, je ne la reconnaisse plus tant elle a changé, tant elle est devenue sage, obéissante à ses parents.

M.

(Cart. 44/1/88.)

¹ Il s'agit des élections au Grand Conseil, qui auront lieu le 7 mars 1897. On trouvera de nombreux articles dans les numéros contemporains des journaux : *Gazette du Valais*, *L'Ami du peuple valaisan*, *Le Confédéré*, etc. - Voir aussi lettre n° 76.

² Souligné dans l'original. Allusion très claire à Maurice Carron, président de la commune de Bagnes.

Sion, le 13 février 1897. - Emile Putallaz¹ à Maurice Troillet, au collège Saint-Michel, à Fribourg.

Cher ami, Tu auras certainement été étonné de voir que je ne répondais pas à ton aimable carte de bonne année ; tu auras cru peut-être que j'ai rompu les liens d'amitié qui nous ont toujours unis, pendant les jours que nous avons eu le plaisir de passer ensemble et te seras certainement demandé quelles étaient les causes qui m'engageaient à ne pas te répondre. Eh bien ! cher ami, détrompe-toi, l'amitié que nous nous sommes toujours témoignée ne s'est pas refroidie le moins du monde. Ta carte est arrivée à Conthey, et moi je suis à Sion au séminaire. Mes parents, croyant venir me voir l'un des jours suivants, se sont dit : « Nous lui apporterons cette carte quand nous irons le voir. » Quelques jours se passent, mes parents viennent me voir, mais aucune lettre ne m'arrive. Que s'est-il passé ? mes parents avaient oublié de me l'apporter et ils n'y pensaient plus, lorsque descendant à la maison le 11 février pour la fête patronale², je me trouvai précisément en face d'une lettre à mon adresse ; vite je la prends, je l'ouvre, c'était une lettre de nouvel an arrivée à bon port presque au milieu de l'année. Bref, tu comprends cela, il n'y a eu de ma part aucune faute.

Je te remercie donc bien sincèrement des souhaits que tu as formés et que, je l'espère, tu continues à former pour moi. J'espère que notre amitié sera durable et permets-moi, quoique bien tard, de te présenter aussi les vœux que je forme pour ton bonheur non seulement d'une année mais de toute ta vie.

Veuille bien accepter ces vœux et croire à leur sincérité.

Ton ami fidèle

Putallaz Emile.

(Cart. 44/2/17.)

¹ Emile Putallaz (1878-1944), de Conthey, avait été élève du collège de Saint-Maurice, et y était en classe de Rhétorique quand Maurice Troillet était en Syntaxe. Il ne fit qu'un bref passage au Séminaire de Sion durant l'hiver 1896-1897 (il ne figure même pas dans la liste des élèves pour 1897) ; il fit sa Philosophie et sa Physique au collège de Sion de 1896 à 1898. Notaire en 1900 et avocat en 1904, il sera greffier des tribunaux d'Hérens (1901) et de Conthey (fusionnés en 1921) jusqu'à sa mort.

² La fête patronale de Conthey, la Saint-Séverin, le 11 février.

S. l. n. d. [Fribourg, février 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu l'autre jour de vos nouvelles ; comme depuis longtemps je ne vous ai pas écrit, je m'empresse aujourd'hui. Je remercie d'abord Amélie de son aimable lettre. Pour le moment, je suis en bonne santé. J'ai gardé deux orgelets ; lorsque j'ai eu le second le docteur m'a donné quelque chose qui me l'a fait disparaître, mais j'ai toujours les yeux un peu enflés. Si vous avez l'occasion de demander à un docteur quelques remèdes en lui expliquant comment je suis, je serais très content.

Pour la classe, cela va assez bien, mais c'est ce grec qui m'ennuie.

Aujourd'hui, je ne puis pas vous faire une longue lettre, car nous avons deux compositions demain.

J'espère qu'à la maison tout va bien.

Mercredi soir, nous avons eu une jolie fête qui m'a bien plu : on nous a permis d'aller patiner après le souper ; nous étions tous munis de lanternes vénitiennes qui faisaient un joli effet. Nous nous sommes bien amusés. Nous avons aussi eu une pièce à laquelle j'ai assisté¹. Bientôt il y en aura une jouée par les Etudiants suisses². J'ai été voir Julia et Marie il y a deux dimanches ; j'irai les revoir dimanche prochain, elles ont bien grandi, Guigoz Maurice était avec moi.

¹ Il s'agit des représentations théâtrales données au collège Saint-Michel par les élèves de la grande congrégation latine, d'un drame en quatre actes avec prologue, *Lazare le Pâtre* (1840), par Joseph Bouchardy (1810-1870). - Voir le journal *La Liberté*, Fribourg, n° 19, du 24 janvier 1897, p. 3 ; n° 25, du 31 janvier 1897, p. 3 ; n° 26, du 2 février 1897, p. 3.

² Les étudiants de la *Nuithonia* joueront le 25 et le 28 février, et le 2 mars 1897 *Les Plaideurs*, de Racine, et une opérette *A Clichy, épisode de la vie d'artiste*, en un acte (1855), paroles d'Adolphe Dennery et Eugène Grangé, musique d'Adolphe Adam. - Voir le journal *La Liberté*, n° 48, du 20 février 1897, p. 3 ; n° 49, du 2 mars 1897, p. 3 et n° 51, du 4 mars 1897, p. 3.

Je me réjouis déjà d'aller en vacances à Pâques, encore deux mois et j'y serai. Car il y aura six mois que j'ai quitté la maison. Agréez, chers parents, mes meilleures salutations.
Votre fils dévoué

Maurice.

[N.-B.] Je suis un peu pressé ce soir, je n'ai pas eu le temps de vous faire une bien jolie lettre.

Je suis désespéré pour la classe. Voilà que ce matin j'avais bien étudié une composition, et je l'ai ratée. C'est vraiment décourageant. Et lorsque on a de mauvaises notes, on dit qu'on ne travaille pas, c'est ennuyeux, car pour cette composition je n'ai absolument pas eu de chance. Nous avons de la récitation latine, quatre pages de Salluste ; lorsque j'ai eu récité un moment, j'ai perdu le fil et voilà un 5 au lieu d'un 7 comme les autres³.

Cependant je ne veux pas me décourager et je prends la résolution de travailler avec d'autant plus de courage que je réussirai moins.

Maurice.

(Cart. 44/1/132.)

³ L'échelle des notes à Saint-Michel était la suivante : 8 = excellent ; 7 = très bien ; 6 = bien ; 5 = assez bien ; 4 = médiocre ; 3 = faible ; 2 = mal ; 1 = très mal ; 0 = nul. - Voir *Bulletin mensuel* d'octobre 1896, cart. 43/1/53.

74

Le Châble, le 24 février 1897. - M^{me} François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Michel, à Fribourg.

Mon cher Maurice, Je t'envoie ce petit flacon d'huile que j'ai pris avec Raphaël [Troillet]. Tu tâcheras de le prendre à présent. Je l'ai aussi commandé à Julia et Marie. J'espère que vous irez tous bien. Vous serez toujours bien sages et courageux dans vos études. Tu nous dis dans ta lettre que tu travailles un peu en amateur, je ne comprends pas bien dans quel but c'est. Seulement je te prie de travailler des choses de la classe et de faire tout ce

qui dépendra de toi pour bien apprendre, ce sera ton bonheur et celui de tes parents.

De notre côté, nous ne négligeons rien pour votre instruction ; tâchez d'en bien profiter, afin que vous n'ayez pas à vous en repentir plus tard. Quoique vous me dites que vous ne vous ennuyez pas, je suis quand même inquiète de vous savoir si loin. J'avais dit à papa d'aller vous voir pour savoir ce que vous faites, mais il ne pourra pas y aller ; il est trop occupé.

Julia et Marie m'ont aussi écrit qu'elles vont bien, cela me fait bien plaisir.

A Bagnes, il fait un temps magnifique, il n'y a bientôt plus de neige sur la place.

Grand-maman et les tantes et les cousins te saluent, ainsi que les domestiques.

Maman t'embrasse de cœur.

(Cart. 44/2/19.)

S. l. n. d. [Fribourg, mars 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu votre lettre et celle d'Amélie. Je suis toujours très content de recevoir de vos lettres. Je me réjouis beaucoup d'aller en vacances, car elles approchent à grands pas. Nous voilà déjà au commencement du carême. Je tâcherai de bien travailler et, si je ne puis devancer mes camarades, du moins de maintenir ma place. Pour le grec, je suis toujours en retard. Tissières, lui, ne l'a pas pris à Engelberg, parce qu'à Saint-Maurice on est faible et que lorsque l'on change de collège on a de la peine à suivre. Pour le moment, tout va bien ici. Quant à l'huile de foie de morue, il ne vaut plus la peine de l'envoyer pour un mois qui reste avant les vacances de Pâques.

Quand on partira en vacances, je ne sais pas s'il me faudra accompagner Julia et Marie. Cela m'ennuie, car les autres étudiants s'amusent beaucoup dans le train, et moi je devrai les accompa-

gner ; mais je crois qu'elles auront des camarades qui iront aussi du côté de Lausanne et du Valais, et elles ne risqueront rien, mais je les verrai et je leur parlerai de cela. Je verrai ce qu'elles me diront et je vous le dirai. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de notre santé. Aussitôt qu'il y aura la moindre indisposition, nous vous écrirons.

Je remercie beaucoup Amélie de sa lettre si charmante. Dites-lui que je pense souvent à elle et qu'elle ne s'ennuie pas trop, car les vacances de Pâques sont bientôt là.

Saluez aussi grand-maman de ma part. Je vous demande aussi de ne pas m'oublier quand vous priez à la maison. Quand je pense que ces années dernières j'avais envie de me masquer, de m'amuser à la maison, je me dis comme j'étais enfant. Maintenant, je ne désire plus, quand je vais en vacances, que le plaisir d'être avec vous.

J'espère que quand vous me reverrez vous me trouverez un peu plus sérieux que quand je suis parti et surtout un peu plus sage (quoique je ne l'étais pas mal auparavant).

Mais je termine, car l'étude s'avance, et en la terminant, je jette un regard par la fenêtre et j'y vois les Alpes qu'elle traverse¹ pour arriver jusqu'à vous.

Agréez, chers parents, mes meilleures salutations.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/133.)

¹ L'auteur veut exprimer que son regard passe à travers la fenêtre pour arriver, en pensée, jusqu'à Bagnes.

Bagnes, le 9 mars 1897. - François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Michel, à Fribourg.

Bien cher Maurice, Je viens te donner des nouvelles des élections des députés au Grand Conseil. Elles eurent lieu le 7 courant.

Une lutte acharnée s'est engagée, les anarchistes s'étant joints à Carron pour détruire de fond en comble le parti conservateur. Mais nonobstant ces alliances, les conservateurs ont triomphé sur toute la ligne avec deux cents voix de majorité. Les radicaux portaient dans leur liste Charvoz en tête, Carron notaire, Vaudan Maurice régent, Carron docteur, Deslarzes (Vollèges), Massard (Liddes) et Balleys, docteur à Bourg-Saint-Pierre. Ci-joint un billet de la liste conservatrice¹.

Toute la famille va bien. J'espère que tu vas bien aussi et que tu travailles avec ardeur afin que tu deviennes un jour capable de défendre avec succès les principes conservateurs catholiques.

Veuille communiquer ces nouvelles à tes sœurs et nous en donner au plus tôt des tiennes.

Dans cette attente, je t'envoie pour toute la famille nos salutations les plus cordiales.

Pour ton père

François Troillet.

(Cart. 44/2/21, de la main de Louis Perraudin.)

¹ Ce billet n'a pas été conservé. - Les trois premiers candidats radicaux sont déjà identifiés (lettre n° 69, notes 1, 4 et 6). Les autres sont : le Dr Benjamin Carron, (1819-1909), médecin à Bagnes, député au Grand Conseil de 1857 à 1889 et de 1899 à 1909 ; Jean-Baptiste Deslarzes (1830-1905), du Levron, notaire, membre du tribunal d'Entremont de 1861 à 1877 ; Jules Massard (1839-1914), de Liddes, avocat et notaire, président de la commune, député au Grand Conseil de 1869 à 1873 et de 1889 à 1897 ; le Dr Gaspard Balleys (1837-1912), médecin à Bourg-Saint-Pierre, député au Grand Conseil de 1881 à 1885, de 1896 à 1897 et de 1909 à 1912.

A défaut de la liste conservatrice, on connaît la liste des députés élus au Grand Conseil pour le district d'Entremont (*Gazette du Valais*, n° 20, du 10 mars 1897, p. 2 ; *Le Confédéré*, n° 21, du 13 mars 1897, p. 2) : Benjamin Besse, déjà identifié (lettre n° 69, note 1) ; Pierre Frossard (1826-1907), de Vollèges, entrepreneur postal, président de la commune, député au Grand Conseil de 1877 à 1907 ; Louis Gaillard, déjà identifié (lettre n° 69, note 1) ; Eugène Gard, déjà identifié (*ibidem*) ; Cyrille Joris (1863-1927), d'Orsières, notaire, président de la commune, député au Grand Conseil de 1886 à 1921, juge-instructeur de 1909 à 1927 ; François Meilland (1834-1920), de Liddes, cultivateur, député au Grand Conseil de 1897 à 1901 ; François Troillet, juge, père de l'auteur ; François Troillet (1854-1916), d'Orsières, avocat et notaire, président de la commune, député au Grand Conseil de 1889 à 1913, membre du Tribunal cantonal de 1899 à 1916 ; Sigéric Troillet (1838-1909), oncle de Maurice ; Joseph Voutaz (1848-1902), de Sembrancher, notaire, président de la commune, député au Grand Conseil de 1889 à 1902, membre du Tribunal d'appel et de cassation de 1891 à 1901.

S. l. n. d. [Fribourg, mars 1897.] - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Nous voici déjà au milieu du mois de mars ; encore un peu de patience, et les vacances seront là. J'ai vu Julia et Marie ; elles vont très bien ; je crois qu'elles profitent beaucoup des sacrifices qu'on fait pour elles. Quant à moi, je vais très bien. Je puis vous dire que je travaille beaucoup. Cette année, je ne me suis aucunement ennuyé au collège. Le temps a passé très rapidement.

Maintenant, je me demande encore comment nous ferons pour partir en vacances, si je dois les¹ accompagner. Enfin je verrai encore ; je les verrai de nouveau.

J'espère qu'à la maison tout va bien. J'aurais besoin pour partir en vacances d'un peu d'argent. Je n'en ai plus. Je suis entré dans la fanfare² ces derniers temps. Pour cette fois, je ne puis vous faire une longue lettre car je ne sais pas trop que vous dire qui puisse vous intéresser. J'aurais aussi besoin d'une paire d'habits d'été, mais je prendrai mesures à Pâques.

Saluez bien de ma part tous les membres de la famille, grand-maman et Amélie. Pour l'internat, je crois que cela va assez bien car on ne m'a encore rien dit. Pour la classe aussi, j'ai beaucoup appris cette année, surtout pour la littérature³. Je termine en espérant recevoir bientôt une réponse.

Agréez, bien chers parents, l'hommage de mon plus profond respect et de ma reconnaissance.

Votre fils

Maurice.

(Cart. 44/1/138.)

¹ Ses sœurs Julia et Marie, pour rentrer à Bagnes.

² Si, à Saint-Michel, Maurice Troillet semble avoir abandonné l'étude du piano, il a suivi un « cours préparatoire au cours de l'orgue » (*Tableaux des prix et des notes de mérite pour... 1896-97*, Fribourg, 1897, p. 72) et il a en effet fait partie de la fanfare du collège en qualité de baryton (*ibidem*, p. 76).

³ C'est la première fois, à notre connaissance, que Maurice Troillet manifeste dans sa correspondance un intérêt particulier pour une discipline. Il y reviendra dans la lettre suivante.

[Fribourg, le 7 juillet 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Il y a quelque temps que je ne vous ai plus écrit, cela tient à deux causes : 1. je suis si épris ces temps-ci de la littérature que j'en fais pendant tous mes moments libres¹ ; 2. l'autre cause, c'est la chaleur ou plutôt, il faut l'avouer, un peu de paresse qui m'empêche de vous consacrer une demi-heure de conversation. D'abord comme première nouvelle, j'ai le plaisir de vous annoncer que dans quinze jours nous terminerons le collège. Je rentrerai à la maison le 22 juillet. Ne m'attendez pas plein d'embonpoint et de fraîcheur, car la chaleur a fait disparaître tout cela. J'ai vu aujourd'hui Julia et Marie ; elles quittent le pensionnat, si vous voulez, le 24, deux jours après moi. Je n'ai pas besoin de les attendre, n'est-ce pas ? car je m'ennuierais singulièrement s'il me fallait rester deux jours à les attendre. J'ai vu, l'autre jour, un article sur Bagnes dans la *Gazette*². Je me demande qui a fait cet article. J'ai à vous demander aujourd'hui un peu d'argent pour mon départ, car j'ai envie d'acheter quelques livres pour les bûcher durant ces vacances. Mais je crois que je pourrais aussi les faire venir quand je serai en vacances ; enfin, je verrai comme je ferai.

Je vous remercie de m'avoir mis à Fribourg, car j'ai beaucoup profité. Je n'aurais jamais fait de tels progrès à Saint-Maurice. Je vous prie aussi de ne pas me juger sur les notes du catalogue (quoique elles soient bien méritées)³. Vous pouvez le croire lorsque je vous dit que j'ai fait des progrès, car je ne songe pas à tromper mes parents.

¹ Voir la lettre précédente, note 3.

² Il s'agit sans doute d'un article concernant la vente, par la commune de Bagnes, de « toutes les forces motrices de la Drance pour la somme de 8000 francs », paru dans la *Gazette du Valais*, n° 43, du 29 mai 1897, p. 3, et signé « X ».

³ Dans le « catalogue, c'est-à-dire les *Tableaux des prix et des notes de mérites... pour 1896-97*, en 5^e classe (Humanités), Maurice Troillet figure au 12^e rang sur 17 élèves, et ne s'est distingué qu'en langue française (derrière Ernest Perrier et Gonzague de Reynold) et en histoire (4^e nommé).

Je termine ma lettre en réservant ce que j'ai encore à vous dire pour les vacances.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

[P.-S.] Voudriez-vous bien dire à Emile [Troillet] de m'envoyer au plus tôt l'herbier. Il me le faut sans manquer pour mardi prochain.

(Cart. 44/1/89.)

79

[Le Châble,] le 26 octobre 1897. - François Perraudin¹ à François Troillet, à Bagnes.

Monsieur Troillet,

Votre refus de me faire le service que je vous ai demandé m'a prêté à réflexion et j'en ai tiré la conclusion suivante : « Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ».

En effet, Monsieur Troillet, quelle satisfaction vous procure votre immense fortune, sinon celle de n'avoir besoin de personne et de voir quelques nécessiteux obligés d'implorer votre bienveillance ? et encore vous avez plus que tout autre besoin d'autrui pour satisfaire votre légitime ambition. C'est ainsi que désormais vous aurez plus souvent besoin de moi que moi de vous, et que la solution finale découlera du mauvais calcul que vous venez de faire. Vous auriez pu par ce moyen vous mettre à l'abri des mille difficultés qui vous attendent aux passages de l'honneur et du bien-être. Car ne vous faites pas d'illusion, Monsieur Troillet, l'avenir réserve à votre famille bien des mécomptes et les enfants

¹ François Perraudin (1876-1949), du Cotterg, fils de Pierre-Louis et de Marie-Louise Luy, instituteur. Il aura pour fils Louis et Gérard, avocats et députés, et Francis, instituteur. - Voir sa nécrologie dans *L'Ecole primaire*, Sion, 69^e année, 1949/1950, p. 22.

de vos ennemis seront les ennemis de vos enfants. Le souvenir de ce que vous fûtes les empêchera d'atteindre le but qu'ils voudront. Vous-même n'êtes-vous pas sur le point d'abandonner l'or et les honneurs pour franchir le seuil de l'au-delà ? Consultez un médecin qui vous parle avec franchise et vous verrez la réponse qu'il vous fera : je parle en connaissance de cause. A quoi vous auront servi alors les 300 000 francs de fortune que vous laisserez à vos jeunes orphelins, quand ceux-ci seront seuls dans la société, poursuivis par les opinions populaires de leur entourage ? N'aurait-il pas mieux valu leur laisser 100 000 francs de moins et l'estime de tout le monde ? N'aurait-il pas mieux valu obliger un jeune homme qui aurait pu faire tomber tous les préjugés qui pèsent sur votre famille ?

Ne croyez pas que je vous en veuille, car je sais que vous êtes d'un bon naturel, et moi-même je suis philosophe : j'aime mieux un sage ennemi qu'un fol ami.

F. Perraudin.

P.-S. A propos de ce champ aux Condémines que je voulais vous hypothéquer, maman m'a dit qu'elle n'allait pas signer pour ne pas être obligée de payer [elle-] même, vu que la propriété m'appartient et qu'elle ne l'a qu'en location. Comme vous avez vu, elle est contente de me laisser libre aux conditions que vous m'avez données. Si vous voulez vous arranger comme je vous ai dit, vous me faites un grand plaisir et à mon retour je vous rendrai le plus important service en vous apportant l'original. Si vous êtes disposé, informez-moi immédiatement. Votre silence signifiera un refus et je serai obligé malgré moi d'agir en conséquence.

J'espère vous revoir et je vous offre mes civilités.

Le même.

[P.-S. II] Je vous recommande le secret de la banque et, si vous acceptez, de m'envoyer un courrier exprès parce que de là dépendent beaucoup les conséquences qui seront tirées dans notre réunion de ce soir.

(Cart. 45/1/38.)

[*Saint-Maurice, le 8 novembre 1897*]. - *Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.*

Chers parents, M. Revaz¹ m'a appris que vous aviez l'intention d'aller à Lourdes ; suivant comment, j'aimerais bien y aller ; mais non, cela dérangerait trop mes classes. Nous venons de terminer notre retraite. J'ai beaucoup prié pour papa², pour maman, mes sœurs et moi. Il me semble que vous avez dû vous apercevoir que cela allait mieux. Je vous recommande beaucoup, maman, de prier toujours Notre-Dame du Bon Conseil. Vous êtes sûre d'être exaucée. Quand vous aurez une grâce à demander, vous priez devant cette petite image et vous êtes sûre d'être exaucée. Je tâcherai de vous en procurer une grande, d'image, que vous ferez encadrer et, chaque soir et chaque matin, vous allumerez deux petites bougies de chaque côté et vous ferez votre prière du matin et du soir, et vous êtes sûre d'obtenir ce que vous voudrez.

Envoyez-moi ma casquette rouge ainsi que les deux rubans³, il me les faut pour dimanche sans manquer ; envoyez-moi aussi ma brosse à dents avec la poudre blanche.

Je termine pour aujourd'hui ; je vous écrirai quand j'aurai vu papa.

Adieu. Votre fils

Maurice.

(Cart. 44/1/90.)

¹ Le chanoine Louis Revaz (voir lettre n° 17, note 2) était depuis 1894 curé de la paroisse Saint-Sigismond, à Saint-Maurice. Il hébergeait des étudiants, et c'est ainsi que Maurice Troillet, externe, était pensionnaire chez lui.

² Son père François Troillet était fortement ébranlé dans sa santé et, au retour d'un pèlerinage à Lourdes, il subit à Genève une opération qui ne donna pas le succès escompté, et il mourra le 7 avril 1898. Voir sa nécrologie dans la *Gazette du Valais*, n° 31, du 16 avril 1898, p. 3.

³ Ce sont les attributs de la Société des étudiants suisses. Maurice Troillet a réintégré les rangs de l'*Agaunia*. - Voir *Monat-Rosen*, 42^e année, 1897/1898, p. 162.

[Saint-Maurice, le 9 novembre 1897]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Chère maman, papa est arrivé ce soir en très bonne santé à Saint-Maurice ; il est mieux que je ne croyais ; il a encore bonne mine ; il a été très bien reçu par M. le curé [Revaz] qui est très gentil. Il a été reçu comme à la maison. Prions beaucoup pour la guérison de papa, promettez une neuvaine de communions ; commencez au plus vite, moi, je la fais aussi cette neuvaine. Priez beaucoup Notre-Dame du Bon Conseil, vous êtes sûre qu'elle vous exaucera. J'écirai encore à Marie et à Julia pour les exhorter à beaucoup prier pour papa. Vous n'avez pas besoin de vous faire peur pour le voyage, la Sainte Vierge ne permet pas qu'il arrive quelque chose quand on va la trouver. D'ailleurs, M. le curé m'a promis de m'informer chaque soir et moi, je vous écrirai pour vous informer quand j'aurai reçu les lettres de M. le curé. Le train va bientôt partir, je vous laisse le bonjour. Papa va mieux, je viens de le voir ce matin ; il m'a dit qu'il allait beaucoup mieux. Nos prières ont déjà touché le cœur de Notre-Dame du Bon Conseil. Courage, prions, faisons des aumônes, et papa guérira.

Adieu, maman et Amélie. Papa va mieux, courage.

Votre fils

Maurice.

[P.-S.] N'oubliez pas de m'envoyer la casquette et le ruban pour dimanche et de dire à [Maurice] Luisier d'envoyer les pommes de terre du curé, elles sont chez Vernay à Sembrancher. M. le curé les attend.

(Cart. 44/1/91.)

[*Saint-Maurice, le 20 novembre 1897*]. - *Maurice Troillet à sa sœur Amélie et à sa mère, à Bagnes.*

Chère Amélie et chère maman, Vous me demandez des nouvelles de papa. Je n'en sais pas beaucoup plus que vous. M. le curé [Revaz] est arrivé. Papa est à Genève, il s'est fait photographier par les rayons Röntgen. Je crois qu'il va mieux. M. le curé m'a dit qu'en revenant de Lourdes, il n'avait pas toussé, tandis qu'en allant il avait beaucoup toussé. M. Broccard¹ était avec lui à Genève ; il paraît qu'il est allé à Fribourg, puisqu'il fait si long de revenir. Pour aujourd'hui, je n'en sais pas plus long.

Quant à moi, je vais très bien. Je vous écrirai sitôt que j'aurai d'autres nouvelles.

Prions beaucoup, ayons confiance en Dieu, à la Sainte Vierge qui ne nous abandonnera pas.

Adieu, bon courage.

Maurice.

[P.-S.] Je viens de recevoir des nouvelles ce soir à dix heures par le téléphone : papa va mieux, il sera bientôt guéri. Remercions la Sainte Vierge.

(Cart. 44/1/92.)

¹ Il s'agit de Victor Broccard (1861-1933), Dr en médecine, établi à Martigny-Ville.

[*Saint-Maurice, décembre 1897*]. - *Maurice Troillet à ses sœurs Julia et Marie, à Fribourg.*

Chères sœurs, J'ai reçu votre lettre où vous me faites part de vos inquiétudes. Papa a été à Lourdes ; ensuite il est venu à Genève où on lui a fait l'opération il y a quinze jours. L'opération a bien

réussi, pour le moment il va bien et l'on peut tout espérer. Quant à moi, je vais bien. Je ne m'ennuie pas d'être au collège, au contraire je suis tout content. Quant à vous, vous ne devez pas vous ennuyer, le temps passe vite, nous voilà déjà au nouvel an. Dans deux semaines j'irai vous trouver. Travaillez beaucoup et à Pâques vous rentrez à la maison. Soignez bien votre santé et si l'une vient malade, ce qu'il faut espérer que non, vous m'écrirez. Que Julia profite beaucoup pour la classe, car ce sera peut-être la dernière année qu'elle étudie. Quant à toi, Marie, travaille aussi beaucoup, sois toujours pieuse. Ne fréquente que des camarades qui ne nuisent point à ton caractère. Car le proverbe le dit : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es ». Il vaut mieux fréquenter une élève douce, point taquine, point vaniteuse, si on en trouve ; on évite ainsi tous ces petits défauts qui déparent une jeune personne. Evitez surtout la coquetterie ; il n'y a rien de si laid. L'on voit quelquefois des jeunes filles qui font mille grimaces, mille contorsions, qui se recherchent dans leurs manières, elles se regardent au miroir pour voir si elles s'éloignent assez du naturel. On en voit d'autres qui imitent la voix, les façons de marcher et qui s'enlaidissent par toutes ces petites manières ridicules qui indiquent peu d'esprit et point de jugement. Il y a un autre défaut que l'on reproche beaucoup aux personnes de votre sexe. On dit, par exemple, « les femmes sont bavardes ». Evitez ce défaut, on ne doit pas toujours parler, car si on parle sans réflexion on dit des bêtises. N'ayez point de respect humain. N'ayez pas l'air de rougir lorsqu'on vous parle de votre pays parce que vous êtes d'un village et non point d'une ville, parce que peut-être vous ne serez pas si bien habillées, parce que vous ne parlerez pas aussi bien que les petites citadines, dont tout le mérite consiste à dire des bêtises en bon français. Oui ! n'ayez point de fausse honte, quand on a un cœur pur, un esprit droit, on n'a pas de quoi rougir. Evitez s'il y en a dans votre pensionnat ces mauvaises filles qui parlent un peu trop librement de tout. Profitez du temps où vous êtes à Fribourg pour acquérir des manières un peu plus élégantes. Il faut que l'on puisse dire de vous : « Ces jeunes filles sont très bien ». Pour cela, il faut se surveiller dans tout son maintien, avoir une démarche légère, non sautillante, ni frapper le pavé de ses talons,

n'être point brusque dans les manières. Surtout, aimez-vous bien, donnez le bon exemple afin que l'on ne dise pas : « Ces deux sœurs se chicanent toujours. » Je sais bien que vous ne vous disputez pas, mais quelquefois l'on peut céder à un mouvement de colère. « Mais termine ton sermon, mon frère » me direz-vous. C'est justement ce que je vais faire.

Courage, travail, il n'y a plus que trois mois.

Votre frère qui vous aime bien

Maurice.

(Cart. 44/1/94.)

84

Bagnes, le 30 décembre 1897. - François Troillet à son fils Maurice, au collègue de Saint-Maurice.

Mon cher Maurice, Nous venons de recevoir le bulletin du premier trimestre qui nous a fait bien de la peine à moi et à maman en voyant les notes de 3, 4, 5 et 4 pour le progrès pour le latin¹, après t'avoir placé à la cure, qui nous coûte 20 francs par mois en plus, pour que tu aies plus de temps d'étudier et avoir de meilleures notes. Ce n'est pas consolant pour des parents, je t'en assure. Je t'envoie donc les notes que tu as obtenues, que je crois que tu feras ton possible pour te corriger et pour nous donner la consolation que tu travailles, que tu fais ton possible.

Nous te souhaitons une bonne heureuse année, que tu sois bien courageux pour le travail, pour tes études.

Ton père

François.

(Cart. 44/2/23. - Suit le détail des notes.)

¹ L'échelle des notes à Saint-Maurice différait de celle de Saint-Michel, à Fribourg : I = très bien ; II = bien ; III = médiocre ; IV = mal ; V = très mal. - En réalité, selon le détail des notes que recopie son père, Maurice Troillet a obtenu 3 de thème latin, 4 de versification latine et 5 de dessin.

[Bagnes, janvier 1898]. - François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Maurice.

Mon cher Maurice, Etant toujours maladif, pour aider à ma guérison, je viens d'apprendre que tu ne travailles nullement, que tu seras l'avant-dernier pour l'arithmétique, que tu ne t'es pas corrigé envers M. le curé [Revaz]. J'ai donc une grande consolation des peines que je me suis données pour t'instruire.

Je te prie quand même encore une fois de faire ton possible, de te corriger, de travailler ; si tu ne peux pas, il vaut mieux que tu rentres à la maison.

Ton père qui t'aime

Troillet.

(Cart. 44/2/24.)

[Saint-Maurice, le 11 janvier 1898]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, Je viens de recevoir votre lettre. Je me demande comment vous pouvez croire un curé [L. Revaz] en colère, parce que je lui avais dit de chauffer un peu plus mon fourneau. Je ne prends pas la peine de me défendre de ce qu'il vous a dit, parce que ce n'est pas vrai ; il suffit que je vous assure que c'est faux. Quand je pense à ce qu'il vous a dit et que vous le croyez, il me prend de violentes colères. C'est impossible de lui plaire, à ce brave curé ; il me dit que je suis fier avec sa servante¹, qui est assez bête entre parenthèses. Personne ne m'a fait un tel reproche.

Voilà tout ce que je puis vous dire pour me défendre. Chers parents, croyez-moi, je ne veux point vous faire de la peine. Je suis assez grand, assez sérieux pour que vous soyez sans inquié-

¹ C'était pourtant une Bruchez, de Bagnes, au dire de M^{lle} Julia Troillet.

tude sur mon compte. Ne croyez pas tout ce que peuvent vous dire deux ou trois chanoines. D'ailleurs, M. le curé m'a dit quelquefois des mensonges. Témoin², l'autre jour il m'a dit que l'oncle dessous³ était descendu exprès pour moi, qu'il lui avait dit qu'il craignait beaucoup pour plus tard, parce que j'avais trop beau temps à la maison, etc... Cent autres sottises comme celle-là.

Je veux bien m'en tirer aussi bien qu'eux grâce à Dieu, je ne suis pas plus bête qu'eux.

Mais cela doit vous suffire pour vous rassurer.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

[P.-S.] Envoyez, s. v. p. *Lettres* marquise de Sévigné, 5 volumes.

(Cart. 44/1/95.)

² « Témoin », c'est-à-dire : pour preuve.

³ C'est l'oncle Sigéric Troillet, qui habite au rez-de-chaussée de l'Abbaye, au Châble.

87

Saint-Maurice, le 12 janvier 1898. - Le chanoine Louis Revaz, curé de Saint-Maurice, à François Troillet, juge, à Bagnes.

Monsieur le juge, Le jour que j'ai reçu votre lettre, Maurice ayant manqué la classe, je ne sais pourquoi, puisqu'il ne m'en a rien dit, j'allais pour ce motif et pour plusieurs autres, lui faire une *verte remontrance*¹ ; votre lettre m'a donné du courage et je n'ai pas manqué d'être un peu grec², car cela n'allait plus et ne pouvait durer longtemps ; dès lors, j'ai remarqué un mieux très sensible ; il fait des efforts pour se surveiller et j'espère qu'il continuera. Je n'ai pas craint d'en parler clairement à votre frère³ et à M. le

¹ Les passages et les mots transcrits en italique sont soulignés dans l'original.

² « Etre grec en quelque chose, y être habile, trop habile. » (Littré.)

³ Sigéric Troillet.

professeur Fellay⁴. Je puis d'autant mieux réussir que je remarque avec *plaisir que vous ne le soutenez pas* ; du reste, je fais tout ce que je puis pour être *bon* avec lui, mais il me faut bien quelquefois être sévère.

Mes meilleures amitiés et respectueuses salutations.

R. L.

(Cart. 43/2/7.)

⁴ Ancien professeur au collège de Saint-Maurice, le chanoine François Fellay (voir lettre n° 18, note 1) est en ce moment vicaire à Bagnes.

88

Fribourg, le 20 février 1898. - Marie Troillet à ses parents, à Bagnes.

Bien chers parents, Je tiens à vous donner de nos nouvelles lors même que vous gardez le silence. Comment va papa ? Nous espérons que le Bon Dieu et la bonne Vierge exauceront nos prières et accorderont la guérison de notre cher papa. Et notre bonne maman, ressent-elle la fatigue ? Nous prions aussi pour elle. Notre chère petite sœur Amélie, est-elle toujours gaie et travailleuse ? Aujourd'hui, nous avons la visite de notre cher frère Maurice¹ ; nous sommes toutes contentes et heureuses. Il s'en ira demain, je pense, par le train d'onze heures. Quelques pensionnaires ont joué une pièce jeudi gras et vendredi² ; c'était très joli ; d'autres ont fait de la musique. Ici, il a neigé, mais la neige disparaît car après il pleut ou il fait beau temps. Je pense qu'en Valais il en fera autant, car Maurice nous dit qu'il n'y a pas beaucoup de neige.

Nous avons fini de subir nos examens ; nous sommes très contentes, car maintenant nous sommes plus libres, nous n'avons plus ce souci. Nous avons aussi aujourd'hui lundi et mardi les Quarante-Heures. Nous avons nos demi-heures d'adoration, mais comme

¹ Voir lettre suivante.

² Représentation interne : on n'en trouve pas de compte rendu dans le journal *La Liberté*.

nous sommes nombreuses nous ne pouvons aller toutes le même jour, mais nous pouvons aller à la tribune des pensionnaires autant de fois que nous voulons, et c'est surtout là, chers parents, que nous pensons à vous.

Je vous quitte, chers parents, en vous disant que nous allons bien et ne nous ennuyons pas, cependant nous laisserons bien échapper quelques larmes quand Maurice s'en ira.

Votre fille qui vous aime de tout son cœur

Marie-Louise,
Enfant de Marie.

(Cart. 43/2/10.)

89

[Saint-Maurice, le 22 février 1898]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'arrive de Fribourg. Julia et Marie vont très bien. La sœur m'a dit qu'elle était contente et qu'elles travaillaient bien. Elles se sont débrouillées, m'a-t-elle dit, mais elles sont assez délicates de santé, aussi je crois que depuis Pâques vous pourriez bien les retirer. D'ailleurs, papa est malade, Amélie fait sa première communion, Julia et Marie sont devenues faibles à Fribourg l'année passée, car l'air de Fribourg n'est pas sain pour les Valaisans. Il vous faudra écrire bientôt si vous vous décidez à les enlever à Pâques.

Quant à moi, cela ne va pas trop bien avec M. le curé [L. Revaz]. J'en ai parlé à Monseigneur¹ et il m'a dit : « Patientez, et si à Pâques cela ne change pas, vous pourrez changer de pension ». Il m'a encore dit que M. le curé ne comprenait pas mon tempérament, car je ne parle pas beaucoup, ce qui est bien du reste, a-t-il ajouté. Il m'a aussi dit que c'était à cause de la servante, qui du reste est assez bête, que le curé avait colère contre moi. Le curé aime

¹ Mgr Joseph Paccolat (1823-1909), abbé de Saint-Maurice et évêque de Bethléem de 1888 à sa mort.

un peu trop sa servante et sa servante, c'est la maîtresse de la maison. Ce que la servante dit, c'est sacré. Alors comme je n'étais pas au courant de cette affaire, je n'ai pas eu assez d'égard pour M^{me} la servante. Parce que je lui ai dit une fois qu'il ne chauffait pas assez, ce n'est pas là de quoi se fâcher. D'ailleurs, pendant que j'étais loin à Fribourg, il a dit à l'autre pensionnaire qu'il se gênait de moi. Est-ce que j'en puis quelque chose, s'il se gêne de moi ? Si vous saviez comme je me repens de n'être pas retourné à Fribourg ! Je n'aurais pas toutes ces misères qui ne sont rien du tout. C'est ce qui fait les hommes courageux, les misères ; aussi, je suis tout content d'en avoir, je prie le bon Dieu de m'en envoyer. Ne craignez pour moi, je vous promets de devenir un homme dans le sens du mot et, plus, un chrétien. Je travaillerai à réussir mon examen². Pour ces affaires du curé, Monseigneur, qui est très gentil avec moi, qui me passe des livres pour lire, me les arrangera bien.

Chers parents, ne vous inquiétez pas trop de ce que je vous dis là.

A vous de cœur, votre fils reconnaissant

Maurice.

(Cart. 44/1/97.)

² L'examen de maturité (1^{re} partie) qui a lieu à la fin de la Rhétorique.

Bagnes, le 24 février 1898. - François Troillet à son fils Maurice, au collège de Saint-Maurice.

Mon cher Maurice, Je viens de recevoir ta lettre¹ qui nous a fait plaisir, mais de la peine en même temps, en apprenant que tu n'es pas en bonne harmonie avec M. le curé [Revaz]. Je suis toujours maladif encore et on a toujours besoin de tout le monde. Je te prierai de bien vouloir faire ton possible pour te mettre en bon rapport avec lui et d'être gai, de ne rien faire voir et surtout

¹ La lettre précédente, du 22 février.

de ne pas oublier de lui dire *Monsieur le curé*², puisqu'il demande ; c'est respect et c'est juste. Je crois qu'il vaut mieux éviter les rancunes lorsqu'on le peut, lorsqu'on se repent ; on est toujours disposé à dire du bien lorsqu'on se quitte en bon rapport.

Tu me fais bien plaisir lorsque tu me dis que tu veux être un bon chrétien, mais pour être un bon chrétien, il faut savoir pardonner les petits défauts des autres, je n'en doute pas que tu saches le faire. Je compte donc sur toi pour que tu mettes fin à ces petites querelles ; tu nous feras un bien grand plaisir pour qu'on ne puisse pas dire comme on a dit de celui de M. Carron³, que M. le curé n'a pas pu le garder ; il a été obligé de le mettre à la porte. Tu dois bien comprendre que cela ne nous ferait pas plaisir si l'on entendait dire de toi des pareilles choses.

Je termine ma lettre en te recommandant de bien suivre les observations que je viens de te faire. Je te demanderai aussi des nouvelles des cousines Fellay⁴ par Sérapion⁵.

Ton père qui t'embrasse.

(Cart. 44/2/25.)

² Souligné dans l'original.

³ François Carron, en 1897-1898, élève de Philosophie, fils du Dr Benjamin Carron.

⁴ Des cousines Fellay, de Lourtier. Pierre Troillet, père de François, avait épousé Marie-Généreuse Fellay.

⁵ Nous n'avons rencontré personne qui pût nous dire qui était désigné par ce surnom.

[*Saint-Maurice*], le 9 mars 1898. - Le chanoine Louis Revaz, curé de Saint-Maurice, à François Troillet, juge, à Bagnes.

Monsieur le juge, Je reviens à vous au sujet de Maurice. Je vous dirai tout d'abord que, par rapport à moi, cela va mieux depuis quelque temps ; il fait des efforts pour être plus poli et surtout pour ne plus boudier. En fait de caractère, vous savez qu'on ne réforme pas cela tout d'un coup et que malgré les efforts, le

fond reste presque toujours le même ; or, vous connaissez votre fils mieux que moi, je pense, et vous devez savoir à quoi vous en tenir. La question la plus ennuyeuse est celle de ses études. M. Abbet¹ se plaint que Maurice manque trop facilement la classe, surtout les jours d'examen ; de fait, pour ne parler que *depuis un mois*², Maurice a été absent le lundi 21 février tout entier ; il devait revenir dimanche soir, mais il prétend qu'il n'a pas pu le faire. Le jeudi que son cousin Louis [Troillet] est venu me voir, Maurice est allé à Martigny et n'est rentré que le soir à neuf heures ; ce jour-là, il n'a pas manqué de classe, mais était-il prêt pour la classe du lendemain ?

Jeudi dernier, le jour qu'il a reçu votre lettre, il est resté à la cure et m'a dit *pour la première fois* qu'il était malade et qu'il voulait descendre à Monthey à onze heures consulter le Dr Beck³. Il a ainsi manqué la classe toute la matinée ; or, précisément ce jour-là, il y avait de nouveau *examen*. M. Abbet s'est encore un peu fâché et n'a pas cru volontiers au cas de maladie ; j'étais à peu près de son avis quand Maurice vint me dire que le docteur l'avait vraiment trouvé malade et lui avait défendu le vin. Votre lettre arrivait par là-dessus, Maurice était un peu monté. Avant-hier, il a aussi manqué une partie de la classe pour les mêmes raisons. Voilà les faits. Si M. Abbet et M. Coquoz⁴ le trouvent un peu faible, Maurice croit que ces messieurs lui en veulent ou se trompent. S'ils ont peur qu'il ne réussisse pas sa maturité, Maurice n'a pas peur. Que voulez-vous que je dise et que je pense de tout cela ? Je suis vraiment embarrassé, car je ne voudrais pas qu'on puisse dire que votre fils a raté ses examens parce qu'il n'a pas assez travaillé à la cure où il était venu précisément pour

¹ Le chanoine Joseph Abbet (1847-1914), de Vollèges, est alors professeur principal de la classe de Rhétorique. Il sera prieur de l'Abbaye de 1904 à 1909, et en 1909 élu abbé de Saint-Maurice et évêque de Bethléem.

² Les passages et les mots transcrits en italique sont soulignés dans l'original.

³ Alphonse Beck (1822-1902), Dr en médecine, établi à Saint-Maurice, puis à Monthey, « homéopathe de réputation mondiale », député au Grand Conseil de 1873 à 1901.

⁴ Le chanoine Eugène Coquoz est, on l'a vu (lettre n° 18, note 1), le professeur de mathématiques ; il est, en outre, à ce moment-là, directeur de pensionnat.

cela ; j'ai pourtant assez fait de remontrances, assez donné d'avis ; je ne peux pas en faire davantage. Je veux bien croire que Maurice fait à peu près ce qu'il peut, surtout s'il est malade, mais je crois aussi que s'il était au pensionnat où les élèves n'ont pas de *liberté* et sont tenus plus sévèrement que je ne puis le faire, *il serait forcé* moralement de travailler davantage. Après vous avoir soumis ma manière de voir très simplement, je vous *laisse l'entière responsabilité* de prendre une décision. Si vous préférez que je le garde chez moi, je le garderai ; si vous aimez mieux le mettre au pensionnat ou ailleurs, c'est votre affaire. Dans tous les cas, je pense que jusqu'à Pâques les choses pourront cheminer comme par le passé. Vous avez donc du temps pour réfléchir.

Veuillez agréer, Monsieur le juge, les respectueuses salutations de

Votre dévoué

L. Revaz.

(Cart. 43/2/11.)

92

[Saint-Maurice, le 11 mars 1898]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes.

Chers parents, J'ai reçu l'autre jour la lettre de papa me disant que je ne travaillais pas ; aujourd'hui, celle de maman me demandant pourquoi je ne répondais pas. Je viens de voir Louis [Troillet] qui m'a dit que papa était très chagriné de ce que je ne travaillais pas. D'abord, je vous dirai que depuis quelque temps je ne suis pas très bien. J'ai été chez le docteur Beck, à Monthey, et il m'a dit qu'entre autres causes de ma maladie il y avait celle-ci, que je travaillais trop. Il ne faut pas croire qu'un garçon de dix-huit ans puisse supporter le travail comme un homme mûr. Maintenant, je puis bien vous dire que depuis que j'ai été malade, je n'ai plus pu travailler comme auparavant. Maintenant pour cette maladie pendant que je ne vous dis rien, vous n'avez pas

besoin de vous en inquiéter. Je ne souffre pas, mais je ne puis pas travailler comme je le voudrais. Il faudra bien prier pour que je guérisse. Je tâcherai, cher papa, de travailler toujours de plus en plus pour faire mon devoir et vous faire plaisir. Maintenant, si je suis malade encore quelque temps et que je ne puisse absolument pas travailler afin de réussir, je ferai l'année prochaine¹ et je vous garantis de le réussir avec succès. Si je suis sain, je ferai mon possible pour réussir et Dieu fera le reste.

Papa m'a dit dans sa lettre que je ne me corrigeais pas à l'égard de M. le curé [L. Revaz]. Vous avez dû recevoir une lettre. Je pense que cela suffit, mais je désirerais que vous la conserviez pour que je puisse la lire à Pâques. Papa croit peut-être que je n'ai pas le goût de l'étude. C'est tout le contraire et je ne voudrais absolument pas cesser. Mais si papa me le commande, je le ferai. Vous ne savez pas, chers parents, combien je vous aime, combien j'ai eu de tristesse en recevant la lettre de papa ; j'en ai pleuré. Si je ne travaillais pas, je vous l'avouerais franchement. Mais puisque vous le croyez, je vous renouvelle ma promesse de bien travailler. Je ne puis pas vous promettre que vous serez contents de moi, car vous pouvez recevoir des lettres d'autres personnes malintentionnées. Quand vous verrez Louis [Troillet], vous lui demanderez de mes nouvelles ; je l'ai vu ce soir. Quant à mon examen, si je suis malade, je serai peut-être obligé de le faire l'année prochaine.

Je termine ma lettre en vous protestant de mon affection pour vous, en vous demandant pardon si j'ai manqué à votre égard, en vous promettant de travailler, en vous assurant que je ferai toujours mon possible.

Votre fils reconnaissant

Maurice.

[P.-S.] J'attends une réponse bientôt. Vous m'aviez commandé d'aller à Fribourg. Ici, on a dit que c'était pour m'amuser que j'y suis allé ; j'aurais mieux fait de n'y jamais rentrer, dans ce collège de Saint-Maurice, car ils ont toujours un peu de colère, car

¹ Maurice Troillet veut dire qu'il se présentera à son examen de maturité l'année scolaire suivante.

j'ai quitté une année et alors on me tape dessus. On me dit : « Vous auriez mieux fait de ne jamais quitter », et moi, je dis : « J'aurais mieux fait de ne jamais revenir. »

(Cart. 44/1/98.)

93

Martigny, le 8 avril 1898. - L'abbé Antoine Dibling¹, aumônier du collège Sainte-Marie, à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mon cher Maurice, Je viens d'apprendre l'affreux malheur qui plonge votre famille dans le deuil². Il m'est impossible de vous accompagner aux funérailles de votre si regretté père, puisque je dois me rendre demain dans une paroisse du Centre pour aider M. le curé pour les Pâques. Je vous accompagnerai de cœur et par mes prières pour le repos de cette chère âme. Courage, mon cher Maurice, priez et faites prier pour le repos de l'âme de votre père et ne laissez pas fermer sa tombe sans lui promettre de suivre ses exemples de probité, d'honneur et de vie chrétienne. Donc, mon ami, soyez le digne fils d'un tel père.

Je vous assure que je me fais un devoir de recommander d'une manière particulière cette chère âme au bon Dieu, au saint sacrifice de la messe. Votre père était un chaleureux défenseur de la bonne cause et de la religion ; c'est pourquoi nous pouvons espérer que dans l'éternité il aura trouvé un juge favorable qui lui donnera le repos et le bonheur éternels. Encore une fois, mon cher ami, du courage puisé dans les pensées que la foi nous suggère. Et puis, ce bon père que vous pleurez vous sera peut-être plus utile auprès du bon Dieu. Car Dieu sait bien ce qu'il nous faut et dites bien

¹ L'abbé Antoine Dibling (1855-1932), de Eschbach (Alsace), prêtre en 1886, occupa divers postes d'aumônier à Marast (Haute-Saône), Martigny, Givernich (Luxembourg), etc. - B. Pugin, *op. cit.*, p. 172.

² François Troillet vient de décéder, à Bagnes, le 7 avril 1898.

avec un homme célèbre dans l'histoire : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté, que son Saint Nom soit béni. »³

Agréez donc, mon cher Maurice, mes plus sincères condoléances pour vous et votre excellente famille.

Tout vous en Notre-Seigneur.

A. Dibling, aumônier.

(Cart. 44/2/26.)

³ Adaptation de *Job* I, 21 : *Dominus dedit, Dominus abstulit... sit nomen Domini benedictum.*

94

Saint-Maurice, le 9 mars [erreur pour avril] 1898. - Le chanoine Joseph Chambettaz¹ à Maurice Troillet, à Bagnes.

Bien cher Maurice, J'ai ressenti une bien vive douleur en apprenant la perte immense que vous et votre chère famille venez d'éprouver. Je prends, cher Maurice, une large part à votre malheur et vous prie d'agréer vous-même et de présenter à votre bonne mère et à toute la famille mes condoléances.

Vous connaissez, bien cher Maurice, l'ami qui vous parle ; vous connaissez mes sentiments à votre égard ; c'est vous dire assez combien est grande ma douleur à la pensée que vous êtes dans le deuil et les larmes. O mon cher Maurice, courage et confiance ! Sans doute le sacrifice que le Bon Dieu vous demande est grand et pénible, mais puisque telle est la volonté de ce bon Maître, nous devons après lui dire le fiat de la résignation. Nous aimons par nos calculs humains à multiplier les jours de ceux que nous chérissons, et voilà pourquoi une séparation subite et prématurée nous est si douloureuse. Cependant une grande consolation vous reste dans votre épreuve, cher Maurice : l'espérance de le

¹ Le chanoine Joseph Chambettaz (1872-1940) était à ce moment-là professeur de Rudiments et surveillant au pensionnat. Il sera curé de Saint-Sigismond, à Saint-Maurice, de 1924 à sa mort. - Voir sa nécrologie par F.-M. Bussard, dans *ESM*, 1940, pp. 116-120.

croire et même je dirai avec confiance de le savoir jouissant de la récompense de ses labeurs, l'espérance de le revoir, de le rejoindre un jour. O cher Maurice, courage.

J'ai connu et admiré ce bon père, ce grand et fervent chrétien. Quelles leçons il nous donne, quels exemples il nous laisse ! Il me semble entendre ce père bien-aimé vous dire : « O mon bien cher Maurice, j'ai entrepris telle grande œuvre, c'est à toi de la poursuivre et de la mener à bonne fin. » Vous me comprenez, n'est-ce pas, bien cher ami ? Encore une fois, courage et persévérance !

Prions, prions ensemble, cher Maurice, pour celui qui vient de nous quitter. Je vous promets un memento tout spécial à la sainte messe pour votre père bien-aimé et pour vous, afin que le bon Dieu accorde à l'un le repos éternel et à l'autre la force chrétienne pour faire généreusement le plus grand de tous les sacrifices.

Adieu, mon bien cher Maurice. Je vous prie d'agréer l'assurance de mon affectueux dévouement en N. S.

Votre bien dévoué

Chne Jos. Chambettaz.

(Cart. 44/2/27.)

Saint-Maurice, le 10 avril 1898. - Le chanoine Joseph Abbet¹ à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mon très cher Maurice, Puisque les circonstances m'ont empêché d'être auprès de vous pour accompagner à sa dernière [demeure] le père chéri que vous pleurez et le chrétien que regrette le pays tout entier, vous voudrez bien agréer ces deux mots comme témoignage de la part que je prends à votre profonde et filiale douleur. Je n'entreprends pas de vous consoler par des paroles humaines qui ne serviraient qu'à vous faire sentir davantage la grandeur de la perte que vous venez de faire, et cela sans aucun profit pour votre âme. L'épreuve par laquelle vous passez est un de ces moments que Dieu réserve aux âmes pour les faire monter

¹ Sur le chanoine Joseph Abbet, voir lettre n° 91, note 1.

jusqu'à lui en leur montrant la fragilité de la vie et la vanité des choses d'ici-bas. C'est donc plus haut que la terre qu'il faut porter vos regards à cette heure de cruelle angoisse. Vous pouvez tourner vos yeux vers le ciel avec d'autant plus de confiance et de saintes émotions que vous êtes plus sûr d'y voir l'âme chrétienne et vertueuse de votre père bien-aimé. Vous lui devez sans doute beaucoup de choses à ce bon père, mais je me permets de vous assurer que le bien le plus précieux qu'il vous laisse, c'est son exemple de chrétien sans peur et sans reproche. Voir partir de telles âmes, c'est pénible sans doute, c'est douloureux toujours, mais c'est aussi consolant, car on garde l'espoir de les retrouver et de pouvoir leur dire un jour merci pour le bien qu'elles nous ont fait et les bons exemples qu'elles nous ont donnés.

Veuillez agréer, cher Maurice, et faire agréer à Madame votre mère, à toute votre famille, à Monsieur le président du tribunal [Sigéric Troillet], mes sentiments de condoléance.

(Cart. 44/2/28.)

J. Abbet, chne, professeur.

96

*Saint-Maurice, le 12 avril [1898]. - Le chanoine Eugène Coquoz¹
à Maurice Troillet, à Bagnes.*

Bien cher Maurice, J'ai été bien peiné d'apprendre la triste nouvelle de la mort de votre bien-aimé père.

Je vous assure, cher Maurice, que je partage votre deuil et votre douleur et que les condoléances que je tiens à vous apporter, ainsi qu'à toute la famille, sont bien sincères.

Bon courage, cher Maurice, marchez sur les traces de celui qui hélas ! n'est plus, mais dont les exemples et les conseils restent.

Veuillez avoir la bonté de présenter de ma part mes condoléances à Madame votre mère et agréez pour vous-même, cher Maurice, l'assurance de mon sincère attachement.

(Cart. 44/2/29.)

Chne Coquoz.

¹ Sur le chanoine Eugène Coquoz, voir lettre n° 18, note 1, et lettre n° 91, note 5.

Saint-Maurice, le 13 avril 1898. - Mgr Joseph Paccolat¹, abbé de Saint-Maurice, à Maurice Troillet, à Bagnes.

Bien cher Maurice, La vive et sincère affection que je te porte m'oblige à venir t'assurer de la grande part au terrible malheur qui vient de te frapper. Sois assuré que je partage ta douleur et combien je voudrais pouvoir l'adoucir ou la calmer. Oh ! oui, c'est un bien douloureux événement qui vient de t'accabler au printemps de la vie, avant d'avoir peut-être déterminé la carrière dans laquelle tu devras t'engager. Oh ! que la vie est peu de chose !

Prends courage, mon cher, ne te laisse pas trop abattre par cette terrible épreuve ; c'est dans le malheur que se montre le vrai courage. Résigne-toi à la volonté de Dieu, aie toujours confiance en lui, il [est] le père des orphelins. En disant ton pater, dis avec le plus [grand] abandon : « Soyez Père, puisque j'ai perdu celui que j'avais sur la terre. » Encore une fois, prends courage, le malheur mûrit le jeune homme et lui fait prendre les fortes résolutions. Continue tes études avec plus d'énergie encore s'il est possible, et c'est ainsi que tu correspondras aux intentions du cher père que tu as perdu et à l'espoir qu'il fondait sur toi. J'espère donc te revoir bientôt.

Si mon affection peut t'être utile en quoi que ce soit, tu peux avoir recours à moi. Combien je désirerais pouvoir te tenir lieu [de] père. Sois au moins bien persuadé que j'en ai toute l'affection.

Adieu, cher Maurice, il ne nous reste plus qu'à prier pour celui que tu pleures et surtout à [te] montrer digne de lui.

Adieu encore et je finis en priant le Sacré Cœur de Jésus qu'il fortifie le tien et je te bénis au nom de ce Sacré Cœur.

† Joseph Paccolat, abbé de
Saint-Maurice, évêque de Bethléem.

(Cart. 44/2/30.)

¹ Sur Mgr Joseph Paccolat, voir lettre n° 89, note 1.

*Saint-Maurice, le 13 avril 1898. - Le chanoine Camille Carron¹
à Madame François Troillet, à Bagnes.*

Madame, Depuis huit jours, mon cœur ému prend part à la douleur lamentable qui vient de vous frapper. J'espérais d'abord aller accompagner à sa dernière demeure ce vénéré époux que le ciel vient d'enlever à votre bien juste affection, mais mes supérieurs m'appelaient ailleurs. C'est pourquoi aujourd'hui je me fais un devoir de confier à cette feuille de papier les sentiments de douleur qui m'animent en une pareille circonstance.

Je vous assure, Madame, que, quoique je n'aie pas l'honneur d'appartenir à votre parenté, ma peine n'est pas moins sensible. Quiconque a pu lire dans ce cœur d'or et être en contact avec cette âme d'élite doit éprouver une douleur bien pénible lorsqu'il doit se dire : « Ce cœur ne bat plus, cette âme si bonne n'est plus sur cette terre. » Vous avez pleuré, Madame, et vous pleurez encore. Ce n'est pas moi qui viendrais vous dire : « Séchez vos larmes, oubliez votre douleur. » Ce serait méconnaître le cœur d'une épouse qui vient de perdre ce qu'elle avait de plus cher au monde. Mais vous voudrez bien cependant me permettre de vous engager à supporter cette douloureuse épreuve avec tout le courage et la résignation d'une âme vraiment chrétienne, telle que la vôtre. Oui, la perte est cruelle, mais aussi votre résignation sera entière et toujours vous répéterez ces paroles que la douleur ne pourra vous faire oublier : « Le Seigneur me l'avait donné, il me l'a ôté, que son saint nom soit béni². » Pour moi, je ne puis mieux faire pour vous exprimer la part que je prends à votre douleur qu'en vous assurant que je prierai longtemps encore pour le repos de l'âme de votre bien-aimé et regretté époux.

¹ Le chanoine Camille Carron (1870-1943), de l'Abbaye de Saint-Maurice, alors professeur de Principes au collège, procureur de l'Abbaye de 1907 à 1919, curé de Bagnes de 1919 jusqu'à sa mort. - Voir sa nécrologie par F.-M. Bussard, dans *ESM*, 1943, pp. 24-27.

² Adaptation de *Job* I, 21.

Encore une fois, Madame, je prends une large part à votre deuil et je finis cette triste lettre en vous assurant de mon religieux attachement.

Chanoine Camille Carron.

(Cart. 43/2/12.)

99

[Saint-Maurice], le 14 avril 1898. - Le chanoine Louis Revaz¹ à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mon cher Maurice, Je partage de tout cœur votre douloureuse épreuve et vous engage à la supporter avec les sentiments les plus chrétiens. Ce sont ces sentiments, du reste, qui ont toujours animé votre regretté père et tout le monde vit de la pensée qu'ils se retrouveront toujours dans le fils.

J'ai appris que vous aviez indirectement fait des démarches auprès de la famille Oscar de Cocatrix² pour y aller en pension et que la famille O. de Cocatrix était contente de vous recevoir. M. Oscar, père, m'en a parlé lui-même en ce sens. Je suis heureux moi-même que vos désirs puissent ainsi être satisfaits et j'espère que malgré notre séparation momentanée nous resterons amis.

Veuillez accepter mes plus sympathiques condoléances, les offrir à votre bonne mère, avec l'assurance de mon entier dévouement.

Votre ami

L. Revaz.

(Cart. 44/2/31.)

¹ Le chanoine Louis Revaz est alors curé de Saint-Sigismond, à Saint-Maurice, chez lequel Maurice Troillet est pensionnaire. - Voir lettre n° 80, note 1.

² Oscar de Cocatrix (1829-1908), ancien officier au service étranger, préfet du district de Saint-Maurice de 1875 à 1880, avait épousé Marie de Quartéry. Ce sont les parents du futur chanoine Oscar de Cocatrix (1865-1941), qui est alors diacre à l'Abbaye. - *Alm. gén.*, t. VII, 1943, p. 714.

Brigue¹, le 18 avril 1898. - Maurice Troillet à sa sœur Amélie, au Pensionnat Sainte-Clotilde, à Aigle.

Ma chère sœur, Tu penses que je ne te ferai pas trop attendre une réponse. Tu as raison, et lors même que tu crois que ton frère est tant fier, je te réponds le 18 et toi, tu m'as écrit le 16 ; j'aurais dû te répondre déjà le jour même, mais pardonne-moi, une autre fois je te répondrai par retour du courrier. Tu es donc toute contente d'être au pensionnat ; tant mieux pour toi ; oui, sois toujours contente d'étudier, de t'instruire, sois bien gentille, obéissante ; si tu savais comme l'obéissance fait du bien, on est plus courageux au travail, plus gai. Sois toujours gaie, de bonne humeur, ma chère Amélie, il n'y a rien de pareil que la gaieté pour entretenir la santé, pour faire passer rapidement les jours. Je n'aime pas les enfants tristes et j'aimerais mieux que tu sois trop étourdie que pas assez, cela montre du moins qu'on a du sang dans les veines et, si l'on veut tourner cette activité qui se déborde en étourderie pour le travail, on peut faire beaucoup de progrès. Si Marie est triste, il te faut la consoler, lui donner de la gaieté et lui rappeler ce que j'ai dit dans cette lettre.

Amélie, tâche donc d'être gaie et que Marie le soit aussi. Voilà pour la gaieté.

Ne crois pas que mon sermon soit déjà fini ; non, j'ai encore d'autres conseils à te donner qui peuvent bien aussi servir à Marie.

Tâche d'être toujours attentive. En classe, en étude, ne pas rêver à la maison, à la récréation. Sitôt que tu aperçois que tu penses à autre chose qu'à ce qu'on dit en classe, ou à ce que tu étudies en étude, quitte tout de suite la rêverie pour te mettre à l'ouvrage, à écouter ce que ta maîtresse dit. Si tu n'es pas attentive, tu n'apprendras rien.

¹ On ignore pour quelle raison cette lettre de Maurice Troillet, alors élève au collège de Saint-Maurice, écrite dix jours après la mort de son père, est datée de Brigue.

Tu te rappelles l'histoire de la chèvre de M. Seguin que je t'ai lue pendant les vacances² ; il ne te faut pas faire comme elle, toujours rêver à autre chose, sans cela on s'ennuie, on devient maigre et malade, et puis quand on est loin le loup vient et puis vous mange. Pour toi, le loup, c'est la paresse qui vient et rend bête, sans esprit. Tu vois bien qu'il faut être attentive.

Pour aujourd'hui, je te fais grâce du reste du sermon. C'est bien assez comme ça, n'est-ce pas ? Tu diras bien : « Maurice ferait mieux de ne pas tant faire de sermon, mais beaucoup mieux faire lui-même. » Il ne te faudrait pas dire cela et ne pas le croire, car ton frère a le droit et le devoir de te donner de bons conseils.

Cela t'aura bien fait un drôle d'effet lorsque tu es entrée au pensionnat : des murs tout autour, tranquillité, silence, recueillement, esprit de prière.

Cela te changera, ma bien chère petite sœur. Tu verras comme tu deviendras meilleure, et cela sans t'en apercevoir, sans effort.

Et Marie, ne veut-elle pas m'écrire ? Est-elle encore fâchée de ce que je ne lui ai pas répondu avant Pâques ? Cette fois, je lui répondrai de suite, une lettre assez longue, contenant un beau petit sermon, sur le sujet qu'elle voudra, si elle veut m'en donner, sur la littérature si elle veut.

Pour aujourd'hui, assez, n'est-ce pas ? vous êtes contentes d'être à la fin, et moi aussi.

Votre frère qui vous aime

Maurice.

(Cart. 44/1/99.)

² Dans les *Lettres de mon moulin*, d'Alphonse Daudet.

Saint-Maurice, le 19 avril 1898. - Le chanoine Louis Luy¹ à Madame François Troillet, à Bagnes.

¹ Le chanoine Louis Luy (* 1868), de Lourtier, directeur de la Grande Ecole de Bagnes de 1900 à 1908. « En 1909, à la suite de difficultés avec sa communauté, il se sécularisa et partit pour l'Amérique. » Pierre Gard, *op. cit.*, pp. 65-66.

Madame, Je viens de voir M. le curé [Revaz] et je lui ai causé de Maurice. Il m'a dit qu'il vous avait écrit la dernière lettre², persuadé que Maurice ne désirerait plus revenir en pension chez lui. J'ai cru pouvoir l'assurer du contraire. Il a aussitôt ajouté que si la préoccupation de chercher une autre pension dût nuire à ses études ou l'en détourner, il ne faisait aucune difficulté de le recevoir et que je pouvais vous en informer. Mgr [Paccolat], M. le préfet du collège³ sont très étonnés que Maurice hésite à continuer ses classes. J'espère qu'il prendra courage, qu'il descendra bientôt et que j'aurai l'avantage de le voir souvent.

Je vous écris à la hâte.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Chne Luy, professeur.

(Cart. 43/2/13.)

² Un mot rajouté maladroitement rend obscur le sens de cette phrase. L'auteur a voulu dire : « ... vous avait écrit la semaine dernière », qui est une allusion à la lettre n° 99.

³ Le chanoine Pierre Besse. - Voir lettre n° 33, note 1.

102

[*Saint-Maurice, mai 1898*]. - *Maurice Troillet à sa mère et à ses sœurs, à Bagnes.*

Chère mère et chères sœurs,

J'attends chaque jour de vos lettres, mais c'est en vain, je n'en reçois point. D'abord, je tiens à vous dire que vous feriez bien de vendre *Tonaiza*¹, car pour la mettre à la montagne elle ne pourra pas facilement résister, car elle est vieille ; il faudrait donc en acheter deux autres.

J'ai reçu une lettre de M. le prévôt du Saint-Bernard² que voici. Je suis indécis pour mon examen, car si je le ratais, quel

¹ Nom d'une vache.

² Théophile Bourgeois (1855-1939), prévôt du Saint-Bernard depuis 1888.

coup ! Si je le réussis, on dira : « Il a été protégé ». J'aime mieux aller l'année prochaine à Einsiedeln, et pensez donc si je ne produirai pas un bien meilleur effet en revenant avec le diplôme d'Einsiedeln qu'avec celui de Saint-Maurice. J'en parlerai à M. [Achille] Chappaz, et suivant ce qu'il me dira, je verrai ce que je dois faire.

Maintenant, il faudra me dire quand Amélie fait sa première communion³. Ici, on vient de faire la communion dimanche passé ; je n'ai pas été à l'Abbaye ; j'ai été à la messe à la paroisse. Si tu avais vu, Amélie, comme ils étaient pieux et sages, ces enfants !

Maintenant, Amélie, que tu vas bientôt faire ta première communion, ne pense plus qu'à cela. Pense uniquement que si tu fais une bonne première communion, papa, s'il est encore en Purgatoire, ira directement au ciel et nous, nous serons tous heureux sur la terre et bons chrétiens. Si tu fais une mauvaise première communion, nous serons tous malheureux. Non, je suis sûr que tu feras une bonne première communion.

Commence une neuvaine à Saint-Marc⁴ ; vous irez sans autre, et toi, et Julia et Marie — pour que tu fasses une bonne première communion ; dis surtout à Marie, à Julia, à maman, de faire souvent des communions pour toi, moi aussi j'en ferai. Prie beaucoup, mais surtout sois bien sage, fais qu'on ait rien à te reprocher, que tu sois de jour en jour plus sage.

Communie souvent de désir, c'est-à-dire quand tu es à la messe, à l'église, n'importe où, tu penses que tu voudrais bien avoir Jésus dans ton cœur ; tu lui dis : « Jésus, je désire ardemment vous recevoir. »

Maintenant que j'ai bien parlé à Amélie, il me reste encore quelque chose à dire : c'est sur ta confession ; prépare-toi bien, cherche à connaître tous tes péchés, dis tous ceux que tu sais, repens-toi et sois tranquille, ne te fais pas de la bile.

Vous, mes chères sœurs, n'oubliez pas papa ; ah ! les morts, on les oublie vite ; papa si bon qui nous aime tant déjà oublié, oh

³ La première communion d'Amélie a eu lieu en mai 1898, à une date que ses sœurs ne peuvent plus préciser.

⁴ Voir plus loin, lettre n° 105, note 7.

non ! c'est trop vilain ; allez tous les jours prier sur sa tombe, ornez sa tombe de fleurs et de prières.

Soyez laborieuses, travaillez, travaillez encore et travaillez toujours, et pour cela, que faut-il ? se coucher vite et lever vite. Ne vous levez jamais après six heures. Sitôt levées, la prière, la toilette ; la toilette, il faut vite la faire ; puis, ensuite, on va ici, là, voir ce qu'un fait, ce qu'un autre fait, et venir le dire à maman. Si vous ne travaillez pas, si vous ne priez pas, le travail est une prière quand on l'offre à Dieu. Si vous ne travaillez pas, nous sommes perdus. Vous serez d'inutiles et méchantes filles, et soyez gentilles l'une envers l'autre. Je veux, quand je rentrerai à la maison, que cela cesse ; sans cela, j'y mettrai ordre. Travaillez, travaillez encore, travaillez toujours, avez-vous compris ?⁵

[P.-S.] L'autre jour, j'ai oublié de timbrer la lettre, je crois ; j'étais distrait.

Envoyez-moi au plus vite quatre chemises, six bas, cinq ou six mouchoirs de poche.

(Cart. 44/1/157.)

⁵ Cette lettre non signée et démunie des salutations habituelles, on doit supposer qu'elle nous est parvenue incomplète d'un feuillet au moins.

[Saint-Maurice, le 8 juillet 1898.] - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Chère maman, Je vous fais une courte lettre ; je fais peut-être l'examen mercredi ou mardi ; je monterai donc vendredi prochain. Maman, on me dit que vous maigrissez, que vous ne mangez rien. Songez donc que ce n'est pas bien, je sais bien que la douleur est grande et ce n'est pas moi qui vous dirais comme disent certaines gens de ne plus y penser. Non, pensez-y, mais résignez-vous. Pensez à la Sainte Vierge voyant son fils mourant sur la croix. Ici, à Saint-Maurice, vient de mourir un homme de cinquante ans qui

commençait à être riche. Il laisse beaucoup de choses à régler, une femme et plusieurs enfants dont le plus âgé a quinze ans, et un autre homme qui nourrissait sa femme et ses enfants par son travail de chaque jour laisse de jeunes enfants et une pauvre femme dans la misère. Partout l'on souffre, il n'y a point d'hommes qui ne souffrent. Aussi, prenons bon courage et consolons-nous en pensant qu'en nous conduisant bien nous reverrons bientôt papa. Prions pour lui, priez aussi pour mon examen et pour moi. J'ai fait faire votre portrait et celui de papa, et six photographies grandes ; cela vient à 70 francs le tout. Le monument, il faut bientôt le commander pour l'avoir cette année, on fera celui avec la croix comme pour Georges Stockalper¹, 440 francs, et pour le registre du commerce, envoyez-moi votre signature.

Je termine. Bon courage.

Votre tout dévoué

Maurice.

(Cart. 44/1/100.)

¹ Georges de Stockalper (1860-1898), avocat et notaire à Saint-Maurice, député au Grand Conseil de 1889 à 1898, juge-instructeur du district de Saint-Maurice de 1895 à 1898, conseiller aux Etats de 1896 à 1898, décédé à Saint-Maurice, le 11 février 1898.

104

Saxon, le 16 septembre 1898. - Maurice Guigoz à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mon cher, Je ne demande pas mieux que de vous procurer les livres nécessaires pour la comptabilité d'une banque, mais auparavant il faut que je sache le système que vous préférez adopter pour votre tenue de livres, car on commande ceux-ci en conséquence.

A moins d'empêchements imprévus, je monterai à la maison¹ la veille de la Saint-Maurice² et nous nous entendrons alors défi-

¹ Maurice Guigoz habitait à Champsec.

² La fête de la Saint-Maurice est célébrée le 22 septembre.

nitivement sur ce qui convient le mieux pour vous. Inutile de vous dire que je suis à votre entière disposition pour tous les renseignements que vous pourriez avoir à me demander.

En attendant le plaisir de vous revoir, je vous salue bien cordialement.

Votre tout dévoué

Maurice Guigoz.

(Cart. 44/2/35.)

[Brigue, le 4 octobre 1898]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Ma chère maman, Je veux d'abord vous parler des affaires de la maison. Vous devez faire le compte de Zacharie Fellay¹ et le porter au procureur ; il m'a dit qu'il voulait le payer. Avez-vous remis l'acte Nicoud à Closuit ? Sinon, faites-le. Comptez à la maison neuve² les bouteilles de bouché et voyez si les domestiques en boivent. Quand voulez-vous faire l'inventaire ? Préparez-le, vous, Angelin³ et Julia. Travaillez une semaine, s'il le faut, les trois, laissant de côté tout le reste, mais ne laissez pas fourrer le nez à Louis [Troillet] ou à l'oncle [Sigéric Troillet], sans cela je quitte le collège tout de suite. J'avais déjà commencé un peu avec Angelin. Reparez à [Maurice] Guigoz pour la comptabilité de la banque. Demandez-lui s'il n'a pas une semaine de vacances durant cet automne et s'il veut bien vous la consacrer pour travailler au bureau. Vous le paierez ce qu'il faudra. Pour cet hiver, vous pouvez garder Antoine [Luisier]. Dites-lui que je viendrai pendant l'hiver et que je lui recommande de bien soigner toutes les vaches,

¹ Nous avons renoncé à identifier les personnages dont il est question dans cette lettre d'affaires.

² La « Maison neuve », vis-à-vis de l'Abbaye, de l'autre côté de la rue, au Châble. Voir lettre n° 17, note 5. - Le magasin principal était celui de Fully, établi dans une maison construite par François Troillet.

³ Angelin Vaudan (1870-1959), instituteur, secrétaire communal, président de Bagnes.

mais surtout le veau noir. Quand vous m'enverrez les habits, c'est-à-dire le linge, mettez-moi dedans une ou deux bouteilles de ce bon rouge bouché. Dites à Julia de me faire un ruban pour les Etudiants suisses, et cela au plus vite, car j'en ai besoin dans quelque temps⁴. Elle peut me le faire en coton, vert, blanc, rouge, large d'environ deux centimètres et demi, le tiers en vert, le tiers du milieu en blanc et le tiers de dessus en rouge, d'une longueur qu'elle mesure pour Maurice Baillifard ; on met le ruban sous le bras gauche et l'autre bout sur l'épaule droite. Je voudrais cela vite, et à Marie, vous lui direz, si elle n'est pas loin, qu'elle m'écrive et me donne son adresse. Je veux lui donner une méthode pour bien apprendre qui servira pour Amélie : lire attentivement la leçon deux ou trois fois, puis fermer le livre et écrire ce qu'on sait, puis après corriger en ouvrant le livre, et mettre ce qu'on a oublié.

Maintenant, vous, maman, écoutez parler la philosophie. Le chagrin avec concentration et abbattement irrite la digestion, supprime l'action de l'estomac et prédispose aux affections de cet organe ou rend apte à des hémorragies ou des maladies chroniques. La tristesse qui s'exhale, le chagrin qui se fait jour au-dehors ont bien moins de danger. On voit beaucoup de gens mourir d'un cancer à l'estomac à cause de la tristesse. Pour le moment, vous ne risquez rien, mais vous devez y prendre garde.

Ecoutez encore ceci. En général, le travail n'épuise pas les forces du corps, il les entretient plutôt s'il n'est pas excessif. L'oisiveté est comme la rouille, elle use plus vite que le travail. La clef est claire tant qu'on s'en sert. Se croire toujours en bonne santé, voilà le meilleur remède, et pour Julia et Amélie, faites-les lever matin et travailler et ne leur donnez point de drogues. Mgr Dupanloup a dit dans le même sens : « L'empire du monde appartient au peuple qui se lève plus matin⁵. » Il ne faut pas craindre de se

⁴ Maurice Troillet s'est agrégé à la section *Brigensis* de la Société des étudiants suisses. - Voir *Monat-Rosen*, 43^e année, 1898/1899, p. 141.

⁵ Nous ne sommes pas parvenu à identifier cette citation de Mgr Dupanloup ; elle nous semble d'ailleurs peu conforme à son style. - C'est en somme un énoncé maladroit du proverbe : « L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. »

fatiguer, le travail entretient la santé. Soyez bons et travaillez, et vous ne serez jamais malades. La tristesse n'est bonne à rien, dit l'Evangile⁶. Soyez calme, vivant dans le recueillement et la résignation, voilà ce que veut la religion. J'ai vu M. [Achille] Chappaz, je le reverrai cette semaine ; il est très gentil, il a pour moi un vrai dévouement. Maintenant encore ceci ; commencez avec grand-maman une neuvaine à mon intention à Saint-Marc⁷, et Amélie et vous, maman, et Julia et Marie et grand-maman, vous communiez à mon intention dimanche (entendu).

Adieu, maman, et bon courage.

Mce.

[P.-S.] L'arme la meilleure est encore la prière⁸. On fait ce qu'on doit et advienne que pourra.

(Cart. 44/1/101.)

⁶ *Prov.*, XXV, 20 : *Ita tristitia viri nocet cordi.*

⁷ Chapelle près du Châble. - Voir C. Rust, *La vallée de Bagnes et ses vieilles chapelles*, dans *Ann. val.*, 1945, pp. 446-449.

⁸ Maurice Troillet reprendra cette sentence dans la lettre n° 110.

Brigue, le 10 octobre 1898. - Maurice Troillet à Achille Chappaz¹, conseiller d'Etat, à Sion.

Monsieur le Conseiller d'Etat, J'ai reçu votre honorée du 4 courant. Si je ne vous ai pas répondu plus vite, veuillez m'en excuser. Plusieurs causes m'en ont empêché. D'abord ma plume inhabile a reculé aussi longtemps qu'elle a pu l'envoi de cette

¹ Achille Chappaz (1854-1902), avocat et notaire à Martigny, professeur au collège de Sion et à l'Ecole de Droit valaisanne, conseiller d'Etat chef du département de l'Instruction publique de 1897 à 1902. - Son fils Henri (1888-1960), avocat et notaire à Martigny, député au Grand Conseil de 1937 à 1960, épousera en 1915 Amélie, une sœur de Maurice Troillet. De cette union naîtra en 1916 l'écrivain Maurice Chappaz.

lettre, puis la lecture du précieux ouvrage² que vous m'avez fait parvenir absorbait tous mes loisirs, et tout en retardant mes remerciements, augmentait ma reconnaissance.

Je ne puis assez vous remercier pour l'intérêt que vous me portez et dont vous m'avez donné de si nombreuses marques, d'abord en conseillant à mon père de me mettre à Fribourg et, dernièrement, en me plaçant ici à Brigue. Tout ce que je puis faire, qui est d'écouter vos conseils et de les mettre en pratique, je le ferai, ce sera d'abord ma propre utilité.

Dans l'attente du moment où j'aurai l'honneur de vous causer, veuillez agréer, Monsieur le Conseiller, avec mes sincères remerciements, l'hommage de mon plus profond respect.

Votre serviteur

Troillet Maurice.

(Cart. 44/1/102.)

² Il s'agit sans doute du tiré à part de son travail présenté à la Société helvétique de Saint-Maurice (voir lettre n° 14, note 4) : *Les Trappistes en Valais*, Fribourg, 1893, 46 p.

Aigle, le 16 octobre 1898. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Brigue.

Cher frère, Je viens répondre à ta lettre qui m'a bien fait plaisir. Je te remercie de tes bons conseils, je tâcherai de les mettre en pratique. Je veux te dire ce que je fais au pensionnat. Nous ne nous levons d'abord pas très matin, car c'est seulement à six heures et quart. Je n'en suis pas fâchée, car j'aime bien dormir. Nous allons à la messe tous les jours et c'est là surtout que je prie le bon Dieu pour notre cher papa afin qu'il le mette dans son saint paradis, et enfin pour toute la famille afin qu'il nous donne les grâces qui nous sont nécessaires, surtout à maman qui, tu sais, est toujours chagrinée ; aussi je tâche de bien faire afin qu'elle soit

contente de moi. Après chaque repas nous avons la récréation où tu me commandes de bien m'amuser ; je tâcherai de le faire, mais il passe aussi des moments que je ne puis pas, car quand je pense à mon cher papa l'ennui me prend. Pour quelques leçons, nous avons une autre dame. Je suis dans la division orange ; mon temps est bien employé, je n'ai pas du temps à perdre. J'apprends aussi le piano que j'ai déjà commencé à Fribourg ; je l'aime beaucoup ainsi que l'allemand. Nous sommes beaucoup moins de pensionnaires qu'à Fribourg, nous ne sommes qu'une vingtaine ; c'est comme une famille, c'est très gentil. Ces dames sont très bonnes envers moi et je vais très bien. Nous sommes cinq Valaisannes, il y en a deux de Sion, une de Brigue et une de Loèche, et enfin une de Bagnes. Nous allons aussi nous promener pendant la semaine quand il fait beau. J'attendais des nouvelles de la maison, mais je n'ai encore rien reçu. Depuis que je suis arrivée, Julia m'a écrit ainsi que tante Patience [Baillifard]. Maman ne m'a pas encore écrit, car elle était à Fully pour les vendanges. Il me semble que cette année je n'avais plus envie des raisins, car j'en avais moins à ma disposition, mais on nous en a donné, j'étais très contente. J'aime bien recevoir tes lettres et j'espère que tu m'écritas sous peu, car tu as plus vite fabriqué une lettre que moi qui dois penser longtemps à l'avance. Tu me donnes de très bons conseils et tu es vraiment bien disposé à les faire. Pour la lettre, tu vois que je te dédommage par celle-ci qui, il me semble, est encore assez longue, car il me coûte assez de faire de très grandes lettres. Tu n'examineras pas trop mes fautes et ma vilaine écriture, car, comme je t'ai dit, mon temps est compté. Je me recommande aussi à tes prières qui doivent être bien faites et bien écoutées du bon Dieu. A une autre fois. Je reste ta sœur qui t'aime de tout son cœur¹.

Marie, enfant de Marie.

(Cart. 44/2/36.)

¹ Maurice Troillet a corrigé au crayon les fautes d'orthographe et les solécismes de cette lettre ; dans la reproduction, nous avons tenu compte des corrections.

S. l. n. d. [Brigue, le 17 octobre 1898]. - Maurice Troillet à sa mère et à sa sœur Amélie, à Bagnes.

Chères maman et sœur, Je vous ferai aujourd'hui une courte lettre. Je vous dirai seulement le plus nécessaire. Je suis en bonne santé, la classe va bien pour le moment. Envoyez-moi le panier pour que je puisse vous envoyer le linge sale. Si c'est Marie qui l'a, faites-le venir. Envoyez-moi en même temps la logique du père de Boylesve¹ et le dictionnaire latin-français, la méthode de flûte ; tout cela se fait attendre bien longtemps. Et l'inventaire à quand ? Dites-moi tout ce qui se passe à la maison ; vous ne dites rien, et quand vous dites quelque chose, c'est si clair qu'on n'y comprend rien. Comment avez-vous arrangé avec [Maurice] Guigoz ? En un mot, relisez mes autres lettres, et dites-moi ce que vous avez fait. Notez ce que vous voulez me dire afin de ne pas oublier, car quand vous écrivez, vous ne me dites rien. J'ai appris de Gailland² ici que M. Charvoz³ hypnotisait une fille de Bruson

¹ L'auteur écrit « du père Barleysve ». Auteur inconnu. Il semble qu'il s'agit d'un ouvrage du P. Marin de Boylesve, soit les *Principes de la logique...*, Paris, 1862, X-67 p., soit son *Cours de philosophie*, Paris, 1870, VI-484 p.

² A défaut du prénom, on peut supposer qu'il s'agit de Louis Gailland (1853-1916), de Verbier, instituteur, député conservateur au Grand Conseil de 1897 à 1916.

³ Comme le personnage lui-même, Maurice Troillet orthographie tantôt Charvot, tantôt Charvoz. - Sur Maurice Charvoz, voir lettre n° 69, note 6. - Ces activités marginales de Charvoz lui avaient déjà valu, en 1891, une virulente attaque anonyme, signée « Un villageois, ennemi des singes perfectionnés », dans *L'Ami du peuple valaisan* (n° 19, du 7 mars 1891, p. 2), où on lit notamment : « Laissez-moi vous dire tout d'abord que ma correspondance a pour but de prémunir le public de l'une des plus grandes communes du Bas-Valais contre un homme qui se dit savant, mais savant à ce point qu'à l'entendre, toutes les illustrations littéraires, philosophiques, sociales et surtout médicales du monde entier ne seraient devant lui que de petites médiocrités, pour ne pas dire des nullités, de grossiers ignorants. Or, moi, simple cultivateur, j'ai la prétention d'en savoir autant que ce prétendu génie, que cette tête fêlée, que ce dangereux insensé que l'autorité cantonale devrait surveiller avec le plus grand soin.

« Le trait caractéristique, la note prédominante de notre triste héros, c'est l'inconstance. Inconstance de ses idées dans le choix d'un état de vie. Il fut marchand d'images, étudiant en théologie, aspirant médecin, etc. ; inconstance

et qu'il en avait déjà hypnotisé d'autres, c'est-à-dire endormir quelqu'un en lui faisant regarder un objet brillant, ou en le regardant dans les yeux et lui faire faire ce qu'on veut après ; tâchez de vous informer de cela et dites-le moi.

Je crois pouvoir aller à la maison au nouvel an, une semaine.

Pour aujourd'hui, c'est tout.

Votre fils reconnaissant

Mce.

[P.-S.] Ne faites pas trop long avant de m'envoyer cela, ne remettez pas toujours à demain. Ecrivez à M. Hotz⁴, photographe, pour faire renvoyer photographie et commander une douzaine de petites photographies.

(Cart. 44/1/103.)

dans ses idées religieuses [...] ; inconstance dans ses idées politiques et sociales [...].

» J'ai dit que ce savant, compris de lui seul, fut pendant quelques mois étudiant en médecine. Cette science, on le sait, exige non point seulement quelques mois d'études, mais de nombreuses années. Et après ces longues et sérieuses études, ne voit-on pas encore souvent des élèves, bien doués d'ailleurs, échouer dans leurs examens ? Et l'homme, dont nous avons dépeint l'inqualifiable inconstance, aurait acquis en quelques mois les connaissances que les intelligences les plus heureusement douées n'acquièrent qu'au bout de six ou sept ans de labeurs et de fatigues ! Il se mêlerait à donner des consultations, à prescrire des remèdes, allons donc, farceur ! [...]

» C'est pourquoi, braves villageois, ne vous laissez point prendre au piège tendu à votre vie par un sot orgueilleux. Laissez-le tout entier à ses conférences... [...].

» En attendant, nous prions le haut Conseil d'Etat de faire surveiller les faits et gestes de pareil charlatan. [...] »

⁴ Il s'agit sans doute du photographe Jean-Ch.-Baptiste Hotz, de Baar (Zoug), qui a obtenu un permis de séjour pour s'établir à Saint-Maurice, le 7 janvier 1897 (Arch. cantonales, Permis de séjour, vol. 63, année 1897, n° 13), permis renouvelé l'année suivante (*ibidem*, vol. 64, année 1898, n° 577). Ce personnage n'a laissé aucune trace dans les registres d'état civil de Saint-Maurice.

Aigle, le 1^{er} novembre 1898. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Brigue.

Cher frère, Je profite de ce jour de fête pour venir répondre à ta charmante lettre qui, comme tu sais, me fait toujours bien plaisir. Tu me dis d'acquérir de l'attention ; tu as bien raison, car d'après la lettre que tu m'as renvoyée, j'ai remarqué que, si j'avais fait un peu plus attention, j'aurais pu exempter quelques fautes. Tu ne veux pas croire que mon temps est compté. Mais je te dirai que c'est bien vrai, car ce n'est que le dimanche et les jours de fête que je puis écrire mes lettres. Suivant les cas, on me permettrait d'écrire les jours. Pour la classe, j'ai à apprendre d'abord l'arithmétique ; nous avons trois quarts d'heure le matin, et comme je ne suis pas très forte pour cette branche, il faut que je m'applique d'autant plus. Et après l'instruction religieuse pendant une demi-heure. Ensuite, suivant les jours, nous avons trois quarts d'heure d'histoire naturelle, ou de physique, ou de littérature, et après, la dictée. Après-midi, d'une heure et demie à deux heures et demie, j'ai les devoirs donnés et je dois aussi réciter les leçons de la semaine qui doivent être sues mot à mot. Et pendant ce temps, le mardi, le jeudi et le samedi, j'ai mon allemand pendant une demi-heure et après trois quarts d'heure de français ; c'est une dame valaisanne qui nous donne cette leçon¹. Le reste du temps que j'ai jusqu'au goûter est pour apprendre, car après le goûter nous avons, suivant les jours, la lecture ou la chronologie, et l'écriture, et après réciter la leçon que nous avons dû apprendre auparavant qui est ou l'histoire ancienne, l'histoire de France, l'histoire du Moyen Age ou encore la géographie. Et enfin après, j'ai mon étude de piano ; et après cela encore, des devoirs donnés, et le dernier quart d'heure, on peut aussi aller à la chapelle et je tâche d'y aller toutes les fois que je puis, afin de remercier le bon Dieu des grâces

¹ Il s'agit de Marie-Joséphine-Adrienne Ribordy (1877-1960), fille de Maurice et de Marie Vouilloz, de Riddes, religieuse enseignante à Sainte-Clotilde, à Aigle, sous le nom de sœur Marie-Lucie. - Communication de Rév. Sœur Marie-Alice Reutti, directrice de *Regina Pacis*, à Saint-Maurice.

qu'il m'accorde et prier pour papa, pour maman, pour toi qui se recommande aussi à mes prières, ainsi que pour mes deux sœurs. Tu m'as donné cette fois-ci comme vertu à acquérir l'attention. Je te le fais rappeler pour que tu m'en donnes une autre dans ta prochaine lettre. Je veux aussi te dire que j'ai été vendredi passé jusqu'à Bex chez le dentiste, et je devrai probablement y retourner vendredi prochain, car je veux me faire plomber une dent. J'ai reçu une lettre d'Amélie, il n'y a pas longtemps. J'aimerais aussi écrire à M. le vicaire², mais j'appréhende d'écrire cette lettre. Si tu avais bien la bonté de me donner dans ta prochaine missive quelques idées à ce sujet. Tu voudras bien pardonner cette vilaine écriture, car à Sainte-Clotilde l'on est toujours très pressée.

Au revoir jusqu'à une autre fois, ta sœur qui t'aime.

Marie, enfant de Marie.

(Cart. 44/2/37.)

² Le vicaire de Bagnes était alors le chanoine Eugène Fournier (1867-1931), de l'Abbaye de Saint-Maurice. C'est à Bagnes qu'il passera la plus grande partie de sa vie, d'abord comme vicaire, puis comme chapelain, enfin comme curé, de 1897 à 1919. - Voir sa nécrologie dans *ESM*, 1931, pp. 330-331.

S. l. n. d. [Brigue, janvier 1899]. - Maurice Troillet à sa mère et à ses sœurs, à Bagnes.

Chère maman et chères sœurs, Je viens de recevoir les deux lettres d'Amélie et de Marie. Merci pour les vœux que vous formez pour moi. Voilà de nouveau une année de loin, un pas de plus vers l'éternité ; une autre année s'avance pleine de mystère et d'inconnu. Que nous apportera cette année ? Je n'en sais rien. J'espère en Dieu et je le prie de nous protéger. Quant à moi, chère mère et chères sœurs, je vous promets de faire tout mon possible pour que cette année se passe bien et pour vous et pour moi. Demain, je vais recevoir Notre-Seigneur et je le prierai tout particulièrement qu'il nous protège durant l'année prochaine et durant toute notre vie s'il veut que nous vivions plus longtemps.

Ce sont là mes vœux ; je pourrais vous faire de beaux discours et vous dire que je vous désire tout ce qu'il est possible d'imaginer de bon. Mais ce ne sont là que de belles paroles sans valeur.

Tout ce que je pourrai faire pour votre bonheur, je le ferai, voilà mes vœux et ils sont sérieux.

Ne laissons pas passer cette belle fête sans penser à notre cher père qui repose maintenant auprès du bon Dieu. Nous ne pouvons plus rien lui souhaiter, mais ce que nous pouvons faire, nous voulons le faire, c'est-à-dire prier le bon Dieu qu'il délivre son âme des flammes du purgatoire si elle s'y trouve encore et, deuxièmement, de nous conduire de manière à faire plaisir au bon Dieu et de pouvoir un jour tous ensemble célébrer la nouvelle année avec lui au ciel. C'est là le plus beau cadeau de nouvel an que nous pouvons lui faire, à ce bon père.

*Prions, dit le poète,
car j'ai souvent vu dans ma rude carrière
Que l'arme la meilleure est encore la prière¹.*

Je souhaite en même temps une bonne et heureuse année à grand-maman et aux oncles et tantes, cousins et cousines. Dites-leur de ma part que je ferai toujours mon possible pour leur bonheur et que je ne les oublie pas dans mes prières. Je n'ai pas le temps de leur écrire, du moins pour ces jours, mais cela n'empêche pas que mes vœux soient sérieux.

Agréez, chère maman et chères sœurs, mes salutations de fils reconnaissant et de frère dévoué, ainsi que l'assurance de la véracité et du sérieux de mes sentiments.

Tout à vous

Maurice.

P.-S. J'annoncerai ton arrivée au pensionnat. Je ne puis pas aller à Zurich te voir, mais j'irai te trouver à carnaval, car nous avons alors trois jours de vacances.

¹ Nous n'avons pas identifié le médiocre poète de ces deux vers, qui sont d'ailleurs déjà évoqués dans la lettre n° 105.

Faites part aux domestiques, à tous, des vœux que je forme pour eux et pour leur famille, et dites-leur que je ferai toujours tout ce que je pourrai pour leur être utile et pour leur vrai bonheur. Merci à Angelin [Vaudan] pour son aimable lettre ; je lui répondrai aussitôt que je pourrai. Faites aussi un cadeau à mon filleul Emile [Luisier] et à Théophile². Quant à vous, mes chères sœurs, je ne sais que vous envoyer. Si je trouve quelque chose de bien, je vous l'enverrai de suite.

(Cart. 44/1/136.)

² Théophile Troillet (* 1890), fils de Sigéric et d'Esther Gard, agriculteur.

111

Martigny, le 26 septembre 1899. - Jules Tissières¹ à Maurice Troillet, à Bagnes.

Très cher, Bertrand² et moi partons lundi pour Einsiedeln. Veux-tu bien nous honorer de ta société ? — Si oui, je te ferai savoir l'heure précise du départ.

Valeas.

J. Tissières.

(Cart. 44/2/40.)

¹ Sur Jules Tissières, voir lettre n° 67, note 6.

² Il s'agit de Jules-Bernard Bertrand (1882-1943), qui se rend à Einsiedeln pour accomplir sa première année de Philosophie avec Jules Tissières et Maurice Troillet. Il sera plus tard pharmacien, sous-préfet de Saint-Maurice de 1937 à 1943, président de la Société d'histoire du Valais romand de 1919 à 1925, auteur de nombreuses études historiques et folkloriques. - Voir *Ann. val.*, 1943/1944, le fasc. de décembre 43/mars 44 qui lui est consacré.

Brigue, le 27 octobre 1899. - Leo Mengis¹ à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mein liebster Freund ! Im Gegensatz zu Dir, mein lieber Moritz, der Du einen ganz kleinen Briefbogen aus Deiner Mappe hervorgesucht hast, um mir zu schreiben, nehme ich den grössten, den ich habe, hervor ; was aus dieser einfachen Tatsache gefolgert werden kann, magst Du suchen, Du bist in den philosophischen Schlüssen mehr bewandert als ich, der noch soviel mit dem sprachlichen Ausdruck zu kämpfen habe. Es freut mich sehr, dass Du in Einsiedeln zufrieden bist, zufriedener als in Brig, wo ich Dich immer plagte und von *der Seite zu beobachten suchte*². Bist Du noch immer überzeugt davon, ich glaube Du bist es nie gewesen.

Ich werde mich jetzt an eine regelrechte Beantwortung Deines Briefes machen und zwar in derselben Reihenfolge wie Du sie innegehalten. Also, der Dialekt gefällt Dir nicht ! das habe ich gedacht und ich hab's Dir auch gesagt, aber Du hattest so viele Freude daran und hieltest mir so viele Vorteile vor Augen, dass ich schweigen musste, und nicht mehr sprechen durfte von « Tumilungis »³ etc.

¹ Leo Mengis (1880-1953), de Viège, est en ce moment étudiant de Rhétorique au collège de Brigue ; il sera avocat et notaire, Dr en droit, député au Grand Conseil de 1907 à 1921, juge-instructeur du district de Rarogne occidental de 1917 à 1920, puis de l'arrondissement de Loèche de 1921 à 1950.

² Souligné dans l'original.

³ « Tumilungis », c'est ainsi que Leo Mengis orthographie ; en réalité, *Gummelunggis*, « purée de pommes de terre », du mot *Gummel* = *Kartoffel* qui n'est pas attesté en Valais, mais surtout à Schwyz, parce que les premières pommes de terre ramenées de France par un soldat auraient été plantées à la ferme *Gummi* (comm. d'Arth-Goldau), mais plus vraisemblablement de *Bummeliter* < pomme de terre. - Voir *Schweizerisches Idiotikon*, t. II, 1885, col. 307-308, et t. XI, 1952, col. 1124. Nous avons été mis sur la trace de cette étymologie grâce aux souvenirs de M. Jules Weissen (né en 1882), ancien juge-instructeur à Viège (par l'intermédiaire de M. Paul-Eugène Burgener, juge cantonal, à Viège, que nous remercions ici de son obligeance), étymologie confirmée par les références à l'*Idiotikon* que m'a données, avec beaucoup d'amabilité, notre collègue M^{me} Rose-Claire Schüle.

Jetzt kommt eine Frage, die sich auf mein Leben bezieht und auf meine Handlungen ; nun, wenn ich Dir beichten soll, so muss ich sagen, dass ich studiere, spaziere, phantasiere, fabuliere von halbfünf morgens (wenn ich aufstehe) bis abends halbneun (wann ich zu Bette gehe). Ich bin nämlich auch Extern und freue mich des Lebens ausserhalb der geheiligten Räume des Kollegiums, was mich natürlich sehr freut.

Ob die Fräulein noch an den denken, der ihnen letztes Jahr den Kopf verdreht, weiss ich nicht, denn ich spreche mit ihnen gar nichts, Du (ich will Dir einen Rat geben) musst Dich schriftlich mit ihnen im Verbindung setzen, dann wirst Du es mit deinen klaren Augen bald sehen.

Ob ich noch an Dich denke, das brauchst du mich nicht zu fragen, denn so wie ich Dich liebe, kann kein Vergessen möglich sein, wo ich noch oft in Liebe mich des andern Troillet erinnere, der mir doch kein einzigesmal mehr geschrieben, noch etwas von sich hat hören lassen.

Was das *malheur* betrifft, dass sich Fräulein Hélène Burgener in Herrn Hegener verliebt oder er in sie ⁴, so kann ich nichts dafür, da das bei genanntem jungen Fräulein oft der Fall ist ; Du musst aber jetzt keine falschen Schlüsse ziehen, wenn gleich sie in der Karte, die ich Dir von Saas-Fee zukommen liess, mit mir unterschrieben ist ; sie [ist] nämlich meine Base. Jetzt soll ich etwas von Brig erzählen. Ich aber glaube, es sei nicht nötig, da Du Abonnent des flotten *Brigeranzeiger* bist ⁵, der jetzt wie ein kleiner Hund den ganzen Tag das Maul offen hat, um gegen die bestehenden Verhältnisse zu eifern und sie zu befeuern.

Etwas könnte Dich vielleicht interessieren, dass ich es nämlich in der Section durchgesetzt habe, dass die Ehrenmitglieder zu

⁴ Hélène Burgener (1878-1964), fille de Jodoc et de Madeleine de Lavallaz, restée célibataire. - Quant à M. Hegener, ce patronyme est étranger au Valais (hors du Valais, il est attesté sous la forme Hegner dans le *Répertoire des noms de famille suisses*, 2^e édit., t. III, Zurich, 1969). Nous ignorons de qui il s'agit : nous n'avons pas retrouvé ce nom dans les registres de permis de séjour, aux Archives cantonales, entre les années 1895 et 1900.

⁵ Le *Briger Anzeiger*, *Publikationsorgan für das Oberwallis*, journal bi-hebdomadaire neutre, avait commencé à paraître, à Brigue, le 3 juin 1899.

den Sitzungen eingeladen werden⁶. Herr Alex Seiler und Chastonay haben alle möglichen Anstrengungen gemacht, um Nationalrat zu werden, aber es fällt ihnen in's Wasser⁷; wenn ich mit Dir allein sprechen könnte, so wollte ich Dir noch einiges über die Politik erzählen, aber dem Papier will ich nicht solche Sachen anvertrauen, zumal sie mir dumme Geschichten geben könnten, würde der Brief durch Zufall in andere Hände gelangen.

Franzosen haben wir im Collegium, aber wieviele weiss ich nicht, ich kenne nur den Detorrenté⁸.

Schmidt ist nicht mehr hier am Collegium zur Freude von Professoren und Studenten, er hat sich seit letztem Jahr nicht besonders ausgezeichnet⁹.

Jetzt nur noch ein klein wenig von meinen Verhältnissen zu Professoren und Studenten. Diese sind im allgemeinen recht befriedigend, selbst mit dem Herrn Präfect¹⁰. Nur der Herr Imesch¹¹ ist nicht ganz eins mit mir, doch werden sich jetzt dann die

⁶ Leo Mengis avait été élu, le 22 septembre 1899, président de la *Brigensis*, section de la Société des étudiants suisses. - Voir *Monat-Rosen*, 44^e année, 1899/1900, p. 111.

⁷ Les deux malheureux aspirants au Conseil national d'octobre 1899 sont Alexandre Seiler (1864-1920), avocat et notaire, hôtelier, député au Grand Conseil de 1891 à 1920, conseiller national de 1905 à 1920, et Jean-Marie de Chastonay (1845-1906), pharmacien à Sierre, député au Grand Conseil de 1881 à 1893, conseiller d'Etat de 1893 à 1897, préfet du district de Sierre de 1897 à 1906, conseiller aux Etats de 1901 à 1906. Les deux élus pour le Haut-Valais sont réélus; ce sont Alfred Perrig (1854-1903), avocat et notaire à Brigue, député au Grand Conseil de 1881 à 1903, conseiller national de 1892 à 1903, et Gustave Lorétan (1848-1932), de Loèche, avocat et notaire, Dr en droit, député au Grand Conseil de 1877 à 1913, conseiller aux Etats de 1885 à 1895, conseiller national de 1895 à 1908, membre du Tribunal cantonal de 1907 à 1929.

⁸ Il s'agit d'Albert Detorrenté (1881-1950), de Monthey, alors élève de la « Deutsche Schule ».

⁹ Cet élève est Othmar Schmidt (1882-1929), d'Ausserberg, le futur colonel commandant du régiment 6, durant l'année scolaire 1898-1899 en Rudiments à Brigue, qui a passé au collège de Saint-Maurice pour l'année scolaire 1899-1900. - Voir sa nécrologie dans *ESM*, 1929, pp. 285-287.

¹⁰ Le préfet du collège de Brigue est l'abbé Gregor Brunner (1860-1939), de Loèche-les-Bains, préfet de 1897 à 1939.

¹¹ Le futur chanoine Dionys Imesch (1868-1947), de Mörel, est professeur de grec au collège de Brigue de 1891 à 1904; il sera par la suite curé de Naters de 1904 à 1917, chanoine de Sion en 1917; historien. - Voir *300 Jahre Kollegium Brig*, Brigue, 1963, pp. 115-116.

gespannten Verhältnisse schon ausgleichen. Herr Prof. Senn hat Dich und mich noch recht gerne, Herr Meier, Hosennen, Concina sind sehr freundlich¹².

Mit den Studenten bin ich sehr gut, Internen und Externen, sie tragen mich auf den Händen, selbst Gsponer¹³, dessen vorzügliche Stütze ich jetzt geworden bin in den Wahlen als erster Assistent, er ist sogar als Präfect der Cong[regation] ausgekommen, doch hat dann der Herr Präfect Brunner gepfus[ch]t bis der Tscherrig auskam¹⁴. Du siehst, dass die Verhältnisse im allgemeinen recht befriedigend sind, und doch fehlt mir etwas und das bist nämlich Du, Dich meinen liebsten, treuen Freund, der mir die Wahrheit sagen darf, Dich entbehre ich. Ach wie oft denke ich an Dich und sehne mich, mit Dir zu sprechen, und Dich in meiner Nähe zu haben ; wieviele Gefahren würdest Du nicht von mir abwenden. Aber das kann nicht sein. So bete wenigstens für mich und schreibe mir von Zeit zu Zeit, mach' mir diese Freude, Du weisst, wie sehr ich an Dir hange.

Zum Schlusse empfangе die herzlichsten Grüsse von Deinem Dich liebenden Freund

Leo Mengis.

N. B. Mathey ist *Praeses der Agaunia*¹⁵.

(Cart. 44/2/41.)

¹² Il y a en ce moment deux professeurs Senn au collège de Brigue : les abbés Fidelis (1852-1922), né à Sion, qui enseigne notamment la langue française en Philosophie et en Rhétorique, et Hans (1871-1943), neveu du précédent, inspecteur des externes, professeur de Rudiments. Il s'agit sans doute ici de Fidelis. - « M. Meier », c'est l'abbé Leo Meyer (1870-1942), de Tourtemagne, professeur au collège de Brigue de 1896 à 1905 (en 1899-1900, professeur de Grammaire), de 1905 à 1941 directeur de la Bibliothèque et des Archives cantonales. - L'abbé Franz Xaver Hosennen (1866-1931), de Törbel, professeur de philosophie au collège de Brigue de 1896 à 1901. - L'abbé Peter Maria Concina (1865-1948), de Brigue, est professeur de Rhétorique de 1897 à 1901, mort chapelain de Mörel.

¹³ Ignaz Gsponer (1879-1938), d'Embd, alors élève de Rhétorique au collège de Brigue. Notaire en 1904, il sera longtemps substitut du juge-instructeur de Viège.

¹⁴ Il s'agit d'Emil Tscherrig (1878-1942), d'Ems, alors élève de Philosophie, qui deviendra professeur au collège de Brigue de 1905 à 1917, puis curé de Naters.

¹⁵ Oswald Mathey (1878-1906), de Martigny, élève de Physique au collège de Saint-Maurice, a été en effet élu président de l'*Agaunia*, le 15 octobre 1899

Martigny, le 21 novembre 1899. - Le chanoine Camille Carron¹, procureur du Saint-Bernard, à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mon cher Monsieur, Ayant appris que vous alliez à Einsiedeln comme externe, j'en ai eu d'abord quelques inquiétudes. Mais l'on m'a complètement rassuré au sujet de votre maître de pension². Il paraît qu'il prend soin des pensionnaires en bon père de famille. De ce côté-là, il n'y a donc pas de danger.

Par contre, je ne suis pas sans crainte au sujet de vos relations avec vos condisciples. Les Allemands sont extrêmement « kneipeurs ». Malgré cela, ils sont peut-être moins exposés que nous à s'adonner à la boisson, parce que, rentrant chez eux, ils n'ont, pour toute consommation, que du cidre ou de la bière. Nous ne sommes pas dans le même cas ; si nous nous habituons à boire, nous nous alcoolisons nécessairement avec nos vins violents.

Si je me permets de vous écrire pour vous engager à vous mettre sur vos gardes, c'est non seulement parce que je suis sûr que vous acceptez bien mon conseil, mais parce que vous auriez pu ignorer le danger. Vous veillerez donc, surtout au printemps et en été, au choix des amis et éviterez avec soin ceux qui pousseraient à la boisson.

Pour tout le reste, j'ai confiance en votre avenir ; je crois que vous êtes animé des meilleurs sentiments ; vous voulez porter

(voir *Monat-Rosen*, 44^e année, 1899/1900, p. 167). Il entrera à l'Abbaye de Saint-Maurice en septembre 1900, prêtre en septembre 1905, mais d'une santé déficiente, il mourra le 15 avril 1906. - Voir sa nécrologie par Barthélemy Michelet, dans *ESM*, 1906, pp. 97-104, 129-138 et 161-165.

¹ Camille Carron (1852-1911), de Versegères, chanoine de Saint-Bernard, procureur de la Maison de 1884 à 1910. Selon Louis Courthion, il fut « l'homme qui exerça la plus vaste influence sur les affaires du Valais depuis une trentaine d'années ». Cité par P. Gard, *op. cit.*, pp. 28-30. - En relations d'affaires et très ami de François Troillet.

² Maurice Troillet était pensionnaire *Zum grossen Kreuz*, à Einsiedeln, tenue par la famille Gyr. - Il s'agit de Mme Marie-Elisabeth Gyr (1850-1916), née Steiner, veuve de Franz Joseph (1852-1887), médecin, et de leur fille Marie-Elisabeth (1885-1904) dont il sera encore question plus loin. - Renseignements communiqués par mon collègue, M. le Dr Willy Keller, archiviste d'Etat, à Schwyz.

haut le drapeau dont s'honorait votre père et vous entendez combler le grand vide qu'il a laissé en Entremont, particulièrement à la bonne commune de Bagnes. N'oubliez pas que pour travailler avec fruit et pour se rendre utile à la cause conservatrice, il faut être animé soi-même des sentiments religieux et les traduire en pratique, sans ostentation, mais aussi sans respect humain.

On m'apporte une nouvelle toute fraîche de Bagnes : je vous la laisse deviner en cent ! M. le Dr [Benjamin Carron] se met à la tête du parti conservateur ! Il vient de réunir nos amis, les a réveillés de leur léthargie, leur a reproché le manque d'activité, le défaut d'organisation, etc., etc. Si cela continue, nous allons assister l'année prochaine à une intéressante lutte : Le Dr contre le président³ ! Retour des choses de ce monde. Ceci entre nous deux.

Agréez, mon cher, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Votre bien dévoué

C. Carron, CR.

(Cart. 44/1/106.)

³ Le Dr Benjamin Carron (voir lettre n° 76, note 1) contre le notaire Maurice Carron, président de la commune (voir lettre n° 69, note 1).

[Einsiedeln, novembre 1899]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Chère mère, J'ai reçu votre lettre ainsi que celle que vous avez adjointe de M. le procureur¹ qui nous conseille de réduire la somme de 5500 francs avec intérêts jusqu'à maintenant se montant à 1925 francs, donc de réduire la somme de 7425 à 2000 francs et même à 1500 francs, ce qui ferait une diminution de 5925 francs dans ce dernier cas de la somme que nous aurions droit de réclamer.

¹ Le chanoine Camille Carron, procureur du Saint-Bernard.

Je consens volontiers pour ma part à faire une réduction, mais il me semble que cette réduction, si je me rappelle bien les raisons que m'en donnait M. le procureur, est cependant exagérée.

Ces arguments étaient les suivants :

1. Papa avait confié plusieurs procès à M. [Achille] Chappaz², lorsque le règlement de compte vint, papa ne pouvant avoir la note de M. Chappaz fit la note lui-même, et selon le dire de M. Chappaz dans ces dernières années, cette note était faite dans des tarifs très bas, de sorte que M. Chappaz aurait subi un certain dommage.

2. Papa avait beaucoup de consultations auprès de M. Chappaz, dont certainement plusieurs ne furent pas portées en compte, en raison de l'amitié qui les unissait.

3. M. Chappaz me portait beaucoup d'intérêt et certainement il m'a aidé plusieurs fois très utilement de ses conseils.

Il ressort de ces arguments que, sans doute, nous sommes dans une certaine mesure obligés envers M. Chappaz. En acceptant le concordat de 1500 francs, il en résulterait que M. Chappaz en 1895, au lieu de devoir 5500 francs à papa, n'aurait dû que 1100 francs environ et que papa lui aurait fait payer 4400 francs de trop. Cela me semble exorbitant. En acceptant le concordat de 2000 francs, il en résulterait que M. Chappaz en 1895 n'aurait dû que 1500 francs environ et qu'on aurait réclamé 4000 francs de trop. Ce serait quand même trop fort et M. Chappaz, malgré toutes les relations d'amitié, l'aurait fait sans doute remarquer. Je suis d'accord avec M. le procureur que papa aura pris un tarif à lui favorable, mais papa ne l'a assurément pas trompé, ce serait une injure que l'on ferait à sa mémoire que de le penser, et M. le procureur qui le connaissait comme son ami voudra bien le dire, qu'il était honnête et que jamais dans leurs relations il n'a eu à se plaindre de lui sous ce rapport. M. Chappaz lui-même, si ce tarif avait été abaissé d'une manière exagérée, n'aurait pas voulu l'accepter. Qu'il y ait eu quelque chose, d'accord, mais il ne faut rien exagérer. Quant à moi, qui dois veiller non seulement à

² Voir lettre n° 106, note 1.

mon intérêt, mais encore à l'intérêt de toute la famille, de mes jeunes sœurs qui comptent sur moi, ma conscience ne me permet pas d'adhérer à ces conclusions que M. le procureur a sans doute faites avec la plus grande impartialité.

Peut-être que M. le procureur sait d'autres choses que j'ignore et qui l'ont engagé à faire ces conclusions et l'ont décidé pour le concordat. Quant à moi, d'après ce que je sais, je ne puis m'y résoudre. Je suis d'accord de faire des concessions et j'irai aussi loin que je puis aller. Il me semble que quand on aurait diminué la somme de 5500 de 1000 francs et qu'on l'aurait réduite ainsi à 4500 partant de 1895, on fait preuve non seulement de justice mais de bienveillance, car il me semble drôle que papa ait fait payer 1000 francs de trop à M. Chappaz, sans que M. Chappaz n'ait rien dit et qu'il ait signé aveuglément une dette pareille. Causez-en encore avec M. le procureur et écrivez-moi.

Quant au reste, je vais très bien et vous salue tous cordialement.

Maurice.

(Cart. 44/1/105.)

115

Sion, le 3 janvier 1900. - Joseph Schaller¹ à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Lieber Freund ! Endlich komme ich, auch Dir von ganzem Herzen recht viel Glück und den Segen Gottes zum neuen, schon angebrochenen Jahre zu wünschen. Ich füge diesem generellen Wunsche, der alles eigentlich sagt, was ich Dir Gutes wünschen kann, noch den speziellen bei : Du mögest in deinen Studien recht guten Erfolg haben und einen charakterfesten, für Kirche und Staat brauchbaren Mann abgeben.

¹ Joseph Schaller (1880-1954), de Törbel, ancien camarade de la classe de Philosophie de Maurice Troillet à Brigue, maintenant élève de première année au Séminaire de Sion ; il sera prêtre en 1903, curé de Täsch en 1907, de Saas-Grund de 1910 à 1918, rédacteur du *Walliser Bote* jusqu'en 1924, curé et doyen de Loèche de 1924 à 1951.

Hast Du auch gute Weihnachten gemacht? In Einsiedeln haben, glaube ich, die Externen ziemlich viel Freiheit! Alle Wochen zweimal kneipen, aber, das ist recht gut für Deine « Krankheiten », nicht wahr!

Hier sind die Weihnachten, wie alle Festtage, mit kurzen Freuden vorübergegangen.

Die Kerle, alle Studenten haben im Wallis dieses Jahr Weihnachtsferien bekommen, nur die stud. theol. nicht.

Mir geht es im Seminar, gottlob, noch immer sehr gut und eine von den grössten Neuigkeiten, die ich Dir zu melden habe, wäre etwa, dass ich am nächsten Montag zum ersten Male predigen muss. Das wird was geben!

Die Walliser Studenten haben nun alle eine neue Uniform, so ungefähr wie Du eine von Freiburg zurückgebracht hast; die Käppi sind Dir bekannt vom letzten Jahre. — Sonst ist nichts Neues, oder ich vernehme in unserem abgeschlossenen Quartier gar nichts.

Es grüsst Dich recht freundlich und wünscht Dir noch einmal viel Glück zu 1900 und weit, weit darüber hinaus,

Dein Freund

Schaller Joseph, stud. theol.

(Cart. 44/2/42.)

Sion, le 24 avril 1900. - Achille Chappaz, chef du département de l'Instruction publique, à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mon cher Monsieur, Je viens d'entretenir M. le Conseiller d'Etat Ducrey¹ de votre cas.

¹ Jules Ducrey (1846-1905), avocat et notaire, conseiller d'Etat chef du département militaire de 1893 à 1905.

1. Les écoles de recrues ne se tiennent plus à *Lausanne*², mais toujours à *Daillly*³.

2. Si vous le désirez, M. Ducrey vous dispensera volontiers de faire cette année votre école de recrues et vous renverra à l'année prochaine.

Que vaut-il le mieux ?

J'hésite un peu ; d'un côté, je voudrais vous voir faire beaucoup de militaire, et, d'autre part, je ne voudrais pas nuire à la bonne marche de vos études. Consultez à ce sujet votre supérieur. Dites-lui qu'il nous importe d'avoir des officiers conservateurs et que nous y tenons beaucoup.

Je suis toujours à votre disposition et vous serre cordialement la main.

A. Chappaz.

(Cart. 44/2/44.)

² Les passages transcrits en italique sont soulignés dans l'original.

³ Fortifications sur le territoire de la commune de Lavey-Morcles, dont les travaux furent commencés en 1892. - Voir DGS, t. I, 1902, p. 578. - Voir aussi Cdt Fritzalb [pseud. d'Albert Fritz-Tissot], *Les origines des fortifications de Saint-Maurice*, dans *Revue historique du Mandement de Bex*, n° 5, 1971, pp. 19-21.

Bagnes, le 3 novembre 1900. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln.

Mon cher frère, C'est enfin la grande paresseuse qui vient te donner un peu de ses nouvelles. Pour le moment, je vais très bien ainsi que toute la famille. Nous t'enverrons les pommes et les poires un des premiers jours de la semaine prochaine. Nous te les enverrons par le train, parce que par la poste cela vient trop cher. Pour les habits, nous attendons ta dernière réponse. Nous n'avons pas vendu de vaches. Dans le courant de l'hiver, nous voulons bien en vendre une ou deux. Voilà déjà près de quinze jours que nous ne pouvons pas employer la jument. Avant-hier, nous avons écrit

à M. Dutoit¹ afin de savoir quel jour nous pouvons descendre à Martigny. Cette année, il y a quatre écoles de garçons au Châble. M. Luy² fait l'école à ceux qui veulent apprendre le latin. Edouard Carron³ fait la deuxième école et un [Sigéric] Fellay⁴ de Lourtier, fait la troisième école. Michaud tient une école libre, il prend des garçons et des filles de toutes les forces⁵. Il tiendra son école chez Justin Deslarzes⁶. Il est mis sur l'acte qu'il est défendu d'enseigner le catéchisme. Cette école leur viendra très cher. Je crois que chaque enfant devra donner près de 25 francs. Pense, ce gros benêt de l'oncle Charles [Filliez] met Maurice. Dimanche passé est venue la fiancée de Maurice Troillet du Perey, avec son père et sa mère. Si tu l'avais vu comme il marchait droit, tu aurais bien pu rire. Ils sont allés chez l'oncle Louis [Nicollier] pour demander s'il aurait voulu louer le magasin pour venir tenir la banque là. Je crois qu'ils n'ont pas voulu louer. Alfred Vaudan⁷ commence à préparer pour tenir un magasin à la maison de Maurice Luisier⁸ où tenait Louis Besse⁹ anciennement. On commence déjà à préparer maintenant pour les votations¹⁰. Je te réécrirai dans quelques jours ce qui se passe par là. M^{me} la grande duchesse

¹ Arnold Dutoit (1852-1932), vétérinaire à Aigle depuis 1873. - Voir sa nécrologie dans le *Journal de Leysin*, n° du 22 mars 1932.

² Voir lettre n° 101, note 1. - Le chanoine Luy enseigne donc au « collège » de Bagnes, ou « Grande Ecole ».

³ Edouard Carron (1873-1946), instituteur, puis maître à la « Grande Ecole », enfin inspecteur scolaire pour le district d'Entremont.

⁴ Sigéric Fellay (1875-1948), de Lourtier, instituteur, professeur au collège de Bagnes, secrétaire de la Banque Troillet après le décès de François.

⁵ Alphonse Michaud (1868-1933), instituteur, principal maître à l'Ecole libre du Châble. - Sur celle-ci, voir Anne Troillet-Boven, *L'Ecole libre de Bagnes. Propos et souvenirs*, dans *Ann. val.*, 1968, pp. 161-170.

⁶ Justin Deslarzes (1830-1905), fils de Vital et de Marguerite Fellay, agriculteur.

⁷ Alfred Vaudan (1875-1953), fils de Louis-Félicien et de Marguerite-Elise Pache, instituteur, négociant.

⁸ Maurice Luisier (1859-1930), fils de Maurice-Lucien et de Marie-Julie Maret. Célibataire. Journalier.

⁹ Louis Besse (1845-1924), fils de Maurice-Joseph et de Marie-Patience Dumoulin, agriculteur.

¹⁰ Les élections communales de décembre 1900.

Carron¹¹ est à l'exposition à Paris. Peut-être que l'oncle Jean [Baillifard] remettra son magasin à un M. Bruchez, de Bruson. Je ne sais pas si tu le connais, il fait le commis-voyageur.

Nous n'avons pas encore été voir Amélie, maman descendra dans quelque temps la trouver.

Tu peux bien dépêcher de chercher une place pour Marie, car elle ne fait rien, elle n'exerce jamais le piano; il est vrai qu'Edouard [Nicollier] ne vient plus lui donner des leçons. Je crois qu'il est fâché avec nous. Mais nous ne saurions pas pourquoi.

Je crois que je dois finir maintenant, car je m'en vais t'ennuyer par mes belles phrases. Pardonne-moi ce petit griffonnage que j'ai fait, mais je pense que tu pourras lors même le lire.

Adieu, mon cher frère, reçois les meilleures salutations de ta sœur, ainsi que remplie la lettre de fautes [sic].

Toute la famille t'embrasse de cœur.

Ta sœur qui t'aime et ne t'oublie pas

Julia.

(Cart. 44/2/48.)

¹¹ Il ne semble pas qu'il s'agisse, dans le souvenir de Mlle Julia Troillet, de la femme du président Maurice Carron.

Sion, le 16 novembre 1900. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mein liebster Freund! Deine « langaufsichwartenlassende » Karte ist endlich doch angekommen und hat ganz richtig den Weg zu mir gefunden; ich wünsche nur, dass recht bald ein langer, lieber Brief den Weg zu mir findet.

Mein lieber Moriz, es hat mich wirklich sehr befremdet, dass Du mir so lange nichts hast von Dir wissen lassen, und ich hätte Dir schon längst einen Brief nachgesandt, wenn ich nicht einmal hätte warten wollen, um zu wissen, wie lange Du Dich enthältest, mir zu schreiben. Mein Lieber, es kam mir [---] lange vor und sie

ist [---]¹, denn es sind morgen gerade zwei Monate, wo wir einander die Hand gedrückt und wo Du mir den Tod Bärlochers², Deines treuen Freundes, angekündigt, und wo ich den Entschluss gefasst, Dir Deinen lieben Freund, wenn möglich, zu ersetzen. Fast glaubte ich, Du habest oder Du wolltest mich vergessen, was mir manche trübe Stunde bereitete. Also, mein Lieber, ich hoffe bald von Dir einen lieben, lieben Brief.

Hier in Sitten geht es mir ziemlich gut bis jetzt³, doch, glaube ich, wird es noch manchen Verdross zum Schlucken geben, die Professoren sind uns Deutschen recht nett, doch manchmal bekommen wir doch zu wissen, dass wir eben Deutsche sind. Die französische Sprache geht mir nicht gerade so leicht, wie ich anfangs geglaubt, und ich fühle erst jetzt, wie ich so wenig französisch kann.

Die Studenten sind recht artig, besonders mit mir, weniger mit den andern, mit Ausnahme vielleicht zweier, die glauben, sie seien die grössten Herrn der Welt, weil [sie] Aristokraten sind⁴.

Zu Hause bei meinen Basen bin ich sehr zufrieden⁵, und mein Zimmer gefällt mir jetzt ganz gut, es ist recht heimelig darin. Ich bin mit ihnen ganz vertraut und gemütlich.

¹ Le bas de la feuille a été déchiré.

² Karl Anton Bärlocher, de Staad (Saint-Gall), avait été élève de Rhétorique à Saint-Maurice durant l'année scolaire 1897-1898 où Maurice Troillet l'avait connu et où, pour raison de santé, il n'avait pu concourir. Il avait ensuite couronné ses études à Einsiedeln par une brillante maturité en 1900 et se destinait à une carrière de juriste. Il est mort le 14 septembre 1900, âgé de vingt ans environ. - Voir sa nécrologie par Robert Locher, dans *Monat-Rosen*, 45^e année, 1900/1901, pp. 104-105.

³ Leo Mengis est, durant l'année scolaire 1900-1901, élève de Philosophie au collège de Sion. Une notice du *Tableau des notes de mérite...* de cette année signale (p. 7) qu'il « n'a pu suivre que d'une manière très irrégulière, par suite de maladie. Pour la même raison, il a dû interrompre ses études et quitter le collège avant la fin de l'année ».

⁴ Il y a trois « aristocrates » qui fréquentent le Lycée de Sion durant l'année scolaire 1900-1901 : Louis de Courten (1880-1905), le futur poète de *La Terre valaisanne* ; Adrien de Werra (1880-1942), qui deviendra ingénieur forestier, et Charles de Torrenté (1882-1961), plus tard ingénieur civil à l'Etat du Valais.

⁵ D'après une lettre, très endommagée, du 30 décembre 1900 (Cart. 44/2/53) adressée à Maurice Troillet, on sait que Leo Mengis est en pension dans le ménage de Théodore de Sépibus (1825-1905), ancien commandant de la gendarmerie cantonale, et veuf de Mathilde de Werra (1833-1883), fils de Franz.

Letzte Woche hatten wir Exerzitien, und ich wollte meine Standeswahl machen, doch bin ich noch nicht fertig damit, ich bin sehr gequält damit.

Samstag den 17. Ich vollende heute, mein Lieber, den Brief, den ich gestern angefangen. Soeben erhalte ich einen Brief von Herrn Prof. [Leo] Meyer⁶, der mir einen Besuch ankündigt.

In Brig geht es ziemlich gut, mit Ausnahme der Hochw. H. Inspectoren, Herr Hosennen für den Tag und Herr von Stockalper für die Nacht⁷. Du kannst Dir denken, wie das lustig geht, und dass es da manchmal etwas zum Lachen gibt. Ich bin in Korrespondenz mit Obrist und Walpen⁸, die mir die Neuigkeiten vom Kollegium melden. Selbe sind manchmal recht interessant. Es gibt fünf Philosophen in Brig : Willa, Obrist, de Rivaz, Pitteloud, ect⁹. Loretan¹⁰ ist dieses Jahr in Deiner Nähe (nicht wahr, das freut Dich sehr ?), er ist in Sarnen.

Es hat dieses Jahr keine Juristen hier, die Juristenschule in Sitten wird wohl aus dem Leben scheiden müssen¹¹. Jetzt glaube ich Dir alles Neue gesagt zu haben und schliesse für heute ; schicke mir bald auch Deine Adresse, für diesesmal weiss ich sie nicht und schreibe auf Geratewohl.

⁶ Sur l'abbé Leo Meyer, voir lettre n° 112, note 12.

⁷ L'abbé Franz Xaver Hosennen (voir lettre n° 112, note 12) était alors inspecteur des internes. - L'abbé Petermann von Stockalper (1865-1925) ne fut professeur au collège de Brigue que deux ans : 1899-1901.

⁸ Il s'agit de Gabriel Obrist (1874-1963), de Bramois, qui sera curé d'Er-gisch et vicaire de Sierre, et d'Oscar Walpen (1883-1931), de Binn, qui sera avocat et notaire, député au Grand Conseil de 1909 à 1921, conseiller d'Etat chef du département de l'Instruction publique de 1925 à 1931.

⁹ En réalité, il y a quatre philosophes ; outre Obrist déjà mentionné, ce sont : Heinrich Willa (1879-1959), de Loèche, qui, notaire et avocat, fera carrière dans l'hôtellerie en France ; Charles-Marie de Rivaz (1881-1917), de Sion, qui sera juge de sa commune ; Henri Pitteloud (1879-1941), des Agettes, qui sera curé de diverses paroisses, doyen du décanat de Sierre en 1933, chanoine et doyen du décanat de Sion en 1936.

¹⁰ Il s'agit de Rolet Lorétan (* 1883), de Loèche-les-Bains, qui, en 1899-1900, était élève de Syntaxe au collège de Brigue ; il sera plus tard forestier cantonal.

¹¹ L'Ecole de Droit valaisanne, fondée en 1807, à Sion, n'allait pas tarder à être fermée, faute d'élèves et de maîtres. - Voir Jean Graven, *L'Ecole de Droit valaisanne (1807-1908)*, dans *Ann. val.*, 1965, pp. 177-242.

Also lebe wohl, mein liebster Freund, und denke an Deinen
Dich liebenden Freund

Leo Mengis.

(Cart. 22/2/48 bis.)

119

*Savièse, le 8 décembre 1900. - Jérôme Varone¹, instituteur, à
Maurice Troillet, à Einsiedeln.*

Mon cher Maurice, Pardonne-moi si j'ai tardé à t'écrire ou plutôt à te remercier de la bonne rentrée à Fully, le 18 du mois dernier. Bon accueil, bon rouge de ladite commune, châtaignes apprêtées avec art, etc., tout enfin fut si bien proposé et surtout si bien apprêté que mon pauvre Saviésan, monté à Sion par le train de trois heures, fut bien aise de trouver, dans cette ville, un liquide propre à faire descendre la fumée qui s'était fourrée dans la tête depuis la station nommée plus haut. Ce soir-là, mon Jérôme dut se voir obligé de s'endormir tranquillement avec messieurs les Vaudois dans un lit bien confortable de notre chère capitale².

Maintenant que je suis sain et sauf, que je me porte à merveille, sacrifiant mon temps soit à l'instruction d'une cinquantaine de petits moutards, soit aux pensées assez goûtées de notre cher ami Dénéreaz³ en passant à Territet-Glion-Caux et retour, je vis heureux dans ma paroisse natale (*magister dixit*). J'ai reçu de Henri D[énéreaz] une carte illustrée de Florence. Comme moi, il se porte bien, oubliant une Vaudoise pour se promener avec une Italienne. Je crois qu'il ne t'a pas oublié non plus. Si, au contraire, voilà son adresse : H. D., Savoy Hotel, Florence (Italia).

¹ Jérôme Varone (1880-1935), fils de Jean et de Marie-Patience Roten, de Savièse, instituteur, député au Grand Conseil de 1921 à 1925, capitaine.

² Sans doute des camarades du service militaire.

³ Henri Dénéreaz (1880-1971), de Chardonne et Vevey, par la suite hôtelier à Cannes ; il épousera en 1913 à Martigny, Martha de Cocatrix (1889-1941), fille de Léon et de Caroline Aymon. C'était un camarade de service de Maurice Troillet et de Jérôme Varone.

Demain, je vais pour la première fois faire valoir mes droits de citoyen électeur⁴ ; pense quel plaisir couronné probablement par une petite chique.

Adieu et tout à toi Varone Jérôme, inst., Savièse, Valais.

(Cart. 44/2/49.)

⁴ Aux prochaines élections communales.

120

Paris, le 12 décembre 1900. - Emile Troillet¹ à son cousin Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Cher Maurice, Je prends encore une troisième fois la liberté d'interrompre de nouveau ton long silence ; car depuis bien longtemps déjà tu ne me donnes aucune de tes chères nouvelles. Je ne sais vraiment pas à quoi attribuer ce silence prolongé de ta part. Tu sais cependant que je t'ai toujours aimé et estimé comme le meilleur de mes frères. Si tu as donc réellement quelque chose envers-moi qui te déplaît, fais-le moi savoir, je t'en prie, et ne me cache rien, car j'ignore tout ce qu'il y a de cassé entre nous, deux vieilles connaissances de l'Abbaye².

Je termine, cher cousin, dans l'espoir tout de même de recevoir encore une réponse.

Adieu et au plaisir de te revoir.

Bonnes amitiés de celui qui se dit encore

Ton cousin et ami dévoué

Emile Troillet.

Voici mon adresse : Emile Troillet, Chef de salle au Grand-Hôtel Péniguel, Paris (Seine), 13, rue de Braque, 3^e arrond.

(Cart. 44/2/50.)

¹ Emile Troillet, fils de Sigéric. Voir lettre n° 15, note 1.

² L'Abbaye, ancienne résidence de l'abbé de Saint-Maurice, devenue maison familiale des Troillet. - Pierre Troillet, père de François, acheta le premier étage de Josette Duc, veuve de l'avocat Maurice Jacquemin ; Sigéric, fils de Pierre, acquit le rez-de-chaussée par son mariage avec Esther Gard, fille de Louis. François Troillet hérita le tiers et racheta par la suite les deux autres tiers.

Saint-Maurice, le 13 décembre 1900. - Oswald Mathey¹, novice à l'Abbaye, à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mon cher ami, J'arrive un peu tard et je n'apporte pas grand-chose. Voici tout ce que j'ai trouvé : une étude un peu détaillée sur quatre auteurs du XVIII^e siècle, idem sur les cinq grands poètes du XVII^e, un précis d'histoire littéraire. Si cela ne te suffit pas, M. Moret² m'a parlé d'un Doumic, *Histoire de la littérature française*, libraire Delaplane³, rue M. le Prince, Paris, et de G[ustave] Lanson, qui je crois, feraient ton affaire⁴. Le second doit être employé à Fribourg. Un professeur d'Einsiedeln a adopté, pour son cours, un ouvrage conseillé par M. Moret, ouvrage dont on dit beaucoup de bien⁵. Tu l'as sans doute entre les mains. Quant au sujet à traiter, je serais fort embarrassé de donner le moindre avis là-dessus. Je ne connais pas assez tes études, tes goûts, tes loisirs. Tu veux sans doute un sujet général, puisqu'il doit te faciliter la préparation à l'examen. Peut-être pourrais-tu prendre une comparaison entre les deux siècles ? la prendre d'une manière absolue, ou seulement par rapport à telle ou telle partie de la littérature ?

¹ Sur Oswald Mathey, voir lettre n° 112, note 15.

² Le chanoine Adolphe Moret (1859-1952), qui sera professeur principal de la classe d'Humanités sans interruption de 1891 à 1928. - Voir sa nécrologie par André Rappaz, dans *ESM*, 1952, pp. 41-44.

³ René Doumic, *Histoire de la littérature française*, Paris, Librairie Delaplane, parue en 1900.

⁴ Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, dont la première édition date de 1894.

⁵ Quant à cet ouvrage conseillé à Einsiedeln par le chanoine Adolphe Moret, il doit s'agir du manuel mentionné sommairement dans le *Jahresbericht* sous le titre : *France littéraire* et introduit depuis l'année scolaire 1891/1892. S'agit-il du manuel de Julien-Joseph Guibout, *La France littéraire* (Rouen, 1869, in-8°, 190 p.) ? Selon communication du P. Kuno Bugmann, la Stiftsbibliothek ne conserve pas d'exemplaire de cet ouvrage. - Au dire du P. Paul Niederberger, il devait s'agir du *Manuel de littérature française*, de Charles Ploetz (dont la première édition a paru, à Berlin, en 1862). Toutefois, on constate, dans le *Jahresbericht*, que, dès le moment où le manuel de Ploetz est introduit (année scolaire 1907-1908), la *France littéraire* ne figure plus au nombre des ouvrages utilisés.

au théâtre, à l'histoire, etc. ? Si tu te décidais pour un travail plus particulier, tu pourrais choisir entre ceux que mon livre indique après chaque écrivain. Enfin, pour cela, je n'ai rien à dire.

Tu ne m'en voudras pas de te rendre un maigre service. J'aimerais faire mieux ; je ne puis. Nous n'avons rien en fait de critique, ni du reste en n'importe quel genre de littérature. Notre bibliothèque n'est encombrée que de vieux bouquins scientifiques, théologiques, historiques. On travaille à la moderniser, c'est-à-dire à la doter aussi d'ouvrages nouveaux. Tu ne voudrais pas attendre que ce soit fait ?

Et puis, comment vas-tu ? Les formules H_2O , H_2S et compagnie ont-elles séduit ton cœur ? Préfères-tu les sciences à la philosophie ? Dis-moi bien tout cela ainsi que tes études littéraires. Quel travail as-tu fait pour les Etudiants suisses ? La section n'existe-t-elle plus⁶ et l'Académie a-t-elle pris sa place ? Qu'est-ce que cette Académie ? Quel est son but, son organisation, quels moyens emploie-t-elle pour arriver à sa fin ? Tu me causerais un grand plaisir de me mettre au clair sur tout cela⁷. Crains-tu la maturité ? Est-elle difficile ?

A supposer que tu me répondes, j'espère que ce ne sera pas une raison pour que tu négliges de nous rendre visite quand tu passeras à Saint-Maurice. J'ai eu bien du plaisir à te revoir, car nous avons passé longtemps sans nous donner signe de vie. Merci de tes visites ; prière de les renouveler aussi souvent que possible, et tu ne feras pas plaisir qu'à moi. Tout le monde, à l'Abbaye, aime les anciens élèves ; tous les supérieurs constatent avec joie qu'ils ne sont pas oubliés.

⁶ Maurice Troillet avait adhéré à la section *Corvinia* des Etudiants suisses à Einsiedeln déjà l'année scolaire précédente. - Voir *Monat-Rosen*, 44^e année, 1899/1900, p. 157, et 45^e année, 1900/1901, p. 188.

⁷ C'est l'Académie de la Congrégation de la Sainte Vierge (*Die Akademie der Marianisten Sodalität*). Le palmarès d'Einsiedeln pour l'année scolaire 1899-1900 fait remarquer (p. 15) que cette Académie « comprenait deux sections, Rhétorique et Lycée, et se proposait de dispenser avec le concours des maîtres un enseignement général plus libre, en particulier grâce à des travaux écrits rédigés dans la langue maternelle et grâce à des exposés oraux. Les travaux en vers et en prose étaient soumis à une critique écrite et orale ».

En attendant de te revoir, mon cher ami, je me recommande à tes prières. L'ouvrage est rude, que j'entreprends. L'orgueil a tout envahi de notre âme ; il faut que je le déloge de partout, condition nécessaire pour travailler fructueusement au salut des âmes. De mon côté, dans les communions que nous avons l'occasion de faire si souvent, je demanderai à Dieu que ton caractère soit à la hauteur de ton talent et que tu ne perdes jamais de vue le but essentiel de la vie. Puisses-tu pendant l'année prochaine te rapprocher de Dieu ! C'est mon vœu, le vœu d'un sincère ami.

Oswald Mathey.

[P.-S.] Inutile de te dire de soigner les livres qui ne m'appartiennent pas. Merci à Chassot⁸ de son bon souvenir. Mes plus affectueuses salutations.

(Cart. 44/2/51.)

⁸ Maurice Chassot (1881-1929), domicilié aux Hauts-Geneveys (NE), était alors élève de Physique à Einsiedeln qu'il ne tarda pas à quitter pour retourner au collège de Saint-Maurice qu'il avait fréquenté de 1891 (Ecole moyenne, cours inférieur) à 1901 (Physique). Il sera plus tard médecin à Guin (FR). - Voir sa nécrologie dans *ESM*, 1929, p. 29.

Innsbruck, le 20 décembre 1900. - Joseph Schaller¹ à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Lieber Maurice ! Ziemlich lange ist es schon her, dass wir einander keine Nachrichten mehr zugesandt haben. Von hier aus habe ich Dir eine Karte nach Lausanne geschickt² ; weiss nicht, ob Du dieselbe erhalten hast.

¹ Sur Joseph Schaller, voir lettre n° 115, note 1. Il est alors élève de deuxième année en théologie, à Innsbruck.

² Si Maurice Troillet a accompli son école de recrues à Lausanne, du 17 juillet au 1^{er} septembre 1900, il s'agit ici plutôt de l'« école de tir pour sous-officiers », faite également à Lausanne, du 18 octobre au 16 novembre 1900 (30 jours).

Wie geht's denn Dir ? Bist noch immer recht gesund, dick, wohl auf und alles andere ? Hoffe ja ! Was gedenkst Du nun für ein Fach einzuschlagen ? Willst du noch einmal Philosophie repetieren, so komme doch hier ; und willst Du Theologie studieren, dann auch ; warum nicht ? Es gefällt mir hier überaus gut. Wir sind hier neun Walliser : Zimmermann, Follonier, Monnay Oscar, Pfammatter, Venetz, Imahorn, Gattlen und die beiden Schaller, die zusammen auf einer Bude wohnen³. Man kommt mit Leuten aus aller Herren Länder zusammen, und das trägt zur Bildung gewiss ausserordentlich viel bei. Stoff zur wissenschaftlichen und geistlichen Bildung hat man überaus viel, mehr als genug ; es kommt nur darauf an, dass einer die gute Gelegenheit zu benützen verstehe. Zudem hilft einem das Conviktsleben, das ziemlich weithin berühmt ist nicht wenig. Alle Dienstage und Donnerstage nachmittags Spaziergang zu dreien, wie man uns zusammengesellt ; alle Tage nach dem Mittagessen zu dreien Spaziergang im Hof, wie wir zufällig aus der Kapelle kommend zusammentreffen. Häufig Ferien, und dann macht man kleine Ausflüge im Tyrol herum. Du siehst, ein vergnügliches, glückliches Leben, für Leib und Seele gut ! Bald kommen die Weihnachtsferien und darauf vom 1. Jänner an die 8-10tätigen geistlichen Exerzitien. Das tut

³ Ces neuf Valaisans qui étudient la théologie à Innsbruck sont donc : l'abbé Gustave Zimmermann (1877-1927), de Sion, qui sera professeur au collège de Brigue de 1902 à 1926, musicien et compositeur. Voir la notice que lui consacrent les *BWG*, t. VII, 1934, p. 449. - L'abbé Jean Follonier (1876-1957), de Mase, qui sera professeur au collège de Sion, puis un pionnier de l'action sociale en Valais. Voir sa nécrologie par Léon Imhoff, dans *ESM*, 1957, pp. 196-198. - L'abbé Oscar Monnay (1879-1968), de Troistorrents, qui sera longtemps curé de Chippis. - L'abbé Emil Pfammatter (1877-1968), d'Eischoll, qui sera professeur de philosophie au collège de Brigue depuis 1902 et recteur de 1921 à 1933. Voir *BWG*, t. V, 1920, p. 159. - L'abbé Meinrad Venetz (1876-1927), de Stalden, qui sera professeur au collège de Brigue de 1901 à 1924, puis chapelain de Stalden. Voir *BWG*, t. VII, 1934, p. 385. - L'abbé Johann Imahorn (1878-1957), d'Obergesteln, qui sera directeur de chœurs et organiste en Valais et à Lucerne. Voir sa nécrologie dans le *Walliser Bote*, n° 29, du 9 avril 1957. - L'abbé Johann Gattlen (1876-1950), de Bürchen, recteur de St. German, curé d'Eischoll de 1903 à 1941. Voir sa nécrologie dans *Walliser Bote*, n° 13, du 14 février 1950, p. 1. - L'abbé Franz Schaller (1878-1931), de Törbel, qui sera professeur au collège de Brigue de 1906 à 1919, curé de Tourtemagne de 1919 à 1925, puis curé de Glurigen. Voir *BWG*, t. VI, 1928, p. 349. - Sur l'abbé Joseph Schaller, voir lettre n° 115, note 1.

gut ! Wünsche Dir gute Ferien in den heiligen Tagen und da gerade Neujahr vor der Türe steht, viel Glück und Segen zu diesem, ja weiter, viel weiter hinaus noch. Bist Du mit der Standeswahl fertig ? Wenn nein, dann viele Hilfe von oben, wenn ja, gebe Dir Gott reichliche Gnaden zu Deinem Stande, und er möge gestattet haben, dass Du das Richtige getroffen hast.

Nun lebe recht wohl, guten Mut zum Studium, dazu guten Humor ebenfalls. Müller (Elsass) studiert Theologie hier⁴.

Also adieu, und Gottes Segen mit Dir und mir. Die besten Grüsse von Deinem Freunde

Joseph.

Adresse : Theologisches Convikt, Innsbruck.

(Cart. 44/2/52.)

⁴ Il s'agit de l'abbé Joseph Müller (1877-1929), de Oberehnheim (Alsace), qui sera ordonné prêtre à Fribourg en Suisse en 1904, et qui achèvera sa carrière en qualité de curé de Griesheim, en Alsace. - Communication du R. P. Robert Miribung, S. J., directeur du Canisianum, à Innsbruck.

123

Paris, le 31 décembre 1900. - Emile Troillet¹ à son cousin Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mon cher Maurice, Je te remercie bien sincèrement de ton aimable lettre du 23 courant. Tes chères nouvelles m'ont procuré, je te l'assure, cher Maurice, beaucoup de plaisir, surtout de savoir que tu t'intéresses toujours au plus grand voyageur de l'Abbaye et que tu ne l'as pas encore oublié non plus, malgré la distance qui nous sépare depuis plus de deux ans. Quant à moi, je ne pouvais t'oublier et penser moins à toi dans mes prières ou durant mon travail journalier, quoique mes distractions étaient assez nombreu-

¹ Emile Troillet, fils de Sigéric. Voir lettre n° 15, note 1.

ses, j'en conviens, et que je n'avais plus le doux plaisir de te lire ou de te revoir. Mon plus grand désir, ce serait de te causer de vive voix sans être obligé de tout confier à une plume. Cependant, je ne compte guère rentrer à la maison avant un an ou deux encore, malgré les recommandations continuelles de mes parents.

Momentanément, je suis ici à Paris ; mais je ne sais si j'y passerai l'hiver ou si j'irai à Nice ou à Monte-Carlo pour y voir les comtes, les princes et les barons, etc., etc... car aussitôt le printemps arrivé, je m'embarquerai de nouveau pour la grande ville de Londres qui n'est que cinq fois plus grande que la ville de Paris comme étendue, et deux ou trois fois comme population. C'était quelques mois après notre entrevue à Fully que j'ai quitté Bâle et ainsi que la Suisse pour me diriger vers le Nord. C'est en Allemagne que j'ai commencé à visiter les grandes villes. A Frankfurt-am-Main, j'y ai vu la plus belle gare de l'Europe ; à Berlin, j'ai eu le plaisir d'y voir la capitale et ainsi que la plus grande et la plus belle ville d'Allemagne avec un grand nombre de monuments. J'ai été visiter ensuite les grandes villes d'eau qui sont : Wiesbaden, Mainz, Kastel et Baden-Baden, pour venir après m'installer à Metz pendant huit mois et demi. C'est là que j'y ai vu la plus belle cathédrale et la plus grande cloche de toute l'Allemagne, qu'on n'osait la mettre en branle plus d'une fois par an, de peur d'y faire descendre le clocher. Je m'y plaisais beaucoup dans cette ville, car les environs y sont très gais. J'y ai même fait très souvent des parties de bicyclette où quelquefois je risquai de me casser le nez. C'est cette ville aussi qui est la plus fortifiée de toute l'Allemagne. Elle ne compte pas moins de 40 mille soldats. En quittant Metz, j'ai été faire un petit tour dans le Grand Duché de Luxembourg, à Diékirch où j'y ai passé une saison au Grand Hôtel des Ardennes, après quoi je me suis dirigé pour la Belgique d'où ensuite j'ai été à Paris pour y visiter l'exposition, et un mois après j'étais en Angleterre. Depuis un mois et demi, je suis de nouveau à Paris.

Tout me va bien pour le moment et je te souhaite aussi une bonne réussite dans tes examens. Je profite aussi de cette même occasion pour te souhaiter tout le bonheur qu'on peut désirer sur cette terre pour être heureux, avec le Paradis en l'autre.

Je termine ma lettre, cher cousin, dans l'espoir de recevoir bientôt de tes chères et bonnes nouvelles. Crois aussi à mon attachement et que j'ai l'honneur d'être ton tout dévoué ami et cousin
Emile.

P.-S. Fais-moi le plaisir de me raconter aussi ce que font les jeunes libéraux du Châble et de Villette, comme par exemple Deslarzes² et compagnie. Sont-ils toujours aussi bêtes et stupides comme auparavant ?

Le même, à la hâte.

(Cart. 44/2/54.)

² Justin Deslarzes. Voir lettre n° 117, note 6.

124

Bagnes, le 11 janvier 1901. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln.

Mon bien cher frère, J'ai reçu ta carte qui m'a bien fait plaisir. Tu as raison de mettre au « couvent de l'Abbaye »¹ car je crois que je ne serai pas tenue plus sévèrement qu'à la maison. Tu peux bien lui écrire qu'elle ne me tienne pas si sévère. Je suis comme dans un couvent cloîtré que l'on ne peut voir qu'à travers une grille. Je m'en vais te dire un peu ce que je fais. Eh bien, le matin je me lève vers les sept heures pour surveiller les domestiques ; vers les huit heures, nous déjeunons, puis après je fais la chambre et je vais répondre soit au magasin ou au bureau et j'aide à faire les repas ; puis, ensuite, nous dînons, et après-midi je fais des raccommodages, enfin un peu de tout ce qui se présente. Quelquefois pour me bouger un peu, je vais jusque chez grand-maman pour lui raconter un peu ce que je sais, puis j'aide à faire le souper ; puis, après nous veillons un peu, s'il y a quelques veilleurs ; nous allons coucher un peu plus tard, et puis quand maman a fini les chapelets,

¹ Au Châble, à la maison, comme on le verra plus loin.

les neuvaines, etc., j'en aurai une lettre pleine s'il me fallait toutes te les dire, c'est bientôt dix heures. Voilà ma journée. Toi, dis-moi la tienne. Je ne sais pas si tu comprendras *mon beau style* ².

Maintenant, je m'en vais te faire un petit sermon comme je sais que tu les aimes beaucoup. Tu nous dis dans une de tes cartes (nous espérons que vous lui accorderez le plaisir de rester un jour de plus avec son frère). Tu n'es au moins pas bête, il est facile d'accorder quand on l'a déjà prise même. Mais enfin, pour cela, je te pardonne en pensant que Marie t'aura pu te dire beaucoup de choses de la maison. Je m'en vais changer de discours ; pour le moment, tout va bien à la maison ; je pense que tu auras reçu la lettre que maman t'a écrite. Maman était bien un peu inquiète de laisser partir si loin Marie ³, mais enfin elle l'a voulu elle-même. Nous avons reçu aujourd'hui une carte où elle nous dit qu'elle est très bien arrivée, mais qu'elle s'ennuie. Maintenant, maman est tout inquiète à cause de cela. Ecris-lui voir de ne pas tant se faire de la bile. Pour le reste, elle va très bien, seulement elle est toujours très occupée ; pour tout, elle a beaucoup de soucis. Je veux bien tâcher de faire tout ce que je pourrai pour lui faire plaisir. Je ne te donne point des nouvelles de Bagnes pour aujourd'hui, puisque tu as seulement vu Marie et Anna [Nicollier] ; elles t'en auront donné. Amélie est partie ⁴ le même jour que Marie, nous n'avons pas encore reçu de ses nouvelles, mais nous espérons qu'elle sera bien arrivée. Ecris-lui souvent parce qu'elle aime bien recevoir de tes nouvelles. Tu vois comme tes sœurs t'aiment, elles veulent toutes que tu leur écrives souvent. Edouard a télégraphié à Anna de venir parce que le petit ⁵ est un peu malade. Je ne crois pas que ce soit grave. Je pense que tu l'auras vue avant qu'elle vienne. Quel temps fait-il à Einsiedeln ? Ici, il fait un temps magnifique, il n'y a presque pas de neige. J'aimerais mieux qu'il y en ait un peu de plus afin de pouvoir aller glisser quelquefois (si maman me permet). Vas-tu souvent patiner ?

² Souligné dans l'original.

³ Placée au pensionnat *Stella Maris*, à Rorschach (SG).

⁴ A Aigle, au pensionnat Sainte-Clotilde.

⁵ Louis-Joseph, fils d'Edouard Nicollier et d'Anna Hubli, né le 12 mars 1898.

Maintenant, je veux finir de tant blaguer, car je t'ai déjà assez ennuyé par mon bredouillage. Je pense que tu ne seras pas fâché de ce que je t'ai mis dans ma lettre. Tu diras bien : « Je crois que Julia a trop lu », mais non, ce soir j'ai bonne lune, tu sais cela ne m'arrive que très rarement. Comme je suis toujours une très grande « écrivaine », je ne puis pas toujours me déranger pour écrire des lettres. Comme ce soir j'étais toute seule, j'ai profité ; maman est allée jusque chez l'oncle Louis [Nicollier]. Personne ne m'a distraite dans ma correspondance. Je veux cependant finir, autrement je t'empêcherai d'aller coucher. Adieu, mon cher frère, je te quitte en t'embrassant bien, ainsi que maman ; nous allons toutes les deux très bien pour le moment.

Ta sœur qui t'aime de tout son cœur

Julia.

[P.-S.] Tu peux bien me dire : « Tais-toi, bavarde. »

(Cart. 44/2/56.)

125

[Rorschach], le 13 janvier 1901. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln.

Cher frère, Voilà bientôt une semaine que j'ai quitté la maison, et le terrible ennui ne m'a pas encore tout à fait quittée. Mais j'espère que cela passera tout doucement. Comment vas-tu ? pour quant à moi je vais bien pour le moment.

Nous sommes ici 60 pensionnaires ; il y a beaucoup d'Italiennes, des Anglaises et cinq Françaises dont deux [que] j'ai déjà connues à Fribourg. Je suis au cours préparatoire, j'ai aussi des leçons de français. Je ne prends pas le dessin, car pendant ce temps nous avons l'ouvrage manuel et j'ai pensé que maman aurait préféré que j'aie quelques heures de plus d'ouvrage.

J'ai reçu hier une lettre de Julia, j'attends une des tiennes avec impatience, j'espère qu'elle ne tardera pas trop.

Il fait aussi froid à Rorschach, mais pas autant qu'à Einsiedeln.
Je te quitte pour aujourd'hui, car j'ai encore des devoirs à finir.
Ta sœur qui t'aime

Marie, enfant de Marie.

(Cart. 44/2/57.)

126

*Rorschach, le 14 janvier 1901. - Sœur Célestine¹ à Maurice Troillet,
à Einsiedeln.*

Monsieur, En vous remerciant tout d'abord de votre dernière bonne et honorée lettre, nous vous dirons que, après avoir pu juger où M^{lle} votre bonne sœur [Marie] en est avec son allemand, nous devons la faire suivre premièrement notre cours préparatoire de langue allemande où elle a chaque jour quatre à cinq leçons d'allemand (grammaire, dictée, version, rédaction, lecture) ; n'étant pas forte pour l'arithmétique, comme elle nous disait, elle veut bien suivre aussi les leçons de calcul qui se donnent en allemand dans ce cours. De plus, elle tient à suivre un cours de français où, tout en s'exerçant dans cette langue, elle pourra en même temps profiter pour son allemand. Elle a pour l'étude privée deux heures par jour, de quatre heures et demie à six heures et demie, mais comme elle veut aussi continuer son piano, il lui faut une demi-heure d'exercice aussi pour cela tous les jours. Donc, nous pensons que vous êtes d'accord avec nous de ne pas charger la bonne Marie d'autres leçons encore, jusqu'à ce qu'elle soit un peu plus au courant de son allemand. Elle a dans l'après-midi chaque jour *au moins une*² leçon d'ouvrage manuel ; le jeudi, elle en a deux et, ne prenant pas le dessin comme elle aimerait le faire, elle aurait aussi les deux heures fixées pour cette branche, libres pour l'ouvrage manuel.

¹ Sœur Célestine (Thérèse Hockenmeier) (1836-1908), religieuse de la Sainte-Croix de Menzingen, maîtresse à l'Institut *Stella Maris*, à Rorschach, de 1859 à 1863, puis directrice de 1863 à sa mort. - Communication de sœur Cecilia Epper, archiviste, à l'Institut de Menzigen (AG).

² Souligné dans l'original.

Maintenant, Monsieur, êtes-vous satisfait de cet arrangement ? il nous semble que c'est vraiment ce qu'il faut à M^{lle} votre sœur. Elle est bien gentille et paraît être bien bonne et raisonnable et nous l'aimons déjà beaucoup toutes, tout en espérant qu'elle va bientôt s'habituer tout à fait avec nous, ce que nous lui faciliterons autant que possible.

Veuillez agréer, Monsieur, tous nos meilleurs respects.

Votre dév. Sr. Célestine.

(Cart. 44/2/58.)

127

Sion, le 6 février 1901. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mein liebster Freund ! Als ich Deine allerbesten Neujahrswünsche las, da dachte ich und machte den festen Vorsatz, dir öfterer zu schreiben, da Du wichtige Gründe hast, Deine Zeit fleissig zu benützen, doch ich bin aber wieder weit hinter dem guten Willen zurückgeblieben und so geht es mir immer und das ist das Traurige, dass ich immer will und *nie tue*¹, öfters möchte ich mich halb totschiagen, dass ich so tatlos bin im Gegensatz zu Dir, der vollbringt, was er will. Ach, dass der Liebe Gott mich doch stärke, etwas zu vollbringen und zu werden. Du nanntest mich in Deinen liebsten Neujahrsbrief *ton meilleur ami du XX^e siècle* : mein Liebster, das hat mich innig gefreut, und um so mehr, da ich weiss, dass Du noch viele andere gute Freunde besitzt, die weit mehr und besser sind als ich, doch mein liebster Freund, ich verspreche Dir, dass ich mich stets bestreben werde, Dir immer mehr ähnlich zu werden, um so Dir ein immer besserer Freund zu werden. Ich erlaube mir heute, Dir zu gestehen, dass ich nie einen bessern, mir treuern Freund gefunden als Dich, meinen liebsten Moriz ; deshalb mein Freund, lass uns noch enger und inniger aneinan-

¹ Les mots et passages transcrits en italique sont soulignés dans l'original.

der schliessen, damit wir nie, nie voneinandergerissen werden, was Gott verhüten möge. Alles Ernste, was ich denke hier in Sitten, ist wohl was meine Standeswahl betrifft. Ich komme nicht recht zu Ende, doch glaube ich immer mehr und mehr, dass der liebe Gott mich nicht zum Priesterstande berufen, sondern dass ich vielmehr zu ganz Gewöhnlichem geboren bin. Nichtsdestoweniger will ich mit dem zufrieden sein, was der liebe Gott mir beschieden und dann um so eifriger das Kleine ausfüllen.

Seitdem ich Dir das letztmal geschrieben, bin ich einmal in Visp und einmal in Leuk gewesen ; beidemale um einen Vetter Jesuit Zen Ruffinen² kennen zu lernen, beide waren recht angenehme Spaziergänge.

Ich wohnte auch einem Soirée bei in letzter Zeit³, dem ersten in meinem Leben ; es ging recht gemütlich zu bis morgens 2 1/2 wo ich mich hinterzog. Die H. H. Professoren wissen noch nichts davon, es soll ziemlich streng sein hier in dieser Beziehung, hätte ich das gewusst, so wäre ich vielleicht nicht gegangen. Sonst bin ich sehr zufrieden hier in Sitten, nur *eines* fehlt mir und das bist Du, mein guter Freund, bete für mich ! Die Studenten sind artig und Professoren auch. H. H. Präfekt⁴ scheint mir gewogen zu sein, soweit ich wenigstens sehe. Jetzt bin ich ein Zeitlang recht gut und gesund gewesen. Und Du, mein Lieber, wie geht es Dir ? Bist Du zufrieden ? Bist Du wohl auf ? Wäre es nicht möglich, dass Du nächstes Jahr hieherkämeest ? So ein Jahr Walliser Recht könnte Dir, glaube ich, nicht schaden⁵ ? Was glaubst Du ? Ich muss von Dir wieder Abschied nehmen ; also lebe wohl, mein innigstgeliebter Freund, und denke Deines Dich innigliebenden Freundes

Leo Mengis.

(Cart. 44/2/59.)

² Le P. Joseph Zen Ruffinen (1856-1918), jésuite, de Loèche, qui exerça son activité en Autriche. - Voir BWG, t. VII, 1934, p. 445.

³ Il s'agit sans doute du concert donné par la *Valeria*, société de musique, le dimanche soir 13 janvier 1901. - Voir le compte rendu dans la *Gazette du Valais*, n° 5, du 16 janvier 1901, p. 2.

⁴ Le préfet du collège de Sion est alors l'abbé Joseph Anthonioz (1861-1934), de Monthey, professeur de Rhétorique.

⁵ A l'Ecole de Droit de Sion. - Voir lettre n° 118, note 11.

Rorschach, le 7 avril 1901. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln.

Cher frère, J'ai été bien contente de recevoir de tes nouvelles, mais j'aurais eu bien plus de plaisir si tu m'avais annoncé ta visite au lieu de m'annoncer le contraire. Mais je ferai ce sacrifice pour que tu réussisses tes examens. Nos vacances commencent jeudi [11 avril] et nous aurons aussi le même jour de grands examens oraux ; ceux par écrit, nous les avons déjà faits. Il y aura beaucoup de monde et je te demande une prière à Notre-Dame des Ermites pour que je les fasse bien. Je pense que tu l'auras aussi beaucoup priée aujourd'hui, cette bonne Mère, pour notre cher papa¹. J'ai reçu le même jour que ta carte une lettre de maman, les vacances d'Amélie commencent lundi [de Pâques, le 8 avril] ; elle aurait bien aimé être à la maison le jour de Pâques. Lui as-tu écrit cette lettre si longtemps promise ? Je vois que tu aimes bien mettre en pratique ce qui est écrit sur la carte que tu m'as envoyée. Il faut que je te quitte, car je dois répéter pour les examens. Je te réécrirai pendant ces vacances.

Ta sœur Marie,
enfant de Marie.

(Cart. 44/2/61.)

¹ Le 7 avril est le jour anniversaire de la mort de François Troillet, en 1898.

Bagnes, le 17 avril 1901. - Amélie Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln.

Cher Maurice, Merci beaucoup pour ta gentille lettre. Tu me dis de prendre le piano pour cette année ; j'aimerais bien commencer pendant les grandes vacances, puisque nous en avons un à la maison ; j'ai aussi beaucoup à faire et je n'aurai pas le temps.

Lundi, Maurice Troillet, du Perey, s'est marié. Edouard et Anna [Nicollier] sont allés à la noce, elle avait lieu à Sion¹.

Nous avons reçu le bulletin de Marie, il est très bon, il n'y a que les premières notes ; maman est très contente ; Mademoiselle Bärlocher² est allée au pensionnat et l'a invitée pour passer une après-midi avec elle ; elle demande aussi la permission à maman pour apprendre l'italien. J'ai aussi reçu une carte mardi de Gabrielle Tissières³ et je lui ai répondu ; elle a gardé sa maman bien malade, mais maintenant elle va beaucoup mieux. Il n'y a pas eu d'inondations à Bagnes, mais c'est un éboulement qui est venu de Chemin à Bovernier, la Drance a été arrêtée et s'est formé un lac⁴. Ces jours, à Bagnes, il fait très mauvais temps ; il a neigé, on dirait que l'on est au milieu de l'hiver.

Je pars demain, je m'ennuie beaucoup. Ferdinand est un peu malade⁵, il ne repart pas à Saint-Maurice.

Je te quitte en t'embrassant depuis Bagnes.

Ta sœur qui t'aime

Amélie, enfant de Marie.

(Cart. 44/2/65.)

¹ C'est en effet le lundi 15 avril 1901 que Maurice Troillet (1878-1953), banquier, a épousé à Sion Hélène Albrecht (1879-1963), de Blitzingen. - Voir lettre n° 45, note 1.

² Il s'agit d'une sœur de Karl Anton Bärlocher, condisciple de Maurice Troillet à Saint-Maurice et à Einsiedeln, décédé, on l'a vu (lettre n° 118, note 2), le 14 septembre 1900.

³ Gabrielle Tissières (1889-1959), sœur de Jules ; elle épousera à Martigny, en 1914, Arnold-Joseph Bourgknecht (1884-1962), pharmacien à Fribourg. - Communication de M. Nicolas Morard, archiviste d'État, à Fribourg.

⁴ C'est le vendredi 12 avril 1901 qu'un éboulement a obstrué complètement le lit de la Drance, en face du hameau des Vallettes, formant un lac. - Voir *Gazette du Valais*, n° 31, du 17 avril 1901, p. 2.

⁵ Ferdinand Troillet (1885-1965), fils de Sigéric et d'Esther Gard. Il était alors élève de la classe de Grammaire, au collège de Saint-Maurice (1900/1901). Célibataire.

Mattmark [Saas], le 1^{er} juillet 1901. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mein liebster Freund ! Ich bin immer der Gleiche, ich tue halt gerne stören, schon damals auf der Burg, habe ich Dich oft gestört

in Deinem philosophischen Denken und nun habe ich Dir seither noch manches Studium gestört durch meine Briefe voll der Erinnerungen an Brig und seine Schönen, etc., will sagen seine Schönheiten, und jetzt, da die Maturität vor der Türe ist, komme ich wieder, Dich mit einem Brief aufzuhalten.

Nun, Du magst mir verzeihen, denn ich baue darauf, dass Du Dich mitunter gerne stören lassest, freilich lieber von etwas zärtern Händen.

Ich bin also nicht mehr nach Sitten gegangen, denn ich fühlte mich nicht allzu wohl, machte vielmehr einen kleinen Spaziergang nach Münster, wo auch die Brigerstudenten ihren grossen Spaziergang gemacht. Kam dann nach Visp und bin dann wieder hier nach Saas gekommen, wo ich Dich nun mit sehnstüchtigem Herzen erwarte. Wann macht Ihr fertig in Einsiedeln¹? Wann gedenkst Du hieher zukommen? Komme wie eher desto lieber, denn ich fühle eine grosse Sehnsucht, Dich wieder zu sehen. Bringe, wenn es Dir besser gefällt, etwas Gesellschaft mit Dir, denn mir sind ja alle willkommen, die Du mitbringst. Ach, das werden nette Tage werden. Indes hast Du aber noch eine böse Zeit zu überwinden. Harre aus bis ans Ende, dann wirst Du mit Erfolg gekrönt.

Du bist relativ ganz glücklich gegenüber mir, der ich ein ganz anderes Examen zu machen habe, nämlich meine Standeswahl, die mich ununterbrochen quält und ängstigt. Bete für mich, Deinen treuen Freund, bei der lieben Muttergottes von Einsiedeln, ich bitte Dich darum.

Von Sitten habe ich nicht viel Nachrichten von den Studenten, denn ich schreibe ihnen auch nicht. In Brig geht es nicht besonders gut, dort hat man den Präsident der Section verjagt, den Jost Lucas, weil er unbotmässig gegenüber dem Herrn Hosenen war, Meyer Heinrich wurde auch im Laufe des Jahres entlassen und Kreutzer Oscar und Schmid Stephan sind davongelaufen². Das ist eine traurige Rhetorik.

¹ La clôture était fixée à Einsiedeln au 29 juillet 1901.

² Le *Studien-Katalog* de l'année scolaire 1900/1901 du collège de Brigue porte deux remarques (p. 7) : la première, que Lucas Jost, d'Obergesteln, et Henri Meyer, de Genève, ont été renvoyés de l'établissement ; la seconde, qu'Oscar Kreutzer, de Brigue, et Stephan Schmid, d'Ausserberg, ont quitté

In Brig hält man dieses Jahr als Theater « Judas der Verräter ». Walpen ist Jesus Christus und Jost war Judas ; jetzt ist es Weissen ³.
Empfange die herzlichsten Grüsse von Deinem treuen Freunde
Leo Mengis.

[P.-S.] Auf Wiedersehen ! Ich musste schnell abbrechen.

(Cart. 44/2/69.)

l'établissement, ce dernier pour raison de santé. Les deux premiers sont élèves de Rhétorique I ; les deux suivants, de Rhétorique II. - L'abbé Franz Xaver Hosennen (voir lettre n° 112, note 12) était alors inspecteur des internes. - Lucas Jost (1880-1966) sera plus tard fonctionnaire du département de Justice et Police, puis de celui de l'Instruction publique. Il était en 1900/1901 président de la section *Brigensis* des Etudiants suisses (voir *Monat-Rosen*, 1900/1901, p. 468). - Stephan Schmid (1880-1932) sera curé de Blatten, puis d'Ausserberg. Voir *BWG*, t. VI, 1928, p. 468. - Quant à Henri Meyer et à Oscar Kreutzer, nous ignorons ce qu'ils sont devenus. En tout cas, la rédaction des *Monat-Rosen*, l'année suivante (1900/1901, p. 472), recherche l'adresse d'Henri Meyer.

³ Les étudiants du collège de Brigue ont donné les 7 et 14 juillet une représentation théâtrale avec notamment un drame en cinq actes, *Judas*, de Josef Seeber (voir *Walliser Bote*, n° 27, du 6 juillet 1901, p. 3). C'est Oscar Walpen (voir lettre n° 118, note 8) qui tenait le rôle de Jésus-Christ. Lucas Jost, expulsé de l'établissement, a été remplacé dans le rôle de Judas par Ludwig Weissen, élève de Rhétorique I. Celui-ci (1881-1964) deviendra prêtre du diocèse, curé d'Ulrichen, de Niederwald, enfin d'Ausserberg. Voir sa nécrologie dans le *Bull. du diocèse de Sion*, 1964, pp. 321-322.

131

Evolène, le 14 juillet 1901. - Xaver Frankl¹ à Maurice Troillet, à Einsiedeln.

Mein Lieber ! Da ich Deine Geduld nicht länger mehr auf die Probe stellen will, so teile ich Dir jetzt einiges von meinem Aufenthalte in hier mit. Grosse Dinge sind es ja nicht, die ich Dir zu berichten habe, da ich mich hier ja auch nur in einer kleinen Welt bewege.

¹ Xaver Frankl (né en 1878 à Feldmoching) épousera en 1928, à Trappstadt, une paysanne et y exploitera un établissement d'horticulture. Il serait décédé il y a une dizaine d'années. - Renseignements communiqués par les mairies de Feldmoching et de Trappstadt.

Ich befinde mich jetzt, Gott sei dank, immer ziemlich wohl und verspüre nur alle Morgen unmittelbar nach dem Aufstehen etwas Kopfweg, das aber schnell verschwindet, wenn ich in die frische Luft hinauskomme. Es gefällt mir hier auch ganz gut und die Luft scheint mir auch ganz gesund zu sein. Mit Kost und Logis bin ich auch zufrieden, obwohl die Speisen manchmal insofern etwas zu wünschen übrig lassen, dass sie nicht frisch genug sind. Es ist eben auch schwierig, hier frische Speisen zu haben, da es ja auch keine Metzgerei hier hat. Der Wein aber ist so gut wie in Savièse, wenn nicht besser, da der Herr Pfarrer² seine Weinberge auch bei Sion hat. Ich bekomme auch sehr viel Wein, und er macht mir nichts, obwohl ich einigemal schon viel getrunken habe. Der Herr Pfarrer und seine Köchin sind sehr freundliche Leute, so dass ich ganz gerne bei ihnen bin. Die übrige Bevölkerung ist auch ganz recht und es hat darunter sehr kräftige Leute, doch sind die Frauen im allgemeinen nicht so schön wie in Savièse und auch ärmlicher gekleidet als dort. Fremde hat es jetzt auch hier, wenn auch nicht gerade viel, in den drei Hotels, die sich hier befinden. Unter den Fremden hat es gegenwärtig auch zwei dumme Hexen, die Eindruck schinden wollen, aber es geht nicht.

Von meiner Arbeit muss ich Dir doch auch berichten, da ja gerade sie mich hinderte, Dir eher zu schreiben. Ich habe nämlich die eine Woche den ganzen Tag Holz gespalten, und die letzte Woche war ich den ganzen Tag mit dem Heuen beschäftigt. Du kannst Dir aber denken, wie mir die Haut an den Händen zersprungen ist mit dem Holzhacken. Da ich aber zu arbeiten nicht aufhörte, so sind sie schnell wieder zugeheilt, so dass ich jetzt die richtigen Hände zum Arbeiten habe. Alle Leute in hier haben mich bewundert, wie ich so fleissig auf der Wiese gearbeitet habe und einige haben noch niemanden so gut mähen sehen wie ich. Der Herr Pfarrer kann mit mir wohl auch zufrieden sein, wenn ich ihm das ganze Heu hineinarbeiten helfe. Die nächste Woche geht es wieder so weiter mit dem Heuen. Einige kleine Spaziergänge habe ich die vorige Woche auch gemacht. Der grösste Spaziergang war der nach Ferpècle, den ich schon vorletzten

² Antoine Berclaz (1871-1939), de Mollens, curé de Nax en 1897, d'Evolène en 1900, de Fully en 1919.

Sonntag mit dem Knecht des Herrn Pfarrer machte. Wir waren dort im Hotel so gut aufgehoben³, dass wir gar nichts bezahlen mussten, obwohl wir sehr viel Wein tranken, nur, weil wir vom H. Pfarrer in Evolène kamen, und man hat uns eingeladen, bald wieder zu kommen. Es hat auch ein hübsches Fräulein dort, es ist die Tochter des Hauses selbst. Ich habe mit ihr deutsch geredet, sie antwortete mir aber nur immer französisch, da sie sich nicht getraute, deutsch zu reden, obwohl sie mich ganz gut verstanden hat, sie kam den nächsten Tag sofort nach Evolène herunter ins Pfarrhaus für zwei Tage. Es ist nur schade, dass es etwas zu weit entfernt ist. Aber es ist ja auch wieder gleich.

Es hat hier auch vier ganz hübsche Wasserfälle und das beste davon ist, dass ich bei einem ein feines Douche nehmen kann, da er ganz eingeschlossen ist, so das mich niemand sehen kann. Ich nehme fast täglich ein Douche dort und ich glaube, es sollte wirklich sehr gut tun, da man ja nicht leicht ein herrlicheres und kräftigeres Bad nehmen kann. Das geht über alle Kneippkur.

Herrlich ist der Anblick der Dent-Blanche mit dem Gletscher von Ferpècle und des Mont d'Hérens, besonders am Morgen, wenn die ersten Sonnenstrahlen sie bescheinen und ich sie gemütlich von meinem Bette aus betrachten kann.

Du wirst es jetzt gerade weniger gemütlich haben, da Du unmittelbar vor dem Examen stehst. Aber Du hast auch den grossen Trost, das es bald vorüber sein wird und Angst brauchst Du auch keine zu haben.

Ich wünsche Dir noch einmal eine recht glückliche Matura und verspreche Dir auch, für Dich zu beten, dass Du nur glänzen kannst in der Matura.

In der zuversichtlichsten Hoffnung, dass Du mir gar bald nur freudige Nachrichten bringen kannst, verbleibe ich Dein

Xavier.

³ L'hôtel de Ferpècle construit vers 1880 par Pierre Crettaz, fils de Pierre et de Marie Crettaz, qui avait épousé Rosalie Zeiter, de Bramois; le couple n'a pas eu de fille; il s'agit donc d'une parente ou d'une employée. - Voir A. Gaspoz, *Monographie d'Evolène*, Sion, 1950, p. 38, et *Généalogies manuscrites établies par A. Gaspoz et obligeamment communiquées par M^{me} Marie Follonier-Quinodoz, à La Sage.*

[P.-S.] Auch dem Scheuber und Menelik⁴ meine herzlichsten Glückwünsche für die Matura. Au revoir. Die freundlichsten Grüsse an alle in Christo.

(Cart. 44/2/71.)

⁴ Menelik est sans doute le surnom d'un condisciple de Maurice Troillet dont nous ignorons l'identité. - Joseph Scheuber (1881-1961), de Wolfenschiessen (Nidwald), ami et condisciple de Maurice Troillet à Einsiedeln, ne va pas tarder, quoique de santé très fragile, d'embrasser l'état ecclésiastique. Il convient de rappeler ici brièvement les étapes d'une carrière particulièrement bien remplie. On va retrouver Scheuber, dans les lettres suivantes, étudiant en théologie au Séminaire de Coire. Il sera ordonné prêtre en 1904. Il poursuivra des études en histoire de l'art, en langues germaniques et en histoire, à Berlin d'abord, puis à Zurich où il obtiendra son doctorat en 1909 avec une thèse intitulée : *Die mittelalterlichen Chorstühle in der Schweiz* (Strasbourg, 1910, 127 p.). En 1906 déjà, avant d'avoir achevé ses études, il sera appelé à Schwyz, au collège Maria-Hilf, où il deviendra bientôt préfet des études.

Parmi d'autres publications, il faut signaler *Renaissance-Chorgestühle im Kanton Wallis* (dans BWG, t. V, fasc. 2, 1915, pp. 131-140), une adaptation abrégée (1912) du grand ouvrage de Mgr Dupanloup, *De l'éducation*, et pour l'anniversaire de la Réforme, en 1917, un ouvrage collectif : *Kirche und Reformation* (3^e édit., Einsiedeln, 1917, 835 p.). Scheuber sera nommé recteur du collège de Schwyz en 1932, et, en 1937, il sera élevé à la dignité de protonotaire apostolique. En 1941 enfin, il sera désigné en qualité de *Regens* (directeur) du Séminaire de Coire dont il entreprendra la complète rénovation. Il se retirera en 1960. - Voir sa nécrologie par Werner Durrer, *Regens Josef Scheuber, Chur*, dans la *Schweizerische Kirchen-Zeitung*, 1961, pp. 246-248.

132

Evolène, le 1^{er} août 1901. - Xavier Frankel à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mein Lieber ! Es freut mich herzlich, dass Du die Matura so gut bestanden hast und ich kann Dir dazu nur gratulieren. Dass der Scheuber die Matura mit einem 6 machen würde, hätte ich doch nicht gedacht. Ich denke, es werden alle die Matura bestanden haben, da Du mir nichts davon mitgeteilt hast. Wie hat der Menelik die Matura gemacht ?

Du wirst wohl glücklich in Deinem Vaterhause angekommen sein und dort jetzt fröhliche Tage verleben. Ich freue mich schon sehr darauf, Dich gesund und fröhlich in Evolène zu sehen.

Hoffentlich kommst Du recht bald und wirst hoffentlich auch mehrere Tage bei mir im Pfarrhause verweilen. Ich denke, wir werden dann mehrere Ausflüge oder Bergtouren miteinander machen können, da ich mich jetzt ziemlich wohl und stark fühle und das Kopfwiehe fast gänzlich verschwunden ist. Du wirst mir aber vorher schreiben, wann Du kommst, denn ich werde Dich dann vielleicht mit dem Wagen in Sion abholen können, wenn Du nicht über die Berge kommst. Ich habe schon zweimal den Kutscher gemacht nach Sion. Vorgestern war ich mit dem H. Pfarrer [A. Berclaz] in Sierre, wo sein Bruder Advokat ist¹. Es ist sehr schön dort. Wir sind aber erst heute in der Früh um 1/2 2 Uhr in Evolène angekommen. Es sind nämlich mit dem Wagen 1 1/2 Stunden von Sierre nach Sion und von Sion nach Evolène sechs Stunden. Letzten Montag war ich mit dem H. Pfarrer in Arolla, wo er die Berge gesegnet hat. Es ist auch sehr schön dort, besonders der Gletscher von Mont-Collon. Ich war auch auf zwei anderen Bergen mit dem H. Pfarrer und ich habe dort sehr viel Edelweiss gefunden. Ich höre jetzt auf mit dem Schreiben; denn sonst könnte ich Dir, wenn Du zu mir kommst, nichts mehr erzählen.

Auf baldiges Wiedersehen.

Dein Xaver.

[P.-S.] Die herzlichsten Grüsse an Deine Mutter, Schwester und *Secrétaire*².

(Cart. 44/2/72.)

¹ Pierre Berclaz (1859-1950), avocat et notaire à Sierre, député au Grand Conseil de 1893 à 1921, sous-préfet du district de Sierre de 1912 à 1950.

² En français dans l'original.

Mattmark, le 2 août 1901. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mein liebster Freund! « *J'irai te voir au commencement d'août* »¹, so schriebst Du mir von Pfäffikon und jetzt hat der

¹ Souligné dans l'original.

Monat August anfangen, und ich werde nun bald die Freude haben, Dich hier bei mir zu begrüßen.

Hoffentlich werden wir dann besseres Wetter haben als bis jetzt, denn hier ist's gar nicht schön, immer Nebel und Regen und trüb. Ich schreibe heute nicht viel, denn ich werde bald mündlich mit Dir reden können.

Nochmals meinen besten Glückswunsch zum Gelingen Deiner Matura.

Herzlichsten Gruss von Deinem treusten Freunde

Leo Mengis.

[P.-S.] Auf Wiedersehen !... Bald !

(Cart. 44/2/74.)

134

[*Saint-Maurice*], le 8 août 1901. - Oswald Mathey¹ à Maurice Troillet, à Bagnes.

Mon cher ami, Tu me permettras de prendre une petite liberté : celle de venir te réclamer les trois manuels de littérature que je t'ai envoyés², je ne sais plus à quelle époque. Deux d'entre eux ne m'appartiennent pas, je dois les rendre ; le troisième n'est bientôt plus à moi.

Tu as passé une bonne année ? au point de vue des études particulières du programme, au point de vue de la formation générale et chrétienne ? Et les « lettres »³ ? n'ont-elles pas souffert de la brutalité mathématique, physique, chimique, scientifique en un mot ? Tiennent-elles toujours une aussi grande place en ton cœur que par le passé ? Je suppose que, sur ce point, tu dois connaître les meilleures productions de tous les peuples civilisés ? En Rhétorique nombreuses étaient déjà tes lectures. Je me souviens d'avoir vu dans ta chambre, à la cure, une foule de petits volumes bleus où les maîtres italiens, allemands, grecs et latins s'exprimaient en

¹ Sur Oswald Mathey, voir lettre n° 112, note 15.

² Voir lettre n° 121.

³ Souligné dans l'original.

français⁴. Quand tu auras assez lu, ne commenceras-tu pas à écrire ?

J'ai moins de temps que toi à consacrer aux choses de l'art. Pendant les classes, cela va sans dire, mais les vacances mêmes ne m'apportent aucun loisir : dans un mois et demi, je dois faire ma profession simple. Je suis très occupé par cette seule perspective. Il ne me reste pas assez de place pour te dire mon bonheur. Ah ! mon cher, le joug de Dieu est suave et léger ! Il m'en reste assez pour t'assurer de mon amitié : tu la dois connaître. A toi

(Cart. 44/2/73.)

Osw. Mathey.

⁴ Il existe alors plusieurs collections de classiques « bleus ». Ce pourrait être, par exemple, la collection in-32 de la *Bibliothèque nationale. Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes, fondée en 1863*, éditée par Jules Tallandier, à Paris, et dont la couverture porte en épigraphe : « Les œuvres publiées par la *Bibliothèque nationale* constituent le trésor littéraire de l'humanité ».

135

Mase, le 15 août 1901. - Joseph Scheuber¹ à Maurice Troillet, à Bagnes.

Liebster Moritzli ! Nach einigen Irrfahrten habe ich glücklich ein rettendes Ufer gefunden, von wo aus ich mit Dir ein wenig plaudern kann. Ich schreibe enge ineinander, denn nur ein² Briefböglein konnte mir H. H. Pfarrer³ zur Verfügung stellen. Weil die Antwort des Pfarrherrn, an den man betreffs meiner Annahme als Pensionär geschrieben, sehr lange ausblieb, bin ich auf gut Glück hierhergereist, in der Hoffnung auf meinen Glückstern. Aber :

« Mit des Geschickes Mächten
Ist kein ewiger Bund zu flechten
Und das Unglück schreitet schnell⁴. »

¹ Sur Joseph Scheuber, voir lettre n° 131, note 4.

² Les mots et passages en italiques sont soulignés dans l'original.

³ C'est alors l'abbé Xavier Perrayaz (1845-1902), de Troistorrents, curé de Mase depuis 1899.

⁴ Fr. Schiller, *Das Lied von der Glocke*, vers 144-146. (*Sämtliche Werke*, München, 4^e édit., 1965, t. I, pp. 433-434.)

Schon in Freiburg hörte ich das Grollen feindlicher Elemente, und wie ich an den Genfersee kam, da empörten sich die Wogen gegen mich, schäumend fielen sie mir in die Flanke und der Regen floss in Strömen. Ich komme nach Martinach, den Koffer bereit zum Aussteigen. Begierig strecke ich die Nase zum Fenster hinaus, aber Moritzli ist nicht zu erspähen. Ich eile hinaus auf die Treppe des Wagens ; — nichts zeigt sich dem sehnsüchtigen Blick. Die Nase trieft vom Regen wie eine Dachrinne ; offenbar hat Moritzli die Karte zu spät erhalten oder ist sonst verhindert. Der Koffer fliegt wieder auf den Rechen, verzweifelt werfe ich mich in eine Ecke des Wagens, mich wehrlos dem herzlosen Dampfrosse überlassend. Man ruft : « Sitten ». Ich setze meine Hoffnung auf die Kapuziner und steige aus. Ich mische mich unter die Marktweiber und Bettler, um in ihrer Gesellschaft von den Kapuzinern wenigstens eine Suppe zu erhaschen, aber der P. Guardian⁵ macht ein bedenkliches Gesicht und als rüdiger Bock werde ich alsbald ausgeschieden. Mit Mühe kann man mich einen Abend beherbergen, ich atme etwas erleichterter in der Gesellschaft meiner einstigen Mitschüler. Aber nicht lange dauert das Glück. Am Morgen muss ich aufbrechen, um eine Unterkunft zu suchen. Ich will telegraphieren nach St. Martin. 4 1/2 frs Expressien wurden verlangt. Voll Schrecken stehe ich davon ab, nehme den Weg unter die Füsse, um selbst dorthin zu gehen. Ich frage in Sitten : « Wie weit ist's nach St. Martin ? » 3 1/2 Stunden ist die Antwort. Ich wandere eine Stunde und stelle dieselbe Frage. 3 1/2 Stunden sagt man abermals ; ich wandle noch eine Stunde weiter und erhalte noch einmal dieselbe trostlose Antwort. Ich habe einen Liter Walliser bei mir, der mir fast die Rocktasche hinunterreisst, voll Wut werfe ich ihn in den Abgrund — nachdem ich ihn leergetrunken. — Ich komme nach Mage. Ein schreckliches Nest, denke ich, gottlob, dass ich hier nicht bleiben muss. Endlich erreiche ich St. Martin. Ich kehre beim Pfarrer ein⁶. Er bedauert, mich nicht aufnehmen zu können, weil er selbst bald fortgehe

⁵ C'était le P. German Weissen (1857-1923), d'Unterbach, qui fut gardien au couvent de Sion de 1899 à 1902. - Voir BWG, t. VII, 1934, pp. 408-409.

⁶ L'abbé Antoine Sierro (1849-1933), curé de Saint-Martin depuis 1890.

und heisst mich weiterziehen nach Evolène, das war fast zu viel des Guten für den armen, schwächlichen Wanderer. Auf abschüssigen Pfaden und an Abgründen vorbei erreiche ich endlich gegen Abend Evolène, ich gehe ins Pfarrhaus. Frankl⁷ stürzt heraus, der gemütliche Bayer, fast hätte ich ihn umarmen mögen. Aber auch hier war meines Bleibens nicht, der Pfarrer hat auf einige Zeit Besuch. Ich gehe in ein Hotel, man fixiert misstrauisch den Wanderer, der vielleicht ein ganz gemeines und wenig bemoostes Subjekt und nur von Milch zu leben scheint. Am Morgen muss ich zurückwandern, und zwar — das ist die Ironie des Schicksals — nach Mage. Frankl begleitet mich, er geht nach St. Maurice. Endlich nimmt der Pfarrer von Mage den verwegenen Landstreicher und Vagabunden auf, aber nur mit Misstrauen und gegen eine Entschädigung von 2 frs per Tag. Zur Erfrischung wird Milch aufgetischt, ich nehme nicht zuviel in Erwartung eines guten Mittagessens. Der H. Pfarrer hat ein Geschäft und er weist mich auf mein Zimmer. Hier gehe ich auf und ab, in der Erwartung, dass bald der Ruf zum Diner ertöne, denn ich bin noch sehr hungrig. Nichts regt sich. Zwei Stunden vergehen; noch ruft niemand. Auf den Zehen schleiche ich in die Küche hinunter, um durch das Schlüsselloch zu sehen. Alles ist still. Ich gehe spazieren, um den Unmut zu vertreiben. Zurückgekehrt, sagt der Pfarrer, dass die Köchin in den Bergen und erst spät zurückkomme, aber das Buffet stehe mir zur Verfügung. Dort finde ich steinhartes Brot, ich würge es hinunter mit verdrehten Augen, wie ein Huhn, das am Verenden. *Vanité des vanités*, seufze ich, *c'est la seule parole qui me reste*⁸. Abends wurde ich gut bewirtet. Die Nacht war aufgeregt; es biss mich etwas, dazu Fieberschauer. Am Morgen starken Rachenkatarrh und deshalb Blutspucken; ich glaube, es ist nicht gefährlich; Du brauchst nicht zuviel Sorge zu haben. Alsdann verlegte ich mich aufs Flohnen; eine einzige dieser Tiere konnte ich erwischen, nachdem ich die Finger genässt, vermöge der Adhäsion.

⁷ Sur Frankl, voir lettre n° 131, note 1, en séjour à Evolène.

⁸ *Eccl.*, I, 2.

Noch habe ich ein altes Papier in meinem Notizbuch gefunden, um den Brief fortzusetzen. — Verzeihe, wenn ich Dir einen so langen Roman geschrieben ; ich wollte gern ein wenig mit Dir plaudern. — Einstweilen gedenke ich hier zu bleiben. Ich glaube, dass H. Pfarrer sein Möglichstes tut, aber die Verhältnisse sind hier sehr ärmlich. Er ist ein recht gemüthlicher, *dicker* Herr und daher auch gutmütig, dem Ausspruch Horatzens zufolge : *Omnis piger bonus*⁹. Frankl wird nicht länger bleiben als bis Ende dieses Monats. Das alte, eingesalzene Fleisch gefällt ihm nicht mehr gut, da es zudem noch auf dem Tisch herumspringe. — Er wünscht deshalb, dass Du ihn die nächste Woche besuchst und einige Ausflüge mit ihm machest. Du darfst aber auch nicht versäumen, teurer Moritzli, dabei mir in meiner Einsamkeit einen Besuch abzustatten. Du könntest, wenn Du nach Evolena gehst, den Weg über Mage nehmen und *einige Tage* bei mir bleiben, was mich ausserordentlich freuen würde. Freilich ist die Kost bescheiden, und Du müsstest vielleicht das Unangenehme auf Dich nehmen, bei mir zu schlafen. Auch sind die lieben Deinigen vielleicht nicht zufrieden, wenn Du schon wieder fortgehst und lange fortbleibst. Deshalb kann nicht verlangen, dass Du mehrere Tage hier bleibst, sondern Dich nur bitten. Mindestens wirst Du, wie ich zuversichtlich hoffe, von Evolena aus mich besuchen, in Begleitung von Frankl, der versprochen hat, dann mit Dir zu kommen.

Endlich schliesse ich meinen langen Brief. Viele, viele Freundesgrüsse von Deinen eben stets treuen

Joseph.

[P.-S.] chez M. Perrayaz, curé de Mage.

(Cart. 44/2/76.)

⁹ Cette maxime, je ne l'ai pas retrouvée dans les œuvres d'Horace. J'ai consulté alors un excellent connaisseur de la littérature latine, M. André Schneider, professeur à l'Université de Neuchâtel, qui m'a répondu : « Bien que la paresse soit un thème horatien, cette phrase ne se trouve pas, en effet, chez ce poète. » D'où est-elle tirée ? le problème reste posé.

Einsiedeln, le 16 octobre 1901. - August Flammer¹ à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein Lieber ! Bevor ich Dir Näheres über Einsiedeln berichte, muss ich zuvor auf Deinen Streich zu sprechen kommen, den Du mir gegenüber gespielt hast. Es handelt sich nämlich um jene Karte mit dem Balsamfläschchen, welche Du vom Grossen St. Bernhard geschickt. Die Schrift war nicht verstellt, und dennoch wurde sie als die meinige angesehen, und von Seelisberg aus erhielt ich eine Karte vom Fräulein, auf welcher sie mir die Karte bestens verdankte. Es war mir eben ganz sonderbar, wie ich auf einmal vom Fräulein eine Karte bekomme, da ich nach Berechnung des Poststempels also an jenem Tag, wie ich die Karte hätte fortgeschickt haben sollen, nicht in Salvan war, sondern in Montreux. Das Rätsel war mir bald gelöst, wie ich dann von Dir eine Karte erhielt. Habe aber deswegen doch nie nach Einsiedeln geschrieben, da ich vermutete, Du habest auf das hin, dass ich Dir gesagt habe, ich werde nie eine Karte schicken in's Grosse Kreuz, *exprès*² geschrieben. Habe dann die Karte sofort angeschaut, wie ich nach Einsiedeln kam. Der Witz war gut³.

Betreffs der Änderung meines Aufenthaltes muss ich Dir nur sagen, dass ich es sehr bedaure, dass ich das nicht schon früher tun konnte. In Lausanne habe ich wirklich etwas gelernt und dabei auch etwas gesehen. Hast Du das Taschentuch, das ich Dir geschickt, erhalten ? Fräulein⁴ ist immer noch hier. Der Doctor erlaubt ihr noch nicht, nach Tessin zu gehen. Die Stube ist nun abgeteilt, man hat jene vielbesprochene Zwischenwand endlich angebracht. Frau Gyr ist dies Jahr nicht recht zufrieden, weil sie

¹ August Flammer (1882-1913), de Lauterach (Vorarlberg), qui est en l'année scolaire 1900/1901 élève de Philosophie à Einsiedeln. Il deviendra médecin à Wil, dans le canton de Saint-Gall. Célibataire. - Communication de M. le bourgmestre de Lauterach.

² Souligné dans l'original.

³ Plaisanterie faite avec la jeune fille de la pension *Zum Grossen Kreuz*, où logeaient quelques étudiants externes, à Einsiedeln.

⁴ La fille de la pension, Marie-Elisabeth Gyr. - Voir lettre n° 113, note 2.

nur zwei Studenten hat, nämlich nur Loersch⁵ und mich. Es sind überhaupt dies Jahr weniger Externe. Lulu schleicht immer traurig Stiege auf und ab. Das Ansichtskartensenden und -erhalten will Hochw. P. Präfect⁶ dieses Jahr ein wenig strenger kontrollieren. Da heisst's achtgeben. Physik und Philosophie ist dies Jahr ziemlich gross. In der Physik sind 36, in der Philosophie 46, von diesen sind 5 Frates. Bei uns sind auch 2 amerikanische Frates, aber nur in der Physik, Chemie und Geologie. Letzten Sonntag hat Rosa⁷ im Bären still in sich versunken hinter dem Fenstervorhang die Studenten beobachtet, wie sie vom Amt kamen. Sie hat eben gedacht, der eine ist nicht mehr dabei. Es wär zu schön gewesen, es hätt' nicht sollen sein. Brülisauer ist in's Kloster zu den Kapuzinern im Wesemlin in Luzern⁸. Habe diese Vakanz das Rekrutenexamen bestanden und zwar sehr gut. Bin aber zurückgestellt worden.

Freundlichen Gruss von Loersch, Pittet und Morard⁹.

Herzlichen Gruss an Deine werte Mutter und Geschwister, besonders aber an Dich v[on] D[einem] Freund

(Cart. 44/2/80.)

August Flammer.

⁵ Jean Lörsch (1880-1956), de Neuchâtel, alors élève de Philosophie à Einsiedeln. Il deviendra négociant en fer et en quincaillerie à Neuchâtel. - Communication de M. Alfred Schnegg, archiviste d'Etat, à Neuchâtel.

⁶ C'est le P. Gregor Koch (1863-1919) qui est alors préfet des externes, lequel enseigne la philosophie en classe de Physique; il sera vers la fin de sa vie aumônier à l'Institut Stella Maris, à Rorschach. Auteur de nombreuses publications. - Voir R. Henggeler, *Professbuch der fürstl. Benediktinerabtei... zu Einsiedeln*, Einsiedeln, 1934, pp. 599-600. (*Monasticon-Benedictinum Helvetiae*, t. III.)

⁷ Sans doute l'hôtesse ou sa fille à l'hôtel de l'Ours.

⁸ Albert Brülisauer (1882-1956), de Gonten (SG), avait été élève de Philosophie, à Einsiedeln, en 1900/1901. Il n'a pas achevé son noviciat chez les Capucins; il deviendra prêtre du diocèse de Saint-Gall, sera de nombreuses années cathéchiste à la cathédrale de Saint-Gall et sera nommé chanoine résident. - Voir sa nécrologie dans l'*Appenzeller Volksfreund*, du 9 juin 1956. Renseignements communiqués par le R. P. Beda Mayer, archiviste provincial, au Wesemlin, à Lucerne.

⁹ Lörsch, voir ci-dessus, note 5. - Gustave Pittet, de Villars-le-Terroir (VD), et Paul Morard, de Gumefens (FR), sont tous deux élèves de Philosophie en 1900/1901. - Paul Morard (1879-1930) deviendra avocat à Bulle, député au Grand Conseil, conseiller national de 1920 à 1931. Voir sa nécrologie par P. Barras, dans *Monat-Rosen*, 74^e année, 1929/30, chronique de la société, pp. 157-158. - Quant à Gustave Pittet, il doit s'agir de Gustave Pittet (1880-1969), qui sera notaire à Echallens, député au Grand Conseil.

Sion, le 4 novembre 1901. - Leo Mengis¹ à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein lieber Freund ! Deine liebe Karte habe ich richtig erhalten. Dir stellen sich immer hundert *Unmöglichkeiten*² in den Weg, mich zu besuchen. Deine Adresse ist wirklich gut gewählt und hoch poetisch « à l'Etoile »³.

Das will vieles sagen. Sterne scheinen während der Nacht, wo alles so ruhig ist und sich's so angenehm spazieren lässt beim blassen Schimmer der blassen Sterne.

Du schreibst mir nicht mehr. Was soll das bedeuten, es ist nun wohl ein ganzes Jahr, dass ich keinen einzigen Brief mehr von Dir erhalten, ich hoffe dass ich bald einen von Dir erhalten werde, denn die Ausrede, « ich habe die Matura auf dem Buckel », gilt halt jetzt dann doch nicht mehr, die ist veraltet. Ich lebe also der Überzeugung, dass Du nun bald einmal Deinen Freund mit einem langen Brief erfreust, denn wiewohl ich Ansichtspostkartensammler bin, so verzichte ich deshalb durchaus nicht auf die Briefe meiner liebsten Freunde. Wie geht's Dir da draussen « an der Saane hellem Strande »⁴ ? ich fürchte nur, « dort geht Dir das Leben zu lustig ein, da blüht Dir zu freudig der Mut. Und im Strome, da taucht die Nixe aus dem Grund und hast Du ihr Lächeln geseh'n und fang Dir die Lurlei mit bleichem Mund, mein Sohn, so ist es geschehen.⁵ » Ja, ja, Ihr Universitätsstudenten, so geht's.

¹ Sur Leo Mengis, voir lettre n° 112, note 1.

² Souligné dans l'original.

³ L'Hôtel de l'Etoile, rue de Romont, à Fribourg, tenu par Mme B. Joye.

⁴ Début légèrement modifié pour la circonstance d'une chanson d'étudiants qui commence ainsi : *An der Saale hellem Strande stehen Burgen stolz und kühn...* - Voir *Liederbuch des Schweizerischen Studenten-Vereins*, Lucerne, 1884, p. 484 (n° 62).

⁵ Ce texte, que nous n'avons pas identifié, paraît aussi être une chanson d'étudiants, inexactement rapportée. Il ne figure en tout cas pas dans le *Liederbuch* cité à la note précédente.

Wie gefällt's Dir dort in Freiburg ? Was treiben die andern ? Welche Walliser sind alle dort ? Wellig⁶ ? In diesem Augenblicke (wie überhaupt immer) sind wir sehr ernst hier in Sitten, denn wir sind im Begriffe, unsere Exerzitien zu machen, die uns ein französischer Jesuite gibt ; in Brig beginnen dieselben auch bald.

Wie lange habt Ihr um Weihnachten Vakanz ? Ich hoffe und freue mich schon darauf, Dich dann hier in Sitten zu sehen. Indessen schreibe fleissig an Deinen Dich liebenden Freund

Leo Mengis.

(Cart. 44/2/92.)

⁶ Robert Wellig, de Mörel, qui avait été condisciple de Leo Mengis et de Maurice Troillet au collège de Brigue, en 1898/1899. - Robert Wellig (1879-1953), devenu avocat et notaire, pratiqua à Viège.

138

Bagnes, le 19 novembre 1901. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Fribourg.

Mon bien cher frère, C'est de nouveau moi qui viens te répondre à ta lettre. Cette fois je puis te dire que nous avons expédié le vin à M. Frankl¹. Nous ne savions pas si tu nous avais dit de le mettre contre remboursement, oui ou non. Cela fait que nous l'avons mis comme envoi simple.

Je crois que tu devras recevoir un de ces jours ton vin, car nous l'avons expédié aujourd'hui, en même temps que celui de l'Allemand, ainsi que l'argent. Pour le reste que tu nous demandes, nous t'enverrons sous peu. Si tu as quelque chose à raccommoder, tu n'as qu'à envoyer. Dis-nous à peu près quand tu penses venir à la maison. Tu ne nous dis pas si tu as fait un bon voyage ; j'aimerais bien le savoir.

Anna et Edouard [Nicollier] doivent aller passer les fêtes de Noël et nouvel an à Einsiedeln ; je crois qu'ils partiront d'ici vers le 20 décembre. Maintenant Anna est à Genève, elle est mala-

¹ Sur Xaver Frankl, voir lettre n° 131, note 1.

de. Edouard est allé la voir lundi ; si elle va mieux, ils reviendront cette semaine.

Pour le moment à la maison nous allons très bien, cependant nous sommes toujours assez occupées. Aujourd'hui [Maurice] Luisier et Maurice Baillifard sont descendus chercher un voyage de son et de foin à Fully. Je pense que Marie t'aura dit que Luisier a une petite fille². J'espère que depuis cette année il ne restera plus.

Adieu, mon bien-aimé frère, je te quitte en espérant recevoir bientôt une de tes chères lettres. Bien des salutations de toute la famille, particulièrement de ta sœur qui t'aime de tout son cœur.

Ta sœur qui te chérit

Julia.

P.-S. Je pense bien que tu ne laisseras pas traîner mes lettres. Tu sais, je veux que personne ne les voie.

(Cart. 44/2/96.)

² Marie-Louise-Stéphanie Luisier, née à Verségères, le 4 novembre 1901.

Coire, le 21 novembre 1901. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein liebster Moritzli ! Der Donnerstag bringt immer am meisten freie Zeit mit sich, so dass ich dann am besten Gelegenheit habe, von der Hochburg des Seminars aus mit meinem lieben Freunde brieflich zu verkehren.

Bereits einen Monat hier, habe ich mich schon recht gut eingelebt und eingenistet auf meiner Bude. Wir müssen tüchtige Arbeit leisten und schlagen mit vielem Eifer unsere lateinischen Folianten herum, durchwühlen die alten, staubigen Bücherkasten, bis wir abends müde auf das Lager sinken. Anfangs dieses Monats hatten wir viertägige Exerzitien ; sie waren sehr praktisch und haben mir ausserordentlich gut gefallen. Oft dachte ich dabei an Dich, besonders damals, als man uns ermahnte, wir sollen brave, gebildete

Laien recht hochschätzen ; denn sie wirken oft mehr als selbst Priester, sie sind auf dem Meere der politischen, sozialen und religiösen Stürme oft das *placidum caput*, das Neptun nach Virgil über die Wogen emporhebt, sie zu beruhigen¹. So erzählte uns der H. H. Exerzitienmeister auch von einem deutschen Staatsmann, der längst in den Kapuzinerorden eintreten wollte, aber man bitte ihn, im Interesse der Kirche an seiner Stelle zu bleiben.

Letzthin war ich wieder beim Arzte. Er erklärte mir, dass die Lunge wieder etwas besser aussehe, während die Fieber ein wenig zugenommen haben. Die Milch, welche der hagere Landmann der magern Herbstkuh noch abgewinnen kann, und das schwächliche Ei, welches die schmale Winterhenne in Angst und Weh gelegt, das verschlinge ich unbarmherzig, wie ein römischer Tyrann.

Dazu kommt die herrliche und kostbare Lizenz, am Morgen auszuschlafen. 4 ³/₄ Uhr ertönt die Glocke. Rings um mich erhebt sich alles gähmend und seufzend, nach den Worten eines Urschweizers der in einem Seminar gedichtet :

« Schrecklich ist's an Wintertagen
Nach dem Hosenrand zu greifen,
Mit dem Waschtuch auf der Schulter
Saal und Gänge zu durchstreifen². »

Ich indessen dehne mich behaglich und verberge mich noch tiefer in der Decke warme Falten, bis Aurora mit Rosenfinger emporsteigt.

¹ Virgile, *Enéide*, I, vers 126-127 :

... et alto
Prospiciens summa placidum caput extulit unda.

(« Il élève son front calme à la surface de l'onde et promène son regard sur la vaste étendue. »)

² Il s'agit de l'adaptation de la strophe célèbre qui ouvre le *Dreizehnlinden*, de Friedrich Wilhelm Weber, dont le texte exact est le suivant :

Wonnig ist's, in Frühlingstagen
Nach dem Wanderstab zu greifen
Und, den Blumenstrauss am Hute,
Gottes Garten zu durchschweifen.

(*op. cit.*, 32^e édit., Paderborn, 1886, p. 1.)

Ich schliesse, der Zeiger der Stunden ist unvermerkt weit vorangeschritten. — Neuer Schnee ist gefallen ; wie eine Weihnachtsstimmung überkam es mich heute am Feste Mariä Opferung. Möge die makellose Gottesmutter Dich führen, so bat ich sie heute, in einer Zeit, wo die Stürme der Menschennatur am gefährlichsten und heftigsten sind, in einer Zeit, wo die verdorbene Welt und die verderbte Wissenschaft dem Jüngling, und insbesondere dem studierenden Jüngling, mit kalter, herzloser Hand den Schierling der Entsittlichung und des Atheismus reicht, mit unverwüstlichem Mute das grosse Opfer der Entsagung zu bringen.

Viele, viele Grüsse ! Leb' recht wohl.

Dein Joseph.

(Cart. 44/2/97.)

Feldmoching (Bavière), le 28 novembre 1901. - Xaver Frankl à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein Lieber ! Du wirst schon lange auf eine Antwort von mir warten. Es ist mir aber erst gestern das Glück zuteilgeworden, den herrlichen Walliserwein zu verkosten, der sich wirklich auch als solcher bewährte¹. Er hat mir nämlich ausgezeichnet geschmeckt und wird wohl auch noch lange Zeit als süsses Labsal für meinen Magen dienen.

Eine Adresse für München kann ich Dir nicht angeben², da ich nämlich heuer meine Residenz in dem wunderbaren Feldmoching aufgeschlagen habe, das heisst bei meinem Bruder zu Hause wohne. Da ich nämlich täglich bloss eine Stunde Unterricht habe, so kann ich ja leicht die Eisenbahn benützen und täglich

¹ Voir lettre n° 138.

(² Maurice Troillet a réalisé son projet de se rendre à Munich. Toutefois, il n'a pas été immatriculé à l'Université, comme on l'a affirmé : voir André Guex, *Le Demi-siècle de Maurice Troillet*, t. III, Martigny, 1971, p. 239. (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 10.) - Communication de M. le professeur Dr L. Boehm, archiviste de l'Université Ludwig-Maximilian, à Munich. - Il s'agissait, pour lui, moins d'études que d'un bain de culture étrangère destiné à compléter les études proprement dites.

hineinfahren. Die Fahrkarte kostet monatlich nur 6 M 30 Pf. und ich kann dann alle Tage fahren so oft ich will. So führe ich denn jetzt ein von aller Welt zurückgezogenes Leben, ganz in meine Bücher vertieft, eifrig den Studien gewidmet. Den ganzen Vormittag beschäftige ich mich mit Übersetzen aus dem Deutschen ins Griechische oder Lateinische, so dass ich bereits das dritte griechische und das zweite lateinische Übersetzungsbuch habe. Du machst Dir gar keinen Begriff, was hier alles im Griechischen und Lateinischen verlangt wird. Doch denke ich, bis Neujahr mich in diesen zwei Fächern so weit herausarbeiten zu können, dass ich nachher mich hauptsächlich den anderen Wissenschaften, wie Mathematik, Physik, Französisch, Geschichte u. s. w. widmen kann. Ich habe also das ganze Jahr hindurch vollauf zu tun, wenn ich im Juni das Absolutorium bestehen will. Da hast Du es freilich dieses Jahr viel schöner als ich. Griechisch, das ja immer Deine Freude war, und Latein hast du längst hinter Dir und Du kannst Dich mit ganzer Seele der Rechtswissenschaft hingeben und dabei die Freuden des Universitätslebens in vollem Mass geniessen. Du weisst, dass ich Dir all diese Freuden von ganzem Herzen gönne, kannst Dir aber auch denken, wie sehr es mich verlangt, auch bald von diesen Gymnasialstudien erlöst zu werden. Ich tröste mich mit dem Gedanken, dass dieses Jahr auch wieder schnell vorüber sein wird, für Dich freilich wahrscheinlich nur allzusehnell, und dass dann auch für mich bessere Zeiten kommen werden, übrigens geht es mir ja auch jetzt nicht so schlecht. Wenn ich nur immer ordentlich gesund bin, was jetzt, Gott sei dank, der Fall ist, und ich tüchtig studieren kann, so bin ich ganz zufrieden. Hoffentlich werden wir uns die nächsten Ferien wieder sehen, entweder dass Du nach München kommst oder ich zu Dir nach Hause, da ich ja auch nach Paris reisen werde. Vielleicht wirst Du gar das nächste Jahr schon nach München auf die Universität kommen.

Indem ich Dir für den guten Wein herzlich danke und hoffe, dass Du, mein alter Freund, getreu Deinen festen Grundsätzen, die Du bereits in Einsiedeln hattest, bleiben werdest, verbleibe ich

Dein Xavier.

[P.-S.] Bei Feldmoching sollst Du das « g » nicht weglassen.

(Cart. 44/2/98.)

Coire, le 28 novembre 1901. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg.

Liebster Moritzli ! Die Ankunft Deines lieben Briefes hat mich sehr gefreut. Ich habe ihn wieder und wieder gelesen und sein Inhalt hat mich tief bewegt. Du mahnst mich, ich solle Dich nicht vergessen. Sei versichert, dass ich immer an Dich denken werde. Ich habe den festen Willen : was ich Dir mündlich und in Poesie versprochen habe, soll nicht leere, klingende Phrase sein, sondern ich will es halten, welche Mühe und Selbstüberwindung es auch kosten möge. Zwei Bilder stehen vor mir auf dem Schreibpult : das Bild eines geliebten Lehrers, P. Albert¹, und das Bild meines teuersten Freundes : es ist das Deinige. Im Hinblick auf diese zwei Bilder wird mir das Studium kaum schwer. Der Anblick unseres gelehrten und lieben Professors regt mich zum Studium an, und für Dich, für Dein Wohl, will ich gerne die Mühe und Überwindung zur Arbeit hinopfern.

Ich danke Dir von ganzem Herzen für Deine Aufrichtigkeit und Offenheit mir gegenüber. Ich versichere Dich, Du sollst sie nie bereuen. Wenn irgend etwas körperlich oder geistig Dich beschwert, ich will gerne, was ich nur kann, beitragen, um Dir zu helfen. Du sollst auch in mir keinen strengen, unerbittlichen Beurteiler finden. Ich weiss, dass ich in Deiner Lage viel weniger gut wäre als Du es bist. Schau, ich bin in einem Seminar, wo zu Gebet und Arbeit die beste Gelegenheit geboten, und doch wie oft vernachlässige ich meine Pflicht ! Ich wiederhole, was ich Dir oft mündlich sagte. Du warst mein Engel, solange ich Dich kannte ; bleibe es auch in Zukunft und vergiss mich auch nicht. Ich habe hier gute Professoren, die Mitschüler sind freundlich und ich unter-

¹ Le P. Albert Kuhn (1839-1929), alors professeur d'esthétique et de littérature, de grec et de français au Lycée, à Einsiedeln. Il est notamment l'auteur d'une monumentale *Allgemeine Kunst-Geschichte*, Einsiedeln, 1909-1911, trois tomes en six volumes. - Voir sa nécrologie dans *Monat-Rosen*, 73^e année, 1928/1929, chronique de la société, pp. 113-116, et R. Henggeler, *op. cit.*, pp. 557-559.

halte mich recht gut mit ihnen, aber doch vermisse ich etwas sehr schmerzlich : « Moritzli » ist nicht mehr unter ihnen.

Wenn Du mir so zart andeutest, ich möchte Dir einige Ratschläge geben, so will ich es, so gut wie möglich, mit der grössten Bereitwilligkeit und Offenheit tun, wie Du es ja wünschest.

Ich versuchte aus Deinen Mitteilungen mir ein Bild Deiner jetzigen Lebensweise zu machen ; es scheint mir, dass fast alle Deine Zeit aufgehe in der äussern Tätigkeit : im Besuche der Kollegien und im Sektionsleben².

31 Stunden Kolleg sind jedenfalls, wie Du sagst, zu viel. Trotzdem müsste Dir ungleich mehr Zeit zum Studium übrigbleiben, wenn nicht das Sektionsleben, überhaupt das Leben in der Gesellschaft, einen sehr grossen Teil Deiner Zeit in Anspruch nähme. Ich habe, die Klaviersstunden abgerechnet, wöchentlich 24 Stunden Kolleg, aber dazu nicht weniger als 35-40 Stunden Studium ; dazu kommt täglich die heilige Messe, die Betrachtung, das Rosenkranzgebet und noch andere Gebetsübungen. Wenn es also irgendwie möglich wäre, Dich im gesellschaftlichen Leben einzuschränken, so wäre es gewiss von grossem Vorteil für Dich. Du weisst es besser als ich, das äussere Leben soll nur der Ausfluss, die Verwirklichung des innern Lebens sein. Wenn der Mensch allein ist mit sich, dann fasst er die grossen Willensentschlüsse, dann erfüllt sich der Verstand mit grossen Gedanken, dann auch wird die Wissenschaft erst zu unserem Eigentume, wenn wir sie nicht bloss gehört, sondern auch selbst bei uns verarbeiten. Fehlt dieses innere Leben, so hat auch das äussere keinen Halt und kein Gedeihen, weil ihm die Quelle fehlt. Man hat nicht Zeit, sich zu sammeln, man wird Spielball der äussern Verhältnisse der Umgebung. Diese Wahrheit wird uns Theologen oft vorgehalten. Man sagt uns sogar : Ein Priester der sich nur der äussern Wirksamkeit, wenn sie auch noch so grossartig sei, hingebe, und nicht das innere Leben, die Betrachtung übe, komme ganz sicher auf Abwege. - Indessen kann es nicht meine Absicht sein, Dich zum Austritt aus der Sektion zu bestimmen ; denn jemand musst Du zur Unterhaltung und Gesell-

² En automne 1901, Maurice Troillet est entré dans la section *Sarinia* des Etudiants suisses, présidée cette année-là par Joseph Piller, le futur conseiller d'Etat fribourgeois. - Voir *Monat-Rosen*, 46^e année, 1901/1902, p. 229.

schaft haben, obwohl es sicher, wie Du oft sagtest, ungleich besser wäre, Dich an einen oder zwei gute Freunde zu halten, wenn solche zu finden wären. Ich habe mich bei frühern Freiburgerstudenten, die hier sind, über die *Alemannia* erkundigt ; man sagte mir, es befinden sich jetzt in ihr sehr viele Fuchse, welche sicher etwas bessern Geist in die Sektion bringen könnten, wenn sie mutig zusammenhielten ; auf diese Weise könnte man vielleicht die Sektion bestimmen, weniger Kneipabende zu veranstalten³. Also bitte ich Dich, teuerster Freund, suche wieder mehr Dich zu sammeln im Gebet, im Studium, wenn es irgendwie tunlich ist ; werde wieder Dein eigen, Du gehörst ja zuerst Dir und nicht der Gesellschaft — Du siehst, ich rede so vertraulich mit Dir, wie wenn ich bei Dir wäre — in der schönsten Zeit des Lebens darf das Heiligtum Deiner Seele nicht leer und öde bleiben. Ich bin auf der Wagschale, ob meine Krankheit schlimmer komme, oder ob ich wieder neu zum Leben auferstehe ; aber ich sage Dir, wenn Eines mich in eine tiefe, unheilbare Melancholia stürzen könnte, so wäre es der Gedanke, dass das, was ich an Dir am meisten liebe, Deine Seele, Schaden leide. Indessen darfst Du nicht glauben, dass ich so schnell schwarz sehe, und Du mir nichts mehr anvertrauen und klagen dürfest. Vielleicht lächelst Du über meinen Eifer und meine Naivität ; aber glaube mir, zu gut kenne ich Deines Herzens Schlag ; zu gut weiss ich, wie viel gute Anlagen in dieser jungen, gesunden Seele enthalten sind, als ich ihr gegenüber gleichgültig sein könnte.

Noch vieles, vieles hätte ich Dir zu sagen, mein teurer Moritzli. Ich will mich nur auf das Notwendigste beschränken, damit Dir der Brief nicht zu lange erscheine ; es ist bald 11 Uhr nachts und grosse Müdigkeit befällt mich ; während des Tages bin ich so beschäftigt, dass ich kaum Zeit zum Schreiben finde.

Was speziell die Zeit des Studiums betrifft, so möchte ich Dich darauf hinweisen ; wäre es nicht möglich, vor den Kollegien, da sie erst 9 Uhr beginnen, wenigstens eine Stunde Zeit zu gewinnen ? — Wenn ich von den theologischen Fächern analog auf die juristischen schliessen kann, so kann man sie nur dann mit eigent-

³ Cela signifie-t-il que Maurice Troillet avait songé d'abord à entrer dans la section *Alemannia* ?

lichem Gewinn hören, wenn man sich vorher vorbereitet hat ; auch unmittelbar nachher sollte man sich das Gehörte noch einmal vergegenwärtigen. — Auch Nachmittag, ausgenommen Dienstag und Mittwoch, könntest Du vielleicht einige Zeit für das Studium gewinnen.

Sind aber diese Verhältnisse nicht zu ändern, musst Du den ganzen Tag auswärts sein, dann weiss ich nichts Besseres Dir zu raten, als der grosse deutsche Arzt und Dichter Weber⁴ von sich sagt : Mitten in seinem vielbewegten Berufsleben, auf seinen Krankenbesuchen zu Ross durch Nacht und Wind, da sei er oft kaum zu einem ruhigen, herzlichen Gebete gekommen ; nur abgebrochene Hilferufe, halberstickt im Gewimmel der Sorgen und Arbeiten, habe er zu Gott aufsenden können ; und er drückt die Hoffnung aus, sein Engel habe sie vervollständigt, ergänzt und als ganze Perlen vor den Thron Gottes gebracht. — Mitten in rauschender Umgebung, abends wenn Du auch spät nach Hause kommst und nicht mehr aufgelegt bist zum Beten, wie grossen Wert hat da Dein wenn auch kurzes Gebet ! Verrichte es auch um meinetwillen ; mein letztes Gebet, wenn ich zur Ruhe gehe, ist auch für Dich.

Noch eines möchte ich Dir sagen. Ich denke oft : Du solltest einen Mann zur Seite haben, der Dich sehr gut kennt, der Dich leitet und stützt, einen Mann mit weitem Blick und grossen Gedanken wie z. B. P. Gregor in Einsiedeln ist⁵. Ihm solltest Du Dich ganz anvertrauen ; er sollte auch Dein Beichtvater und Seelenführer sein. Wäre nicht vielleicht Dr Beck⁶ in dieser Beziehung anzu-raten ?

Ich komme zum Schlusse. Man sagt, das Wort *Ius* heisse in der Ursprache, im Sanscrit, *Iu* = das Gesetz, das Band, sicher wird derjenige der beste Jurist werden, der die Bedeutung dieses Wortes an sich selbst erfahren hat, der sich selbst mit der Allgewalt des Willens Gesetze auferlegt und sie befolgt hat. Nichts kommt

⁴ Il s'agit du même Friedrich Wilhelm Weber (1813-1894), médecin, homme politique et poète, dont Scheuber a cité des vers (imités) dans la lettre n° 139.

⁵ Le P. Gregor Koch. - Voir lettre n° 136, note 6.

⁶ Sans doute le Dr Joseph Beck (1858-1943), prélat de Sa Sainteté, professeur de théologie à Fribourg. - Voir sa nécrologie par le P. G. M. Manser, dans *Monat-Rosen*, 88^e année, 1943/1944, pp. 1-4.

ohne diesen starken Willen zustande, weder die Tugend noch die Wissenschaft, denn Christus brachte nicht den Frieden, sondern das Schwert⁷. — Nichtwahr, lieber Freund, Du wirst mir beistehen in diesem Kampf und auch ich will nicht von Deiner Seite weichen.

Mit tausend Grüßen verbleibe ich ganz Dein

Joseph.

[P.-S.] Priesterseminar St. Lucius.

(Cart. 44/2/99.)

⁷ *Matth.*, X, 34 : *Non veni pacem mittere, sed gladium.*

142

Sion, le 22 décembre 1901. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Fribourg.

Lieber Freund ! Du bist stets willkommen, komme wann es Dir gefällt, nur vom Dienstag auf den Donnerstag werde ich nicht in Sitten sein, denn wir werden wahrscheinlich nach Hause gehen können. Du könntest nur auch ein gutes Wort einlegen bei der Familie Chappaz für unsere Vakanz, ich bin sicher, Deine Worte würden einen gewaltigen Effekt machen, besonders bei gewissen Familiengliedern¹. Morgen haben wir Griechisch-Examen, Du kannst Dir denken, wie gut ich heute gestimmt bin. Es sind wirklich herzerhebende Augenblicke, so an schönem Nachmittag die klassischen griechischen Buchstaben zu betrachten, während die andern schlittenfahren.

Aber ich habe auch das Buch weggeworfen in eine Ecke, um, indem ich Dir schreibe, mich ein wenig in normaler Gemütsstimmung zu erhalten. Ich freue mich, dass Du wirklich im Sinne hast, nach Sitten zu kommen, um einige Augenblicke mit Deinem Freunde zuzubringen.

¹ Allusion à Achille Chappaz (voir lettre n° 43, note 3), ami de la famille Troillet, qui, comme on l'a vu, est conseiller d'Etat, chef du département de l'Instruction publique de 1897 à 1902.

Korporal Wirthner² hat's Studieren an den Nagel gehängt und privatisiert nun. Willa³ hat sich ein wenig am Fusse beschädigt, und da er mit dem kleinen Tamini⁴ gut ist, so hat er nun Weihnachtsferien, während wir andern Griechisch studieren. O jerum !

Gestern erhielt ich seit langem wieder einmal einen Brief aus Innsbruck, der kleine Schaller⁵ muss sich dort recht heimisch fühlen.

In der Schule geht es mir so - so ; mehr wie einmal habe ich mich schon weggesehnt, z. B. an die Ufer der Saane, an ihren hellen Strand⁶. Ich freue mich sehr auf diese kleine Weihnachtsvakanz, die uns in Sicht steht, jedoch wünschte ich sie mir länger.

Wolle gefälligst Deiner Frau Mutter und Deinen Schwestern meine Empfehlungen machen.

Zum Schlusse empfangen die herzlichsten Grüsse von Deinem Dich liebenden

Leo Mengis.

[P.-S.] Auf Wiedersehen.

(Cart. 44/2/103.)

² Louis Wirthner (1880-1950), s'il figure dans la liste des élèves de Rhétorique au collège de Sion pour l'année scolaire 1901/1902, n'est pas mentionné au palmarès de fin d'année. Néanmoins, il poursuivra ses études et deviendra géomètre à l'Etat du Valais, où il exercera cette profession durant plus de vingt-cinq ans. - Voir sa nécrologie par Léon Imhoff, dans *ESM*, 1950, pp. 214-215.

³ On a déjà rencontré ce condisciple de Leo Mengis dans la lettre n° 118, note 9.

⁴ Il s'agit de l'abbé Jean-Emile Tamini (1872-1942), qui enseigne alors, au collège de Sion, les langues française, latine et grecque en classe d'Humanités. Il deviendra par la suite curé de Venthône, puis de Bex ; membre du Conseil de l'Instruction publique, auteur de nombreuses monographies historiques. - Voir sa nécrologie par L. Dupont Lachenal, dans *Ann. val.*, 1942, pp. 443-447.

⁵ On a vu (lettre n° 122, note 3) que deux Schaller sont alors étudiants en théologie à Innsbruck, Franz et Joseph Schaller. Si « petit » signifie cadet, c'est Joseph Schaller, un des correspondants de Maurice Troillet.

⁶ Voir lettre n° 137, note 4.

Coire, le 23 décembre 1901. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet,
à Bagnes.

Mein liebster Moritzli ! Noch vor dem lieben Weihnachtsfeste, und bevor die Neujahrskorrespondenz mich verhindert, ruhig und gemütlich mit Dir zu plaudern, wende ich mich an Dich, wie eine verfrühte Schwalbe mit meinen Neujahrswünschen und Weihnachtsgrüssen.

Nicht in der Heimat wie Du darf ich Weihnachten feiern, sondern in der Fremde ; um so mehr werde ich Gelegenheit haben, Deiner zu gedenken vor dem demütigen Throne der Krippe. Drunten bei der mehr als anderthalbtausendjährigen Krypta der Seminarkirche, dort bei der Grabstätte des Martyrerkönigs Lucius, hat das liebe Jesuskind seinen Weihnachtsthron schon aufgeschlagen ; dort empfangen ich gewöhnlich — als Kranker und Invalide — allein die heilige Kommunion ; und es ist mir immer wie wenn ich in einer Katakombe mich befände. Dort will ich für Dich knien am heiligen Weihnachtsfeste ; dort will ich das Christkindlein für Dich bitten, dass es einkehre mit all' seinen Gaben in Dein grosses, edles, unentweihetes Jünglingsherz, dass es dort pflanze den Weihnachtsbaum des Lebens, ausgestattet mit den Himmelslichtern der Tugend und Wissenschaft, dass Du ihm weihest Deine ganze Jugendkraft, *car la jeunesse est obligée de se dévouer*, sagt Louis Veuillot¹, dass er Dich unter den Armen hinwegtrage über den Abgrund der Gefahren des akademischen Lebens. — Zuweilen sieht man einen Oberleutnant dort vor der Krypta knien ; — das erinnert mich an Papst Pius IX., der dem berühmten Moltke bei einer Audienz in ein geschenktes Buch die Worte der Apokalypse schrieb : *Datus est ei magnus gladius*². Auch Dich möge das liebe Christkind umgürten mit dem zweischneidigen Schwerte der Beredsamkeit, das seine Schärfe und Härte nur erhält durch gediegene und solide juristische Studien.

¹ L. Veuillot, *Rome et Lorette*, Paris, 1924, p. 18 (*Œuvres complètes*, t. 3).
- La citation exacte est la suivante : « La jeunesse a besoin de se dévouer ».

² *Apoc.*, VI, 4 : *et datus est ei gladius magnus*.

Der neugeborne Heiland hat der Welt eine neue Zeitrechnung gebracht, eine Ära des Friedens und der Beseligung ; möge der im heiligen Weihnachtsfest geistig wiedergeborene Heiland abermals seine Gaben und Gnaden mitbringen für den kommenden neuen Zeitabschnitt, das bevorstehende neue Jahr, damit es besonders für Dich ein wahrhaft glückliches werde. — Ich danke Dir für alle Liebe und alle Wohltaten, die Du mir im alten Jahre erwiesen, aus innerstem Herzen ; es schmerzt mich sehr, im neuen Jahr Deine unmittelbare Gegenwart entbehren zu müssen ; aber Du hast es in Deiner lieben Karte, die Du jüngst mir geschickt (sie hat wegen der übrigens ganz unschuldigen Bilder bei der Austeilung von Seite der Seminaristen einen grossen, unerwarteten Lacherfolg geerntet) ausgesprochen, der goldene Klang Deines Namens und Deiner Treue wird immer bei mir sein ; auch hoffe ich, doch endlich einmal immer bei Dir zu sein in den reinen Himmelhöhen, wenn Gott mich erbarmungsvoll dahin führt, um dann als Dein Hofknappe Dir zu dienen.

Schon freue ich mich auf den kommenden Brief, den Du in den Weihnachtsferien mir schreiben wirst. Wenn Horaz um seinen Freund Virgil bangte, für das *Dimidium animae meae*³, wie er sich ausdrückte, so muss ich in der Ferne gewiss noch mehr Bangnis und Besorgnis haben für denjenigen, der in mehr als einer Beziehung, « die Hälfte meiner Seele » geworden. Durch so langen und innigen Verkehr sind Deine Gedanken, Deine Ideen, Deine Anliegen und Leiden ganz zu den meinigen geworden.

Durch die Erinnerung an Dich angeregt lese ich jetzt das schöne Buch *Rome et Lorette*⁴ von Deinem Lieblingsschriftsteller Louis Veillot ; ferner das *Leben Jesu* von Didon⁵, nachdem ich die langen Einleitungen etc. überschlagen. Obwohl der Schriftsteller etwas viel Phrase mit einfließen lässt, so eröffnet er in dieser Darstellung doch eine unerschöpfliche Quelle von Wahrheiten ; noch besser wäre wohl dasjenige des Camus⁶.

³ Horace, *Odes*, I, 3, vers 8 : *Et serves animae dimidium meae*.

⁴ *Rome et Lorette*, Paris, 1841, 2 vol.

⁵ Le P. Henri Didon (1840-1900), *Jésus-Christ*, Paris, 1891, 2 vol.

⁶ Sans doute Jean-Pierre Camus (1582-1653), évêque de Belley, auteur d'écrits religieux. - L'auteur orthographie *Camuz*.

Immer geht es bis gegen 11 oder 12 Uhr, mein lieber Moritzli, bis ich den Brief an Dich vollendet habe, so lange muss ich suchen, bis ich von dem Vielen, das ich Dir sagen möchte, das Passendste ausgewählt, so schnell vergeht die Zeit, wenn ich mich mit Dir unterhalte.

« Behüt' Dich Gott », mein teuerster Freund ; ich wiederhole noch einmal von Herzen meine Weihnachts- und Neujahrsgrüsse, Dein in treuer Liebe und Dankbarkeit ergebenster

Joseph.

(Cart. 44/2/104.)

Coire, le 8 janvier 1902. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein liebster Moritzli ! Die Faschingstage¹ haben einige Mussestunden mit sich gebracht und von der Last täglicher Sorgen und Arbeiten etwas befreit, fand mein Geist mehr Zeit, an Dich zu denken. So oft war ich in diesen Tagen im Geiste bei Dir, und so anhaltend, dass ich mich selbst verwundere, und fast notgedrungen greife ich zum alten, in verzweifelter Gedankenlosigkeit zernagten Federkiel, ins Kämmerchen Deines treuen Herzens ein aufrichtiges Freundeswort hineinzusprechen.

Jüngst hatte ich von Dir einen wunderlieblichen Traum. Ich war bei Dir in Deinem trauten Elternhaus. Ich fand alles vergrössert und verschönert, besonders setzten mich die gewaltigen Bauten für Wagen und Pferde in Staunen, die fast dem berühmten Wagenpark des Königs Salomon gleichkamen. In einem prächtigen Tannenwald führtest Du mich umher, aber statt der düstern Tannenzapfen, trugen die Zweige grosse, blendendweisse Blumensträusse. Ich beziehe dies Bild auf Dich. Mitten aus dem düstern Tannenwald der Zeit und der Welt, in den Du hineinversetzt bist und der in dieser Fastnachtszeit vielleicht in besonders schlim-

¹ Il ne faut pas oublier que le carnaval, surtout dans les cantons protestants, se célèbre à partir du 6 janvier.

mer Beleuchtung erscheint, da freue ich mich besonders, das liebe Bild Deines reinen Lebens und Wandels wie eine Frühlingsblume emporragen zu sehen.

Vorgestern führten die Seminaristen « Thomas Morus » auf, Drama von Redwitz². Hauser³ spielte den Cromwell vortrefflich und Morger⁴ hat als anglikanischer Geistlicher in seinem kurzen, schwarzen Röcklein und mit seinen langen, dünnen Beinen zur Freude des klatschenden Publikums besonders beigetragen. Ich habe mich in diesen Tagen besonders tief in meine Bündner- oder Bärenhöhle zurückgezogen, den Schlaf in langen, kräftigen Zügen zu trinken. Und erst wenn der Diener mit seinem gewaltigen Holzkübel durch die Gänge rast, um die Nachtkrüge, die er klirrend um die Wände schlägt, zu entleeren, recke ich mich aus den Federn empor. Du siehst, dass der erste Eindruck, den ich am Morgen empfangen, ein sehr prosaischer ist.

Und wo ist wohl Moritzli jetzt zu finden ? Vielleicht schreitet er ernst und gemessen durch die Strassen nach der Schule der Weisheit, sinnend über den Urgrund alles Rechts und aller Gerechtigkeit. Vielleicht macht er Gebrauch vom Vorrechte der Guten, von der Fröhlichkeit, und feiert mit im Kreise wohlgesinnter Freunde ; es ist ja gut, wenn Du Dich erholst, um die kommenden ersten Tage mit neuem Eifer zu arbeiten. Ich selber fühle das Bedürfnis, diese Tage meine Kräfte zu erneuern, aber noch mehr fühle ich die Pflicht, nachher wieder mit viel mehr Kraft meine Geisteskräfte anzuspannen, denn Dir sei es geklagt, das Barometer

² Oskar von Redwitz-Schnölz (1823-1891), poète allemand, auteur du drame « Thomas Morus » (1856). - Voir B. Lips, dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 53, Leipzig, 1907, pp. 249-255.

³ Fridolin Hauser (1878-1956), de Glaris, ancien élève de la classe de Physique, en 1900/1901, à Einsiedeln, alors étudiant en théologie au Séminaire de Coire. Prêtre en 1904, il occupera divers postes ; il sera pendant trente ans curé de Zurich-Oerlikon, enfin chanoine honoraire de Coire. - Voir sa nécrologie dans la *Schweizerische Kirchen-Zeitung*, 1956, pp. 357-358, et dans le *Glarner Volksblatt*, n° du 20 juin 1956.

⁴ Vinzenz Morger (1878-1959), de Eschenbach (SG), ancien élève de la classe de Physique, en 1900/1901, à Einsiedeln, alors étudiant en théologie au Séminaire de Coire. Prêtre en 1904, il sera par la suite chapelain d'Obbürgen au Bürgenstock de 1905 à 1913, enfin vicaire puis curé de Buochs de 1913 à 1952. - Voir sa nécrologie dans la *Schweizerische Kirchen-Zeitung*, 1959, p. 569.

meiner Tatkraft sinkt auf o herab, und wenn ich mich abends erforsche über das *kténa eis aei*⁵, das mir der Tag gebracht, so erfasst mich oft grosse Wehmut über den Verlust so vieler Lebenszeit.

Leb' recht wohl, mein liebster Freund ; empfangе meine besten Grüsse und vergiss nicht Deinen treuen

Joseph.

[P.-S.] Hauser und Morger grüssen Dich herzlich.

(Cart. 44/2/107.)

⁵ Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, I, 22 ; « Trésor pour toujours ». L'original est écrit en lettres grecques.

145

Coire, le 16 janvier 1902. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein liebster Moritzli ! Mit sehr grosser Freude habe ich Deinen lieben Brief in Empfang genommen. Ich danke für Deine und Deiner Familie Segenswünsche und versichere, dass auch ich ein bestes Angedenken an die Deinen von den Ufern der Drance mit heimgenommen habe.

Um noch einmal auf Deine Karte zurückzukommen, so war es nur die böswillige Neigung meiner Mitalumnen, mich zu necken, die diesen Lacherfolg hervorgebracht hat. Im übrigen muss ich gestehen, dass alle ausserordentlich freundlich mit mir sind, vielleicht aus Mitleid gegen ein so elendes, kränkelndes und hin-fälliges Wesen.

Weil ich täglich ausschlafe, so ist meine Faulheit fast sprich-wörtlich geworden, und so kann ich bald mit dem Propheten sagen, dass ich « zum Spott und zum Sprichwort geworden allen Völkern¹. »

¹ Voir 3 Reg., IX, 7 : *Eritque Israël in proverbium et in fabulam cunctis populis.*

Um so grösser und inniger ist meine Freude, dass der liebe Gott *Dich*² ausgestattet hat mit seinen überreichen Gaben, und ich möchte die Worte desselben Propheten, die er von Cyrus sagt, auf Dich anwenden : « Deine Rechte habe ich gefasst und ich habe dich gegürtet mit meiner Kraft, fast ehe du mich gekannt, und ich will vor dir hergehen, die ehernen Pforten zu sprengen und die eisernen Riegel zu brechen³. »

Auch Du schreibst mir, dass Gott die Pforten Deiner Heimat Dir geöffnet und das Herz Deines Volkes vor Dir angetan⁴. Es geht aus Deinen Zeilen hervor, dass Du nicht anders durch diese geöffneten Pforten eintreten willst, als eingedenk der Worte, die der Herr an denselben jungen, obengenannten Herrscher richtete : *Omnem voluntatem meam implebis*⁵. Dann darfst Du nicht Furcht haben vor der grossen Verantwortung ; nichts wird von Dir verlangt, was Deine Kräfte übersteigt.

Es hat mich sehr, sehr gefreut, dass Du mich wenn möglich an Ostern wieder besuchen willst. Wie schön wird es sein, wenigstens einige Tage mit Dir zu verplaudern ! Hätte ich ein Sabinum, so würde ich gewiss mit noch grösserer Freude als Horaz an seinem Freunde getan, Dich, das *dimidium animae meae*⁶, einladen, an meiner Seite, unter dem Lorbeer, die vom Dienste der Wissenschaft müden Glieder ausruhen zu lassen, während der schäumende Becher überquillt vom Falernerwein.

Du gedenkst endlich bald die liebe Heimat zu verlassen ; gerne möchte ich an Deiner Seite das klassische Land Deiner Muttersprache durchwandern. Gib alsdann schön acht, mein

² Souligné dans l'original.

³ Scheuber place entre guillemets non pas des propos textuels, mais une série de citations bibliques adaptées, où nous reconnaissons notamment : *Deus qui accinxit me fortitudine* (2 Reg., XXII, 33) ; *accinxi te et non cognovisti me* (Isai., XLV, 5) ; *Ego ante te ibo... portas aeras conteram et vectes ferreos confringam* (Isai., XLV, 2).

⁴ On pourrait imaginer qu'on a confié à Maurice Troillet une charge politique. Il n'en est rien. Il n'entrera au Conseil communal de Bagnes qu'aux élections de décembre 1908 et il en sera immédiatement le président.

⁵ *Num.*, XXXII, 12 : *Isti impleverunt voluntatem meam*.

⁶ Voir lettre n° 143, note 3.

inniggeliebter Freund, dass unter dem äussern *verniss français*⁷ nicht etwa Dein Inneres an Grösse und Hoheit verliere. Wie tief würde es mich schmerzen, wenn der Goldglanz dieser lieben, lieben Freundesseele nur durch einen Hauch getrübt würde.

Aber verzeihe mir diesen Gedanken, schon bereue ich ihn ; denn ich vertraue auf Dich und ich weiss, dass Du Deinem grossen Berufe, Deinen edlen Gesinnungen, dass Du auch mir treu sein wirst.

Wenn meine Gesundheit sich bessern würde, so könnte ich es vielleicht dazu bringen, nächste Ferien nach Paris zu gehen, aber auch nur « vielleicht ».

Zum Schlusse empfangen meine innigsten Grüsse, ich verbleibe in den Gesinnungen treuester Freundesliebe und Dankbarkeit Dein
Joseph.

(Cart. 44/2/109.)

⁷ Souligné dans l'original.

146

Einsiedeln, le 27 janvier 1902. - August Flammer¹ à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein Lieber ! Zu gleicher Zeit wie Fräulein Gyr erhielt ich von Dir die Karte. Dein verspäteter Neujahrswunsch hat dem Fräulein wieder Herzklopfen verursacht². Sie meinte aber, Du hättest wohl Zeit gehabt, während Du zu Hause warest, ihr eine Karte zu schicken. Habe dies nämlich von Lörsch³ erfahren, dass sie sich so ausgesprochen. Mir hat sie es nicht gesagt, nur hat sie mir nach alter Gemeinheit die Karte von mir gelesen. Du kannst es ihr schon sagen, ist mir ganz gleich. Das Verhältnis zwischen uns

¹ Sur A. Flammer, voir lettre n° 136, note 1.

² Sans doute la jeune fille de la pension Gyr.

³ Sur Jean Lörsch, voir lettre n° 136, note 5.

drei Studenten und Frau und Fräulein Gyr ist womöglich noch schlechter wie letztes Jahr. Nun aber kann mich niemand als Anstifter dieser Unzufriedenheit hinstellen, wie Du es scheint's nach Aussage von Frau Gyr gesagt hast. Auch habest Du zu ihr gesagt, sie solle mich nicht mehr aufnehmen. Nun mir wäre es ja eigentlich [recht gewesen,] wenn sie mich nicht mehr aufgenommen hätte. Ich hätte schon ein anderes und jedenfalls noch besseres Logis gefunden. Sie aber war froh genug, dass ich wieder gekommen, sie sagte ja, ich würde jetzt die Verhältnisse kennen. Nur hat mir das nicht gut gefallen, dass Du dasselbe mir in einem anderen Tone gesagt hast, wie zu Frau Gyr. Du musst nur verzeihen, wenn ich auf dieses hin argwöhnisch gegen Dich wurde. Aber ich habe jetzt wieder alles vergessen und will mich nicht mehr länger ärgern in Gedanken an das letzte Jahr. Und ich danke Dir für Deine guten Worte und Freuden, die Du mir oft bereitet hast.

Lörsch und Seeholzer⁴ sind ebenfalls nicht zufrieden, ich habe sie aber nicht aufgewiegelt. Lörsch wird Dir bald einmal schreiben und Dir seine Meinung mitteilen über Familie Gyr. Freundlichen Gruss von ihm, sowie von Pittet, Morard⁵ und Seeholzer. Mehr dann mündlich, wenn Du auf Ostern nach Einsiedeln kommst. Es wird Interessantes zu erzählen geben, das ich hier nicht wohl ausführen kann.

Von den andern Fräulein weiss ich nichts zu berichten.

Es läuft nicht viel dies Jahr, weil keiner etwas wagt, da der Herr Präfekt⁶ sehr streng ist.

Von meinen lieben Eltern und Herrn Kaplan die freundlichsten Grüsse. Hochw. Herr Kaplan ist leider von Lauterach fortgezogen; da er weit hinein in den Bregenzer Wald auf eine freie Stelle als provisorischer Pfarrer versetzt wurde⁷. Habe Deine Grüsse ihm

⁴ Heinrich Seeholzer (1883-1932), de Zurich, alors élève de Philosophie à Einsiedeln; il deviendra Dr en droit et sera l'auteur de nombreuses publications juridiques et politiques. - Voir *DHBS*, supplément I, 1934, p. 155.

⁵ Sur Gustave Pittet et sur Paul Morard, voir lettre n° 136, note 9.

⁶ Le préfet des externes, le P. Gregor Koch. - Voir lettre n° 136, note 6.

⁷ Il s'agit de Julius Amann, de Hohenems, qui a été nommé provisoirement curé de Fraxern, dans le district de Feldkirch (Vorarlberg). - Communication du bourgmestre de Lauterach.

überbracht. Wenn Du mich wieder einmal besuchst, was uns alle sehr freuen wird, so würden [wir] ihn einmal besuchen. Es würde ihn gewiss auch sehr freuen. Die Oper, die man in Einsiedeln spielt, ist betitelt : « Zum grossen Admiral », von Lortzing, das Drama « Andreas Hofer » von Domanig. Die Externen haben ein Lustspiel in Dialekt, verfasst von Pater Präfekt⁸.

Letzten Donnerstag, nach St. Meinrad, hatten wir Ausflug auf den Etzel. Es ging ganz gemütlich zu, bis Aloïs Huber⁹ einen Schund vorbrachte, der grosse Heiterkeit hervorrief, dann aber von P. Präfekt unterbrochen wurde mit den Worten : « Urs ghört in a Lokus hin, aber nit unter gebildete Lüt, abbe mit em ! » Rex¹⁰ gab noch seinen Senf dazu, indem er drei bis viermal darauf « Bravo » rief. Rex hatte nämlich auch den Bucher¹¹ einmal beim Philosophenausflug nach Rothenthurm einmal so unliebsam unterbrochen mit den Worten : « Sufficit in malitia » aus. Wenn's immer so ging, hätten die Spaziergänge bald ihren Reiz verloren.

Zum Schlusse die freundlichsten Grüsse an Dich von

Aug. Flammer.

(Cart. 44/2/110.)

⁸ Dans les *Schulnachrichten* que donne le rapport annuel d'Einsiedeln pour l'année scolaire 1901/1902, on lit (p. 15) : « A Carnaval, ont été représentés : *Zum Gross-Admiral*, opéra [1847] en trois actes d'Albert Lortzing [1803-1851] ; *Andreas Hofer, der Sandwirt*, 3^e partie de la trilogie dramatique : *Der Tiroler Freiheitskampf*, de Karl Domanig [1851-1913], tous arrangés pour le théâtre scolaire ; en outre, des comédies. » - Quant à la comédie en patois composée par le P. préfet, on ne relève ni dans la bibliographie du P. G. Koch, préfet des externes, ni dans celle du P. Bernhard Benziger (1837-1903), préfet des internes, la mention d'une activité théâtrale. - Voir R. Henggeler, *op. cit.*, p. 599 et pp. 552-553.

⁹ Aloïs Huber (1885-1955), d'Altdorf, alors élève de Syntaxe I à Einsiedeln. Il fera plus tard carrière dans l'hôtellerie. Voir *Uerner Wochenblatt*, n° 41, du 28 mai 1955. - Renseignements communiqués par M. Carl Franz Müller, président du *Verein für Geschichte und Altertümer des Kantons Uri*, par l'intermédiaire de M. le Dr Willy Keller, archiviste d'Etat, à Schwyz.

¹⁰ Surnom d'un condisciple que nous ne pouvons identifier.

¹¹ Theodat Bucher (1882-1939), de Zurich, alors élève de Philosophie à Einsiedeln, qui, plus tard, exercera la médecine générale à Zurich où il ouvrira un cabinet en 1912. - Communication de M. le Dr U. Helfenstein, archiviste d'Etat, à Zurich.

Einsiedeln, le 9 février 1902. - Le P. Gregor Koch, OSB, à Maurice Troillet, à Fribourg.

Teurer Maurice, möge dieser Brief Dich gut und wohl treffen.

Besten Dank für Deine Liebe. Dass der Herr mir die grosse Freude bereite, Dich trefflich gedeihen und zum christlichen Manne und zur Stütze Deines Volkes heranreifen zu sehen.

Dein Ansuchen um Korrespondenz ist Dir gerne mit Ja beantwortet. Was ich Dir zum Abschiede gesagt, soll bleiben. Nur wird die Antwort hie und da nicht sofort folgen, aber lange soll es nie gehen.

Noch ein freies Wort. Es sind zwei unserer hochw. Patres in Freiburg. Nun ist bemerkt worden, dass ehemalige Einsiedler Studenten sie nicht grüssen beim Begegnen. Dass so was wehe tut, ist selbstverständlich. Ich hebe aber hervor, dass diese Bemerkung mir nicht von den hochw. Patres selbst gemacht worden ist. Ich habe gehofft, die alten Einsiedler dürften auch unsere Mitbrüder anerkennen. Wenn die Sache richtig ist, so verzeihe mir meine Freiheit zu dieser Mitteilung.

Möge Dein Semester recht gut abschliessen.

In treuer Liebe

P. Gregor.

(Cart. 44/2/111.)

Coire, le 6 mars 1902. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein liebster Freund ! Deine Karte mit den Engelsköpfen von St. Nicolas, die wonnevoll in das Auge der heiligsten Dreifaltigkeit schauen, sagte mir, dass Du unter dem Schutze dieses Auges stehst, das über den Toren Deiner Studien wacht, durch die Du in Dein Berufsleben eintreten willst. Man sagt wohl, dass beim Kampf der Engel mit den Teufeln die Waffenrüstungen der Seraphime aus den Lichtstrahlen gewoben waren, die dem Antlitz Gottes entströmten, und dass ihre Blitzespfeile geformt waren aus den Lichtbündeln, die aus dem Auge der heiligsten Dreifaltigkeit ausgehen. Es freut alle, die Dich lieben, von Herzen, wenn auch Du aus dem Lichte, das vom Himmel kommt, Deine Waffen bereitest für Deinen künftigen Beruf. Wenn Dein Schwert, das Justitia, die hohe Frau, mit der tränenden Binde um die Augen, Dir darbietet, in diesem himmlischen Sonnenlicht strahlt, wird es mehr gefürchtet sein, als wenn Du es eingetaucht hast in den Farbentopf der irdischen Weisheit, der Diplomatschalkheit.

Wir müssen jetzt tüchtig arbeiten auf die Osterexamina. Unsere Osterferien beginnen am 1. April und dauern 14 Tage. Wie würde es mich freuen, Dich in diesen Tagen bei mir zu sehen ! Auch Bernardsgrütter und Marxer¹ gedenken auf der Heim- oder Rückreise nach Freiburg nach Stans zu gehen ; ich werde sie aber wahrscheinlich nicht treffen können, weil meine Ferientage weder mit dem Anfang noch mit dem Ende der ihrigen zusammenfallen.

¹ Tous deux alors étudiants en théologie au Séminaire de Coire, Eduard Bernardsgrütter (1879-1939), de Rorschach, et Otto Marxer († 1918), de Saint-Gall, avaient été condisciples de Maurice Troillet, à Einsiedeln, durant les années scolaires 1899/1900 et 1900/1901. - Bernardsgrütter, ordonné prêtre en 1906, sera d'abord chapelain à Appenzell, puis curé de Gams (SG) depuis 1918 pendant seize ans, et se retirera enfin près de Rorschach. - Voir sa nécrologie dans la *Schweizerische Kirchen-Zeitung*, 1939, pp. 453-454. - Marxer deviendra professeur au collège de Schwyz, où il enseignera la langue française et sera préfet des externes ; il mourra âgé de 39 ans. - Voir sa nécrologie dans la *Schweizerische Kirchen-Zeitung*, 1918, p. 363.

Ich hoffe, Du habest bereits Deinen Aufenthalt für das nächste Semester bestimmt und wünsche Dir Gottes Schutz und Segen mit auf den Weg.

Wir haben jetzt sehr schöne Frühlingstage, aber merkwürdig, unter einem wolkenlosen Himmel Sturm und Wind !

Ich bin ganz gut zufrieden mit meiner Gesundheit. Immer noch ist grosse körperliche und manchmal auch geistige Schwäche vorhanden, mitunter unruhige, stürmische Nächte und ein heisser Puls. Der Arzt gebietet immer noch langen Schlaf, grosse Mahlzeiten, wenig Arbeiten, alles Dinge, die ich bereitwilligst hinnehme.

Tausend treue Freundesgrüsse, in steter Liebe und Dankbarkeit ergeben, Dein

Joseph.

(Cart. 44/2/113.)

Einsiedeln, le 31 mars 1902. - Le P. Gregor Koch, OSB, à Maurice Troillet, à Bagnes.

Teurer Maurice ! Osterfreude brachte mir Dein Brief. Wenn immer möglich sollen wir mit der Gründung auch von Konsumvereinen den andern zuvorkommen. Leider sind die meisten solchen Vereine in der deutschen Schweiz, so weit meine Kenntnis reicht, bei Grütlianern¹ und ähnlichen. Also voran, aber beurteilt Euer Land und die Verkehrsartikel wohl, um die Pläne bestimmt und sicher zu machen.

Meine persönliche Erfahrung hierin reicht nicht aus, genügend zu raten. Vorzüglich in Basel leistet der Konsumverein Grosses. Ich rate Dir, nach Basel an *Herrn Dr. Hättenschwiller, Rechtsanwalt, Basel, Oberer Heuberg 12*, zu schreiben und von da nähere Angaben, Statuten zu erbeten. Der Herr ist der Sekretär der kath.

¹ La Société du Grütli, fondée à Genève en 1838, qui avait pour devise initiale « par l'instruction à la liberté » et qui, par la suite, a joué un rôle certain en Suisse dans les questions sociales, économiques ou politiques. - Voir *DHBS*, t. III, Neuchâtel, 1926, p. 655.

Arbeitskammer, tüchtig und bewandert und mitten in solchen Sachen².

Überdies fragt sich, ob es nicht etwa auch gut wäre, etwas zu gründen nach Art der *landwirtschaftlichen*³ Konsumvereine. Dieses müsstest dann auch besonders anfragen.

Ich wünsche Ausdauer und besten Erfolg. Seid einig ! Dir beste Ferien und ein gutes 2. Semester.

Auf Wiedersehen ! Beste, achtungsvollste Wünsche an die geehrten Deinen !

In treuer Liebe

P. Gregor.

(Cart. 44/2/114.)

² Souligné dans l'original. Le Dr Alphonse Hättenschwiller (1875-1944), avocat à Bâle, secrétaire général de l'Association populaire catholique suisse, à Lucerne, depuis 1906. Auteur de plusieurs ouvrages de politique sociale. - Voir *DHBS*, t. III, p. 741, et communication du secrétariat général, à Lucerne.

³ Souligné dans l'original.

[*Wolfenschiessen*], le 7 avril [1902]. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg.

Mein lieber Moritzli ! Heute wieder von Flüelen heimgekehrt, beeile ich mich, die leider nur geringen Erkundigungen, die ich betreff Deiner Angelegenheit einziehen konnte, mitzuteilen.

Nach der Aussage des Pfarrers von Flüelen¹ gibt es im Kanton Uri keine Konsumvereine. In Nidwalden existiert der Konsumverein von Ennetbürgen. Ich besuchte heute Nachmittag diese Gemeinde. Gedruckte Statuten dieses Vereines sind, wie es scheint, nicht vorhanden, die geschriebenen konnte ich nicht einsehen, wegen Abwesenheit des Verwalters ; so bin ich auf die mündlichen Mitteilungen des H. Pfarrherrn beschränkt.

¹ Anton Dittli (1840-1912), de Bürglen, curé de Flüelen de 1872 à sa mort. - Voir *DHBS*, t. II, Neuchâtel, 1924, p. 689.

Vor allem muss sich, seiner Aussage zufolge, ein neugegründeter Konsumverein an einen grossen Hauptverein als Filiale anschliessen, sonst wäre eine gesicherte Existenz nicht leicht möglich. Es gibt, wie Du wohl wissen wirst, einen solchen Hauptverein für die Zentralschweiz und einen für die Ostschweiz. Der Verein, von dem ich rede, schloss sich an den letzten an, weil er mehr Handelswaren liefern kann ; dennoch haben Erfahrungen gezeigt, dass man sich besser an den näherliegenden gewendet hätte. Du würdest Dich wohl am besten an den Hauptverein der Westschweiz wenden, wenn, wie ich vermute, ein solcher existiert. Dieser Hauptverein, der Bestellungen en gros veranstaltet und die Waren in einem riesigen Depot aufgespeichert hält, liefert die Waren den Filialvereinen zu sehr billigen Preisen.

Der Filialkonsumverein von Ennetbürgen zählt etwa hundert Mitglieder. Eintritt kostet 2 Fr. Austritt frei. Die Generalversammlung der Mitglieder, vor der die Rechnungsablage, wie es scheint, jährlich einmal stattfindet und die auch über Änderungen in den Statuten entscheidet und über die Verwendung des Gewinnes, ist dem Obligationenrecht zufolge haftbar für die Auslagen des betreffenden Jahres. Die Generalversammlung wählt ein Komitee mit einem Präsidenten. Die wichtigste Stellung kommt aber dem Verwalter und dem Depotvorsteher zu. Der Verwalter nimmt die zugesendeten Waren in Empfang und hält Rechnung mit dem Hauptdepot. Dabei kommt hier das sehr komplizierte amerikanische Rechnungssystem zur Verwendung, weshalb der Verwalter ein tüchtiger Geschäftsmann sein muss. In unserem Falle hatte der Verwalter nicht monatlich genaue Rechnung geführt, dazu von andern Depots als dem des Hauptvereines Bestellungen gemacht ; daher entstand grosse Verwirrung und missliche Streitigkeiten. Es gingen jährlich etwa 100 000 Fr. durch seine Hände. — Er bezieht eine Besoldung von 500 Fr. jährlich. — Man mietete eine Bäckerei und ein Magazin für 700 Fr., wo die Waren vom Depotvorsteher verkauft werden. Vielleicht könnte man das Amt des Verwalters und des Depotvorstehers in einer Person vereinigen. — Der Depotvorsteher nimmt die Waren vom Verwalter in Empfang und hat diesem gegenüber eine detaillierte Rechnung zu führen, ebenso gegen die einzelnen Kunden oder Abnehmer ; er hat einige Prozente

und bezieht einen Gehalt von 1000 Fr. Jedermann kann Käufer sein, nicht nur die Vereinsmitglieder. — Der Verein hat einen Bäcker angestellt, der wochentlich 20 Fr. bezieht, aber sich selbst für Kost und Logis sorgt ; das Brot kann bei ihm bedeutend billiger bezogen werden als anderswo, weshalb das Vereinsmagazin selbst von auswärtigen Bürgern besucht wurde. Der Reingewinn betrug letztes Jahr 2500 Fr., trotzdem die Gemeinde nicht sehr gross, und wurde in Form von Waren unter die Mitglieder verteilt. Ein Artikel, der sehr billig und sehr häufig hier verkauft wird, sei Kunstdünger.

Der sehr verdiente und edle Pfarrherr betrachtet den Konsumverein als einen Segen für die Gemeinde, vorausgesetzt dass die Streitigkeiten beigelegt werden ; freilich steht die Opposition der kleinen Händler und Verkäufer entgegen, die neben ihm schweren Stand haben. Er findet es etwas bedenklich, dass eine *politische Partei*² diesen Verein gründen will ; dann auch die konservativen Handelsleute werden ihm entgegenstehen, sobald sie ihre Interessen geschädigt sehen ; — aber ihre Zahl mag ja recht gering sein.

Das die leider nur lückenhaften Mitteilungen, die ich Dir machen kann. — Ich freue mich indessen aufrichtig, mein teuerster Freund, dass Du jetzt schon tätig eingreifst in die Geschicke Deines Volkes und dass man so viel Vertrauen Dir entgegenbringt. — Wer so oft den Pulschlag Deines treuen Herzens gefühlt wie ich, ist von der freudigen Hoffnung beseelt, dass Du die Erwartungen Deiner Partei und Deines Vaterlandes erfüllen werdest. Auf die Wagschale hat Dein Volk Dich gesetzt und es fand in Dir den goldenen Klang und die Schwere von fünf Talenten. Du wirst Dein Heimattal wieder verlassen und in die Ferne ziehen. Es wird mir fast bange bei Deinem Scheiden. Kehre wieder als derselbe edle Jüngling, als derselbe teure Freund, kehre wieder mit 10 Talenten, eine reife Traube, unter deren goldener Fülle der Weinstock sich senkt. — Möge Dein Engel Dich geleiten, dass Dein Fuss keine Schlinge mehr treffe, Dein Herz keine Enttäuschungen mehr fühle, worüber Du solche Klage führst ! Als

² Souligné dans l'original.

Schwacher und Kranker muss ich Dich bitten, gesund Dich zu erhalten und stark zu sein, stark im Willen, stark in den Gefahren ; nicht gilt es der Welt zu folgen, es gilt sie zu bemeistern, zu beherrschen. Bedeutsam ist Eichendorffs Wort :

« Pass nur auf jeden Wink der Welt,
Wirst dabei nimmer fröhlich werden,
Es hat's kein Hund so schlecht,
Der hinter seinen Herrn gestellt,
Nicht frei spazieren kann auf Erden³. »

Wenn Du mich fragst, welche Eindrücke das vergangene Semester in mir hinterlässt, so kann ich sie in die Worte des alten assyrischen Dichters zusammenfassen, der vor mehr als 3000 Jahren die Verse schrieb :

« Gewandert ist in Hast
Mein müder Fuss so viel,
Ich gönnt ihm keine Rast,
Doch fern bleibt stets das Ziel³. »

Immer grösser erscheint, was ich noch lernen sollte, immer verschwindender muss das Gelernte erscheinen. Dennoch will ich Deine liebe und besorgte Mahnung, meine Kräfte zu schonen, befolgen. Du beklagst Dich, dass manche Deiner Pläne sich nicht verwirklichen. Auch mir geht es so. Ich wollte nächste Ferien nach Paris gehen, aber wegen meiner immer noch schwachen Gesund-

³ Nous n'avons pas retrouvé ce texte dans les œuvres d'Eichendorff. Nous avons consulté à ce sujet notre collègue, M. Werner Stauffacher, professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Lausanne, qui veut bien nous écrire : « Il me paraît certain que le passage cité n'a pas été écrit par Eichendorff dans la forme transmise. Il est même très probable que ces vers ne viennent pas de lui ni d'aucun autre auteur de renom... Il s'agit, ou bien d'une mystification, ou alors d'une de ces « citations » orphelines qui faisaient le tour des orateurs de circonstance et des correspondants du XIX^e siècle. »

⁴ Cette seconde citation n'a pas été identifiée non plus. M. Werner Stauffacher m'écrit encore : « Si elle remonte réellement à la tradition orientale, elle doit avoir reçu sa forme présente au début ou au cours du XIX^e siècle, dans une des nombreuses tentatives d'adaptations, telles que Hammer-Purgstall pour les poètes persans, F. Rückert, Platen. J'ai cherché chez Rückert et Platen sans rien trouver. Le cas me paraît désespéré... »

heit kann ich diesen Plan nicht ausführen und ich bin in Sorge, wie ich mich in der französischen Sprache ausbilden werde.

Leider muss ich, wie ich voraussah, darauf verzichten, diesen Frühling Dich zu sehen. In acht Tagen muss ich wieder nach Chur verreisen. Ermangle nicht mein Andenken zu bewahren und Deinen Aufenthalt im kommenden Semester mir mitzuteilen.

Behüte Gott Deine kommenden Lebenswege. Empfange die herzlichsten Grüsse der lieben Meinigen, besonders von Deinem in treuer Liebe ergebenden

Joseph.

(Cart. 44/2/63.)

151

[Bagnes], le 19 avril [1902]. - M^{me} François Troillet à son fils Maurice, à Rorschach.

Mes chers enfants, J'ai reçu de vos chères nouvelles ; seulement, je ne comprends pas bien si Marie veut quitter ou si c'est pendant les vacances.

Mon cher Maurice, je t'ai dit à la maison que, quand tu aurais causé avec ta sœur, tu m'aurais écrit comme vous pensiez faire ; tâche de faire pour le mieux.

Ecrivez-moi plus en détail, dis-moi aussi si Marie va bien, si elle a bonne santé, enfin tout, et ce que ces dames pensent.

Enfin avant que de prendre tout à fait une décision, écris-nous [pour] nous dire où il faut adresser la lettre.

Espérant que tout va bien, nous vous saluons affectueusement
Julia et maman.

[P.-S.] La poste part.

(Cart. 44/2/116.)

[Paris, 61 rue Madame, le 20 juin 1904]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Bien chère maman, Je vous écris deux mots aujourd'hui pour vous dire que nous ne partirons pas de Paris¹ le 28 juin, mais le 26, donc deux jours avant.

Je vous prierai en outre de m'envoyer de nouveau de l'argent. [Jules] Tissières et moi, nous avons décidé que l'un des deux ferait venir de l'argent pour tous les deux pour simplifier les affaires, de sorte qu'il vous faudra m'en envoyer pour tous les deux.

Je vous prierai donc de m'envoyer le plus vite possible, *par le prochain courrier*² 250 frs pour Tissières et 200 frs pour moi, soit en tout 450 frs. Gardez cette lettre pour vous et ne la montrez à personne.

On dépense énormément d'argent ici, tout est si cher ; les leçons sont horriblement chères, la pension et la chambre également. J'ai vu tante Emma hier ; elle va bien et me charge de bien vous saluer. François, son mari, n'est pas à Paris maintenant ; il travaille à Meaux, à une heure de chemin de fer d'ici. Je verrai encore Valentine [leur fille] avant de partir³.

¹ Maurice Troillet avait demandé et obtenu, le 15 janvier 1904, un congé militaire de six mois (voir Cart. 43/1/57 : livret de service, p. 26) pour se rendre à l'étranger, avec son ami Jules Tissières. Il s'agit sans doute du séjour de Paris.

² Souligné dans l'original.

³ Louise Nicollier (1822-1910), veuve de Maurice Filliez depuis 1856, se remaria, à Fully, en 1862, avec François Charvoz, fils de Jean-François et de Marie-Elisabeth Boven, âgé de vingt-quatre ans alors qu'elle-même en avait quarante.

De ce mariage est née une fille Emma (* le 5 avril 1863). Celle-ci épousa, à Paris, le 27 janvier 1887, François Morend, fils de Jean-François et d'Anne-Marie Fellay. Valentine, leur fille, est née au Châble, le 11 février 1887 ; établie en France, elle n'a plus donné de nouvelles ; elle est décédée, mariée, à Athènes, en 1956.

Quant à François Charvoz, cinq ans après son mariage avec Louise Nicollier, il s'enfuit en Amérique avec une fille. - Voir *Lettres d'exil de Maurice-Eugène Filliez...* publiées par A. Donnet, dans *Vallesia*, t. XXI, 1966, p. 285, note 19, et pp. 332-333.

Envoyez-moi donc l'argent immédiatement que vous aurez reçu ma lettre. Comment allez-vous, que faites-vous ? Moi, je vais très bien, je me porte à merveille.

Je verrai Amélie en rentrant. Dites-moi s'il faut que je la fasse rentrer en même temps que moi.

Je termine aujourd'hui, étant un peu pressé, et vous envoie mes meilleures salutations et au revoir dans huit jours.

Maurice.

[P.-S.] Est-ce que Marie est rentrée de Sion ? Et Julia, s'exerce-t-elle pour être capable de faire des courses de montagne avec moi ? Au revoir, au revoir, je me réjouis de rentrer.

(Cart. 44/1/115.)

153

[Paris, le 21 juin 1904]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes.

Ma chère maman, Je vous écris de nouveau deux mots aujourd'hui pour le cas où ma lettre d'hier ne vous serait pas parvenue. Je vous priais de m'envoyer 450 frs ou 500 frs immédiatement afin que je les aie pour partir dimanche et payer ma pension, la moitié était pour mon camarade [Jules] T[issières]. Je vous disais que je partais dimanche, il me fallait donc avoir l'argent samedi et pour cela il fallait que vous me l'envoyiez au plus tard jeudi par la poste de midi ou vendredi par la poste du matin, ce qui me permettrait de l'avoir dimanche encore à temps.

Je termine, n'ayant rien d'autre à vous dire aujourd'hui, et je vous dis au revoir à mardi ou mercredi prochain.

Mce.

P.-S. Avez-vous alpé les vaches à Chermotane¹ ?

(Cart. 44/1/116.)

¹ Chermontane, voir lettre n° 44, note 1.

APPENDICE

112

Mon très cher ami, Contrairement à toi, mon cher Maurice, qui as exhumé de ton portefeuille une toute petite feuille de papier à lettres pour m'écrire, moi, je prends la plus grande que j'ai sous la main. Ce qui peut être tiré de ce simple état de fait, tu peux le chercher, tu es versé dans les conclusions philosophiques plus que moi, qui ai encore autant à lutter avec l'expression linguistique. Je me réjouis beaucoup que tu sois content à Einsiedeln, plus content qu'à Brigue, où je te tracassais toujours et où je cherchais « à t'observer de côté ». En es-tu toujours convaincu, je crois que tu ne l'as jamais été.

Je vais me mettre maintenant à faire une réponse en règle à ta lettre, et cela dans le même ordre que tu as suivi. Donc le dialecte ne te plaît pas ! Cela, je l'ai pensé et d'ailleurs je te l'ai dit, mais tu y avais tant de joie et tu y voyais tant d'avantages que je dus me taire et que je n'osai plus parler de « purée de pommes de terre », etc.

Maintenant vient une question qui concerne ma vie et mes actes ; or, si je dois me confesser à toi, je dois te dire que j'étudie, je me promène, je rêve, j'affabule, depuis quatre heures et demie du matin (quand je me lève) jusqu'au soir à huit heures et demie (quand je vais au lit). D'ailleurs, je suis externe et je jouis de la vie, hors des locaux sacrés du collège, ce qui naturellement me réjouit beaucoup.

Si les jeunes filles pensent encore à celui qui, l'an dernier, leur tournait la tête, je ne le sais pas, car je ne parle jamais avec elles ; toi (je veux te donner un conseil), tu dois te mettre en relation avec elles par écrit, car tu le verras bientôt avec ton clair regard.

Si je pense encore à toi, tu n'as pas besoin de me le demander, car de la façon dont je t'aime, l'oubli est impossible, alors que, souvent encore, je me souviens de l'autre Troillet qui pas une seule fois ne m'a

écrit, ni ne s'est fait entendre. Quant au « malheur », qu'Hélène Burgener s'est éprise de M. Hegener ou lui d'elle, je n'y peux rien, parce que chez ladite jeune fille cela est souvent le cas ; mais tu ne dois maintenant tirer aucune conclusion erronée, si, dans la carte que je t'ai fait envoyer de Saas-Fee, elle a signé avec moi ; elle est ma cousine. Maintenant, je dois te raconter quelque chose de Brigue. Cependant je crois que c'est inutile, puisque tu es abonné à l'important *Briger-Anzeiger*, qui maintenant, comme un roquet, a la gueule ouverte tout le jour, pour tonner contre les circonstances présentes et les couvrir de bave.

Ce qui pourrait peut-être t'intéresser, c'est notamment que j'ai fait admettre à la section que les membres d'honneur seront invités aux séances. M. Alexandre Seiler et Chastonay ont fait tous les efforts possibles pour devenir conseillers nationaux, mais sans succès ; si je pouvais parler seul avec toi, je voudrais encore t'en raconter d'autres sur la politique, mais je ne veux pas confier au papier de telles choses, surtout qu'elles pourraient me susciter des histoires stupides, si la lettre parvenait par hasard dans d'autres mains.

Nous avons des Français au collège, mais je ne sais pas combien ; je ne connais que Detorrenté.

Schmidt n'est plus ici au collège, à la grande joie des professeurs et des étudiants ; il ne s'est pas particulièrement distingué depuis l'année dernière.

Maintenant encore un mot sur mes relations avec les professeurs et les étudiants. Celles-ci sont en général très satisfaisantes, même avec M. le préfet. Seul M. Imesch n'est pas entièrement d'accord avec moi, mais les relations tendues s'arrangeront déjà. M. le prof. Senn nous aime bien encore toi et moi, MM. Meyer, Hosennen et Concina sont très aimables.

Avec les étudiants, internes et externes, je suis très bien ; ils me choient, même Gsponer, dont je suis devenu maintenant un utile appui lors des élections en tant que premier assistant ; il est même sorti préfet de la congrégation, mais M. le préfet Brunner a alors manœuvré jusqu'à ce que Tscherrig soit sorti. Tu vois que les relations sont en général très satisfaisantes, et cependant il me manque quelque chose et c'est toi qui me manques, toi, mon très cher, fidèle ami, qui oses me dire la vérité ; je suis privé de toi. Ah ! combien souvent je pense à toi, et combien je désire ardemment parler avec toi, et t'avoir auprès de moi ; combien de dangers tu détournerais de moi. Mais cela ne peut pas être. Du moins prie pour moi et écris-moi de temps en temps ; fais-moi cette joie, tu sais combien je te suis attaché.

Pour finir, reçois les saluts très cordiaux de ton ami qui t'aime.

Leo Mengis.

N. B. Mathey est *praeses* de l'Agaunia.

Cher ami, Enfin, je viens te souhaiter à toi aussi de tout cœur beaucoup de bonheur et la bénédiction de Dieu pour la nouvelle année déjà entamée. J'ajoute à ce vœu général, qui, vraiment, dit tout le bien que je peux te souhaiter de bon, un vœu encore particulier : Que tu aies dans tes études grand succès et nous donnes un homme de caractère, valable pour l'Eglise et l'Etat.

As-tu passé un bon Noël ? A Einsiedeln, les externes ont, je crois, passablement de liberté. Toutes les semaines, deux fois « Kneip », mais c'est très bon pour tes « maladies », n'est-ce pas ?

Ici, Noël a passé comme tous les jours de fête, avec de brèves joies.

Les veinards, tous les étudiants ont eu en Valais cette année des vacances de Noël, sauf les étudiants en théologie.

Grâce à Dieu, le Séminaire me convient toujours très bien, et une des plus grandes nouveautés que j'ai à t'annoncer, c'est que lundi prochain je dois prêcher pour la première fois. Cela va donner quelque chose !

Les étudiants valaisans ont maintenant tous un nouvel uniforme, à peu près comme celui que tu as rapporté de Fribourg. Les casquettes te sont connues depuis l'an dernier. Sinon, rien de neuf, ou alors c'est que je n'apprends rien du tout dans notre quartier fermé.

Je te salue très amicalement et je te souhaite encore une fois beaucoup de bonheur pour 1900, et au-delà, bien au-delà.

Ton ami Schaller Joseph, Stud. théol.

Mon très cher ami, Ta carte « qui s'est fait longtemps attendre » est néanmoins finalement arrivée et a trouvé très exactement son chemin jusqu'à moi ; je souhaite seulement que très bientôt une longue, une bonne lettre trouve son chemin jusqu'à moi.

Mon cher Maurice, cela m'a réellement beaucoup surpris que tu ne m'aies si longtemps rien fait savoir de toi, et je t'aurais depuis longtemps envoyé une lettre, si je n'avais voulu attendre de savoir combien longtemps tu t'abstiendrais de m'écrire. Mon cher, cela m'a paru [très] long et c'est [en effet très long], car il y a demain exactement deux mois que nous nous sommes serré la main et que tu m'as annoncé la mort de Bärlocher, ton fidèle ami, et que j'ai pris la résolution de remplacer auprès de toi, si possible, ton cher ami. Je croyais presque que tu m'avais

oublié ou que tu voulais m'oublier, ce qui me causait maintes heures sombres. Donc, mon cher, j'espère recevoir bientôt de toi une bonne, bonne lettre.

Ici, à Sion, cela va assez bien jusqu'à maintenant pour moi ; pourtant, je crois qu'il y aura encore plus d'un chagrin à avaler ; les professeurs sont très gentils pour nous, Allemands, cependant on nous donne parfois à entendre que, précisément, nous sommes des Allemands. La langue française ne m'est pas aussi facile que je l'avais cru tout d'abord et c'est maintenant seulement que je sens à quel point je sais si peu de français.

Les étudiants sont très aimables, surtout avec moi, moins avec les autres, à l'exception peut-être de deux qui croient être les plus grands signeurs du monde, parce qu'ils sont des aristocrates.

A la maison, chez mes cousines, je suis très content, et ma chambre me plaît maintenant tout à fait ; on s'y sent parfaitement chez soi. Je suis en pleine confiance et à l'aise avec elles.

Le semaine dernière, nous avons la retraite, et je voulais faire mon choix d'un état, cependant je n'y suis pas encore parvenu ; j'en suis extrêmement tourmenté.

Samedi 17. J'achève aujourd'hui, mon cher, la lettre que j'ai commencée hier. Je viens de recevoir une lettre de M. le professeur Meyer, qui m'annonce sa visite.

A Brigue, cela va assez bien, à l'exception des révérends inspecteurs, M. Hosennen pour la journée, et M. de Stockalper pour la nuit. Tu peux t'imaginer à quel point c'est drôle et que, parfois, il y a à rire. Je suis en correspondance avec Obrist et avec Walpen, qui me font part des nouvelles du collège. Celles-ci sont parfois très intéressantes. Il y a cinq philosophes à Brigue : Willa, Obrist, de Rivaz, Pitteloud, etc. Lorétan est cette année dans ton voisinage (cela te réjouit beaucoup, n'est-ce pas ?), il est à Sarnen.

Cette année, il n'y a aucun juriste ici ; l'Ecole de droit à Sion devra certainement disparaître. Maintenant, je crois t'avoir dit tout ce qu'il y a de nouveau et je termine pour aujourd'hui ; envoie-moi bientôt aussi ton adresse ; pour cette fois, je l'ignore et j'écris au petit bonheur.

Donc, porte-toi bien, mon très cher ami, et pense à ton ami qui t'aime.

Leo Mengis.

Cher Maurice, Il y a déjà assez longtemps que nous n'avons plus échangé de nos nouvelles. D'ici, je t'ai envoyé une carte à Lausanne ; j'ignore si tu l'as reçue.

Comment vas-tu ? Es-tu encore plein de santé, gros, bien portant et tout le reste ? J'espère que oui. Quelle discipline penses-tu embrasser ? Si tu veux encore une fois répéter la philosophie, viens donc ici ; et si tu veux étudier la théologie, également ; pourquoi pas ? Je me plais extrêmement ici. Nous sommes neuf Valaisans : Zimmermann, Follonier, Monnay Oscar, Pfammatter, Venetz, Imahorn, Gattlen et les deux Schaller, qui habitent la même chambre. On rencontre des gens de tous pays, et cela contribue certainement d'une manière extraordinaire à la formation. De la matière pour la formation scientifique et spirituelle, on en a énormément, plus que suffisamment ; il s'agit seulement que l'on sache utiliser la bonne occasion. En outre, la vie du *Convikt* y aide, qui est renommée assez au loin, ce qui n'est pas peu dire. Tous les mardis et tous les jeudis, après-midi, promenade à trois, comme on nous groupe ; tous les jours après le repas de midi, promenade à trois dans la cour, comme on nous groupe par hasard au sortir de la chapelle. Souvent congé, et l'on fait de petites excursions dans le Tirol. Tu vois : une vie amusante, heureuse, bonne pour le corps et pour l'esprit. Les vacances de Noël arrivent bientôt, et là-dessus, à partir du 1^{er} janvier huit à dix jours d'exercices spirituels. Cela fait du bien. Je te souhaite de bonnes vacances en ces saints jours et comme précisément le nouvel an est proche, beaucoup de bonheur et de bénédictions pour l'année nouvelle et, certes, au-delà, bien au-delà. En as-tu fini avec le choix d'une carrière ? Si non, je te souhaite beaucoup de secours d'en haut ; si oui, que Dieu te donne d'abondantes grâces pour ton état et qu'il ait permis que tu aies pris la bonne direction.

Maintenant, adieu, bon courage pour l'étude, et en plus également de la bonne humeur. Müller (Alsace) étudie la théologie ici.

Donc, adieu, que la bénédiction de Dieu soit avec toi et avec moi. Les meilleures salutations de ton ami

Joseph.

Adresse : Theologisches Convikt, Innsbruck.

Mon très cher ami, Lorsque j'ai lu tes meilleurs vœux de nouvel an, je pensai et je fis le ferme projet de t'écrire plus souvent, puisque tu as une raison importante d'utiliser ton temps assidûment ; cependant je suis une fois de plus resté bien en deçà de ma bonne volonté ; il en est

toujours ainsi avec moi, et ce qui est triste, c'est que je veux toujours et que je *ne fais jamais* ; parfois j'aimerais me tuer à moitié d'être ainsi apathique, contrairement à toi qui mènes à bonne fin ce que tu veux. Ah ! Que le bon Dieu me donne donc la force d'achever quelque chose et de devenir quelqu'un. Tu me nommes dans ta chère lettre de nouvel an « ton meilleur ami du XX^e siècle » : mon très cher, cela m'a profondément réjoui, cela d'autant plus que je sais que tu as encore beaucoup d'autres bons amis, qui sont de loin meilleurs que moi ; cependant, mon très cher ami, je te promets que je m'efforcerai toujours de devenir toujours plus semblable à toi, afin de devenir, pour toi, un ami toujours meilleur. Je me permets de t'avouer aujourd'hui que je n'ai jamais trouvé un ami meilleur et plus fidèle à mon égard que toi, mon très cher Maurice ; c'est pourquoi, mon ami, fais que nous soyons encore plus étroitement et plus intimement liés l'un à l'autre, afin que jamais, jamais rien ne puisse nous séparer, ce dont Dieu nous garde ! Tout le sérieux qui occupe mes pensées, ici à Sion, concerne certes le choix de ma profession, je ne suis pas encore au bout de mes peines, cependant je crois de plus en plus que le bon Dieu ne m'a pas appelé à l'état ecclésiastique, mais bien plutôt que je suis né pour un état tout à fait ordinaire. Néanmoins je veux me contenter de ce que le bon Dieu m'a accordé et accomplir alors ce peu avec d'autant plus de zèle.

Depuis que je t'ai écrit la dernière fois, je suis allé une fois à Viège et une fois à Loèche ; les deux fois pour faire connaissance avec un cousin Zen Ruffinen, qui est jésuite ; les deux promenades ont été très agréables.

J'ai assisté également à une soirée ces derniers temps, c'était la première de ma vie. Ce fut très agréable jusqu'à deux heures et demie du matin, heure à laquelle je me retirai. MM. les professeurs n'en savent encore rien ; sous ce rapport, on doit être ici assez sévère ; si je l'avais su, je n'y serais peut-être pas allé. Autrement, je suis très content ici à Sion, *une seule chose* me manque, et c'est toi, mon bon ami, prie pour moi ! Les étudiants sont gentils et les professeurs aussi. M. le préfet paraît avoir de la bienveillance pour moi, pour autant du moins que je puisse m'en rendre compte. Maintenant, depuis un certain temps, je suis très bien et en bonne santé. Et toi, mon cher, comment vas-tu ? Es-tu content ? Te portes-tu bien ? Ne serait-il pas possible que l'année prochaine tu viennes ici ? Une année de droit valaisan ne pourrait, je crois, pas te faire de mal. Qu'en penses-tu ? Il me faut de nouveau prendre congé de toi ; donc adieu, mon ami profondément aimé, et pense à ton ami qui t'est profondément attaché.

Leo Mengis.

Mon très cher ami, Je suis toujours le même, je viens volontiers te déranger ; déjà alors sur la « forteresse », je t'ai souvent dérangé dans tes réflexions philosophiques et, depuis lors, j'ai plus d'une fois troublé tes études par mes lettres pleines de souvenirs concernant Brigue et ses belles, etc., je veux dire ses beautés, et maintenant que la maturité est proche, je viens de nouveau t'arrêter avec ma lettre.

Or, tu peux me pardonner, car je compte que tu te laisses volontiers déranger de temps en temps, sans doute plus volontiers par des mains quelque peu plus douces.

Je ne suis donc plus retourné à Sion, car je ne m'y sentais pas trop bien ; je fis plutôt une petite promenade à Münster, où, d'ailleurs, les étudiants de Brigue ont aussi fait leur grande promenade. J'allai ensuite à Viège et puis je suis revenu à Saas, où je t'attends maintenant d'un cœur impatient. Quand a lieu la clôture à Einsiedeln ? Quand penses-tu venir jusqu'ici ? Viens-y d'autant plus volontiers, car je ressens un grand désir de te revoir. Amène, si tu préfères, quelque compagnie avec toi, car pour moi sont certes bienvenus tous ceux qui t'accompagnent. Ah ! ce seront des jours agréables. Mais, en attendant, tu as encore à passer une mauvaise période. Persévère jusqu'à la fin, le succès couronnera alors tes efforts.

Tu es relativement tout à fait heureux par rapport à moi, qui ai un tout autre examen à faire, à savoir le choix de ma profession qui sans cesse me tourmente et m'inquiète. Prie pour moi, pour ton fidèle ami, auprès de la chère Mère de Dieu d'Einsiedeln, je t'en prie.

De Sion, j'ai peu de nouvelles des étudiants ; d'ailleurs, je ne leur écris pas non plus. A Brigue, cela ne va pas particulièrement bien, on y a chassé le président de la section, Lucas Jost, qui s'est montré insubordonné à l'égard de M. Hosenen ; Heinrich Meyer a lui aussi été licencié dans le courant de l'année et Oscar Kreutzer et Stephan Schmid sont partis. Triste Rhétorique.

A Brigue, on donne cette année comme théâtre « Judas le traître ». C'est Walpen qui est Jésus-Christ et Jost était Judas ; maintenant, c'est Weissen.

Reçois les salutations les plus cordiales de ton fidèle ami

Leo Mengis.

[P.-S.] Au revoir ! Je devais vite arrêter.

Mon cher, Comme je ne veux pas mettre plus longtemps ta patience à l'épreuve, je te communique maintenant quelque chose sur mon séjour ici. Il n'y a certes pas de grandes choses que je puisse te rapporter, car ici je ne fréquente qu'un petit monde.

Dieu soit loué, je me trouve maintenant toujours assez bien ; j'ai seulement tous les matins, immédiatement après le lever, un peu mal à la tête, mais ce mal disparaît rapidement quand je sors à l'air frais. Je me plais d'ailleurs beaucoup ici et l'air me paraît être aussi très sain. Quant à la table et au logement, j'en suis également content, quoique parfois la nourriture laisse quelque peu à désirer, en tant qu'elle n'est pas assez fraîche. Il est évidemment difficile d'avoir ici une nourriture fraîche, parce qu'il n'y a pas de boucherie. Mais le vin est aussi bon qu'à Savièse, sinon meilleur ; en effet M. le curé a ses vignes près de Sion. Je reçois aussi beaucoup de vin, et il ne me fait rien, même si quelquefois j'en ai bu beaucoup. M. le curé et sa cuisinière sont des gens affables, de telle sorte que je suis très bien chez eux. Le reste de la population est aussi très bien, et il y a parmi elle des gens fort robustes ; cependant, en général, les femmes ne sont pas aussi belles qu'à Savièse et sont habillées plus pauvrement. Maintenant, il y a aussi des étrangers, quoiqu'en petit nombre, dans les trois hôtels qui se trouvent ici. Parmi eux il y a présentement deux sottes mégères qui veulent faire impression, mais cela ne réussit pas.

Je dois aussi te parler de mon travail, puisque c'est lui qui précisément m'a empêché de t'écrire plus tôt. En particulier, durant une semaine, j'ai fendu du bois tout le jour, et la semaine dernière j'ai été occupé tout le jour à faner. Tu peux penser à quel point la peau de mes mains a été écorchée à ce travail de bûcheron. Mais comme je n'ai pas cessé de travailler, mes mains se sont rapidement guéries, de telle sorte que maintenant elles sont aptes au travail. Tous ici m'ont admiré, comme j'ai travaillé assidûment dans le pré ; quelques-uns n'ont vu personne encore faucher aussi bien que moi. M. le curé peut certes être très content de moi, si je l'aide à rentrer tout son foin. La semaine prochaine, on continue à faner. La semaine dernière, j'ai aussi fait quelques petites promenades. La plus grande a été à Ferpècle, promenade que j'avais déjà faite l'avant-dernier dimanche avec le domestique de M. le curé. Nous avons été si bien à l'hôtel, que, même si nous avons bu beaucoup de vin, nous n'avons rien dû payer, et cela uniquement parce que nous venions de chez M. le curé d'Evolène, et l'on nous a invités à revenir bientôt. Il y a là d'ailleurs une charmante jeune fille,

qui est la fille de la maison elle-même. J'ai parlé allemand avec elle ; mais elle me répondit toujours seulement en français, car elle n'osait pas parler allemand, bien qu'elle m'ait très bien compris ; elle venait le lendemain à Evolène, à la cure, pour deux jours. Dommage que cela soit un peu trop loin. D'ailleurs c'est égal.

Il y a également ici quatre cascades tout à fait charmantes, et le mieux, c'est que je puis prendre dans l'une d'elles une exquise douche, car elle est entièrement fermée, de telle sorte que personne ne peut me voir. Presque chaque jour, j'y prends une douche et je crois que cela devrait vraiment faire beaucoup de bien, car on ne peut certes pas facilement prendre un bain plus délicieux et plus revigorant. Cela dépasse toutes les cures de « Kneipp ».

Magnifique, la vue de la Dent-Blanche avec le glacier de Ferpècle et la vue du Mont d'Hérens, surtout le matin, alors que les premiers rayons du soleil les éclairent et que je peux les contempler confortablement de mon lit.

Tu seras, toi, maintenant précisément, un peu moins à l'aise, car tu te trouves immédiatement à la veille de ton examen. Mais tu as aussi la grande consolation qu'il sera bientôt passé ; d'ailleurs tu ne dois avoir aucune appréhension.

Je te souhaite encore une fois une très heureuse maturité et te promets aussi de prier pour toi, afin que tu puisses la passer brillamment.

Dans le plus ferme espoir que tu pourras très bientôt ne m'apporter que de joyeuses nouvelles, je demeure ton

Xavier.

[P.-S.] Mes meilleurs vœux également à Scheuber et à Menelik pour la maturité. Au revoir. Les salutations les plus amicales à tous *in Christo*.

Mon cher, Je me réjouis cordialement que tu aies si bien réussi ta maturité et je ne puis que t'en féliciter. Cependant, je n'aurais pas pensé que Scheuber réussisse sa maturité avec la note 6. Je pense que tous auront réussi, puisque tu ne m'en dis rien. Comment Menelik a-t-il passé la maturité ?

Tu seras certes rentré tout heureux à la maison paternelle et tu y passeras maintenant des jours joyeux. Je me réjouis déjà beaucoup de te voir à Evolène, en bonne santé et heureux. J'espère que tu viendras bientôt et que tu passeras aussi quelques jours auprès de moi, à la cure. Je pense que nous pourrons alors faire ensemble plusieurs excursions ou tours dans les montagnes, car maintenant je me sens assez bien et assez fort, et mon mal de tête a presque entièrement disparu. Mais tu m'éciras au préalable quand tu viens, car je pourrai peut-être venir te prendre à Sion avec la voiture, si tu ne viens pas par les montagnes. J'ai déjà fait deux fois le cocher pour Sion. Avant-hier, j'étais avec M. le curé à Sierre, où son frère est avocat. C'est un endroit très beau. Mais nous sommes arrivés à Evolène ce matin seulement à une heure et demie. C'est qu'il y a une heure et demie de Sierre à Sion en voiture, et de Sion à Evolène, six heures. Lundi dernier, j'étais avec M. le curé à Arolla, où il a béni les montagnes. C'est aussi un lieu très beau, surtout le glacier de Mont-Collon. J'ai été aussi avec M. le curé sur deux autres montagnes et j'y ai trouvé beaucoup d'edelweiss. J'arrête maintenant de t'écrire ; sinon, je n'aurai plus rien à te raconter quand tu viendras me trouver.

Au revoir, à bientôt.

Ton Xavier.

[P.-S.] Les plus cordiales salutations à ta mère, à ta sœur et *secrétaire*.

133

Mon très cher ami, « J'irai te voir au commencement d'août », m'écrivais-tu de Pfäffikon et maintenant le mois d'août a commencé, et j'aurai bientôt la joie de te saluer ici chez moi.

J'espère que nous aurons alors un meilleur temps que jusqu'à maintenant ; en effet ici il ne fait pas beau du tout, toujours du brouillard et de la pluie, et temps couvert. Je ne t'écris pas beaucoup aujourd'hui, puisque je pourrai bientôt parler de vive voix avec toi.

Encore une fois, mes meilleurs vœux pour la réussite de ta maturité. Salutations les plus cordiales de ton plus fidèle ami

Leo Mengis.

[P.-S.] Au revoir ! A bientôt !

Très cher Maurice, Après quelques courses vagabondes, j'ai heureusement trouvé une rive salvatrice, d'où je puis un peu bavarder avec toi. Je serre étroitement mon écriture, car M. le curé n'a pu mettre à ma disposition qu'une petite feuille de papier à lettres. La réponse du curé à ma lettre relative à mon admission en qualité de pensionnaire ayant tardé très longtemps à venir, je suis arrivé jusqu'ici au petit bonheur, comptant sur ma bonne étoile. Mais :

« Avec les puissances du destin
Il n'est pas de pacte éternel,
Et le malheur avance d'un pas rapide. »

Déjà à Fribourg, j'entendis le grondement d'éléments hostiles, et quand j'arrivai au bord du lac de Genève, les flots écumants me prirent de flanc et la pluie tombait à flots. J'arrive à Martigny, prêt à descendre ma malle. Curieux, je mets le nez à la fenêtre, mais mon petit Maurice n'est pas là. Je me hâte de sortir sur l'escalier du wagon ; — rien ne se montre à ma vue impatiente. Mon nez ruisselle de pluie comme une gouttière ; apparemment mon petit Maurice a reçu la carte trop tard ou bien a été empêché. La malle vole de nouveau sur le porte-bagages ; désespéré, je me jette dans un coin du compartiment, m'abandonnant sans défense aux chevaux-vapeur sans cœur. On crie : « Sion ! » Je mets mon espoir dans les pères capucins et je descends. Je me mêle aux femmes du marché et aux mendiants, afin d'attraper, en leur compagnie, du moins une soupe des Capucins, mais le P. Gardien fait un visage inquiet et aussitôt je suis chassé comme une brebis galeuse. C'est avec peine qu'on peut m'héberger pour un soir ; quelque peu soulagé, je respire en compagnie de mes anciens condisciples. Mais mon bonheur ne dure pas longtemps. Le matin, je dois partir pour chercher un lit. Je veux télégraphier à Saint-Martin. On demande 4 francs 50 pour un exprès. Effrayé, j'y renonce, et je me mets en route pour m'y rendre à pied. A Sion, je demande : « Combien de temps pour atteindre Saint-Martin ? » On me répond : « Trois heures et demie. » Je marche durant une heure et je pose la même question. On me répond encore une fois : « Trois heures et demie. » Je marche une heure encore et je reçois une fois de plus la même réponse désespérante. J'ai avec moi un litre de vin valaisan, qui m'arrache presque la poche de mon habit ; plein de fureur, je jette la bouteille dans le précipice — après l'avoir vidée. — J'arrive à Mase. C'est un épouvantable trou, pensé-je, Dieu soit loué que je ne doive pas y rester. Enfin, j'atteins Saint-Martin. J'entre chez le curé. Il regrette de ne pouvoir me recevoir

parce que lui-même s'en va bientôt, et il me dit de continuer jusqu'à Evolène, c'était presque excessif pour le pauvre et faible voyageur. Par des sentiers escarpés et en longeant des précipices, j'atteins enfin Evolène vers le soir ; je vais à la cure. Frankl, le Bavaïrois débonnaire, se précipite dehors. J'aurais presque pu le serrer dans mes bras. Mais ici non plus, je ne pouvais pas rester, le curé a des visites pour quelque temps. Je vais dans un hôtel ; on dévisage avec méfiance le voyageur, qui est peut-être un sujet tout à fait ordinaire et peu pourvu, et qui semble vivre seulement de lait. Le matin, je dois faire marche arrière, et cela — telle est l'ironie du sort — jusqu'à Mase. Frankl m'accompagne ; il va à Saint-Maurice. Enfin, le curé de Mase reçoit le vagabond téméraire, mais seulement avec méfiance et contre une indemnité de deux francs par jour. Comme rafraîchissement, on me sert du lait ; je n'en prends pas trop dans l'attente d'un bon déjeuner. M. le curé tient un magasin et me montre ma chambre. Ici, je vais çà et là, dans l'attente que retentisse bientôt l'appel au dîner, car j'ai encore très faim. Rien ne bouge. Deux heures passent ; personne n'appelle. Sur la pointe des pieds, je me faufile vers la cuisine, et guigne par le trou de la serrure. Tout est silencieux. Je vais me promener, pour chasser ma mauvaise humeur. A mon retour, le curé dit que la cuisinière est dans les montagnes et ne rentrera que très tard, mais que le buffet est à ma disposition. J'y trouve du pain dur comme de la pierre, je l'avale avec peine, les yeux révoltés, comme une poule en train de périr. *Vanité des vanités, soupiré-je, c'est la seule parole qui me reste.* Le soir, je fus bien régalé. La nuit fut agitée ; quelque chose me piqua, puis j'eus un frissonnement fébrile. Au matin, fort catarrhe de la gorge et à cause de cela un crachement de sang ; je crois que cela n'est pas dangereux. Tu ne dois pas avoir trop de soucis. Ensuite, je m'appliquai à la chasse aux puces ; je n'ai pu attraper qu'une seule de ces bestioles ; après avoir mouillé mes doigts, la prise était possible.

J'ai trouvé encore un vieux papier dans mon carnet de notes, afin de poursuivre ma lettre. — Pardonne-moi de t'écrire un si long roman ; je voulais bavarder un peu avec toi. — Pour le moment, je pense rester ici. Je crois que M. le curé fait tout son possible, mais les conditions sont ici très misérables. C'est un homme très doux, *corpulent*, et donc débonnaire, conformément à la sentence d'Horace : *Omnis piger bonus*. Frankl ne restera pas plus longtemps que la fin de ce mois. — La vieille viande salée ne lui plaît plus ; en plus, d'ailleurs, elle sautille sur la table —. C'est pourquoi il désire que tu lui rendes visite la semaine prochaine et que tu fasses avec lui quelques excursions. Mais tu ne saurais manquer non plus, mon cher Maurice, de me faire une visite

dans ma solitude. Si tu viens à Evolène, tu pourrais prendre la route par Mase, et demeurer auprès de moi *quelques jours*, ce qui me ferait extrêmement plaisir. Certes, la table est modeste, et tu devrais peut-être t'accommoder du désagrément de coucher avec moi. Mais peut-être les tiens ne sont-ils pas non plus contents que tu repartes déjà et restes loin pendant longtemps. C'est pourquoi je ne puis exiger que tu restes ici plusieurs jours, mais seulement t'en prier. Tout au moins, comme je l'espère avec confiance, tu me feras visite depuis Evolène, en compagnie de Frankl, qui a promis de venir alors avec toi.

Je termine enfin ma longue lettre. Beaucoup, beaucoup de salutations amicales de ton toujours fidèle

Joseph.

[P.-S.] Chez M. Perrayaz, curé de Mage.

136

Mon cher, Avant de te rapporter des détails sur Einsiedeln, je dois d'abord venir parler du tour que tu m'as joué. Il s'agit de cette carte avec le petit flacon de parfum que tu as envoyés depuis le Grand Saint-Bernard. L'écriture n'était pas déguisée, et pourtant elle a été considérée comme la mienne, et depuis Seelisberg (Uri), j'ai reçu une carte d'une demoiselle, dans laquelle celle-ci me remerciait vivement pour la carte. Cela me parut tout à fait bizarre de recevoir une carte de la demoiselle, car d'après le timbre postal, le jour précisément où j'aurais dû avoir envoyé cette carte, je n'étais pas à Salvan, mais à Montreux. L'énigme fut pour moi bientôt résolue, quand je reçus de toi par la suite une carte. Mais, c'est pourquoi je n'ai jamais écrit à Einsiedeln, car je présumai que tu avais écrit *exprès* parce que je t'avais dit que je n'enverrais jamais une carte à la *Grosse Kreuz*. J'ai alors examiné la carte sitôt arrivé à Einsiedeln. La plaisanterie était bonne.

En ce qui concerne le changement de mon lieu de séjour, je dois te dire seulement que je regrette beaucoup de n'avoir pu le faire plus tôt. A Lausanne, j'ai vraiment appris quelque chose et vu aussi quelque chose. As-tu reçu le mouchoir de poche que je t'ai envoyé ? La demoiselle est toujours ici. Le médecin ne lui permet pas encore d'aller au Tessin. La chambre est maintenant séparée en deux ; on a enfin placé cette cloison mitoyenne dont on a beaucoup parlé. M^{me} Gyr n'est pas très contente cette année, car elle n'a que deux étudiants, à savoir Loersch et moi. Cette année, il y a en général peu d'externes. Lulu, toujours triste, monte et descend furtivement l'escalier. Le P. préfet veut contrôler un peu

plus sévèrement cette année l'envoi et la réception des cartes de vue. Il s'agit donc de faire attention. Les classes de Physique et de Philosophie sont cette année assez nombreuses. En Physique, ils sont 36 ; en Philosophie, 46 dont cinq frères (*fratres*). Chez nous, il y a aussi 2 frères américains, mais seulement pour la physique, la chimie et la géologie. Dimanche dernier, Rosa, *Zum Bären*, tranquillement repliée sur elle-même derrière les rideaux, a observé les étudiants, alors qu'ils rentraient de l'office. Elle a précisément pensé que l'un d'eux n'est plus là. Ç'aurait été trop beau, cela n'aurait pas dû être. Brülisauer est entré au couvent des Capucins, au Wesemlin, à Lucerne. Pendant ces vacances, j'ai passé l'examen de recrutement, et même très bien. Mais j'ai été ajourné.

Salutations amicales de Loersch, Pittet et Morard.

Salut cordial à ta vénérée mère et à tes sœurs, mais en particulier à toi, de ton ami

August Flammer.

137

Mon cher ami, J'ai bien reçu ton aimable carte. Toujours des centaines d'*impossibilités* t'empêchent de venir me faire visite. Ton adresse est vraiment bien choisie et hautement poétique : « A l'Etoile ».

Cela peut signifier beaucoup de choses. Des étoiles luisent pendant la nuit, où tout est si tranquille et où il est si agréable de pouvoir se promener à la lueur blafarde des pâles étoiles.

Tu ne m'écris plus. Qu'est-ce que cela signifie ? Il y a maintenant bien une année entière que je n'ai pas reçu une seule lettre de toi ; j'espère que j'en recevrai bientôt une, car l'excuse : « J'ai la maturité sur le dos » ne vaut plus rien du tout maintenant, elle est passée de mode. Je vis donc dans la persuasion que tu vas faire bientôt à ton ami le plaisir d'une longue lettre, car, bien que je sois collectionneur de cartes de vue, je ne renonce absolument pas pour autant aux lettres de mes amis les plus chers. Comment vas-tu là-bas « sur le clair rivage de la Sarine » ? Je crains seulement « que là, la vie te soit trop plaisante, car le courage fleurit pour toi trop joyeusement. Et dans le fleuve, l'ondine émerge du fond, et tu as vu son sourire et la Lorelei te prend avec sa bouche pâle ; mon fils, c'est ainsi que c'est arrivé », oui, oui, pour vous, étudiants de l'université, c'est ainsi que cela se passe !

Comment te plais-tu à Fribourg ? Que font les autres ? Quels sont les Valaisans qui sont là ? Wellig ? En ce moment (comme en général toujours), nous sommes très sérieux ici à Sion, car nous sommes en train de faire notre retraite, que nous donne un jésuite français ; à Brigue, la retraite commence aussi bientôt.

Combien de jours de vacances avez-vous pour Noël ? J'espère te voir alors ici à Sion et m'en réjouir déjà. En attendant, écris souvent à ton ami qui t'aime.

Leo Mengis.

139

Mon très cher Maurice, Le jeudi, qui apporte toujours le plus de temps libre, me fournit ainsi la meilleure occasion de me mettre en relation épistolaire avec mon cher ami depuis le château fort du Séminaire.

Ici, depuis un mois, je me suis déjà très bien acclimaté et établi dans ma chambre. Nous devons accomplir beaucoup de travail et feuilletons avec beaucoup de zèle nos in-folio latins, fouillons les vieilles caisses de livres, poussiéreuses, jusqu'au moment où, le soir, fatigués, nous nous laissons tomber sur le lit. Au début de ce mois, nous avons eu quatre jours de retraite ; ils étaient très pratiques, et ils m'ont plu d'une manière extraordinaire. Souvent alors j'ai pensé à toi, surtout lorsqu'on nous exhortait à priser hautement de braves laïcs bien formés ; car ils agissent souvent plus que des prêtres mêmes ; sur la mer des tempêtes politiques, sociales et religieuses, ils sont souvent le *placidum caput*, que Neptune, selon Virgile, élève au-dessus des flots pour les apaiser. C'est ainsi que le maître de notre retraite nous a parlé aussi d'un homme d'Etat allemand, qui depuis longtemps voulait entrer dans l'ordre des capucins, mais qu'on a prié de demeurer à son poste dans l'intérêt de l'Eglise.

Dernièrement, je suis retourné auprès du médecin. Il m'a déclaré que mes poumons lui paraissaient de nouveau en meilleur état, quoique la fièvre ait un peu augmenté. Le lait, que le maigre paysan peut encore tirer en automne de sa vache étique, et l'œuf grêle que la pauvre poule pond en hiver dans l'angoisse et la douleur, tout cela je l'engloutis sans miséricorde, à l'instar d'un tyran romain.

A cela s'ajoute la licence magnifique et précieuse de dormir le matin tout mon soûl ; à 4 h. 45 retentit la cloche. Autour de moi, tout le monde se lève, bâillant et soupirant, selon les termes d'un Suisse de la Suisse primitive qui a écrit en vers dans un séminaire :

« Que c'est détestable, en hiver,
de tenir la ceinture de son pantalon,
avec le linge de toilette sur l'épaule,
et de traverser salle et corridors. »

Moi, pendant ce temps, je m'allonge confortablement et je me cache encore plus profondément dans les chauds replis de ma couverture, jusqu'à ce qu'apparaisse l'aurore aux doigts de rose.

Je termine, l'aiguille des heures a beaucoup avancé, sans qu'on l'ait remarqué. — De la nouvelle neige est tombée ; c'est comme une atmosphère de Noël que j'ai reçue aujourd'hui à la fête de l'Immaculée Conception. A une époque où les orages de la nature humaine sont les plus dangereux et les plus violents ; en un temps où le monde corrompu et la science perverse offrent au jeune homme, et en particulier au jeune étudiant, d'une main froide et sans cœur, la ciguë de la démoralisation et de l'athéisme, puisse la Mère de Dieu sans tache te conduire et t'apporter avec un courage inébranlable le grand sacrifice du renoncement. C'est ainsi que je l'ai priée aujourd'hui.

Beaucoup, beaucoup de salutations. Porte-toi bien.

Ton Joseph.

140

Mon cher, Tu attends déjà depuis longtemps une réponse de ma part. Mais c'est hier seulement que le bonheur m'a été accordé de déguster le magnifique vin valaisan, qui d'ailleurs a vraiment fait ses preuves comme tel. En particulier, je l'ai trouvé extraordinairement bon et il servira encore longtemps comme un doux rafraîchissement pour mon estomac.

Je ne peux pas t'indiquer une adresse pour Munich, parce que, cette année, j'ai établi ma résidence dans le magnifique Feldmoching, c'est-à-dire que j'habite à la maison chez mon frère. Comme je n'ai qu'une heure de cours par jour, je peux facilement utiliser le chemin de fer et rentrer chaque jour. La carte de parcours ne coûte que 6 mark 30 Pf. par mois et je peux voyager tous les jours aussi souvent que je veux. Je mène ainsi maintenant une vie retirée du monde, plongé entièrement dans mes livres, adonné avec zèle aux études. Toute la matinée, je m'occupe à traduire de l'allemand en grec ou en latin, de telle sorte que j'en suis déjà au troisième livre de traductions grecques et au deuxième de traductions latines. Tu ne te fais aucune idée de ce qui est exigé ici en grec et en latin. Cependant, à force de travail, je pense pouvoir, jusqu'au nouvel an, avancer dans ces deux branches à un point tel qu'ensuite je pourrai me consacrer principalement aux autres disciplines, comme les mathématiques, la physique, le français, l'histoire, etc. J'ai donc abondamment à faire durant toute l'année, si je veux

obtenir en juin l'« absolutorium » [maturité]. Certes, cette année est-elle beaucoup plus belle pour toi que pour moi. Le grec, qui a toujours été pour toi une joie, et le latin sont loin derrière toi, et tu peux t'adonner de tout ton cœur au droit, et, ce faisant, jouir pleinement des joies de la vie universitaire. Tu sais que je t'accorde toutes ces joies du fond du cœur, mais tu peux penser aussi combien il me tarde d'être bientôt délivré de ces études gymnasiales. Je me console avec la pensée que cette année aussi sera vite passée, pour toi certes vraisemblablement beaucoup trop vite, et qu'ensuite viendront pour moi des temps meilleurs ; du reste, cela ne va pas trop mal pour moi. Pourvu que je sois toujours en bonne santé, ce qui maintenant, Dieu soit loué, est le cas, et que je puisse étudier comme il faut, je suis tout à fait content. J'espère que nous nous reverrons au cours des prochaines vacances, soit que tu viennes à Munich, soit que j'aille chez toi, car moi aussi j'irai à Paris. Peut-être viendras-tu même déjà l'année prochaine à l'université, à Munich.

En te remerciant cordialement pour le bon vin et en espérant que toi, mon vieil ami, tu resteras fidèle aux fermes principes que tu avais déjà à Einsiedeln, je demeure ton

Xavier.

[P.-S.] A Feldmoching, il ne faut pas omettre le « g ».

141

Très cher Maurice, L'arrivée de ta chère lettre m'a beaucoup réjoui. Je l'ai lue et relue, et son contenu m'a profondément ému. Tu m'exhortes à ne pas t'oublier. Sois assuré que je penserai toujours à toi. J'en ai la ferme volonté : ce que je t'ai promis de vive voix et en poésie, ne doit pas être des phrases creuses et sonores ; au contraire je veux le tenir, quoi qu'il puisse m'en coûter de peine et de maîtrise de soi. Deux portraits se dressent devant moi sur mon pupitre : celui d'un maître bien-aimé le P. Albert, et celui de mon plus cher ami : c'est le tien. En présence de ces deux portraits, l'étude ne m'est guère pénible. La vue de notre savant et cher professeur m'incite à l'étude, et pour toi, pour ton bien, je consacre volontiers mes peines et mon ardeur au travail.

Je te remercie du fond du cœur pour ta sincérité et ta franchise à mon égard. Je t'assure que tu ne dois pas le regretter. Si quelque chose t'incommode, corporellement ou spirituellement, je contribuerai volontiers à t'aider, si je le puis. Tu ne dois pas non plus voir en moi un critique sévère et inexorable. Je sais que, moi, dans ta situation, je serais bien

moins bon que tu l'es. Vois-tu, je suis dans un séminaire, où est offerte la meilleure occasion de prier et de travailler, et pourtant combien souvent je néglige mon devoir ! Je répète ce que je t'ai dit souvent de vive voix : tu es mon ange (gardien) depuis que je te connais ; demeure-le encore à l'avenir et ne m'oublie pas non plus. J'ai ici de bons professeurs, mes condisciples sont aimables, et je m'entretiens vraiment bien avec eux ; cependant quelque chose me manque très douloureusement : « le petit Maurice » n'est plus parmi eux.

Puisque tu m'invites si délicatement à te donner quelques conseils, je veux le faire aussi bien que possible, avec le plus grand empressement et la plus grande franchise, comme tu le désires.

J'ai essayé, par tes nouvelles, de me faire une image de ta manière de vivre actuelle ; il me semble que presque tout ton temps se passe en activité extérieure : dans la compagnie de tes condisciples et dans la vie de ta Section.

31 heures de cours sont en tout cas, comme tu le dis, beaucoup trop. Cependant, il devrait te rester plus de temps pour l'étude, si la vie de section, principalement la vie dans la société, ne prenait pas une très grande partie de ton temps. Sans compter mes heures de piano, j'ai 24 h. de cours hebdomadaires, mais en outre pas moins de 35 à 40 heures d'étude ; à cela s'ajoute chaque jour, la sainte messe, la méditation, la prière du Rosaire, et encore d'autres exercices pieux. Si donc il t'était possible d'une manière quelconque de te restreindre dans ta vie de société, ce serait certainement un grand avantage pour toi. Tu le sais mieux que moi, la vie extérieure ne doit être que l'émanation, la réalisation de la vie intérieure. Quand l'homme est seul avec lui-même, c'est alors qu'il prend les grandes décisions de volonté, qu'il se remplit l'esprit de grandes pensées ; c'est alors aussi et seulement que la science sera en notre possession, si nous ne la possédons pas simplement, mais aussi la façonnons nous-mêmes en nous. Si cette vie intérieure fait défaut, la vie extérieure n'a aucune consistance et aucun profit, parce que la source lui manque. On n'a pas le temps de se recueillir, on devient un jouet des circonstances extérieures de l'entourage. Cette vérité nous est souvent représentée, à nous théologiens. On nous dit même : un prêtre qui ne se livre qu'à des activités extérieures, si grandioses qu'elles soient, et qui ne pratique pas la vie intérieure, la méditation, s'égare très certainement. Cependant ce ne peut être mon intention de te déterminer à sortir de la Section ; car tu dois avoir quelqu'un pour la conversation et pour la société, quoiqu'il soit sûr, comme tu le disais souvent, qu'il serait peut-être mieux de t'en tenir à un ou deux bons amis, s'ils se trouvent. Je me suis informé sur l'*Alemania* auprès d'anciens étudiants

de Fribourg, qui sont ici ; on m'a dit qu'il y a maintenant dans cette section de nombreux Fühse (étudiants de première année), qui pourraient certainement apporter un esprit un peu meilleur dans la section, s'ils se tenaient courageusement ensemble ; de cette manière, on pourrait peut-être amener la section à organiser moins de soirées de « Kneip ». C'est pourquoi, je t'en prie, très cher ami, cherche toujours davantage à te recueillir dans la prière, dans l'étude, si c'est faisable de quelque manière : deviens de nouveau toi-même, car tu t'appartiens d'abord à toi et non pas à la société — tu le vois, je parle avec toi avec autant de confiance que si j'étais auprès de toi — dans le plus beau temps de la vie, le sanctuaire de ton âme ne peut pas demeurer vide et désert. Je suis sur le plateau de la balance, si ma maladie s'aggrave, ou si je renaiss à la vie ; mais je te le dis, si quelque chose pouvait me précipiter dans une mélancolie profonde et inguérissable, ce serait la pensée que ce que j'aime le mieux en toi, ton âme, souffre un préjudice. Cependant, tu ne dois pas croire que je vois si vite en noir et que tu ne pourrais plus te confier et te plaindre à moi. Peut-être souriras-tu de mon zèle et de ma naïveté ; mais crois-moi, je connais trop bien les battements de ton cœur, je sais trop combien de bonnes dispositions sont contenues dans cette âme jeune et saine, que je ne pourrais pas rester indifférent à son égard.

J'aurais encore beaucoup, beaucoup de choses à te dire, mon cher Maurice. Je veux me limiter à l'essentiel, afin que cette lettre ne te paraisse pas trop longue ; il est bientôt onze heures de la nuit et une grande fatigue me saisit ; pendant la journée, je suis si occupé que je trouve à peine le temps d'écrire.

En ce qui concerne spécialement le temps de l'étude, j'aimerais attirer ton attention sur ceci : ne serait-il pas possible de gagner au moins une heure de temps avant les cours puisque ceux-ci ne commencent qu'à neuf heures ? Si je puis tirer des branches théologiques une analogie avec les disciplines juridiques, on ne peut les entendre avec un véritable profit que si auparavant on s'y est préparé ; immédiatement après, on devrait se remémorer une fois encore ce que l'on a entendu. L'après-midi aussi, à l'exception du mardi et du mercredi, tu pourrais peut-être gagner un peu de temps pour l'étude.

Si l'on ne peut pas modifier cette situation, que tu doives être tout le jour au-dehors, alors je ne saurais rien te conseiller de mieux que ce que dit de lui le grand médecin et poète allemand Weber : au milieu de sa vie professionnelle très mouvementée, dans ses visites aux malades, à cheval dans la nuit et le vent, il n'est souvent guère parvenu à faire une prière tranquille, cordiale ; à demi-étouffé dans la foule des soucis

et des travaux, il n'a pu adresser à Dieu que des appels au secours intermittents, et il exprime l'espoir que son ange gardien les a complétés, et les a portés comme des perles devant le trône de Dieu. — Au milieu d'un entourage bruisant, le soir, si tard que tu rentres à la maison et que tu ne sois plus disposé à prier, quelle grande valeur alors a ta prière, même brève ! Fais-le aussi pour l'amour de moi ; ma dernière prière, quand je vais me reposer, est aussi pour toi.

J'aimerais te dire encore une chose. Je pense souvent que tu devrais avoir à tes côtés un homme, qui te connaisse très bien, qui te conduise et te soutienne, un homme à larges vues et hautes pensées, comme par exemple le P. Gregor à Einsiedeln. A lui, tu pourrais te confier entièrement ; il serait aussi ton confesseur et ton directeur de conscience. Le Dr Beck ne serait-il pas à te conseiller sous ce rapport ?

J'en arrive à la conclusion. On dit que le mot *jus* signifie dans la langue primitive, dans le sanscrit *Iu* = la loi, le lien ; deviendra certainement le meilleur juriste celui qui aura expérimenté lui-même l'acception de ce mot, celui qui se sera imposé à lui-même des lois avec la toute-puissance de sa volonté et les aura observées. Rien ne réussit sans cette forte volonté, ni la vertu, ni la science ; car le Christ a apporté, non la paix, mais le glaive. Nest-ce pas, cher ami, tu m'assis-teras dans ce combat et moi, je ne t'abandonnerai pas.

Avec mille salutations, je reste tout entier ton

Joseph.

[P.-S.] Séminaire St-Lucius.

Cher ami, Tu es toujours le bienvenu, viens quand cela te plaît ; de mardi à jeudi seulement je ne serai pas à Sion, car nous pourrons vraisemblablement aller à la maison. Tu pourrais aussi intercéder auprès de la famille Chappaz pour nos vacances ; je suis sûr que tes paroles feraient un puissant effet, surtout auprès de certains de ses membres. Demain, nous avons un examen de grec ; tu peux penser comme je suis bien disposé aujourd'hui. Ce sont vraiment des moments sublimes que de contempler par un bel après-midi les lettres classiques grecques, alors que les autres se promènent en traîneau.

Aussi ai-je jeté le livre dans un coin, afin d'être, pendant que je t'écris, dans une disposition d'esprit un peu normale. Je me réjouis que tu aies vraiment l'intention de venir à Sion, pour passer quelques instants avec ton ami.

Le caporal Wirthner a abandonné ses études et maintenant il est dans la vie privée. Willa s'est un peu blessé à un pied, et comme il est bien avec le petit Tamini, il a maintenant des vacances de Noël, pendant que nous autres nous étudions le grec. Hélas !

Hier, j'ai de nouveau reçu une lettre d'Innsbruck ; la première depuis longtemps ; le petit Schaller doit se sentir vraiment chez lui là-bas.

En classe, ça va couci-couça ; plus d'une fois déjà, j'ai désiré ardemment m'en aller, par exemple sur les bords de la Sarine, sur ses clairs rivages. Je me réjouis beaucoup de ces petites vacances de Noël, que nous avons en vue ; toutefois, je les désirerais pour moi plus longues.

Veuille présenter mes compliments à Madame ta mère et à tes sœurs.

Enfin, reçois les plus cordiales salutations de ton ami qui t'aime

Leo Mengis.

[P.-S.] Au revoir.

143

Mon très cher Maurice, Encore avant la chère fête de Noël, et avant que la correspondance de nouvel an m'empêche de bavarder avec toi tranquillement et agréablement, je me tourne vers toi, comme une hirondelle avant le temps avec mes vœux de nouvelle année et mes souhaits de Noël.

Ce n'est pas dans ma patrie, comme toi, que je puis fêter Noël, mais à l'étranger ; j'aurai d'autant plus l'occasion de penser aux tiens devant l'humble trône de la crèche. En bas, dans la crypte de l'église du séminaire, vieille de plus de mille cinq cents ans, près de la tombe du roi martyr Lucius, le cher Enfant Jésus a déjà établi son trône de Noël ; c'est là que je reçois d'habitude, seul, en qualité de malade et d'invalidé, la sainte Communion ; et c'est pour moi toujours comme si je me trouvais dans une catacombe. C'est là que je veux m'agenouiller pour toi lors de la sainte fête de Noël ; c'est là que je veux prier pour toi l'Enfant Jésus, afin qu'il descende avec tous ses dons dans ton cœur de jeune homme, grand, noble et non profané ; qu'il y plante l'arbre de Noël de la vie, orné des lumières célestes de la vertu et de la science ; que tu lui consacres toute la force de ta jeunesse, « car la jeunesse est obligée de se dévouer », dit Louis Veuillot ; qu'il t'emporte dans ses bras au-dessus de l'abîme des dangers de la vie académique. — Parfois on voit un premier-lieutenant s'agenouiller là devant la crypte ; cela me rappelle le pape Pie IX, qui lors d'une audience au célèbre Moltke avait

écrit dans un livre qu'il lui offrait ces paroles de l'Apocalypse : *Datus est ei magnus gladius*. Que le cher Enfant Jésus veuille te ceindre toi aussi de l'épée à double tranchant de l'éloquence, qui ne conserve son fil et sa trempe que par de solides et fortes études juridiques.

Le Sauveur nouveau-né a apporté au monde une nouvelle chronologie, une ère de paix et de béatitude ; puisse le Sauveur spirituellement nouveau-né apporter une fois encore lors de la sainte fête de Noël, ses dons et ses grâces pour la nouvelle période de temps qui vient, la nouvelle année qui va arriver, afin qu'elle soit pour toi en particulier vraiment heureuse. — Je te remercie du plus profond de mon cœur pour toutes les complaisances et tous les bienfaits que tu m'as accordés pendant l'année écoulée ; je suis très affligé de devoir être privé, dans la nouvelle, de ta présence directe ; mais tu l'as dit dans la chère carte que tu m'as envoyée dernièrement (elle a récolté lors de la distribution [du courrier], à cause des images d'ailleurs tout à fait innocentes, un grand et inattendu succès de rire de la part des séminaristes), le timbre d'or de ton nom et de ta fidélité m'accompagnera toujours ; j'espère aussi qu'une fois je serai toujours auprès de toi dans les hauteurs immaculées du ciel, si Dieu, plein de miséricorde, m'y conduit, pour t'y servir alors de page.

Déjà je me réjouis de recevoir la lettre que tu m'écritas pendant les vacances de Noël. Si Horace craignait pour son ami Virgile, « la moitié de mon âme », comme il disait, je dois, moi qui suis éloigné, avoir certainement encore plus de crainte et d'inquiétude pour celui qui sous plus d'un rapport est devenu « la moitié de mon âme ». Par un commerce si long et si intime, tes pensées, tes idées, tes affaires et tes peines sont devenues tout à fait les miennes.

Animé par le souvenir que j'ai de toi, je lis maintenant le beau livre *Rome et Lorette* de ton écrivain de prédilection, Louis Veuillot ; puis la *Vie de Jésus*, de Didon, après avoir sauté les longues introductions, etc. Bien que l'auteur se complaise dans de longues phrases, il présente cependant, dans son exposé, une source inépuisable de vérités ; l'ouvrage de Camus serait sans doute encore meilleur.

C'est toujours presque 11 heures ou minuit, mon cher Maurice, jusqu'à ce que j'aie achevé la lettre que je t'adresse ; je dois chercher si longtemps jusqu'à ce que j'aie choisi, parmi les nombreuses choses que j'aimerais te dire, celles qui conviennent le mieux, que le temps passe rapidement quand je m'entretiens avec toi.

« Que Dieu te garde », mon très cher ami ; je te renouvelle, du fond du cœur, mes salutations de Noël et de nouvel an.

Ton très dévoué, en fidèle amitié et reconnaissance

Joseph.

Mon très cher Maurice, Le carnaval ayant apporté avec lui quelques heures de loisir et nous ayant libéré quelque peu du poids des soucis et travaux quotidiens, mon esprit a trouvé plus de temps pour penser à toi. Durant ces jours, je fus si souvent et si continuellement en pensée avec toi, que je m'en étonne moi-même, et c'est presque forcé par la nécessité que je prends ma vieille plume, rongée par étourderie désespérée, pour venir porter dans la petite chambre de ton cœur fidèle une parole amicale et sincère.

Dernièrement, j'ai fait à ton sujet un rêve merveilleux. J'étais auprès de toi, dans ta chère maison familiale. Tout était agrandi et embelli, en particulier les puissants bâtiments destinés aux voitures et aux chevaux, presque semblables au célèbre parc de voitures du roi Salomon, me plongeaient dans l'étonnement. Tu me promenais dans une magnifique forêt de sapins, mais à la place des pommes de sapin sombres, les branches portaient de grands bouquets de fleurs éblouissantes de blancheur. Je rapporte cette image à toi. Au milieu de la sombre forêt de sapins du temps et du monde, dans laquelle tu es engagé et qui, en cette époque de carnaval, apparaît peut-être dans un éclairage particulièrement mauvais, je me réjouis surtout de voir se dresser comme une fleur du printemps la chère image de ta vie et de ta conduite pures.

Avant-hier, les séminaristes ont joué « Thomas Morus », un drame de Redwitz. Hauser tenait le rôle de Cromwell à merveille et Morger, en qualité d'ecclésiastique anglican dans sa robe courte et noire et avec ses jambes longues et grêles, a particulièrement contribué à la joie et aux applaudissements du public. En ces jours, je me suis très profondément retiré dans ma tanière grisonne ou d'ours, pour jouir à longs traits puissants du sommeil. Et c'est seulement quand le domestique avec son énorme seau de bois s'arrête dans les corridors pour vider les vases de nuit qu'il fait tinter contre les parois, que je me sors des plumes. Tu vois que la première impression que je recueille au matin est très prosaïque.

Et où donc le jeune Maurice peut-il bien se trouver maintenant ? Peut-être arpente-t-il, sérieux et grave, les rues conduisant à l'école de la science, méditant sur la cause originelle de tout droit et de toute justice. Peut-être fait-il usage des prérogatives des hommes de bien, de l'enjouement, et fête-t-il dans un cercle d'amis bien intentionnés ; il est certes bien que tu reprennes des forces pour travailler avec un nouveau zèle dans les jours sérieux qui vont venir. Moi-même, ces jours, je sens le besoin de renouveler mes forces, mais plus encore je ressens le devoir de

tendre ensuite de nouveau avec beaucoup plus de vigueur mes forces spirituelles ; en effet, je te confie que le baromètre de mon énergie tombe souvent à zéro, et quand, le soir, je m'examine sur le *keténa eis aei*, que le jour m'a apporté, souvent une grande mélancolie m'envahit au sujet de la perte de tant de temps de vie.

Porte-toi bien, mon très cher ami ; reçois mes meilleures salutations et n'oublie pas ton fidèle

Joseph.

[P.-S.] Hauser et Morger te saluent cordialement.

145

Mon très cher Maurice, C'est avec une très grande joie que j'ai reçu ta chère lettre. Je te remercie pour tes vœux et ceux de ta famille, et je t'assure que moi aussi j'ai emporté le meilleur souvenir des tiens sur les bords de la Drance.

Pour revenir encore une fois sur ta carte, ce ne fut qu'une malicieuse fantaisie de mes condisciples pour me taquiner, qui a provoqué ce succès de rire. Du reste, je dois avouer que tous sont extraordinairement aimables avec moi, peut-être par compassion à l'égard d'un être aussi misérable, maladif et faible.

Comme chaque jour je dors tout mon soûl, ma paresse est presque devenue proverbiale, et je puis bientôt dire avec le prophète, que je suis devenu « la risée et le proverbe de tous les peuples ».

D'autant plus grande et plus intime est ma joie que le bon Dieu t'ait donné de ses dons surabondants, et j'aimerais t'appliquer les mots que le même prophète dit de Cyrus : « J'ai compris tes raisons et je t'ai ceint de ma force, presque avant que tu me connaisses, et je veux te précéder, pour faire sauter les portes de bronze et briser les verrous de fer. »

Tu m'écris aussi que Dieu t'a ouvert les portes de ton pays natal et le cœur de ton peuple. Il ressort de tes lignes que tu ne veux pas franchir ces portes ouvertes autrement qu'en te souvenant des mots que le Seigneur a adressés au même jeune souverain nommé ci-dessus : « Vous remplirez toute ma volonté. » Alors tu ne dois pas craindre une grande responsabilité ; rien ne t'est demandé qui excède tes forces.

Cela m'a beaucoup, beaucoup réjoui que tu veuilles de nouveau, si possible, me faire une visite à Pâques. Comme ce sera bien de passer au moins quelques jours à causer avec toi ! Si j'avais du vin des Sabins, je t'aurais invité certainement avec une plus grande joie qu'Horace l'a fait

à son ami, toi, la « moitié de mon âme », à mes côtés, sous le laurier, pour laisser reposer les membres fatigués au service de la science, pendant que la coupe écumante déborde de vin de Falerne.

Tu songes enfin à bientôt quitter ton cher pays ; j'aimerais bien parcourir à pied, à tes côtés, le pays classique de ta langue maternelle. Fais alors très attention, mon ami intimement aimé, que, sous le « vernis français » extérieur, tu ne perdes rien de ce qui est en toi de grandeur et de noblesse. Combien je serais profondément affligé si l'éclat de cette chère, chère âme d'un ami était troublée ne fût-ce que par un souffle.

Mais pardonne-moi cette pensée, je m'en repens déjà ; car j'ai confiance en toi et je sais que tu seras fidèle à ta grande vocation, à tes nobles sentiments, que tu me seras fidèle à moi aussi.

Si ma santé s'améliorait, je pourrais peut-être me décider à aller à Paris les prochaines vacances, mais c'est seulement « peut-être ».

Pour terminer, reçois mes salutations les plus cordiales ; je demeure dans les sentiments d'amitié très fidèle et de reconnaissance, ton

Joseph.

Mon cher, Au même moment que M^{lle} Gyr, j'ai reçu ta carte. Tes vœux tardifs de nouvel an ont de nouveau fait battre le cœur de la jeune fille. Mais elle a pensé que tu aurais certes le temps, pendant ton séjour à la maison, de lui envoyer une carte. J'ai appris notamment de Lörsch qu'elle s'était ainsi exprimée. A moi, elle ne l'a pas dit ; elle m'a seulement, selon une mauvaise habitude, lu la carte que j'avais écrite. Tu peux le lui dire déjà, cela m'est tout à fait égal. Les relations entre nous trois étudiants et M^{me} et M^{lle} Gyr sont, si possible, encore plus mauvaises que l'année dernière. Mais maintenant personne ne peut me reprocher d'être l'instigateur de ce mécontentement, comme tu sembles l'avoir dit d'après le témoignage de M^{me} Gyr. Tu lui aurais aussi dit de ne plus me recevoir en pension. Or, j'aurais à vrai dire bien voulu qu'elle ne me reçoive plus. J'aurais déjà trouvé un autre logis et en tout cas un meilleur. Mais elle était assez heureuse que je revienne ; elle a dit certes que je connaîtrais maintenant les conditions. Seulement, cela ne m'a pas plu que tu m'aies dit, sur un autre ton, la même chose qu'à M^{me} Gyr. Tu dois me pardonner si, là-dessus, j'ai été soupçonneux envers toi. Mais j'ai maintenant de nouveau tout oublié et je ne veux plus demeurer fâché plus longtemps en pensant à l'année dernière. Et je te remercie pour tes bonnes paroles et les joies que tu m'as souvent procurées.

Lörsch et Seeholzer également ne sont pas contents ; mais je ne les ai pas excités. Lörsch t'écrit bientôt une fois et te communiquera son opinion sur la famille Gyr. Amicales salutations de lui, comme de Pittet, Morard et Seeholzer. Je t'en dirai plus de vive voix si tu viens à Einsiedeln à Pâques. J'aurai des choses intéressantes à te raconter, que je ne peux certes pas expliquer ici.

Des autres jeunes filles, je n'ai rien à te raconter.

Il ne se passe pas grand-chose cette année, parce que personne n'ose risquer quoi que ce soit : M. le préfet est très sévère.

Les plus cordiales salutations de mes chers parents et de M. le chapelain. Celui-ci a malheureusement quitté Lauterach ; il a été déplacé, comme curé provisoire, à un poste vacant dans la forêt de Bregenz. Je lui ai transmis tes salutations. Si tu me fais de nouveau une visite, ce qui nous réjouira tous, nous irons le voir. Il en serait certainement très heureux. L'opéra, que l'on joue à Einsiedeln, a pour titre : « Zum grossen Admiral », de Lortzing ; le drame, « Andreas Hofer », de Domanig. Les externes ont joué une comédie en dialecte, composée par le P. préfet.

Jeudi dernier, après la Saint-Meinrad, nous avons eu une excursion sur l'Etzel, cela alla très agréablement jusqu'au moment où Aloïs Huber dit une bêtise, qui provoqua une grande hilarité ; il fut alors interrompu par le P. préfet avec ces mots : « Urs a sa place au petit endroit, mais non parmi des gens cultivés, laissons-le ! » Rex y ajouta encore son grain de sel en criant trois ou quatre fois « bravo ! ». Lors d'une excursion des philosophes à Rothenturm, Rex avait notamment interrompu aussi de manière très désagréable Bucher avec ces mots : « Sufficit in malitia ! » Si cela allait toujours ainsi, les promenades auraient perdu bientôt leur charme.

Pour conclure, les plus amicales salutations à toi de

Aug. Flammer.

Cher Maurice, Puisse cette lettre te trouver bon et bien.

Meilleurs remerciements pour ton amour. Que le Seigneur m'accorde la grande joie de te voir prospérer excellemment et mûrir en chrétien et comme soutien de ton peuple.

A ta demande de correspondre, je réponds volontiers oui. Ce que je t'ai dit lors de ton départ doit demeurer. Seulement la réponse, ça et là, ne suivra pas immédiatement, mais cela n'ira jamais longtemps.

Encore une franche parole. Il y a deux de nos pères à Fribourg. Or, on a remarqué que d'anciens étudiants d'Einsiedeln ne les saluent pas lorsqu'ils les rencontrent. Que cela me soit douloureux est compréhensible. Mais je fais remarquer que cette observation ne m'a pas été faite par les R. pères eux-mêmes. J'ai espéré que les anciens d'Einsiedeln sauraient reconnaître aussi nos confrères. Si la chose est vraie, pardonne-moi la liberté que je prends de te la communiquer.

Puisse ton semestre se terminer très bien.

Dans un amour fidèle

P. Gregor.

148

Mon très cher ami. Ta carte avec les têtes d'ange de saint Nicolas, qui pleines de ravissement contemplent la très sainte Trinité, m'a dit que tu te places sous la protection de ce regard, qui veille par-dessus les portes de tes études, grâce auxquelles tu veux entrer dans la vie professionnelle. On dit bien que, dans le combat des anges avec les démons, les armures des séraphins étaient tissées de rayons de lumière, qui jaillissaient de la face de Dieu, et que leurs flèches-éclairs étaient formés des faisceaux de lumière, qui provenaient de l'œil de la très sainte Trinité. Tous ceux qui t'aiment se réjouissent du fond du cœur de ce que, toi aussi, tu fourbisses tes armes avec la lumière qui vient du ciel, en vue de ta future profession. Si ton épée, la Justice, la grande femme avec un bandeau sur les yeux, t'est présentée, brille dans cette céleste lumière du soleil, il y aura plus à craindre que si tu t'es plongé dans le vase coloré de la sagesse terrestre, de la ruse d'un diplomate.

Nous devons maintenant travailler assidûment pour les examens de Pâques. Nos vacances commencent le 1^{er} avril et durent quinze jours. Cela me réjouirait de te voir auprès de moi en ces jours. Bernardsgrütter et Marxer comptent, à l'aller ou au retour de Fribourg, aller à Stans ; mais je ne pourrai vraisemblablement pas les rencontrer, parce que mes vacances ne coïncident ni avec le début ni avec la fin des leurs.

J'espère que tu as déjà fixé ton domicile pour le prochain semestre, et je te souhaite la protection et la bénédiction de Dieu sur ton chemin.

Nous avons maintenant de très beaux jours de printemps, mais ce qui est remarquable, tempête et vent sous un ciel sans nuage.

Je suis très content de ma santé. Mais je ressens encore toujours une grande faiblesse physique et parfois aussi intellectuelle, et de temps en temps des nuits agitées et un poulx assez chaud. Le médecin m'ordonne

toujours encore un long sommeil, de copieux repas, peu de travail, toutes choses que j'accepte de bon cœur.

Mille salutations amicales et fidèles, dans une amitié et une reconnaissance constantes. Ton

Joseph.

149

Cher Maurice, C'est la joie de Pâques que m'a apportée ta lettre. Autant que possible, nous devons toujours venir au-devant des autres, même lors de la création de sociétés de consommation. Malheureusement, la plupart de ces sociétés se trouvent en Suisse alémanique et, pour autant que je sache, chez les membres de la Société du Grütli et autres sociétés semblables. Donc en avant, mais appréciez bien votre pays et les articles de commerce, afin d'établir des plans déterminés et sûrs.

Mon expérience personnelle à ce sujet ne suffit pas pour donner des conseils. Particulièrement à Bâle, la Société de consommation fait beaucoup. Je te conseille d'écrire à Bâle, à M. le Dr Hättenschwiller, avocat, Bâle, Oberer Heuberg 12, et de lui demander des indications plus précises, des statuts. Ce Monsieur est le secrétaire de la chambre de travail catholique, capable et versé dans des affaires de ce genre.

De plus, on peut se demander s'il ne serait pas peut-être aussi bon de créer quelque chose dans le genre des sociétés de consommation agricoles. Tu devrais alors particulièrement t'informer aussi à ce sujet.

Je te souhaite de la persévérance et le meilleur succès. Soyez unis. Pour toi, de bonnes vacances et un bon 2^e semestre.

Au revoir. Mes vœux les plus respectueux à tes vénérés parents.

Dans un amour fidèle

P. Gregor.

150

Mon cher Maurice, Rentré à la maison aujourd'hui depuis Flüelen, je m'empresse de te communiquer les renseignements malheureusement peu considérables, que j'ai pu me procurer concernant ton affaire.

Au dire du curé de Flüelen, il n'y a dans le canton d'Uri aucune société de consommation. Dans le demi-canton de Nidwald, il existe la Société de Consommation d'Ennetbürgen. Je suis allé aujourd'hui après-midi dans cette commune. Il n'existe pas, semble-t-il, de statuts

imprimés de cette Société ; les statuts écrits, je n'ai pas pu les examiner, à cause de l'absence de l'administrateur. J'en suis donc réduit aux indications orales de M. le curé.

Avant tout, selon lui, une Société de Consommation nouvellement fondée doit se rattacher en qualité de filiale à une grande société faîtière, sinon une existence assurée ne serait pas facilement possible. Il y a, comme tu le sauras déjà, une telle société faîtière pour la Suisse centrale et une autre pour la Suisse orientale. La Société, dont je parle, s'est rattachée à cette dernière, parce qu'elle peut livrer plus de marchandises ; cependant, des expériences ont démontré que l'on aurait mieux fait de s'adresser à la plus rapprochée. Tu aurais donc avantage à t'adresser à la Société principale de la Suisse occidentale, si, comme je le présume, elle existe. Cette Société faîtière, qui effectue des commandes en gros et emmagasine les marchandises dans un vaste dépôt, les livre aux sociétés filiales à un prix très modéré.

La Société de Consommation filiale d'Ennetbürgen compte environ cent membres. L'entrée coûte 2 fr. ; la sortie est libre. L'assemblée générale des membres, devant laquelle a lieu la présentation des comptes, une fois par an semble-t-il, et qui se prononce aussi sur les changements dans les statuts et sur l'utilisation du bénéfice, est responsable, conformément au Code des obligations, des dépenses de l'année concernée. L'assemblée générale élit un comité et son président. Mais la place la plus importante échoit à l'administrateur et au chef de dépôt. L'administrateur reçoit les denrées envoyées et tient son compte avec le dépôt principal. A cet égard, on applique ici la comptabilité américaine très compliquée ; c'est pourquoi l'administrateur doit être un homme d'affaires compétent. Dans notre cas, l'administrateur n'avait pas tenu un compte exact mensuellement ; de plus, il avait passé des commandes à d'autres dépôts que celui de la Société principale ; il en est résulté une grande confusion et des contestations délicates. Chaque année, c'était près de 100 000 fr. qui passaient par ses mains. — Il reçoit un traitement de 500 fr. par an. — On a loué une boulangerie et un magasin pour 700 fr., où les marchandises sont vendues par le chef de dépôt. Peut-être pourrait-on réunir sur une seule personne l'office d'administrateur et celui de chef de dépôt. — Le chef de dépôt reçoit les marchandises de l'administrateur, et doit tenir envers lui un compte détaillé, également envers les clients ou preneurs individuels ; il a un certain pour-cent et retire un traitement de 1000 francs. N'importe qui peut être acheteur, pas seulement les membres de la Société. La Société a engagé un boulanger qui reçoit 20 francs par semaine, mais il pourvoit lui-même à sa nourriture et à son logis ; le pain peut être obtenu chez lui à un prix beaucoup plus

modique qu'ailleurs. C'est pourquoi le magasin de la Société est même fréquenté par des citoyens de l'extérieur. Le bénéfice net a été pour l'an dernier de 2500 francs, quoique la commune ne soit pas très grande, et il a été partagé entre les membres sous la forme de marchandises. Un article qui ici est vendu très bon marché et très fréquemment, ce sont les engrais chimiques.

Le curé, très méritant et noble, considère la Société de Consommation comme une bénédiction pour la commune, à la condition que les litiges soient liquidés ; naturellement, il y a certes l'opposition des petits commerçants et vendeurs, qui, à côté d'elle, sont dans une situation difficile. Il est un peu inquiet qu'un *parti politique* veuille fonder telle société ; car alors les commerçants conservateurs également s'y opposeront, aussitôt qu'ils verront leurs intérêts lésés ; — mais leur nombre est certes très restreint.

Voilà les renseignements — malheureusement incomplets — que je puis te donner. Cependant je me réjouis sincèrement, mon très cher ami, que maintenant déjà tu fasses une entrée active dans la destinée de ton peuple et que l'on te témoigne autant de confiance. Celui qui comme moi a senti si souvent le pouls de ton cœur fidèle, est animé de l'espoir amical que tu rempliras les espérances de ton parti et de ta patrie. Ton peuple t'a mis sur la balance et il a trouvé en toi un éclat d'or et le poids de cinq talents. Tu quitteras de nouveau ta vallée natale pour te rendre au loin. Je crains presque ton départ. Reviens le même jeune homme noble, le même cher ami, reviens avec dix talents, une grappe mûre sous la plénitude dorée de laquelle ploie le cep de vigne. — Puisse ton ange te guider, que ton pied ne rencontre plus de piège, que ton cœur ne nourrisse plus de désillusions, dont tu aies à te plaindre. En tant qu'infirme et malade, je dois te prier de te maintenir en bonne santé et fort, fort dans ta volonté, fort dans les dangers ; il ne sert à rien de suivre le monde, il faut le maîtriser, le dominer. Significatif est le mot d'Eichendorff :

« Sois attentif à chaque signe du monde,
Malgré cela tu ne seras jamais joyeux.
Il n'y a pas de chien si méchant
Qui placé derrière son maître
Ne puisse se promener libre sur la terre. »

Si tu me demandes quelles sont les impressions que m'a laissées le semestre passé, je peux les récapituler dans les mots du vieux poète assyrien, qui écrivait il y a plus de 3000 ans ces vers :

« Marchant dans la hâte
Mon pied est si fatigué,
Je ne lui ai accordé aucun repos,
Cependant le but est toujours très éloigné. »

Toujours plus grand apparaît ce que je devais encore apprendre, toujours plus éclipsé doit apparaître ce qui a été appris. Toutefois, je veux suivre ton amicale et soucieuse exhortation de ménager mes forces. Tu te plains de ce que certains de tes projets ne se réalisent pas. Il en est de même pour moi. Je voulais aller à Paris durant les prochaines vacances, mais à cause de ma santé toujours faible, je ne peux réaliser ce projet, et je suis en souci de savoir comment je me perfectionnerai dans la langue française.

Malheureusement, comme je le prévoyais, je dois renoncer à te voir ce printemps. Dans huit jours, je dois retourner à Coire. Ne manque pas de conserver mon souvenir et de me communiquer ton adresse pour le semestre à venir.

Que Dieu veille sur le chemin que tu vas prendre. Reçois les salutations les plus cordiales des miens, et celles en particulier de ton fidèle ami

Joseph.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Sont exclus de cet index Maurice Troillet, son père, sa mère et ses trois sœurs, ainsi que les noms de personnes qui apparaissent dans les traductions.

- Abbet, Joseph, chanoine de Saint-Maurice : 135, 140-141.
 — Joseph, époux d'Emérentienne Mermoud : 77.
 — Jules-Maurice, évêque de Sion : 44, 77.
 Adam, Adolphe : 115.
 Albrecht, Hélène : 80, 191.
 Amadis : 108.
 Amann, Julius, abbé : 224-225.
 Anthonioz, Joseph, abbé : 189.
 Antoine de Padoue, saint : 106.
 Baillifard, Jean : 54, 60-61, 81, 173.
 — Maurice : 67, 152, 207.
 — Patience, voir Patience Filliez.
 Balleys, Gaspard, médecin : 119.
 Bärlocher, Karl Anton, condisciple : 174, 191.
 — sa sœur : 191.
 Barman, Maurice : 77.
 Barras, Pierre : 204.
 Beck, Alphonse, Dr médecin : 135-136.
 — Joseph, professeur : 214.
 Benziger, Bernhard, OSB : 225.
 Berclaz, Antoine, abbé : 194-195, 197, 200-201.
 — Pierre : 197.
 Bernardsgrütter, Eduard, condisciple : 227.
 Berset, Joseph, abbé : 51.
 Berthier, Joachim-Joseph, OP : 51.
 Bertrand, Jules-Bernard, condisciple : 51, 53, 67, 161.
 Besse, Benjamin, de Champsec : 109, 119.
 — Louis : 172.
 — Pierre, chanoine de Saint-Maurice : 70, 147.
 Blanchet, Adolphe, condisciple : 97.
 Boccard, François, chanoine de Saint-Maurice : 77.
 Boehm, Prof. Dr L. : 209.
 Bondallaz, Jules : 96.
 Borgeaud, Louis : 57.
 Bouchardy, Joseph : 115.
 Bourban, Pierre, chanoine de Saint-Maurice : 51.
 Bourgeois, Théophile, prévôt du Saint-Bernard : 147.
 Bourgknecht, Arnold-Joseph : 191.
 de Boylesve, Marin : 156.
 Brasey, Henri, condisciple : 103.
 Broccard, Victor, médecin : 126.
 Broquet, Louis, chanoine de Saint-Maurice : 72.
 Bruchez, servante : 129, 132-133.
 — de Bruson, commis-voyageur : 173.
 — Joseph, conseiller de Versegères : 107.
 Brülisauer, Albert, condisciple : 204.
 Brunner, Gregor, abbé : 164-165.

- Bucher, Théodat, condisciple : 225.
 Bugmann, Kuno, OSB : 178.
 Burgener, Hélène : 163.
 Burgener, Paul-Eugène : 162.
 Burnier, Pierre, chanoine de Saint-Maurice : 51.
 Bussard, François-M., chanoine de Saint-Maurice : 96, 139, 143.
- Camus, Jean-Pierre : 218.
 Caron, nocher : 108.
 Carron, Benjamin, Dr médecin : 75, 119, 134, 167.
 — Camille, chanoine de Saint-Maurice : 143-144.
 — Camille, chanoine du Saint-Bernard : 166-169.
 — Edouard, instituteur : 172.
 — François, condisciple : 75, 80, 134.
 — Louis, condisciple : 68.
 — Maurice, président de Bagnes : 106-109, 113, 119, 167, 173.
 Célestine, sœur (Thérèse Hockenmeier) : 187-188.
 Chambettaz, Joseph, chanoine de Saint-Maurice : 139-140.
 Chappaz, famille : 215.
 — Achille : 51, 53, 81, 148, 153, 168, 170-171, 215.
 — Henri : 153.
 — Maurice : 153.
 Charpine, Albert, abbé : 96, 100, 102, 105, 109.
 Charvoz, Emma, voir Emma Morend.
 — François : 234.
 — Maurice : 80, 109-110, 119, 156-157.
 Chassot, Maurice, condisciple : 180.
 de Chastonay, Jean-Marie : 164.
 Chauffour, F. P. : 67.
 Chervaz, Xavier, chanoine de Saint-Maurice : 71.
 Closuit : 151.
 de Cocatrix, Oscar, anc. officier : 144.
 — Oscar, condisciple : 144.
 — Martha : 176.
 Collombin, Amélie : 84.
 — Edouard : 51.
 — Maurice : 51.
- Concina, Peter Maria, abbé : 165.
 Coquoz, Eugène, chanoine de Saint-Maurice : 56, 60, 88, 90, 93-94, 135, 141.
 Cornéli, Léon, condisciple : 106.
 de Courten, Louis : 174.
 Courthion, Louis : 166.
 Crausaz, Antonin : 96, 103.
 Crettaz, Pierre : 195.
 Creux, Adolphe, condisciple : 97, 103.
 Cyrus : 222.
- Damay, Jules : 40.
 Daudet, Alphonse : 146.
 Deberle, Alfred : 67.
 Dénéréaz, Henri : 176.
 Dennery, Adolphe-Philippe : 115.
 Deslarzes, Jean-Baptiste : 119.
 — Justin : 172, 184.
 — Maurice, de Versegères : 107.
 Detorrenté, Albert, condisciple : 164.
 Dibling, Antoine, SM : 138-139.
 Didon, Henri, OP : 218.
 Dittli, Anton, abbé : 229, 231.
 Domanig, Karl : 225.
 Donnet, André : 77, 234.
 Doumic, René : 178.
 Duc, Josette : 177.
 Ducrey, Jules : 170-171.
 Dupanloup, Félix : 152, 196.
 Dupont Lachenal, Léon, chanoine de Saint-Maurice : 71, 216.
 Durrer, Werner : 196.
 Dutoit, Arnold : 172.
- v. Eichendorff, Joseph : 232.
 Epper, Cecilia : 187.
- Fabri, Adhémar : 51.
 Fellay, cousines de Lourtier : 134.
 — François, chanoine de Saint-Maurice : 56, 64, 80, 90, 131.
 — Louis, chanoine de Saint-Maurice : 74, 88.
 — Louis, condisciple : 65-66.
 — Sigéric, instituteur : 172.
 — Zacharie : 151.

- Filliez, Amélie (tante Amélie) : 42, 94.
 — Charles : 42, 172.
 — Louis fils, de Brusson : 107.
 — Marie-Louise : 39, 47, 61, 63.
 — Maurice, fils de Charles : 42, 172.
 — Maurice, fils de Frédéric : 44, 50, 54, 77, 234.
 — Patience : 50, 54, 60, 81, 155.
 — Ursule : 105.
 Flammer, August, condisciple : 203-204, 223, 225.
 Follonier, Jean, condisciple : 181.
 Follonier-Quinodoz, Marie : 195.
 Fournier, Eugène, chanoine de Saint-Maurice : 159.
 Frankl, Xaver, condisciple : 193, 195-197, 201-202, 206, 209-210.
 Fritzalb, Cdt, pseud. d'Albert Fritz-Tissot : 171.
 Frossard, Pierre : 119.
 Gabbud, Maurice : 109.
 Gaillard, Louis, de Verbier : 107-108, 119.
 — Louis, instituteur : 156.
 Galley, Jérémie, chanoine de Saint-Maurice : 50, 55-56, 59, 70, 74-75, 78.
 Gard, Esther, fille de Louis : 55, 177.
 — Eugène, chanoine de Saint-Maurice : 51.
 — Eugène, conseiller de Versegères : 107-108, 119.
 — Louis : 55, 177.
 — Pierre, chanoine du Saint-Bernard : 70, 74, 146, 166.
 — Théophile, de Montagnier : 107-109.
 Gaspoz, Antoine, abbé : 195.
 Gattlen, Johann, abbé : 181.
 Gavard, Adrien : 84.
 Girod, Ernest : 53, 97.
 — Léon : 97.
 Grand-maman, voir Louise Nicollier.
 Grangé, Eugène : 115.
 Graven, Jean : 175.
 Gross, Eugène, chanoine de Saint-Maurice : 71.
 Gsponer, Ignaz : 165.
 Guex, André : 209.
 Guibout, Julien-Joseph : 178.
 Guigoz, Edouard : 53.
 — Maurice : 53, 55, 58, 96-97, 102, 109, 113, 115, 150-151, 156.
 Gyr, famille : 166, 224.
 — Franz-Joseph : 166.
 — Marie-Elisabeth, née Steiner : 166, 203, 224.
 — Marie-Elisabeth, fille de Franz-Joseph : 166, 203, 223-224.
 v. Hammer-Purgstall, Joseph : 232.
 Hammerschmitt, Charles : 42-43, 45-49.
 Hättenschwiller, Alphonse : 228-229.
 Hauser, Fridolin, condisciple : 220-221.
 Helfenstein, Ulrich : 225.
 Hegener : 163.
 Henggeler, Rudolf, OSB : 204, 211, 225.
 Hockenmeier, Thérèse, voir sœur Célestine.
 Horace : 107, 202, 218, 222.
 Hosennen, Franz Xaver, abbé : 165, 175, 192-193.
 Hotz, Jean-Baptiste : 157.
 Huber, Aloïs, condisciple : 225.
 Hubli, Anna, voir Anna Nicollier.
 Husson, Charles : 57.
 Imahorn, Johann : 181.
 Imesch, Dionys, abbé : 164.
 Imhoff, Léon : 181, 216.
 Jaccoud, Jean-Baptiste, abbé : 96.
 Jacquemin, Maurice : 177.
 Joris, Cyrille : 119.
 Jost, Lucas, condisciple : 192-193.
 Joye, Mme B. : 205.
 Keller, Willy : 166, 225.
 Koch, Gregor, OSB : 204, 214, 224-226, 228-229.
 Kreutzer, Oscar, condisciple : 192-193.
 Kuhn, Albert, OSB : 211.
 La Fontaine, Jean de : 108.
 Lanson, Gustave : 178.
 Lips, B. : 220.
 Littré, Emile : 130.
 Locher, Robert : 174.
 Lorétan, Gustave : 164.

- Lorétan, Rolet : 175.
 Lörsch, Jean, condisciple : 204, 223-224.
 Lortzing, Albert : 225.
 Louis, saint, roi de France : 51.
 Lovay, Marie-Louise : 95.
 Lucius, saint : 217.
 Luisier, Antoine, de Sarreyer, domestique : 53, 84, 94, 99, 101-102, 111, 151.
 — Charles, fils de Jean-Maurice : 58.
 — Emile, fils de Maurice : 41, 88, 161.
 — Louis, fils de Jean-Maurice : 88.
 — Marie-Louise-Stéphanie : 207.
 — Maurice, domestique : 41, 53, 58, 62, 67, 84, 88, 94, 111, 125, 207.
 — Maurice, journalier : 172.
 Luy, Emilien, du Cotterg : 107.
 — Louis, chanoine de Saint-Maurice : 146-147, 172.
 Manser, G. M. : 214.
 Maret, Jean-Maurice, lieutenant, de Lourtier : 107, 109.
 — Maurice-Joachim, cordonnier : 54.
 Marie-Lucie, sœur, voir Marie-Lucie Ribordy.
 Mariétan, Joseph, chanoine de Saint-Maurice, puis abbé-évêque : 50.
 Marxer, Otto, condisciple : 227.
 Massard, Jules : 119.
 Mathey, Oswald, condisciple : 165-166, 178, 180, 198-199.
 Mayer, Beda, ofm cap. : 204.
 Meilland, François : 119.
 Meirier, Jean-Marie, abbé : 51.
 Menelik, surnom d'un condisciple de Maurice Troillet : 196.
 Mengis, Leo, condisciple : 162, 164-165, 173-176, 188-189, 191, 193, 197-198, 205-206, 215-216.
 Mermoud, Emérentienne : 77.
 Messelod, Joseph-Anthelme-César, missionnaire : 83.
 Métroz, Alphonse, chanoine de Saint-Maurice : 80, 85.
 Metzguégué, surnom de Maurice Carron : 106.
 Mex, Maurice-Fabien, d'Emmanuel, de Sarreyer : 107.
 Meyer, Henri, condisciple : 192-193.
 Meyer, Leo, abbé : 165, 175.
 Michaud, Alphonse : 172.
 Michelet, Barthélemy, chanoine de Saint-Maurice : 166.
 — Henri, chanoine de Saint-Maurice : 86.
 Miribung, Robert, SJ : 182.
 Moltke, maréchal : 217.
 Monnay, Oscar, abbé : 181.
 Morand, Stéphanie : 41, 88.
 Morard, Nicolas : 97, 191.
 — Paul : 204, 224.
 Morel, Claude, P. : 84.
 Morend, Emma : 234.
 — François : 234.
 — François-Louis : 84.
 — Jean, de Médières : 107.
 — Valentine : 234.
 Moret, Adolphe, chanoine de Saint-Maurice : 178.
 Morger, Vinzenz, condisciple : 220-221.
 Müller, Carl Franz : 225.
 — Joseph : 182.
 Neptune : 208.
 Nicollier, Anna : 39, 185, 191, 206.
 — Edouard : 39, 43, 51, 66-67, 73-74, 76, 93, 173, 185, 191, 206-207.
 — Louis : 39, 47, 61, 172, 186.
 — Louis-Joseph : 185.
 — Louise (Grand-maman) : 44, 50-51, 61, 63, 68, 77, 79-80, 105-106, 111, 113, 117-118, 120, 153, 160, 184, 234.
 — Louise, née Filliez : 39, 61, 63.
 Nicoud : 151.
 Niederberger, Paul, OSB : 178.
 Obrist, Gabriel, condisciple : 175.
 Oncle Sigéric, voir Sigéric Troillet.
 Paccolat, Joseph, abbé-évêque de Saint-Maurice : 71, 132-133, 142, 147.
 Parvex, Ulrich : 57.
 Perraudin, Alphonse : 58.
 — Francis, instituteur : 122.
 — François, du Cotterg, instituteur : 122-123.
 — Gérard, avocat : 122.

- Louis, instituteur : 95-96, 100, 102-103, 109, 111.
- Louis, avocat : 122.
- Louise : 51.
- Maurice, condisciple : 65.
- Maurice, du Cotterg, journalier : 63-64.
- Perrayaz, Xavier, abbé : 199, 201-202.
- Perriard, Ambroise, abbé : 104-105.
- Perrier, Ernest : 121.
- Perrig, Alfred : 164.
- Perrodin, voir Perraudin.
- Pfammatter, Emil, abbé : 181.
- Pie IX : 217.
- Piller, Joseph : 212.
- Pitteloud, Henri, condisciple : 175.
- Pittet, Gustave, condisciple : 204, 224.
- v. Platen-Hallermünde, August : 232.
- Ploetz, Charles : 178.
- Pouget, Emile, condisciple : 46.
- Pugin, Bernard, SM : 42, 138.
- Putallaz, Emile, condisciple : 114.

- Quartenoud, Jean : 104.
- de Quartéry, Marie : 144.

- Rabaud, Etienne : 110.
- Racine, Jean : 115.
- Rappaz, André, chanoine de Saint-Maurice : 178.
- Rebord, Charles-Marie : 83.
- v. Redwitz-Schmölz, Oskar : 220.
- Reichlen, Joseph : 103.
- Reutti, sœur Marie-Alice : 158.
- Revaz, Louis, chanoine de Saint-Maurice : 50, 54, 56, 58, 60, 65-66, 124-126, 129-137, 144, 147.
- Maurice, chanoine de Saint-Maurice : 80.
- Rex, surnom d'un condisciple d'Einsiedeln : 225.
- de Reynold, Gonzague : 121.
- Ribordy, Marie-Lucie, sœur : 158.
- de Rivaz, Charles-Marie, condisciple : 175.
- Joseph, chanoine de Saint-Maurice : 54.
- Rosa, de l'hôtel de l'Ours, à Einsiedeln : 204.
- Rückert, Friedrich : 232.
- Rust, Constant : 153.

- Salluste : 116.
- Salomon : 219.
- Schaller, Franz, condisciple : 181, 216.
- Joseph, condisciple : 169, 170, 180-182, 216.
- Scheuber, Joseph, condisciple : 196, 199, 202, 207, 209, 211, 214-215, 217, 219, 221-223, 227-229, 233.
- Schiller, Friedrich : 199.
- Schmid, Stephan, condisciple : 192-193.
- Schmidt, Othmar, condisciple : 164.
- Schnegg, Alfred : 204.
- Schneider, André : 202.
- Schüle, Rose-Claire : 162.
- Seeber, Josef : 193.
- Seeholzer, Heinrich, condisciple : 224.
- Seiler, Alexandre : 164.
- Senn, Fidelis, abbé : 165.
- Hans, abbé : 165.
- de Sépibus, Théodore : 174.
- Sérapion : 134.
- de Sévigné, Mme : 130.
- Sidler, Armin : 72.
- Sierro, Antoine, abbé : 200.
- Stauffacher, Werner : 232.
- de Stockalper, Georges : 150.
- Henri, chanoine de Saint-Maurice : 80.
- Petermann, abbé : 175.

- Tallandier, Jules : 199.
- Tamini, Jean-Emile, abbé : 216.
- Tante Amélie, voir Amélie Filliez.
- Tante Louise, voir Louise Nicollier.
- Tante Patience, voir Patience Filliez.
- Tante Ursule, voir Ursule Filliez.
- Thémis : 108.
- Thucydide : 221.
- Tissières, Gabrielle : 191.
- Jules : 104-105, 117, 161, 191, 234-235.
- de Torrenet, Charles : 174.
- Troillet-Boven, Anne : 106, 172.
- Troillet, Edmond : 80.
- Emile, fils de Sigéric : 52, 55, 67, 72, 77, 98-99, 103, 105, 112, 122, 177, 182, 184.
- Ferdinand, fils de Sigéric : 55, 191.
- François, d'Orsières : 119.

- Louis, fils de Sigéric : 39-40, 55, 69, 85-86, 135-137, 151.
- Louise, fille de Sigéric : 55, 62.
- Maurice, du Perey : 80, 107, 172, 191.
- Pierre, père de François : 134, 177.
- Raphaël, fils de Sigéric : 39-40, 53, 55-58, 116.
- Sigéric : 39, 55, 61, 63, 99, 119, 130, 141, 151, 177.
- Théophile, fils de Sigéric : 55, 161.
- Tscherrig, Emil : 165.

- Varone, Jérôme : 176-177.
- Vaudan, Alfred : 172.
- Angelin : 151, 161.
- Antoine, de Bruson : 107.
- Maurice, instituteur, de Champsec : 107-109, 119.
- Venetz, Meinrad : 181.
- Vernay, à Sembrancher : 125.

- Veillot, Louis : 217-218.
- Virgile : 208, 218.
- Vouilloz, Esther : 43, 68, 82-83.
- Voutaz, Joseph : 119.

- Walpen, Oscar : 175, 193.
- Weber, Friedrich Wilhelm : 208, 214.
- Weissen, German, ofm cap. : 200.
- Jules : 162.
- Ludwig : 193.
- Wellig, Robert : 206.
- de Werra, Adrien : 174.
- Mathilde : 174.
- Willa, Heinrich : 175, 216.
- Wirthner, Louis : 216.
- Wolf, Jérôme, chanoine de Saint-Maurice : 56, 60.

- Zeiter, Rosalie : 195.
- Zen Ruffinen, Joseph, SJ : 189.
- Zimmermann, Gustave : 181.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
------------------------	---

1889

1. Saint-Maurice, le 4 janvier 1889. - Louis et Raphaël Troillet à leur cousin Maurice Troillet, à Bagnes . . .	39
2. Martigny, le 10 novembre [1889]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	40

1890

3. Martigny, le 22 octobre 1890. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	41
4. Martigny, le 14 décembre 1890. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	41

1891

5. Martigny, le 1 ^{er} janvier 1891. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	42
6. Martigny, le 30 octobre 1891. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	43

7. Bagnes, le 1 ^{er} janvier 1892. - Maurice Troillet à sa grand-mère, à Bagnes	44
8. Martigny, le 10 janvier 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	44
9. Martigny, le 29 avril 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	45
10. Martigny, le 30 mai 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	46
11. Martigny, le 1 ^{er} juin 1892. - Charles Hammerschmitt, directeur du collège Sainte-Marie, à François Troillet, à Bagnes	46
12. Martigny, le 3 juin 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	47
13. Martigny, le 21 août 1892. - Charles Hammerschmitt, directeur du collège Sainte-Marie, à Maurice Troillet, à Bagnes	49
14. Saint-Maurice, le 7 octobre 1892. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	50
15. Saint-Maurice, le 13 octobre 1892. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Bagnes	52
16. Bagnes, le 15 octobre 1892. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Saint-Maurice	53
17. Saint-Maurice, s. d. [octobre 1892]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	54
18. Saint-Maurice, le 26 octobre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	56
19. Saint-Maurice, le 31 octobre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	57
20. Saint-Maurice, le 5 novembre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	58
21. Saint-Maurice, le 2 décembre 1892. - Le chanoine Jérémie Galley, directeur du pensionnat, à François Troillet, à Bagnes	59
22. Saint-Maurice, le 29 décembre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	59

23. Le Châble, le 29 décembre 1892. - Jean et Patience Baillifard à leur neveu Maurice Troillet, à Bagnes	60
24. Saint-Maurice, le 31 décembre 1892. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	61

1893

25. [Saint-Maurice], le 1 ^{er} janvier 1893. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	61
26. Saint-Maurice, le 3 janvier 1893. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	62
27. Saint-Maurice, le 8 avril 1893. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	63
28. S. l. n. d. [Saint-Maurice, avril 1893]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	65
29. Saint-Maurice, le 21 mai [1893]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	66
30. [Saint-Maurice, le 13 juin 1893]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	67
31. Saint-Maurice, le 8 octobre [1893]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	68

1894

32. Saint-Maurice, le 11 juin 1894. - Le chanoine Jérémie Galley, directeur du pensionnat, à François Troillet, juge, à Bagnes	70
33. Saint-Maurice, le 28 septembre 1894. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	70
34. Saint-Maurice, le 17 octobre 1894. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	71
35. Saint-Maurice, le 26 octobre 1894. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	72
36. Saint-Maurice, le 3 novembre 1894. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Bagnes	74

37. Saint-Maurice, le 10 janvier 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	74
38. Saint-Maurice, le 6 février 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	75
39. Saint-Maurice, le 5 mars 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Bagnes	76
40. Saint-Maurice, le 25 mars 1895. - Maurice Troillet à ses sœurs Marie et Amélie, à Bagnes	77
41. Saint-Maurice, le 22 avril 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	77
42. Saint-Maurice, le 3 mai 1895. - Maurice Troillet à ses sœurs, à Bagnes	78
43. Saint-Maurice, le 28 mai 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	79
44. Saint-Maurice, le 15 juin 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	79
45. Saint-Maurice, le 3 octobre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	80
46. Saint-Maurice, le 22 octobre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	82
47. Saint-Maurice, le 24 octobre 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Julia, à Martigny	82
48. Saint-Maurice, le 3 novembre 1895. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	83
49. Saint-Maurice, le 8 novembre 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Marie, à Riddes	85
50. Saint-Maurice, le 17 novembre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Fully	86
51. Saint-Maurice, le 30 novembre 1895. - Maurice Troillet à sa sœur Marie, à Riddes	87
52. Saint-Maurice, le 8 décembre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	88
53. Saint-Maurice, le 29 décembre 1895. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	89

54. Saint-Maurice, le 9 janvier 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	89
55. Saint-Maurice, le 28 février 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	90
56. Saint-Maurice, le 16 avril 1896. - Maurice Troillet à sa sœur Marie, à Riddes	91
57. [Saint-Maurice, le 26 avril 1896]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	92
58. Saint-Maurice, le 27 mai 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	93
59. Saint-Maurice, le 29 mai 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	94
60. Saint-Maurice, le 26 juin 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	95
61. Fribourg, le 28 septembre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	96
62. Fribourg, le 1 ^{er} octobre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	97
63. Bagnes, le 4 octobre 1896. - François Troillet à son fils Maurice, à Fribourg	98
64. Fribourg, le 6 octobre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	99
65. [Fribourg], le 18 octobre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	102
66. Fribourg, le 21 octobre 1896. - Le président et le secrétaire de la <i>Nuithonia</i> à Maurice Troillet, à Fribourg	103
67. Fribourg, le 3 décembre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	104
68. S. l. n. d. [Fribourg, décembre 1896]. - Maurice Troillet à Jules Tissières, à Engelberg	106
69. [Fribourg], le 20 décembre 1896. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	107

70. Bagnes, le 5 janvier 1897. - M ^{me} François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Michel, à Fribourg	111
71. Fribourg, le 11 février 1896 [<i>erreur pour 1897</i>]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	112
72. Sion, le 13 février 1897. - Emile Putallaz à Maurice Troillet, à Fribourg	114
73. S. l. n. d. [Fribourg, février 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	115
74. Le Châble, le 24 février 1897. - M ^{me} François Troillet à son fils Maurice, à Fribourg	116
75. S. l. n. d. [Fribourg, mars 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	117
76. Bagnes, le 9 mars 1897. - François Troillet à son fils Maurice, à Fribourg	118
77. S. l. n. d. [Fribourg, mars 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	120
78. [Fribourg, le 7 juillet 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	121
79. [Le Châble], le 26 octobre 1897. - François Perraudin à François Troillet, à Bagnes	122
80. [Saint-Maurice, le 8 novembre 1897]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	124
81. [Saint-Maurice, le 9 novembre 1897]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	125
82. [Saint-Maurice, le 20 novembre 1897]. - Maurice Troillet à sa sœur Amélie et à sa mère, à Bagnes	126
83. [Saint-Maurice, décembre 1897]. - Maurice Troillet à ses sœurs Julia et Marie, à Fribourg	126
84. Bagnes, le 30 décembre 1897. - François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Maurice	128

85. [Bagnes, janvier 1898]. - François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Maurice	129
86. [Saint-Maurice, le 11 janvier 1898]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	129
87. Saint-Maurice, le 12 janvier 1898. - Le chanoine Louis Revaz, curé de Saint-Maurice, à François Troillet, juge, à Bagnes	130
88. Fribourg, le 20 février 1898. - Marie Troillet à ses parents, à Bagnes	131
89. [Saint-Maurice, le 22 février 1898]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	132
90. Bagnes, le 24 février 1898. - François Troillet à son fils Maurice, à Saint-Maurice	133
91. [Saint-Maurice], le 9 mars 1898. - Le chanoine Louis Revaz, curé de Saint-Maurice, à François Troillet, juge, à Bagnes	134
92. [Saint-Maurice, le 11 mars 1898]. - Maurice Troillet à ses parents, à Bagnes	136
93. Martigny, le 8 avril 1898. - L'abbé Antoine Dibling, aumônier du collège Sainte-Marie, à Maurice Troillet, à Bagnes	138
94. Saint-Maurice, le 9 mars [<i>erreur pour avril</i>] 1898. - Le chanoine Joseph Chambettaz à Maurice Troillet, à Bagnes	139
95. Saint-Maurice, le 10 avril 1898. - Le chanoine Joseph Abbet à Maurice Troillet, à Bagnes	140
96. Saint-Maurice, le 12 avril [1898]. - Le chanoine Eugène Coquoz à Maurice Troillet, à Bagnes	141
97. Saint-Maurice, le 13 avril 1898. - Mgr Joseph Paccolat, abbé de Saint-Maurice, à Maurice Troillet, à Bagnes	142
98. Saint-Maurice, le 13 avril 1898. - Le chanoine Camille Carron à M ^{me} François Troillet, à Bagnes	143
99. [Saint-Maurice], le 14 avril 1898. - Le chanoine Louis Revaz à Maurice Troillet, à Bagnes	144

100. Brigue, le 18 avril 1898. - Maurice Troillet à sa sœur Amélie, au Pensionnat Sainte-Clotilde, à Aigle .	145
101. Saint-Maurice, le 19 avril 1898. - Le chanoine Louis Luy à M ^{me} François Troillet, à Bagnes	146
102. [Saint-Maurice, mai 1898]. - Maurice Troillet à sa mère et à ses sœurs, à Bagnes	147
103. [Saint-Maurice, le 8 juillet 1898]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	149
104. Saxon, le 16 septembre 1898 - Maurice Guigoz à Maurice Troillet, à Bagnes	150
105. [Brigue, le 4 octobre 1898]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	151
106. Brigue, le 10 octobre 1898. - Maurice Troillet à Achille Chappaz, conseiller d'Etat, à Sion	153
107. Aigle, le 16 octobre 1898. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Brigue	154
108. S. l. n. d. [Brigue, le 17 octobre 1898]. - Maurice Troillet à sa mère et à sa sœur Amélie, à Bagnes	156
109. Aigle, le 1 ^{er} novembre 1898. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Brigue	158

1899

110. S. l. n. d. [Brigue, janvier 1899]. - Maurice Troillet à sa mère et à ses sœurs, à Bagnes	159
111. Martigny, le 26 septembre 1899. - Jules Tissières à Maurice Troillet, à Bagnes	161
112. Brigue, le 27 octobre 1899. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Einsiedeln	162
Traduction	236
113. Martigny, le 21 novembre 1899. - Le chanoine Camille Carron, procureur du Saint-Bernard, à Maurice Troillet, à Einsiedeln	166
114. [Einsiedeln, novembre 1899]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	167

1900

115. Sion, le 3 janvier 1900. - Joseph Schaller à Maurice Troillet, à Einsiedeln	169
Traduction	238
116. Sion, le 24 avril 1900. - Achille Chappaz, chef du département de l'Instruction publique, à Maurice Troillet, à Einsiedeln	170
117. Bagnes, le 3 novembre 1900. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln	171
118. Sion, le 16 novembre 1900. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Einsiedeln	173
Traduction	238
119. Savièse, le 8 décembre 1900. - Jérôme Varone, instituteur, à Maurice Troillet, à Einsiedeln	176
120. Paris, le 12 décembre 1900. - Emile Troillet à son cousin Maurice Troillet, à Einsiedeln	177
121. Saint-Maurice, le 13 décembre 1900. - Oswald Mathey, novice à l'Abbaye, à Maurice Troillet, à Einsiedeln	178
122. Innsbruck, le 20 décembre 1900. - Joseph Schaller à Maurice Troillet, à Einsiedeln	180
Traduction	239
123. Paris, le 31 décembre 1900. - Emile Troillet à son cousin Maurice Troillet, à Einsiedeln	182

1901

124. Bagnes, le 11 janvier 1901. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln	184
125. [Rorschach], le 13 janvier 1901. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln	186
126. Rorschach, le 14 janvier 1901. - Sœur Célestine à Maurice Troillet, à Einsiedeln	187
127. Sion, le 6 février 1901. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Einsiedeln	188
Traduction	240
	281

128. Rorschach, le 7 avril 1901. - Marie Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln	190
129. Bagnes, le 17 avril 1901. - Amélie Troillet à son frère Maurice, à Einsiedeln	190
130. Mattmark, le 1 ^{er} juillet 1901. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Einsiedeln	192
Traduction	242
131. Evolène, le 14 juillet 1901. - Xaver Frankl à Maurice Troillet, à Einsiedeln	193
Traduction	243
132. Evolène, le 1 ^{er} août 1901. - Xaver Frankl à Maurice Troillet, à Bagnes	196
Traduction	244
133. Mattmark, le 2 août 1901 - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Bagnes	197
Traduction	245
134. [Saint-Maurice], le 8 août 1901. - Oswald Mathey à Maurice Troillet, à Bagnes	198
135. Mase, le 15 août 1901. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Bagnes	199
Traduction	246
136. Einsiedeln, le 16 octobre 1901. - August Flammer à Maurice Troillet, à Fribourg	203
Traduction	248
137. Sion, le 4 novembre 1901. - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Fribourg	205
Traduction	249
138. Bagnes, le 19 novembre 1901. - Julia Troillet à son frère Maurice, à Fribourg	206
139. Coire, le 21 novembre 1901. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg	207
Traduction	250
140. Feldmoching (Bavière), le 28 novembre 1901. - Xaver Frankl à Maurice Troillet, à Fribourg	209
Traduction	251

141. Coire, le 28 novembre 1901. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg	211
Traduction	252
142. Sion, le 22 décembre 1901 - Leo Mengis à Maurice Troillet, à Fribourg	215
Traduction	255
143. Coire, le 23 décembre 1901. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Bagnes	217
Traduction	256

1902

144. Coire, le 8 janvier 1902. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg	219
Traduction	258
145. Coire, le 16 janvier 1902. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg	221
Traduction	259
146. Einsiedeln, le 27 janvier 1902. - August Flammer à Maurice Troillet, à Fribourg	223
Traduction	260
147. Einsiedeln, le 9 février 1902. - Le P. Gregor Koch à Maurice Troillet, à Fribourg	226
Traduction	261
148. Coire, le 6 mars 1902. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg	227
Traduction	262
149. Einsiedeln, le 31 mars 1902. - Le P. Gregor Koch à Maurice Troillet, à Bagnes	228
Traduction	263
150. [Wolfenschiessen], le 7 avril [1902]. - Joseph Scheuber à Maurice Troillet, à Fribourg	229
Traduction	263
151. [Bagnes], le 19 avril [1902]. - M ^{me} François Troillet à son fils Maurice, à Rorschach	233

152. [Paris, 61 rue Madame, le 20 juin 1904]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	234
153. [Paris, le 21 juin 1904]. - Maurice Troillet à sa mère, à Bagnes	235
Appendice (traductions)	236
Index des noms de personnes	267
Table des matières	273

Ce volume, le treizième de la « Bibliotheca Vallesiana »,
collection dirigée par M. André Donnet, a été achevé d'imprimer
le 30 mai 1973
sur les presses de l'Imprimerie Pillet, à Martigny.

Prix : septembre 1973

BIBLIOTHECA VALLESIANA

1920 Martigny, avenue de la Gare 19

Etudes, témoignages et documents pour servir à l'histoire du Valais

Collection dirigée par André DONNET

*

VOLUMES PARUS

1. Edmond BILLE. *Jeunesse d'un peintre (1878-1902)*. Suivi de ses « Heures valaisannes ». Mémoires présentés par S. Corinna Bille.

La découverte intime du Valais par un artiste au tempérament puissant, dont les qualités d'écrivain ne le cèdent en rien à celles du peintre.

Un vol. de 318 pages, illustré de 8 portraits par Edm. Bille.
1962. Fr. 25.—

2. Henri MICHELET. *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828)*. *Ses recherches techniques et ses tentatives industrielles*. Préface de Maurice Daumas, conservateur au Conservatoire national des Arts et Métiers, Paris.

Première étude d'ensemble sur les recherches d'un Valaisan jusqu'à ce jour plus célèbre que bien connu, inventeur du moteur à explosion et d'une linotype, pionnier de la navigation mécanique et des fours industriels.

Un vol. de 395 pages, illustré de 5 hors-texte et de 21 figures.
1965. Fr. 30.—

3. *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France*
Publiés par André Donnet.

Témoignage unique sur la vie quotidienne, au cours de sa carrière au service étranger, d'un Valaisan qui incarne l'homme moyen : enfance à l'armée ; campagnes et garnisons avec femme et enfants ; occupations et déboires d'une longue retraite.

Un vol. de 296 pages, avec un portrait. 1966. Fr. 30.—

4. *Documents relatifs aux capucins de la province de Savoie en Valais (1603-1766)*. Publiés par Jean-Paul Hayoz et Félix Tisserand, ofm cap.

Concernent principalement le conflit suscité en 1628-1630 par la rencontre de deux équipes de missionnaires venant,

l'une de Savoie, l'autre des cantons confédérés, et la séparation des couvents de Saint-Maurice et de Sion d'avec la province de Savoie et leur réunion à la province suisse (1765-1767).

Un vol. de 182 pages, illustré de 16 planches. 1967. Fr. 25.—

5. Charles-Emmanuel de RIVAZ. *Mes Souvenirs de Paris (1810-1814)*. Publiés par Michel Salamin.

Les affaires du Valais traitées à Paris par son représentant au Corps législatif ; l'exactitude d'un homme politique soucieux de paraître et de se ménager ; les derniers jours de l'Empire napoléonien vus par un spectateur ennuyé mais impartial.

Un vol. de 342 pages, avec un portrait de l'auteur. 1967.
Fr. 25.—

6. Paul SAUDAN et Norbert VIATTE. *Lettres - Textes inédits*. Précédés de « Témoignages ». Lettre-préface du cardinal Charles Journet.

« Hommage de gratitude à deux maîtres éminents et magnanimes... laissant derrière eux un grand, un pur sillage de lumière. » (Cardinal Journet). Vingt-deux témoignages d'amis et d'anciens élèves ; correspondance musicale de P. Saudan avec G. de Saint-Foix (1936-1953) ; bibliographie, lettres, fragments d'un Journal de N. Viatte.

Un vol. de 380 pages, illustré de 8 hors-texte. 1968. Fr. 30.—

7. Emile BIOLLAY. *Le Valais en 1813-1814 et sa politique d'indépendance. La libération et l'occupation d'un département réuni*.

L'histoire singulière du Valais libéré en 1813, attaqué en 1814, mais que plus d'un lien rattache encore à la France alors qu'il endure l'occupation autrichienne et cherche à se créer, une existence politique indépendante des cantons suisses.

Un volume de 551 pages. 1970. Fr. 35.—

8. 9. 10. André GUËX. *Le demi-siècle de Maurice Troillet. Essai sur l'aventure d'une génération 1913-1970*.

Qu'avons-nous gagné, qu'avons-nous perdu dans cette aventure du Valais, fondamentalement transformé en un demi-siècle ? C'est la question à laquelle tente de répondre cette longue et patiente chronique, retraçant, année après année, l'action des hommes et le jeu des circonstances ou des événements. Car, en histoire, il n'y a ni miracles ni mutations spontanées.

Trois vol. vendus ensemble (297, 336 et 250 pages. Frontispice). 1971. Fr. 88.—

11. Pierre DEVANTHEY. *La Révolution bas-valaisanne de 1790.*

Sur la Révolution de 1790 déclenchée par l'affaire du Gros-Bellet, plus célèbre que connue, voici enfin un ouvrage d'ensemble qui en étudie le déroulement, les causes, les revendications et les principaux protagonistes.

Un vol. de 475 pages, avec huit hors-texte. 1972. Fr. 35.—

12. Anne TROILLET-BOVEN. *Souvenirs et propos sur Bagnes.*

Issue de l'Ecole libre de Bagnes, servie par une mémoire exceptionnelle, l'auteur livre, à travers son ouvrage, un excellent témoignage du genre de culture qu'ambitionnaient de donner à leurs élèves les maîtres de cette Ecole.

1 vol. de 260 pages env. 1972. Fr. 25.—

13. *Correspondance relative à l'adolescence de Maurice Troillet.* Cent cinquante-trois lettres choisies, annotées et présentées par André Donnet.

Les lettres ici rassemblées révèlent non seulement les années de formation du futur homme d'Etat Maurice Troillet mais aussi à leurs racines, les traits de son caractère qui apparaissent dans le milieu familial, l'attachement à la terre, les germes de la vocation politique, les pratiques religieuses, les amitiés nouées au collège, les difficultés d'adaptation au régime des divers établissements que le jeune homme a fréquentés.

1 vol. de 284 pages, illustré d'un hors-texte. 1973. Fr. 30.—

Quelques autres ouvrages relatifs au Valais diffusés par Payot, Lausanne :

- Albert BÜCHI. *Le Cardinal Mathieu Schiner.* Adapté de l'allemand par André Donnet. Neuchâtel, La Baconnière, 1950, 320 pages.
- Louis COURTHION. *Le Peuple du Valais.* Nouvelle édition présentée par André Guex. *Bibliothèque Romande*, Lausanne, 1972.
- André GUEX. *Valais naguère*, Lausanne, Payot, 1971, 240 pages. Album comprenant 281 photographies.

DIFFUSION PAYOT, LAUSANNE



